

Créaculture II

par

H.A. Bouraoui

Docteur ès Lettres

*Professeur de Français
à l'Université York*



Bouraoui, Hédi, 1932-
Créaculture II

ISBN 528-6410-8 (br)
ISBN 978-2-924319-31-4 (PDF)

1. Intercultures. 2. Douze thématiques différentes. 3. Régions. 4. Famille.
5. Éducation.

Correspondance :
CMC Éditions
Canada-Mediterranean Centre
356 Stong College, Université York
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tél: (416) 736-2100 x31004
Télec: (416) 736-5734
cmc@yorku.ca
www.cmc.info.yorku.ca

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston

Numérisation : York University Printing Services

Imprimé au Canada

Dépôt légal : juillet 2016

© CMC Éditions et Hédi Bouraoui

Créaculture II

A mes frères et sœurs

TABLE
DES MATIÈRES

Créaculture **II**

Quatrième partie: la civilisation forge les traits caractéristiques des Français

LES PROVINCES
ET LE PROVINCIAL:
DIFFÉRENTES FACETTES

15. *La cellule nationale: l'hexagone mystique, visage aux contours harmonieux*

16. *Les «illusions perdues» et le mythe de Paris* 25

17. *La Bretagne: pépinière brumeuse des légendes mystiques* 43

Le Breton: héros ou saint?

18. *La Provence: pays du «dolce far niente»* 61

Le Provençal: sérieux ou galéjeur?

19. *Métamorphoses du village: commérages en sourdine* 77

PERSPECTIVES
D'ANTAN...

20. *Le médiéval communautaire: de la chanson à la ballade ou de la foi du charbonnier à l'esprit critique* 95

21. *Le classique universel: l'absolutisme de trois ordres — chrétien, mondain et chevaleresque* 123

...ET LES FORCES
DE L'ACTUEL

22. *Attitudes politiques des Français* 145

23. *Le cercle familial: tradition et nouveautés* 169

24. *Tactique féminine: ce que femme veut, Dieu le veut-il?* 195

25. *Le système éducatif français: crises et réformes* 215

26. *Perspectives linguistiques: dynamisme du langage et du signe* 247

LA CELLULE NATIONALE

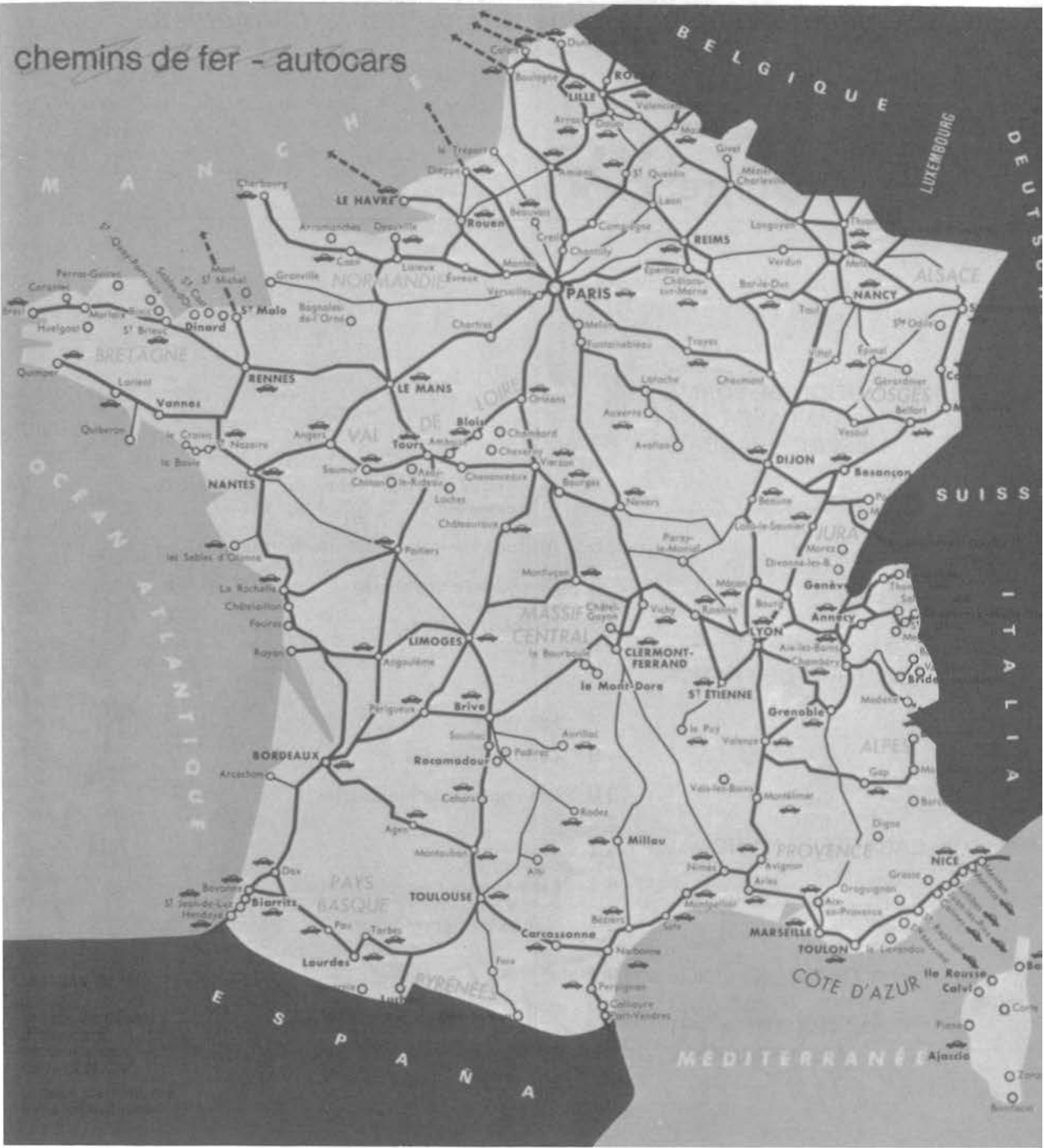
L'hexagone mystique: visage aux contours harmonieux

Chapitre **XV**

| | |
|--|---|
| NOTION DE FORME DU PAYS DANS L'ESPRIT FRANÇAIS | 3 |
| | 4 La frontière: idée-force de maintien ou d'expansion? |
| | 5 Attitude française hors des frontières |
| | 6 Diversité harmonieuse |
| | 8 Le sol et le climat |
| UN TOUR DE FRANCE | |
| | 9 Les côtes |
| | 9 Le réseau fluvial |
| | 10 Les chaînes de montagnes |
| LE CARACTÈRE NATIONAL | 11 |
| | 11 Formation du peuple français |
| | 14 Notion de déterminisme |
| LA FRANCE CHANGE DE VISAGE: L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE | 17 |

RENTREZ LA
NATIONALE

chemins de fer - autocars



LA CELLULE NATIONALE

L'hexagone mystique: visage aux contours harmonieux

Les spécialistes de culture et de civilisation françaises aussi bien que la majorité des auteurs français parlent toujours du *visage* de la France, mot concret, solide, visuel. Il semble que les Américains parlent surtout de l'*image* de leur pays. Au mot *image* s'associent des idées de rêve, de création, de figuration. Ainsi, chaque mot traduit une notion différente.

Plusieurs notions clés reviennent constamment lorsqu'on parle de l'aspect physique de la France. Nous mettrons l'accent sur trois d'entre elles: la notion d'hexagone, l'idée de diversité et la théorie du déterminisme.

NOTION DE FORME DU PAYS DANS L'ESPRIT FRANÇAIS

Pour Guy Michaud, la France apparaît à première vue comme un hexagone qui «s'inscrit dans un cercle de 1 000 km de diamètre». Dans presque tous les ouvrages qui traitent de la France physique, on retrouve le même cliché pour décrire le pays: la forme hexagonale, symbole de l'esprit clair, méthodique, organisé, en un mot, cartésien, de ses habitants. Tous les auteurs soulignent l'idée que le sol français a été le facteur primordial dans la formation de la personnalité française. Il semble que l'homme a tendance à projeter ses propres sentiments sur le monde qui l'entoure. Il a toujours voulu croire qu'il existe un rapport étroit entre lui et la nature. Les romantiques, par exemple, croyaient que la nature avait une âme et qu'elle sympathisait avec les êtres. C'est ce que John Ruskin a nommé *the pathetic fallacy*. Lamartine, dans son poème célèbre, ne prend-il pas le lac à témoin de son bonheur passé, de son chagrin présent? Il prête des sentiments humains à la nature. Or celle-ci ne peut avoir de sentiments «humains».

Bien que les Français prétendent ne pas croire à la *pathetic fallacy* de Ruskin, de nombreux auteurs, en parlant du visage de la France, commettent la même erreur que les romantiques. La forme harmonieuse de l'hexagone, les frontières nettes et précises, la diversité du sol et des paysages sont autant de traits physiques dont ils déduisent* les qualités d'ordre,

Déduire: v. t. Tirer
des conclusions.

d'harmonie, de netteté, de précision, de variété, propres au tempérament français. Dans un article intitulé «La France des vertus», où il est question du patriotisme des paysans, l'auteur ne peut s'empêcher d'introduire la notion d'hexagone. C'est une attitude typique de plusieurs journalistes et écrivains français, qui ne peuvent résister à la tentation de faire allusion à la forme de leur pays, même quand ils traitent de questions qui n'ont pas de rapport direct avec le visage de la France. Il faut bien admettre que la nature n'a pas consciemment forgé cette forme hexagonale de la France. Cependant, les Français considèrent que leurs frontières naturelles ont été établies spécialement pour répondre au besoin de clarté de leur esprit de géométrie. François Fontaine, dans son livre *La Nation frein*, critique ces lieux communs*. Dans un chapitre intitulé «L'hexagone mystique», il souligne avec humour le chauvinisme des Français:

Seule l'habitude est naturelle aux nations. L'habitude pour les Français est de penser que leur pays est une épure*, l'hexagone des hexagones (ils ont aussi le mètre des mètres) et que si les frontières, considérées en général, sont des conventions arbitraires, celles de la France sont des ordres de la Providence. La Providence a voulu, par amour de la géométrie, trancher l'unité du bassin rhéno-lorrain, séparer le minerai du coke qu'elle veut pourtant, par amour de la chimie, voir mélanger dans les hauts fourneaux*. Elle a voulu, par amour de la symétrie, trois côtés de mer, ouverts sur le monde, et trois côtés de terre, fermés sur nos voisins. Fermés par des montagnes et une ligne Maginot. Dans cet hexagone, elle a mis par amour de l'harmonie, toutes les richesses en quantité suffisante: blé, alcool de vin, de betterave, de pomme et de prune, minerai de fer et de bauxite, et dollars pour acheter les autres dans le reste du monde: coton, pétrole, caoutchouc, coke, cuivre, étain.

Et, considérant l'attitude séparatiste des Français, attitude accentuée par leur notion de frontière, il ajoute: «Car pendant que nous nous indignons du sort des nègres en Caroline du Sud, nous pratiquons chez nous un racisme du charbon, une ségrégation des «gueules noires»* qui n'ont guère plus de fondement rationnel.»

La frontière: idée-force de maintien ou d'expansion?

Pour les Français, le visage de la France exprime donc l'harmonie et la mesure. À cette notion, il faut ajouter celle de frontière naturelle (montagnes, mer), qui s'oppose à l'idée de frontière toute arbitraire et artificielle dans les autres pays. La France géographique est définie par ses frontières naturelles, par la nature même, affirme le Français. C'est comme si la Providence s'était vraiment mise de la partie pour déli-

Un lieu commun: n. m.
Une réflexion banale, dépourvue d'originalité.

Une épure: n. f. Un dessin.

Un haut fourneau:



Une gueule noire: (fam.)
Un ouvrier d'une mine de charbon.

miter la France. Aux États-Unis, au contraire, en raison de l'immensité du territoire, la frontière est presque illimitée. Pendant plusieurs générations, on a assisté à un mouvement vers l'ouest et vers le sud. Ce mouvement a dominé une grande partie de l'histoire américaine.

André Tardieu, homme d'État français, s'est attardé sur les différences qui existent entre la France et les États-Unis en ce qui concerne la notion de frontière. L'idée clé qui gouverne la vie d'un provincial français, c'est de conserver ses racines dans la terre de ses aïeux, tandis que l'Américain est au contraire attiré par les nouveaux territoires à coloniser. Pour le Français, il faut «maintenir la frontière», cet obstacle sur le chemin de l'envahisseur, surtout de l'Allemand, cet ennemi traditionnel. Quant à l'Américain, le recul* de la frontière vers l'ouest est un moyen d'expansion. Bien que du point de vue géographique la frontière américaine ait atteint sa limite — en Californie et aux Hawaii — elle se retrouve toujours en tant qu'idée-force dans la culture américaine, comme symbole du concept de l'expansion. À témoin, l'expression «nouvelle frontière» que John F. Kennedy a utilisée pour décrire son programme d'amélioration sociale. C'est le même esprit qui se dégage du roman d'Hemingway *The Green Hills of Africa*. Toujours à la poursuite de l'idéal américain d'une nature encore intacte, ne se rend-il pas en Afrique, sur ce continent qui, seul, n'a pas encore été corrompu par la civilisation? Toujours agité, insatisfait, toujours à la recherche d'une terre inconnue, vierge* de toute empreinte humaine, l'Américain répète sans cesse l'expression de Huckleberry Finn: «*I have been there before.*» — «J'y suis déjà allé.» Toujours poussé par cette soif de l'inconnu, il explore à présent de nouveaux espaces en dehors du globe terrestre. Dans les articles de presse traitant de l'alunissage, on pouvait relever quelques expressions caractéristiques qui revenaient souvent: «nouvelles frontières technologiques», «nouvelles frontières spatiales».

Attitude française hors des frontières

Quelle est la situation de la France vis-à-vis du reste de l'Europe? Elle se présente comme une cellule qui relierait différents pays: à l'est, elle est en contact avec l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et le Bénélux; au sud, autre front continental, les Pyrénées la séparent de l'Espagne. Quatre mers baignent ses côtes: la mer du Nord, la Manche, l'océan Atlantique et la mer Méditerranée.

Comment la France considère-t-elle ses voisins? Elle assimile les petits pays francophones tels que la Suisse, la Belgique, le Luxembourg. Les autres nations, par leur impor-

Le recul: n. m.
L'éloignement.

Vierge: adj. Se dit de quelque chose qui n'a pas servi, qui est intact.

tance, représentent une menace. Aussi les repousse-t-elle. L'Angleterre, si proche des côtes françaises (le pas de Calais n'a que trente et un kilomètres; on se rend en Angleterre en une heure et demie), symbolise les mers lointaines, les colonies. L'Espagne, c'est déjà l'Afrique, les Maures. L'Italie est un pays exotique, la patrie du *dolce far niente*, pays de vacances et de villégiature.

La Grèce représente l'exotisme du passé et s'impose par son théâtre antique. La Russie, c'est un autre monde, un pays assez différent de l'Europe. La Suisse, c'est la nation arbitre, bourgeoise, où l'on parle aussi le français. Les Suisses sont les banquiers de l'Europe, des hommes extrêmement pratiques: c'est pourquoi D.H. Lawrence les a appelés les Américains de l'Europe.

La nature du Français et celle de l'Allemand sont difficiles à concilier. On sait que l'Allemagne a été pendant longtemps l'ennemie de la France. C'est pour cette raison qu'après deux guerres on se méfie toujours du tempérament germanique. Les relations avec l'Allemagne sont bonnes à présent. L'Allemagne, qui a toujours été le pays concurrent, le contrepoids* de la France, pourrait être aussi son complément, bien plus que l'Angleterre, surtout si l'on pense aux ressources qu'offrent d'une part le minéral de la Ruhr et, d'autre part, les mines de charbon de la Lorraine. Depuis les alliances contractées au sein du Marché commun, l'Allemagne est devenue pour ainsi dire l'associée de la France: ni amie ni ennemie.

La France essaie de communiquer avec les pays qui l'entourent, malgré toutes les restrictions déjà énoncées. Par exemple, on essaie de construire un tunnel sous la Manche qui relierait la France et l'Angleterre. La présence de ce bras de mer entre les deux pays donne d'ailleurs lieu* à une plaisanterie bien connue: «Comment se fait-il que la France et l'Angleterre s'entendent si cordialement (on fait allusion à l'Entente cordiale*)? — C'est que, répond-on, elles se tiennent toutes les deux par la Manche.» Jeu de mots sur *la manche*, car «s'attraper par la manche» signifie ne pas s'entendre. Si le tunnel sous la Manche est encore à l'état de projet, la percée du tunnel sous les Alpes est une réalité. En 1963, on a inauguré le tunnel sous le mont Blanc, qui permet de meilleures communications économiques et culturelles entre la France et l'Italie dans le cadre du Marché commun.

Diversité harmonieuse

Une autre notion sur laquelle on insiste beaucoup, c'est celle de la diversité du sol et des coutumes. La France a des

Un contrepoids: n. m. Un poids qui fait équilibre à un autre poids, à une autre force.

Donner lieu: Fournir l'occasion.

L'Entente cordiale: Les bons rapports qui existèrent sous Louis-Philippe (1830-1850), puis à partir de 1904, entre la France et l'Angleterre.

collines, des montagnes, des déserts, des plaines fertiles, des plaines pauvres, des forêts et des coteaux. Cette diversité du sol et des climats entraîne une grande variété en agriculture: on cultive le blé, les betteraves*, la vigne*, les primeurs*, les fruits, les agrumes*. L'élevage* suit de près, avec le bœuf, le mouton, la chèvre, le cheval. Les industries sont également nombreuses: il y a les industries textiles, minières, métallurgiques, pétrolières et chimiques ainsi que les industries de luxe.

La diversité que l'on rencontre en France se retrouve également dans le Nouveau Monde. La grande différence, c'est une différence d'échelle: les dimensions, en France, sont à la mesure de l'homme. Elles sont littéralement restreintes à la vision humaine. On peut embrasser* d'un seul regard la ferme, le jardin, la maison. Aux États-Unis, il y a des fermes immenses; des jardins qui, en France, seraient considérés comme des champs; des maisons qui, par leur superficie, seraient de petits châteaux. L'œil ne peut les contenir en un seul regard. Les distances n'ont pas la même valeur. Lorsqu'on voyage aux États-Unis, il est courant qu'on fasse trois cents, quatre cents milles par jour. En France, lorsqu'on fait quelques centaines de kilomètres, on a déjà bien voyagé, et il faut se reposer. Il est vrai que les routes ne sont pas toujours bonnes et que les moyens de communication laissent parfois à désirer*; c'est pourquoi on est fatigué, mais c'est surtout que l'échelle n'est pas la même.

La France, dont la superficie est presque égale à celle du Texas, a un paysage très changeant. On passe parfois de la plaine à la montagne, de la montagne à la mer dans un rayon de cent kilomètres. Dans de nombreuses régions des États-Unis, il faut souvent voyager pendant des centaines de kilomètres pour passer d'un paysage à un autre. Il n'y a pas que la nature du sol qui soit variée en France. On retrouve cette variété dans les différents genres de villages, par exemple. La variété de l'aspect géologique se voit intensifiée par la variété de présentation physique de la localité. Dans le passage suivant, Péguy énumère quelques-unes de ces différentes apparences du village français:

Villages resserres, villages repaires, villages abris; villages carrefours, villages auberges; villages repères, villages jalons.

Villages cuirassés; villages simplement protégés; villages croiseurs; villages détendus. Et comme abandonnés au long d'une route, comme couchés dans les fossés de la route. Parce qu'il fait chaud, sur la route, en été.

Le village français est presque replié* sur lui-même, qu'il soit construit sur une colline, dans la plaine ou sur le bord de mer. Turenne, en Dordogne, accroché au flanc* d'une

Une betterave: n. f.



Une vigne: n. f.



Les primeurs: n. m. pl. Les produits agricoles qui apparaissent avant l'époque normale.

Les agrumes: n. m. pl. Nom collectif désignant les oranges, les citrons, les mandarines, les pamplemousses.

L'élevage: n. m. La production et l'entretien des animaux domestiques.

Embrasser: v. t. Ici: saisir par la vue.

Laisser à désirer: Être défectueux.

Se replier: v. pr. Se renfermer.

Le flanc: n. m. Le côté d'une chose.

colline, couronné d'un château en ruines, pourrait être appelé un village repère. Il est tout gris et bleu, entouré de vergers*. La rue principale est si étroite qu'elle n'est pas carrossable*. Peut-être Péguy aurait-il donné le nom de village abri à la petite ville de Domme, entourée de remparts, surplombant* la vallée de la Dordogne. La route qui mène au village suit un chemin escarpé* et aboutit à une grosse porte. Autrefois, en cas d'attaque, les habitants du village devaient se sentir en sécurité, protégés de toutes parts. L'îlot de verdure d'où sort un clocher d'église pointu, c'est le village jalon de la Beauce qui a poussé autour d'un puits, véritable oasis dans ce désert de blé.

De nombreux petits villages de pêcheurs se métamorphosent, l'été venu. Le village s'étire le long d'une anse* bordée de sable, coupée ça et là de rochers escarpés couverts de coquillages. À quatre heures du matin, c'est le marché au poisson. Tous les marins sont là pour vendre la pêche de la nuit. Puis, ils rentrent chez eux, en passant devant les maisons basses où dorment encore les estivants*. Au réveil des vacanciers, tous ces marins se feront restaurateurs, hôteliers, guides, en attendant le retour de l'hiver et de la vie au ralenti.

Le village américain, par contre, ce serait le village carrefour*. C'est un croisement de routes, avec des stations d'essence à droite et à gauche, un ou deux restaurants, un supermarché, le bâtiment des postes et, plus en retrait, une ou deux églises peintes en blanc ou construites en briques.

Le sol et le climat

Le sol diversifié de la France a été formé en quatre époques. Guy Michaud écrit que la France est un «théâtre», et il n'hésite pas à pousser un peu plus loin cette idée pour dire que le sol du pays a été formé en quatre «actes»:

- l'ère primaire — ou Acte I — qui a vu la formation en V du Massif central;
- l'ère secondaire — ou Acte II — qui a vu la formation des Bassins parisien et aquitain;
- l'ère tertiaire — ou Acte III — qui a vu naître les Pyrénées, les Alpes et le Jura;
- l'ère quaternaire — ou Acte IV — époque des glaciers qui a vu se développer l'aspect actuel de la France.

Que n'a-t-on pu trouver une cinquième ère! Elle aurait été le cinquième acte d'une pièce classique.

Un verger: n. m. Un jardin planté d'arbres fruitiers.

Carrossable: adj. Que les voitures peuvent parcourir.

Surplomber: v. t. Dominer, être au-dessus de.

Escarpé: adj. Qui a une pente raide. (fig.) Difficile, où l'on avance péniblement.

Une anse: n. f. (géogr.) Une petite baie peu profonde.

Un estivant: n. m. Une personne qui passe ses vacances d'été dans une certaine région.

Un carrefour: n. m. Un lieu où se croisent plusieurs rues ou plusieurs routes.

Parlons brièvement du climat, qui est aussi divers que le sol. Ainsi que l'indique Michaud: «Pour le climat comme pour le relief, la France est un raccourci de l'Europe.» La variété géologique et climatique de la France s'explique par le fait qu'elle subit l'influence de l'océan Atlantique, de la Méditerranée et du continent.

UN TOUR DE FRANCE

Les côtes

Faisons le tour de la France, ce pays de contrastes. Au nord, voici les côtes de la mer du Nord, formées de dunes de sable avec quelques grandes falaises*. Calais est un port de pêche et également un port de transit vers Douvres. Trente et un kilomètres seulement les séparent. Dunkerque, devenu célèbre lors de l'évacuation des troupes britanniques en 1940, est un autre port important. La mer du Nord est renommée pour l'abondance de son poisson. On dit qu'elle est «un pâturage* à poissons». C'est une des mers les plus poissonneuses du globe. Le port de pêche principal est Boulogne-sur-Mer.

La Manche est renommée surtout pour la pêche qui se fait le long des côtes de Bretagne et de Normandie. Deauville et Trouville sont les stations balnéaires de la côte normande. Le Mont-Saint-Michel se trouve à la lisière de la Bretagne et de la Normandie.

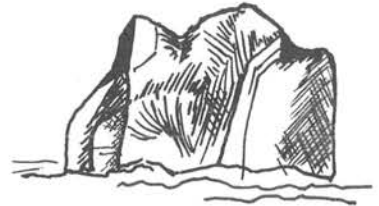
Les côtes de l'océan Atlantique sont formées surtout de roches calcaires. La présence de roches granitiques et calcaires est ce qui donne son aspect tourmenté à la côte nord de la Bretagne. De Saint-Nazaire à Bayonne, on est surtout en présence de côtes sablonneuses. Les rochers calcaires réapparaissent à Biarritz.

La Côte d'Azur est la côte des plages de villégiature*. La réputation de Cannes, Antibes, Saint-Tropez, Nice, n'est plus à faire. Marseille, à l'embouchure* du Rhône, est le port le plus important de France. La Méditerranée est chaude, peu poissonneuse, peu mobile, fortement salée à cause de l'évaporation. Mais elle a de très mauvaises tempêtes quand souffle le mistral qui glace la Provence.

Le réseau fluvial

De tous les fleuves de France, la Loire est le plus long: elle mesure mille douze kilomètres. Elle prend sa source dans les Cévennes, dans le Massif central, et se jette dans l'océan

Une falaise: n. f.



Un pâturage: n. m. Un endroit où les animaux mangent de l'herbe. Ici: sens figuré.

La villégiature: n. f. Le séjour qu'on fait en dehors de chez soi, à la campagne, à la mer, etc.

Une embouchure: n. f. L'entrée d'un fleuve dans la mer.

Atlantique, à Saint-Nazaire. Le fleuve passe à Roanne, Nevers, Orléans, Blois, Tours et Nantes. Son débit atteint parfois mille trois cent cinquante mètres cubes. Il a un régime très irrégulier. Par sa position géographique, il constitue la ligne de démarcation entre les pays de langue d'oïl* et de langue d'oc*, entre le Nord et le Sud. Si l'on se réfère à la notion de caractère national, on dit que le Français qui vit au nord de la Loire est d'un caractère froid, industriel, tandis qu'au sud de celle-ci, il a la réputation d'être paresseux, jovial.

Grâce à sa navigabilité, la Seine est le plus important des fleuves français du point de vue commerce. Elle mesure sept cent soixante sept kilomètres et est navigable sur presque toute sa longueur (près de cinq cent soixante kilomètres). Elle se déverse dans la Manche au Havre. Elle fait de Paris, Rouen et Le Havre des ports très importants.

Le Rhône, deuxième fleuve de France quant à la longueur, prend sa source dans les Alpes. Il traverse le lac Léman, rejoint la Saône à Lyon, oblique* vers le sud et se jette dans la Méditerranée, tout près de Marseille, dont le port est relié au Rhône par un canal. Ce fleuve, dont la longueur est de huit cent douze kilomètres, n'est navigable que sur quatre cent cinquante kilomètres.

La Garonne, enfin, est le plus court des quatre grands fleuves français. Elle mesure six cent cinquante kilomètres. Elle prend sa source dans les Pyrénées et se jette dans l'Atlantique. Elle reçoit entre autres la Dordogne, et ces deux cours d'eau forment ensemble l'estuaire de la Gironde. La Garonne passe à Toulouse, Agen et Bordeaux, pour ne citer que les villes les plus importantes.

Le Rhin, au nord-est, fleuve européen, longe la France sur cent cinquante kilomètres seulement.

Le réseau fluvial navigable du pays est de cinq mille kilomètres environ, ce qui est beaucoup si l'on considère sa superficie.

Les chaînes de montagnes

Mais la France est aussi un pays de montagnes. À l'est, les Vosges séparent l'Alsace de la Lorraine. Leur point culminant est le ballon de Guebwiller (mille quatre cent vingt-six mètres). De sévères combats se sont déroulés* dans cette région, en particulier pendant la première guerre mondiale.

Au sud des Vosges, nous rencontrons le Jura qui sépare la France de la Suisse. Le crêt de la Neige, avec mille sept cent vingt-trois mètres, est le point culminant du Jura. Viennent

La langue d'oïl:
L'ensemble des dialectes parlés au Nord de la France.

La langue d'oc:
L'ensemble des dialectes parlés dans le Midi de la France, à l'exception du Pays basque.
(Oïl et oc signifient «oui» dans ces deux langues.)

Obliquer: v. i.
Prendre une direction un peu différente de la première.

Se dérouler: v. pr. (fig.)
Avoir lieu, se passer.

ensuite les Alpes, qui forment sur une certaine distance la frontière franco-suisse et, sur une distance beaucoup plus grande, la frontière franco-italienne. Leur plus haut sommet est le mont Blanc, près de Chamonix, qui mesure quatre mille huit cent-dix mètres. C'est aussi le plus haut pic de l'Europe.

Le Massif central accuse une forme de V. À vol d'oiseau, on découvre que ce V est plutôt une fourche* à trois dents, formée par trois chaînes de montagnes: les monts du Forez, les monts du Velay et les monts de la Margeride. C'est une région de volcans éteints. Plus au sud, on trouve les Causses, plateaux calcaires, avec des fissures* qui cachent des lacs souterrains (le gouffre de Padirac, les gorges du Tarn). Le paysage est caractérisé par des bombements* boisés, des collines. Au sud-est, se trouvent les Cévennes. Longtemps, elles servirent de refuge aux hors-la-loi*. Au Moyen Âge, les seigneurs-bandits s'y cachaient; au dix-huitième siècle, ce furent les protestants. Ceux-ci portaient une chemise par dessus leur habit, d'où le nom de *camisards* qui leur fut donné. Nîmes, par exemple, est une capitale protestante. Au sud des Cévennes, on rencontre les plateaux du Ségala, pays pauvre où pousse le seigle*.

En bordure du bassin d'Aquitaine, au sud, se trouvent les Pyrénées, qui s'étendent sur une longueur de quatre cent trente kilomètres environ. Elles sont formées par un plateau de deux mille mètres d'altitude. Elles sont ponctuées de monts tronqués (tronqués par les mouvements de l'érosion glaciaire) et creusées de plateaux en forme d'auge*, dont le cirque* de Gavarnie est l'exemple classique. Les communications avec l'Espagne sont très difficiles, car les Pyrénées forment une barrière presque sans fissure. Il y a donc peu de routes, mais surtout des chemins de montagne où la contrebande* est florissante.

LE CARACTÈRE NATIONAL

Formation du peuple français

Nous avons vu l'aspect physique de la France; penchons-nous maintenant sur ses habitants, sur le peuple français. Cette variété, cette diversité que nous avons observée dans l'aspect du sol (collines, montagnes, déserts, plaines fertiles), nous la retrouvons dans le peuple français.

Le Français qui arrive aux États-Unis est surpris de voir qu'il peut manger le même *hamburger* à New York et à San Francisco. On pourrait citer, à titre de contraste, tous les différents plats gastronomiques que l'on peut déguster en France en

Une fourche: n. f.



Une fissure: n. f. Une fente légère, une petite ouverture longitudinale.

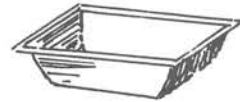
Un bombement: n. m. Une convexité, un renflement.

Un hors-la-loi: n. m. Un individu qui n'obéit pas aux lois, qui vit en marge de la société.

Le seigle: n. m.



En forme d'auge:



Un cirque: n. m. (géol.) Un amphithéâtre de montagnes.

La contrebande: n. f. Le commerce effectué contre les lois d'un pays.

passant d'une région à une autre. Nous choisirons un événement important pour illustrer la diversité des coutumes: le réveillon de Noël. Après la messe de minuit, le Français fait le réveillon, repas traditionnel de la nuit de Noël. Contrairement au repas américain qui a lieu, lui, le jour de Noël, durant lequel tout le monde mange de la dinde* ou du jambon, chaque région française a son plat de réveillon. À Nice, on mange du poulet et des ravioli: l'influence italienne se fait sentir. En Alsace, on mange de l'oie*. En Bretagne, on sert des crêpes* de sarrasin assaisonnées de crème aigre. Paris et l'Île-de-France dégustent des huîtres, du foie gras, et terminent le repas avec la bûche de Noël, gâteau en forme de bûche* comme son nom l'indique.

Comment s'est formé le peuple français? Quelles sont ses origines? Rappelons que la France a subi de nombreuses invasions. De nombreuses races différentes se sont «amalgamées» sur le sol de la France qui est, avec les États-Unis, un autre «*melting pot*». C'est un carrefour où différentes civilisations se sont rencontrées. Parmi toutes ces invasions, les plus importantes furent celles des Romains, des Germains, des Normands, des Arabes. Il ne faut pas négliger non plus l'apport des Flamands, des Alsaciens, des Basques, des Catalans et des Bretons.

Dans tous les manuels d'histoire, on énumère les différents envahisseurs qui sont à l'origine de la population française et on tente de déterminer dans quelle mesure chacun d'entre eux a influencé la mentalité française. La trace des Celtes — ou Gaulois — qui furent les premiers habitants de la Gaule se retrouve encore d'une façon concrète dans la terminaison *-dun* de certains noms de localités: Châteaudun, Issoundun, Verdun, signalent immédiatement leur origine celte. En ce qui concerne le tempérament des Français, divers auteurs soutiennent que les Français ont hérité des Celtes le courage et la bravoure. Mais peut-on vraiment dire que les Français sont courageux parce que les Gaulois l'étaient? Cette qualité existe, bien entendu, chez d'autres nations. Il serait intéressant de voir les différentes nuances des qualités et des défauts, le degré et la façon dont ils se manifestent, les aspects de la vie où ils se révèlent.

Les Gaulois, nous dit-on encore, manquaient de discipline, et ce trait se retrouve dans le tempérament français. Que le Français ait peut-être ce défaut est fort probable; qu'il l'ait hérité des Gaulois n'est qu'une conjecture et ne change en rien le fait. Il semble d'ailleurs que ceux qui veulent toujours imposer ordre et discipline sur la nature, dans son sens le plus large, sont ceux qui en ont probablement le plus besoin en raison de leur indiscipline fondamentale. Bien que la culture française ait depuis des siècles insisté sur les idées classiques d'ordre, de mesure, de symétrie, certains éléments inhérents à la nature

Une dinde: n. f.

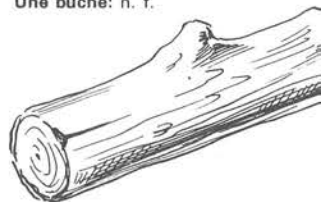


Une oie: n. f.



Une crêpe: n. f. Une galette faite avec de la farine, des œufs, du lait.

Une bûche: n. f.



du Français semblent résister constamment à ces règles qu'il s'est lui-même fixées.

Les Romains, qui s'établirent dans le pays après les Celtes, auraient apporté aux Français leur aspect physique (le Romain a le type latin; il est brun de cheveux et de peau), une prédilection pour l'esprit juridique (à témoin, le Code romain; les Français aiment aussi faire des lois et ils ont écrit une douzaine de constitutions) ainsi que la clarté dans la façon de penser (rappelons la phrase célèbre: «Ce qui n'est pas clair n'est pas français»). Ces traits, comme l'indiquent de nombreux ouvrages, viendraient tout droit des Romains.

Les autres invasions — celles des Francs, des Huns, des Arabes — n'auraient pas vraiment changé le caractère du peuple celtique. Pourquoi ont-elles eu si peu d'influence? Il y a une raison sur laquelle tous les sociologues semblent d'accord: c'est que tous ces envahisseurs, d'abord, n'étaient venus qu'en petits groupes et, de plus, leur intention n'était pas de s'installer dans le pays, mais de piller*, de tuer, de détruire, de se saisir des biens de la population. Ils n'étaient pas venus pour construire ou pour apporter quelque chose de positif au pays envahi. Cette attitude même a influencé l'emploi du mot *vandale* qui, d'abord nom d'une tribu germanique, est devenu synonyme de pillier, destructeur, en particulier d'œuvres artistiques ou scientifiques.

Plus récemment, on a assisté à des immigrations dont l'apport n'est pas à négliger. Aux seizième et dix-huitième siècles, les Italiens et les Espagnols vinrent s'installer dans le Midi de la France. Dans la région toulousaine, ces derniers sont très nombreux; dans certains quartiers on se croirait presque en Espagne. On peut aller dans de petits cabarets* où l'on ne parle que l'espagnol. Dans certains coins de Provence, on se croirait en Italie.

Les Polonais sont venus au dix-huitième siècle et les Russes au dix-neuvième. Le vingtième siècle voit l'immigration des Italiens, des Nord-Africains, des Espagnols, des Portugais, qui servent de main-d'œuvre dont la France a besoin, ce qui donne au pays un éventail ethnique un peu plus varié.

Mais, parmi toutes les immigrations du vingtième siècle, il convient de s'attarder particulièrement sur celle des Français d'Afrique du Nord qui se sont repliés* en métropole* surtout après la guerre d'Algérie. Produit d'un mode de vie assez différent de celui de la France, le Français algérien a du mal à s'adapter. Sa mentalité est un tant soit peu différente de celle du Français métropolitain. Cependant, tout en s'acclimatant au nouveau milieu, le Français algérien a en même temps — et involontairement sans doute — modifié l'environnement. Ainsi, il y a une

Piller: v. t.
S'emparer par la violence des biens d'une ville ou d'une maison.

Un cabaret: n. m. Un café, un bistrot, un endroit où l'on achète des boissons au détail. Également: un établissement où l'on présente un spectacle artistique, satirique, et où les clients peuvent consommer des boissons.

Se replier: v. pr. Se retirer, faire un mouvement en arrière et en bon ordre.

La métropole: n. f. L'État considéré par rapport aux pays qui dépendent de lui.

adaptation mutuelle. Pour prendre un exemple, mentionnons les chansons d'Enrico Macias, venu d'Algérie avec tant d'autres. Ces chansons, qui reprennent toutes le thème du pays bien-aimé dans un style original combinant culture européenne et culture nord-africaine, ne parlent pas seulement au cœur des pieds-noirs*. Elles sont également populaires auprès de tous les Français par la chaleur sentimentale et le rythme tout méditerranéen qui s'en dégagent.

Dans le domaine plus terre à terre de la gastronomie, notons qu'on peut trouver à présent en plein centre de Paris tout comme dans les petits villages du couscous, plat que les pieds-noirs ont apporté d'Algérie. Cependant, cela n'est pas nécessairement dû au seul apport des Nord-Africains, mais peut-être aussi à l'ouverture qui se manifeste en France dans tous les aspects de la vie, entre autres dans l'art culinaire. Jusqu'à récemment, c'était un domaine plus ou moins fermé qui se limitait à des spécialités exclusivement françaises. À présent, les cuisines étrangères en général sont extrêmement prisées et les restaurants chinois, par exemple, connaissent un succès croissant.

Ces quelques exemples incitent à la réflexion. On pourrait ainsi se demander si ce sont les différents peuples vivant en France qui sont les seuls à modifier les traits nationaux caractéristiques. Les idées et les modes de vie importés de l'étranger et propagés avec une rapidité vertigineuse par les médias de masse ne sont-ils pas également responsables des métamorphoses que subit le pays? Ou les changements à l'intérieur doivent-ils coïncider avec des notions provenant de l'extérieur?

Notion de déterminisme

La troisième notion sur laquelle nous voulons insister est celle du déterminisme, élément essentiel de la mentalité française. Qu'entendons-nous par «déterminisme»? Cette théorie veut que le milieu forge l'homme, non seulement par ce mélange de races dont nous venons de parler, mais aussi par l'influence du sol, du climat, etc. Les Français ont toujours tendance à expliquer les traits psychologiques et sociaux de leur personnalité en les associant au visage de la France. Dès l'Antiquité, un géographe, Strabon, écrivait que «la Gaule est organisée comme en vertu d'une prévision intelligente». Strabon semble être le premier à remarquer l'harmonie et la mesure du pays, le fait que ce dernier est défini par des frontières naturelles:

Une chose qui mérite plus que toute autre d'être signalée, c'est l'harmonie parfaite qui existe entre le pays, ses fleuves et également ses deux mers, extérieure et intérieure. On trouverait, en

Un pied-noir: n. m.
Terme utilisé par les Algériens pour désigner les colons français.

effet, si l'on y faisait attention, que ce n'est pas là ce qui contribue le moins à l'excellence du pays. Grâce à cette circonstance, les rapports utiles à la vie s'y établissent aisément entre tous les peuples (...).

Il remarque également qu'après la guerre avec les Romains, les Gaulois «travaillent la terre avec soin». Mais la limitation de la France par ses frontières naturelles comporte un inconvénient: c'est que les Français ont en général un tempérament peu voyageur. Le Français est attaché au sol, à la patrie. C'est seulement au cours des dernières années qu'il a commencé à sortir de sa coquille*, à voyager. Le Français moyen débite* de nombreux clichés pour décrire différents coins de son pays, coins qu'il ne connaît pas toujours. Il associe la Bretagne à la mer, le pays du Nord au froid, à la pluie et à de mornes* paysages d'usines. Le centre est un pays pauvre; la Provence, c'est une contrée exotique, un pays de villégiature, pour les touristes seulement.

Deux philosophes, Montesquieu au dix-huitième siècle et Taine au dix-neuvième, ont tout particulièrement développé cette théorie du déterminisme, qui influence encore le monde psychologique, social, littéraire et artistique.

Dans *L'Esprit des lois*, publié en 1748, Montesquieu érige tout un système politique et juridique. Il distingue deux éléments: la loi naturelle et le principe du relativisme. Que veut-il dire par «la loi naturelle»? Avant la création de la société, explique-t-il, les hommes étaient naturellement bons, raisonnables. Ils étaient égaux. Il n'y avait donc pas besoin de gouvernement. Après la création de la société, le principe du relativisme devient ainsi nécessaire et différentes lois doivent être adoptées. Elles le sont selon la nature du sol, le climat du pays et le peuple. Les lois ainsi créées ne peuvent être appliquées à deux peuples différents. Chacun d'eux doit élaborer ses propres lois. Montesquieu écrit:

Les lois doivent être relatives au *physique* du pays: au climat glacé, brûlant, ou tempéré; à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des peuples, laboureurs, chasseurs ou pasteurs; elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs, à leurs manières.

Tous les facteurs stables contribuent à la création des lois d'un peuple. C'est là une théorie quasi-scientifique. Le climat conditionne l'homme. Les gens du Nord sont statiques, les gens du Sud dynamiques, nous dit Michaud. «Les gens du Nord sont sûrs d'eux-mêmes», affirme Montesquieu. Ils sont francs, ils ont moins de soupçons et moins de ruse; ils sont aussi moins poétiques. Les gens du Sud sont plus rusés et parfois un peu timides.

Sortir de sa coquille:
Sortir de chez-soi.

Débiter: v. t. Dire sans réfléchir.

Morne: adj. Triste, qui manque de vie, de couleur.

Une Parisienne, transplantée à Toulouse, prononce ce jugement: «Ah! ces gens du Midi, on ne peut jamais compter sur eux.» Elle ne leur fait pas confiance. On ne sait jamais où on en est avec eux; ils ne ressemblent pas aux gens du Nord qui sont dignes de confiance.

D. H. Lawrence raconte une expérience intéressante. Il est allé voir *Hamlet* en Italie. Il a eu du mal à reconnaître le *Hamlet* qu'il connaissait. Les jeux de scène ont changé. Hamlet n'est plus le poète philosophe, méditatif et profond. Présenté par un Italien, Hamlet a l'air d'être un fou, un idiot. C'est un guerrier aux yeux roulants, sensuel, et non plus un être sensible et philosophe, tourmenté par un problème métaphysique profond. Ce qu'il voit sur scène, ce n'est plus Hamlet, mais une caricature de ce personnage. L'interprétation révèle tout de suite la différence ethnique des acteurs.

Hippolyte Taine ne se penche pas sur le système juridique qui doit encadrer une nation, mais sur la psychologie humaine. On l'a appelé, à juste titre, «le technicien du naturalisme». Il a fortement influencé de nombreux écrivains de son époque et, en particulier, Émile Zola. En 1870, il publie *De l'intelligence*. L'idée centrale de cet ouvrage, c'est que nos pensées et nos sentiments sont déterminés, en grande partie, par notre physiologie. Même l'apport artistique est directement lié à trois facteurs: la race, le milieu et le moment. Selon Taine,

... une nation ressemble beaucoup à un homme. Car, dans une carrière si longue et presque indéfinie, elle a aussi son caractère propre, son esprit et son âme qui, visibles dès l'enfance, se développent d'époque en époque et manifestent le même fond primitif depuis les origines jusqu'au déclin.

Deux auteurs contemporains soutiennent cette thèse, André Siegfried et Paul Gaultier. Dans *L'Âme des peuples*, Siegfried écrit, parlant des contrastes de la France: «La France est un terrain de luttes et de transitions. L'individualité de son climat est une individualité de contraste; vents violents, pluies massives, catastrophiques, suivies d'inondations monstrueuses (...).»

Ces théories de l'influence du milieu ont leur importance, car elles contiennent une part de vérité. N'oublions pas que l'esprit d'un peuple naît toujours de l'équilibre qui se dégage de ces deux forces contradictoires: l'unité et la diversité, harmonie qui est propre au terrain et au peuple. On doit beaucoup insister sur ces deux «tensions» créatrices.

Paul Gaultier écrit: «De tous les pays, la France est le plus ouvert et le plus uni. Aussi, de tous les peuples, le peuple français est-il celui qui, tout en étant le plus uni, comprend le plus de types différents.» Gaultier, dans son exposé, emprunte les mots du vocabulaire classique traditionnel. Ne parle-t-il

Emprunter: v. t. (fig.)
Prendre, imiter, utiliser.

par de «forme», «d'harmonie», «d'équilibre»? Parlant de la nature du sol, il écrit: «C'est un pays qui possède des frontières naturelles définies et bien délimitées. Seule la frontière du nord est indécise*.» L'indécision de la frontière du nord le gêne. Il le regrette, semble-t-il. On pourrait penser qu'il s'en excuse. Il est à la recherche de cette forme parfaite si chère aux Français, que ce soit dans la nature ou dans l'homme.

Le roman contemporain, ou «nouveau roman», est un autre exemple de cette préoccupation. Il représente la recherche pure d'une forme nouvelle de narration. L'intrigue* disparaît, seule demeure la préoccupation formelle. On pourrait dire que ce mouvement rappelle le souci de la forme qu'on retrouve aussi bien chez les classiques que chez les parnassiens. Corneille a été vivement critiqué parce qu'il ne s'était pas soumis aux règles de la tragédie classique. Les Français considèrent que le respect de la forme permet l'équilibre et l'harmonie, car ce qui n'est pas harmonieux ne peut être français. Fouillée écrit: «La nation française n'a rien de brumeux ni de sombre dans son esprit.» Il reprend la théorie des climats de Montesquieu, qui veut que le climat agisse sur le tempérament des hommes et, par là, sur le caractère national.

«LA FRANCE CHANGE DE VISAGE»: L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE*

«La France change de visage», a écrit Maurois. En effet, de nombreux changements spectaculaires s'opèrent chaque année dans tout le pays. En quête d'une économie équilibrée, on a créé une nouvelle administration, chargée de veiller à la répartition des ressources nationales, d'où la formation de la C.N.A.T. (Commission nationale de l'aménagement du territoire), qui dépend du Commissariat général au plan. Les raisons du changement rapide de la physionomie de la France sont diverses, mais trois faits importants ont bouleversé les structures du pays. Le premier est la défaite de 1940. Elle a précipité la disparition de l'empire colonial français. La métropole ne peut donc plus compter sur l'apport économique des pays devenus indépendants. Les denrées qui, autrefois, lui parvenaient en réseau fermé*, passent sur le marché mondial, et la balance des importations et des exportations en est complètement modifiée. De plus, les colons* de retour au pays doivent être absorbés par la population. Il faut leur faire une place. Le deuxième fait est un corollaire du premier. Le Français, réduit à ses propres moyens, devient de plus en plus conscient de sa valeur nationale et cherche à exploiter les ressources du pays. On assiste alors à un véritable «réveil» national. Enfin, les progrès de l'unification européenne, la création du Marché commun ont modifié l'opti-

Indécis: adj. Ici: vague, indéterminé, mal défini.

L'intrigue d'un roman: La succession des faits et des actions.

L'aménagement du territoire: La répartition, dans un cadre géographique, des activités économiques en fonction des ressources naturelles et humaines.

En réseau fermé: En circuit fermé.

Un colon: n. m. Selon l'usage courant, un colon est un homme établi loin de son pays d'origine en un lieu où ses compatriotes exercent une tutelle politique ou morale.

que française. On ne voit plus la France isolément, mais on la situe dans le cadre du Marché commun. Cette participation changera finalement la structure du pays et l'aspect même de la France.

À cause de l'expansion des villes, l'idée de l'aménagement du territoire est lancée dès 1944. Jean-François Gravier, dans son ouvrage *Paris et le désert français*, souligne le mal dont souffre la France: tout est centralisé à Paris. Le cœur de la France, c'est Paris, et le corps; c'est la province. Paris, c'est la France; le reste du pays n'est qu'un désert. C'est à Paris qu'aboutissent* les routes, les lignes aériennes, les chemins de fer. Gravier parle du «monstre parisien» et nous pensons à cet autre monstre décrit par l'auteur américain naturaliste Frank Norris dans son ouvrage *La Pieuvre*. Cette pieuvre* symbolise le chemin de fer en Californie qui projette ses tentacules et essaie d'absorber, d'avalier tous les petits fermiers des alentours*. Le «monstre parisien» semble être un cousin germain de la «pieuvre».

Lorsqu'on parle d'aménagement du territoire, le mot qui revient fréquemment est celui de «décentralisation». Il faut décentraliser afin de décongestionner Paris, tête trop bien nourrie d'un corps maigre et chétif*. On ne cherche pas à vider la capitale de ses ressources industrielles et commerciales, mais on veut répartir le trop-plein sur le reste du pays. La province doit se développer si la France veut parvenir à un équilibre économique. L'État, par l'entremise de la C.N.A.T., a décidé d'élever au rang de «métropoles régionales» huit grandes agglomérations de province, qui grouperont les petites villes environnantes. Il s'agit de Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, Strasbourg, Toulouse, Nantes et Nancy. On envisage de moderniser ces huit grands centres (amélioration des routes et des moyens de transports, création d'hôpitaux et d'universités, etc.) pour décongestionner la zone parisienne. On essaie ainsi de réduire l'expansion de la région parisienne. Elle a été trop longtemps la région maîtresse alors que les provinces faisaient figure de parent pauvre. Ce nouveau plan veut que chaque région participe à l'expansion nationale au lieu d'attendre que Paris lui fasse l'aumône*. On peut déjà voir des gratte-ciel, des usines surgir* près des petites villes de province. Le touriste ne peut manquer de remarquer les nouveaux quartiers au style moderne juxtaposés à la ville médiévale.

Un exemple que nous prendrons dans le domaine de l'enseignement nous aidera à comprendre à quel point Paris est congestionné. La France qui, pendant longtemps, n'a eu que dix-sept universités, en a créé de nouvelles, réparties en province. Et après la crise de mai 1968, le gouvernement français était obligé d'en créer d'autres pour subvenir aux besoins démogra-

Aboutir: v. i. Se terminer.

Une pieuvre: n. f.



Les alentours: n. m. Les environs.

Chétif: adj. Faible, maigre.

Une aumône: n. f. Un don que l'on fait aux pauvres.

Surgir: v. i. Apparaître soudain, brusquement.

phiques. On cherche donc à décongestionner la Sorbonne, qui a atteint plus de cent mille étudiants, chiffre colossal et incroyable lorsqu'on le compare aux autres universités importantes, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Cependant, les Parisiens et les étrangers qu'on cherche à diriger vers les universités de province font preuve d'une certaine réticence à quitter la capitale. Pourtant, ces nouvelles universités obtiennent de très bons résultats. Le nombre des étudiants de province reçus aux examens est supérieur de vingt pour cent à ceux de l'université de Paris. Cette réussite s'explique facilement. L'étudiant a moins de tentations, les amusements ne sont pas si nombreux; aussi se consacre-t-il plus volontiers à ses études. Mais il songe cependant avec nostalgie aux cafés de Saint-Germain-des-Prés et du Boul' Mich'.

Cet attrait de la région parisienne existe dans tous les domaines. Le provincial est souvent tenté d'aller s'installer à Paris parce qu'il espère, entre autres, vivre dans une zone de salaire plus élevée. Même s'il trouve facilement du travail, dès qu'il arrive dans la capitale, les problèmes se multiplient. D'abord, il y a une crise sévère du logement. On manque d'appartements, et les prix sont exorbitants. S'il parvient à se loger, il ne trouve pas de place dans les écoles pour ses enfants. Les écoles parisiennes sont bondées*, alors que les écoles des petites villes de province peuvent toujours accueillir de nouveaux élèves. La vie est chère, les appartements trop petits, les écoles congestionnées. Le Parisien doit donc faire face au problème important de la démographie. Les familles nombreuses n'abondent pas à Paris. C'est la province qui les abrite. «La pépinière*, c'est la province», nous dit Gravier.

Si le provincial veut vivre à Paris, le Parisien ne veut pas quitter son «Paname». Maurois cite l'exemple du transfert d'une usine Gillette de Paris à Annecy, transfert qui a présenté de nombreuses difficultés, car les employés ne voulaient pas quitter la capitale. Après avoir passé plusieurs mois dans la région savoyarde, ils se sont rendu compte que la vie y était très agréable et qu'ils n'avaient pas perdu au change*.

Petit à petit, ce nouvel aménagement change le visage de la France. Mais il faut attirer les gens. Une formule heureuse traduit cet effort: «Le cadre attire les cadres.» On s'efforce de transplanter les usines dans un cadre agréable, un paysage attrayant, où les nouveaux venus seront heureux de se trouver. Les cadres, ce sont les fonctionnaires, les ingénieurs, les chefs de direction, les nouveaux industriels. Ce souci d'assurer une atmosphère agréable aux employés d'une usine est un phénomène tout à fait récent en France, alors que la société américaine le connaît depuis longtemps déjà. C'est là un des bienfaits du planning.

Le Boul' Mich':
Le boulevard Saint-Michel.

Bondé: adj. Rempli
autant qu'il est possible.

Une pépinière: n. f.
Un endroit où l'on cultive
des plantes et des arbres
destinés à être
transplantés. (fig.) Un
établissement, un pays
qui fournit des personnes
propres à une profession.

Ne rien perdre au change:
Être avantagé par un
changement, un échange.

C'est pourquoi Pierre Lazareff a pu écrire: «La carte de la France est en train de changer.» Ainsi le Commissariat général au plan et la C.N.A.T. ne se contentent pas seulement de donner les autorisations d'ouvrir de nouvelles usines. Par leur politique de décentralisation de la région parisienne, ils résolvent souvent le problème du chômage[•] en province. La France conservatrice a longtemps boudé[•] la vie moderne. Mais elle s'adapte rapidement à ce nouveau rythme, si bien qu'elle est en train de rattraper le temps perdu. Le niveau de vie s'est élevé. Bien des gens ont la télévision, une voiture; ils connaissent enfin un certain confort ménager, apporté par les machines à laver, les appareils ménagers électriques et les réfrigérateurs.

Le Français moyen n'est pas encore content de son sort, quoique son niveau de vie se soit élevé. Comme pour lui le prix du pain sert d'indice du coût de la vie, il lui arrive assez souvent de rentrer de la boulangerie pour annoncer à sa femme: «Ils ont encore augmenté le pain de 5 centimes. Autrement dit, plus ça change, plus c'est la même chose.» Ce qu'il veut dire, c'est qu'au fur et à mesure[•] que les salaires s'élèvent, le coût de la vie augmente aussi. Il oublie de constater qu'il vit bien mieux que n'ont vécu ses parents et ses grands-parents. Quels que soient les progrès accomplis, il faut qu'il se plaigne, il faut qu'il «rouspète».

Le chômage: n. m. La période où une personne est sans emploi, sans travail.

Bouder: v. t. Être fâché contre quelqu'un et s'abstenir de le fréquenter.

Au fur et à mesure: loc. adv. En même temps et proportionnellement.

QUESTIONS

1. Quelles sont les notions clés qui reviennent sans cesse lorsqu'on parle de l'aspect physique de la France?
2. Quelle signification trouvez-vous dans la tendance qu'ont les Américains de parler de «l'image» de leur pays et dans la tendance française de parler du «visage» de la France? Délimitez les différentes notions traduites par ces mots.
3. Pour les Français, quelle est la signification de l'expression «l'hexagone mystique»? Quels sont les dangers d'une telle théorie lorsqu'on l'applique aux domaines littéraires?
4. Pour les Américains et pour les Français, la notion de «frontière» comporte une mythologie tout à fait différente. Expliquez, en vous appuyant sur des exemples concrets.
5. Qu'est-ce que vous trouvez de ridicule dans le chauvinisme dont témoignent les Français au sujet de leurs frontières? Est-ce que cette attitude française fait partie d'un *pattern* que vous avez déjà étudié? Expliquez. Pouvez-vous justifier une telle attitude?
6. Comparez les relations de la France avec l'Allemagne à celles de la France avec l'Angleterre. Quelle est la différence? Pierre Daninos appelle l'Angleterre «ce cher ennemi héréditaire»; à votre avis, qu'est-ce que cela veut dire?
7. Pourquoi le Français refuse-t-il de considérer la civilisation espagnole comme une civilisation européenne? À votre avis, a-t-il raison ou est-ce encore une fois un exemple de l'esprit français qui tend à simplifier?
8. Le Français prend-il l'Italie au sérieux? Pourquoi ou pourquoi pas? Est-ce qu'il fait preuve de la même attitude à l'égard d'une certaine région de la France? Laquelle? Expliquez.
9. On souligne traditionnellement la diversité de la France. Pourquoi n'entend-on pas souvent parler de la diversité américaine?
10. Donnez quelques exemples de la diversité des villages français. Est-ce qu'on trouve cette diversité en Amérique du Nord?
11. À votre avis, pourquoi trouve-t-on plus de diversité dans la cuisine française, en passant d'une région à l'autre, que dans la cuisine américaine? Est-ce que le repas de Noël aux États-Unis est également déterminé par la culture régionale? Expliquez.
12. Quelles sont les quatre époques de la formation du sol français? Dans quel sens ont-elles contribué à créer un «théâtre» de la France?
13. Nommez les principaux peuples qui ont contribué à la formation du peuple français. Quelles en sont les caractéristiques majeures? Pourquoi ces peuples ont-ils si peu changé le caractère ethnique des Celtes?
14. Pourquoi le Français voyage-t-il si peu? Quelle est son attitude envers sa terre, sa «patrie»? Est-ce qu'il connaît bien le caractère général de toutes les provinces françaises?

15. Qu'est-ce que Montesquieu a écrit au sujet de la relativité des lois? À quoi doivent-elles être relatives? À votre avis, a-t-il raison? Justifiez votre attitude.
16. Que révèlent les commentaires de D. H. Lawrence au sujet du tempérament italien lorsqu'il décrit la présentation italienne de *Hamlet*?
17. Lorsque Taine écrit: «... une nation ressemble beaucoup à un homme», qu'est-ce qu'il veut dire? Quelle école littéraire a-t-il influencée et comment?
18. Donnez un ou deux exemples modernes d'une théorie déterministe en ce qui concerne le caractère national des Français.
19. Maurois a écrit: «La France change de visage.» Êtes-vous d'accord? Appuyez votre jugement par des exemples précis. Peut-on dire que votre pays change aussi de visage?
20. Que veut dire «l'aménagement du territoire»? Pourquoi est-ce un développement tout récent en France?
21. Faites un commentaire sur le titre du livre de Jean-François Granier, *Paris et le désert français*.
22. Quels sont les inconvénients principaux de la vie parisienne? Si vous étiez un ouvrier parisien, accepteriez-vous une réaffectation en province? Est-ce qu'on rencontre parfois cette même situation en Amérique?
23. Comment «le cadre attire les cadres» est-elle une formule heureuse? Pouvez-vous l'appliquer à votre pays?
24. Pourquoi le Français moyen se plaint-il toujours, alors que le niveau de vie s'élève constamment? Trouvez-vous qu'il se plaint plus, ou moins que vos compatriotes?



Ne gardez pas les yeux fixés
sur l'hexagone

MAIS
SOYEZ PRÉSENTS
par notre intermédiaire
à l'étranger
aux quatre coins du monde
auprès de ceux
que vous connaissez

RÉFÉRENCES ET BIBLIOGRAPHIE _____ la cellule nationale

- FONTAINE, François. *La Nation frein*. Paris: René Julliard, 1956.
- FOUILLÉE, Alfred. *Psychologie du peuple français*. Paris: Félix Alcan, 1898.
- GAULTIER, Paul. *L'Âme française*. Paris: Ernest Flammarion, 1936.
- HEMINGWAY, Ernest. *Green Hills of Africa*. New York: Scribner, 1953.
- LAWRENCE, David Herbert. *Twilight in Italy*. New York, 1958.
- MAUROIS, André. *La France change de visage*. Préface de Pierre Lazareff. 17^e édition: Paris: Gallimard.
- MICHAUD, Guy. *Guide France*. Classiques Hachette.
- MONTESQUIEU. *De l'esprit des lois*. «Classiques Garnier», Paris, 1962.
- NORRIS, Frank. *The Octopus. A Story of California*. New York: Doubleday, 1947.
- SIEGFRIED, André. *L'Âme des peuples*. Paris: Flammarion, 1950.
- STRABON. Colette D. Brichant, *Perspectives sur la civilisation française*. New York: American Book Co., 1964, livre 1, pp. 1-7.
- TAINE, Hippolyte. *De l'intelligence*. 18^e édition. Paris: Hachette.
- TARDIEU, André. *France and America: Some Experiences in Cooperation*. New York: Houghton Mifflin, 1927.

H.A. Bouraoui



La France hors de l'Hexagone. Le pavillon français à Expo '67. (Montréal Canada)

LES «ILLUSIONS PERDUES» ET LE MYTHE DE PARIS

Chapitre XVI

| | | |
|--|----|---|
| LE PARISIEN DANS SON CADRE | 28 | |
| | 29 | La mentalité du Parisien |
| LE PROVINCIAL ET SES «ILLUSIONS PERDUES» | 31 | |
| | 32 | Paris, centre de gravité. |
| | 34 | Reflets littéraires et cinématographiques |
| LE REVERS DE LA MÉDAILLE | 36 | Le provincial et sa grandeur retrouvée |
| | 37 | Petite ville et métropole américaines vues par un Français |
| OPPOSITION ET ÉQUILIBRE ENTRE PARIS ET LA PROVINCE | 38 | |

LES « HUISSIERES »
FERRIERES - WITTE
MUSEE DE PARIS

IVX ans

Photo H.A. Bouraoui



Le 14 juillet à l'Arc de Triomphe

LES «ILLUSIONS PERDUES» ET LE MYTHE DE PARIS

Une fois l'ensemble du territoire survolé*, essayons de circonscrire le cas particulier de la capitale afin de dégager ce fameux «air de Paris», qui permettra de mettre en lumière la personnalité du Parisien.

Dans un article intitulé «Paris et la France», publié dans le Bulletin mensuel de l'Alliance française d'août 1965, Marc Blancpain résume fort bien la situation de la capitale et sa réputation pour les Français aussi bien que pour les étrangers. «La France, disait un ami brésilien à M. Blancpain, est diverse et fort riche, mais vous la cachez aux étrangers; vous vous contentez* le plus souvent de nous faire voir Paris!»

J'ai protesté vivement. J'ai dit que c'était les étrangers eux-mêmes qui n'acceptaient guère de quitter Paris et s'empres- saient toujours d'y revenir. Je lui ai cité le cas de tel ou tel de ses compatriotes qui refusèrent d'accepter une bourse d'études parce qu'elle leur faisait obligation de s'inscrire dans une Faculté de province. J'ai dit cent autres choses et nous avons bataillé pendant près d'une heure...

... Pour avouer en fin de compte, et d'un commun accord, que Paris était incomparable et irremplaçable. Le Gouvernement se tient à Paris et les plus beaux palais de France se trouvent à Paris ou dans les environs. Aucun musée ne soutient la comparaison, en France, avec les musées parisiens. Le Collège de France, les Archives nationales ou «la» Bibliothèque sont à Paris et ne peuvent qu'y rester. Et l'Université de Paris, à elle seule... Quant aux sièges* de nos grandes affaires, je ne les vois pas s'installer ailleurs qu'au centre de la «toile d'araignée» française.

Oui, j'entends bien, il faut décentraliser, décongestionner, «déconcentrer», comme on dit à présent. Il faut rendre Paris moins exténuant et lui restituer un peu d'air pur... Mais on ne pourra jamais lui ôter son rang de capitale politique, administrative, commerciale et, surtout intellectuelle et artistique de la France. Nos amis de l'étranger continueront donc de venir à Paris et d'y travailler; souhaitons qu'ils acceptent de découvrir la province et d'apprécier ses charmes variés et profonds. Le «mouchoir» est là, sous leurs yeux, petit, mais paré de vives et belles images.

Certaines expressions reviennent sans cesse pour décrire la capitale: Paris est le «cœur», le «carrefour», la «plaque tournante» de la France. Son importance n'est pas fonction de sa population, ni des problèmes auxquels Paris doit faire face,

Survoler: v. t. Voler au dessus de. (fig.)
Examiner rapidement.

Se contenter de: v. pr.
Se borner à, être satisfait de.

Le siège d'une affaire:
Le bureau central.

comme toutes les grandes villes, mais plutôt de la réputation qu'elle s'est créée dans le cœur des Français et des étrangers. Il est difficile de préciser exactement les raisons de son prestige, mais il existe une certaine auréole qui entoure depuis bien longtemps la capitale française. Comme Victor Hugo l'a affirmé, «Quand Paris est souffrant, tout le monde a mal à la tête.»

LE PARISIEN DANS SON CADRE

Le Parisien est au fond assez conservateur, puisqu'il tient au milieu dans lequel il vit. Il a horreur du déménagement* et n'aime pas quitter son quartier*, pour lequel il éprouve un attachement certain, même une sorte de loyauté. En cela, il fait preuve d'une attitude typiquement française, qui considère tout déménagement comme une rupture d'équilibre. Ainsi, le quartier, avec ses diverses activités — familiales, sociales, éducatives — contribue à maintenir un état de stabilité. Le Parisien est donc heureux dans «son» quartier; là, il est dans son élément naturel. Il ne se reconnaît que chez lui. Même lorsqu'il fréquente* les bals ou les cafés d'autres quartiers, ce n'est qu'une excursion momentanée. Il revient toujours bien vite chez lui. L'horizon des Parisiens est donc limité à leur entourage immédiat. On peut parler d'un véritable esprit de clocher* qui les anime*. Du point de vue administratif, la ville comprend vingt arrondissements*, répartis en forme de spirale dont le Louvre est le foyer central et le point de départ; chacun d'eux forme une cellule assez fermée.

Cet enracinement entraîne une certaine étroitesse d'esprit* bien caractéristique de l'habitant de la capitale. Il a, dans la plupart des cas, une bien pauvre idée des ressources de sa ville. Il connaît très peu et très mal les musées, les restaurants, les parcs, les lieux d'amusement. Ce défaut n'est pas seulement propre au Parisien: il est très rare que l'habitant d'une grande ville sache en exploiter les possibilités artistiques et culturelles. À Paris, ce sont le provincial et l'étranger qui vont à la recherche des richesses de la capitale. Ils sont en général plus «au courant de ce qui se passe»* que le Parisien lui-même.

Voyons de plus près à quoi ressemble la rue parisienne. L'atmosphère et les personnages qui l'animaient jadis n'ont pas tellement changé. On y trouve encore les camelots*, les vendeurs à la sauvette*, avec leur bagou* habituel. Au coin des rues, on rencontre la silhouette familière du marchand des quatre-saisons, qui vend des fruits, des légumes ou des fleurs. Le facteur qui distribue le courrier, le joueur d'orgue de Barbarie, le marchand de journaux, le garçon de café, tous contribuent à l'ambiance*. Les chanteurs vont de café en café,

Déménager: v. i. Changer de logement.

Un quartier: n. m. La partie d'une ville où l'on habite.

Fréquenter: v. t. Visiter.

Un clocher: n. m. La tour d'une église abritant les cloches. — *Avoir un esprit de clocher:* manifester un attachement particulier à sa petite localité.

Animer: v. t. Ici: pousser à agir, inspirer.

Un arrondissement: n. m. Une subdivision administrative des grandes villes. — *Être marié au vingt et unième arrondissement* se dit à Paris des personnes qui vivent maritalement sans être mariées (parce que la capitale n'a que vingt arrondissements).

L'étroitesse d'esprit: La limitation des vues, des horizons.

Être au courant de ce qui se passe: Savoir tout ce qui arrive.

Un camelot: n. m. Petit marchand qui vend des objets de peu de valeur.

Un vendeur à la sauvette: Un vendeur qui n'a pas de permis et qui se «sauve», s'enfuit, quand il aperçoit un agent de police.

Bagou ou bagout: n. m. (fam.) Une grande facilité de parole, un bavardage abondant.

L'ambiance: n. f. L'atmosphère.

de restaurant en restaurant, égayer les clients, qui se voient pour ainsi dire forcés de leur donner quelques francs, sous peine d'être vivement critiqués.

Mais le personnage le plus important, c'est l'agent de police. Son rôle principal est de veiller à la circulation et de verbaliser*. Les rues de Paris sont très étroites; très récemment certaines étaient encore pavées. Rappelons que les pavés se sont révélés être un excellent moyen pour ériger des barricades et bombarder les C.R.S. (gendarmes d'une Compagnie républicaine de sécurité) lors de la crise de mai 68. Depuis cette révolution, les rues pavées ont changé d'aspect, puisqu'elles ont été recouvertes de macadam. La circulation y est intense et c'est d'ailleurs un des problèmes les plus compliqués que la ville ait à résoudre. Et pourtant, Paris est la seule ville au monde où l'on encourage le conducteur à rouler à toute vitesse. On tourne souvent en rond, parce qu'il est difficile de trouver un endroit où parquer; voir à ce sujet l'histoire de Devos «Le plaisir des sens». Cependant, il y a peu d'accidents, et l'on peut dire que cela tient du miracle.

Le rôle de l'agent est de régler la circulation, d'intervenir lors d'un accrochage*, d'aider les enfants à traverser la rue et de donner des renseignements aux touristes et aux gens qui ne savent pas se retrouver dans la ville. Le bon gardien de la paix, qu'on se représente souvent chaussé de gros souliers et vêtu d'une épaisse pèlerine*, est tout un personnage, et c'est avec regret qu'on le voit remplacé par les feux tricolores. Dans le temps, on chantait:

Les agents sont des braves gens
Qui se promènent, qui se promènent
Les agents sont des braves gens
Qui se promènent tout le temps.

Mais cette époque-là est presque révolue*. Le bon gros agent est remplacé par un «nouveau modèle» de carrure sportive et de présentation impeccable. Cependant, malgré le changement, l'agent parisien n'a pas perdu son sens de l'humour. À un touriste canadien qui lui demandait: «Pardon, Monsieur l'Agent, je voudrais aller à la gare de l'Est», celui-ci répondit sans broncher*: «Mais, Monsieur, allez-y!»

La mentalité du Parisien

Cet humour forgé instantanément, qui surprend tout étranger non seulement à cause de sa spontanéité, mais aussi par son aspect effronté*, caractérise la personnalité du Parisien. Il existe un type spécial qui incarne l'idée que se fait le Français de ce genre d'humour; c'est le «titi» parisien, c'est-à-dire,

Verbaliser: v. i. Écrire un procès-verbal, document que l'agent de police rédige lorsqu'un conducteur n'a pas respecté les règles de la circulation. Il est appelé *verbal* parce qu'autrefois les officiers de police subalternes ne pouvaient donner au juge qu'un rapport *oral* de ce qui s'était passé.

Un accrochage: n. m. Ici: Un accident, le tamponnement de deux voitures. (fam.) Une querelle.

Une pèlerine: n. f.



Révolu: adj. Dépassé, désuet.

Sans broncher: Sans hésiter ou sans manifester aucune émotion. — *Le ministre de l'Éducation nationale a écouté sans broncher les critiques du président de l'U.N.E.F.*

Effronté: adj. Impudent, impertinent.

le vrai gamin de Paris. Le titi a la présence d'esprit de fabriquer à toute occasion une remarque qui ne manque jamais d'attirer l'attention du passant. Il a le culot* de lancer: «Alors, mémère, tu lis ton journal?» s'il voit une femme traverser la rue lentement. Ou bien, il ne se gêne pas pour s'écrier: «Alors, Fernandel, tu as oublié ton râtelier*?» s'il voit rire une femme laide. Le «môme» de Paris a toujours l'esprit vif et éveillé et le mot pour rire.

Si cet humour est un des traits du Parisien, l'esprit critique en est un autre. Le Parisien ne cesse de ronchonner contre le temps qu'il fait et il se plaint de tout: de la pluie, du beau temps, de la neige, du vent. Il s'empresse de s'engouffrer* dans le métro ou dans le café, dans la maison ou dans le bureau, à cause de ce «temps de chien», de ce «sale temps», de ce «froid de canard».

Bien que l'«air de Paris» soit si souvent chanté, on n'a pas encore réussi à le définir. Le ciel, parfois clair et brillant, est souvent voilé par une sorte de nébulosité qui donne à la capitale une atmosphère particulière, adoucissant les contours des bâtiments. Mais quand on parle de l'«air de Paris» on pense surtout au sens figuré de l'expression, dont l'envoûtement pousse le Parisien à croire qu'il fait partie d'une espèce privilégiée. Il s'attend ainsi à ce que tout le monde éprouve pour la Ville Lumière une admiration sans borne.

On raconte souvent la plaisanterie de l'Américain qui arrive à Paris et qui demande à un chauffeur de taxi de lui montrer les monuments les plus importants de la ville. Le chauffeur l'emmène voir la tour Eiffel, et la première question que pose le touriste est: «Combien de temps a-t-il fallu pour la construire? — Je crois qu'il a fallu un an ou deux, répond le Parisien. — Chez nous, ça n'aurait pris que deux mois», déclare le touriste. Ils continuent leur tournée et arrivent devant le Louvre. Le voyageur pose la même question: «Combien de temps a-t-il fallu pour construire ce palais? — Je crois que ça a pris entre vingt et trente ans, répond le chauffeur. — Aux États-Unis, il n'aurait fallu que deux ou trois mois», commente l'Américain. Le Parisien sourit, ne répond pas et l'emmène voir Notre-Dame. «Combien de temps a-t-il fallu pour construire cette cathédrale?» demande à nouveau l'Américain. Et le Parisien de répondre: «Monsieur, je ne sais pas, je suis passé ici hier au soir et elle n'y était pas.»

Cette blague souligne fort bien l'attitude du Parisien, qui n'aime pas qu'on critique «ses» valeurs. Cette intolérance du Parisien est typiquement française: le droit de critiquer n'appartient qu'à lui seul. Il vous dira, comme le signale Daninos dans *Snobissimo*, que le Sacré-Cœur ressemble à une «cloche à

Avoir du culot: (pop.)
Être effronté, se
comporter avec un certain
sans-gêne.

Un râtelier: n. m. (pop.)
Un dentier, un ensemble
de fausses dents.

S'engouffrer: v. pr.
Entrer vite dans un
endroit.

fromage», l'Opéra à une «pâtisserie», mais il réagira violemment à la moindre remarque faite par un autre — étranger, provincial ou même banlieusard*. La proximité géographique de ce dernier ne lui confère aucun droit, aucun privilège, aux yeux du Parisien. La capitale s'étend de plus en plus et devient une «ville tentaculaire», mais Paris et la banlieue se boudent toujours. La ville rejette en quelque sorte la banlieue, et le banlieusard, une fois son travail terminé, s'empresse de retourner chez lui.

Même si le Parisien et le provincial réagissent de la même façon, il existe pourtant certaines nuances qui les distinguent. L'anecdote suivante met en lumière la mentalité du Français en général et précise quelque peu la distinction entre Parisien et provincial. À l'Américain qui n'avait pas terminé son «steak Parmentier» dans un restaurant parisien, la serveuse ne put s'empêcher de faire des remarques dans le genre de: «Mais, Monsieur, vous n'avez pas fini! Est-ce que ce n'est pas bon? Est-ce que le steak est trop poivré? Est-ce que vous n'aimez pas le goût des câpres?» En général, le Français a une idée tellement surfaite* de sa cuisine, qu'il ne peut pas comprendre qu'on puisse «laisser des restes». Cette attitude montre également son esprit d'épargne. En Amérique, on aurait enlevé le plat sans faire d'histoires*. Une Française qui mangeait à une table voisine renchérit* sur les propos de la serveuse: «Ah! oui, c'est dommage. Il ne faut pas jeter la nourriture. — Nous jetons tout, répondit la Parisienne. — Chez nous, en province, on ne jette rien du tout», déclara la dame. Cela montre que le Parisien est plus proche de la mentalité américaine que le provincial. Il existe un certain décalage entre Paris et la province, où l'idée d'économie est encore fortement ancrée. L'Américain a mentionné de suite cette notion du *doggy bag*, qui vous permet d'emporter chez vous, dans un sachet, le reste de votre bifteck. Inutile de dire que la provinciale, émerveillée, abonda dans le sens de* l'Américain plus vite que la Parisienne.

LE PROVINCIAL ET SES «ILLUSIONS PERDUES»

Après avoir décrit l'ambiance de la capitale et la mentalité de ses habitants, passons au mythe de Paris et aux «illusions perdues» du provincial qui vient s'y installer.

Les Illusions perdues est le titre d'un roman de Balzac, titre très révélateur de l'attitude du provincial vis-à-vis de la capitale. Lucien de Rubempré, provincial d'Angoulême, est un poète d'une certaine réputation. Pour être reconnu, il doit

Un banlieusard: adj. et n. (fam.) Qui habite la banlieue d'une grande ville, et en particulier la banlieue parisienne.
Une banlieue: une agglomération qui se trouve à la périphérie d'une ville.

Surfait: adj. Exagéré, surestimé.

Faire des histoires: Faire de l'embarras, des difficultés.

Renchérit: v. i. Aller plus loin qu'un autre en actes ou en paroles.

Abonder dans le sens de quelqu'un: Être de son avis.

aller à Paris, seul endroit où l'on fera vraiment justice à son talent. Grâce à sa rencontre avec Madame de Bargeton, il peut aller s'installer à Paris. Une fois dans la capitale, il se trouve mêlé à diverses intrigues et, en tant qu'artiste, il doit faire face à différentes difficultés. Le monde parisien se révèle être tout autre qu'il ne l'avait imaginé. Il se rend compte de la corruption parisienne, et, en fin de compte banni* de Paris, il revient s'installer en province. Après la mort de son père, il fait un petit héritage et passe le reste de sa vie paisiblement à Angoulême, à cultiver les lettres. Comme Candide, il revient sur ses pas pour se contenter de «cultiver son jardin».

Ce qu'on appelle le «mythe de Paris», c'est cette image créée de toutes pièces que les non-Parisiens et les étrangers se font de la capitale, image qui les fascine et les attire. Une fois à Paris, ils subissent souvent un *shock of recognition* qui les ramène brusquement à la réalité. Cela engendre en eux un certain désenchantement qui les renvoie à leur point de départ. Le phénomène du provincial qui part pour Paris en quête de gloire et qui, déçu par la société parisienne, retourne vivre en province est un thème qui revient souvent dans la littérature française: pour être reconnu, il faut être accepté par la capitale; et le provincial, parfois ambitieux, parfois rêveur et sentimental, découvre souvent que la vie parisienne ne correspond pas à ses rêves.

On sait que le Parisien considère le provincial comme un paysan, un «péquenot»*, un être gauche enfin. Ce dernier sent cette attitude quelque peu méprisante et n'est pas à son aise. On remarque immédiatement sa gêne. Dans un monologue qui a pour titre «Jules Ladevez à l'opéra (Parodie sur *Andromaque*)», Henri Genès, comique célèbre, esquisse* l'image saisissante d'un provincial gauche qui assiste pour la première fois à une représentation au Théâtre-Français. On joue la tragédie *Andromaque*, mais notre homme prononce le mot à sa façon, en accentuant la dernière syllabe: «Andromaqueu». Ce provincial déforme toutes les données de la pièce, et cette tragédie devient une comédie ridicule à cause de la maladresse* et de l'incompréhension de cet ignorant qui manque de goût et de culture. Cependant, l'interprétation de cette tragédie classique ne manque ni d'originalité ni d'humour. Bien sûr, Henri Genès fait une description exagérée. En fait, le provincial est parfois plus cultivé que le Parisien.

Paris, centre de gravité

Comment expliquer la présence d'une telle anomalie que le «monstre parisien»? Pourquoi cette centralisation à Paris? Si l'on se penche sur* le passé, on verra que cette tradition

Banni: adj. et n. Exilé, expulsé de sa patrie.

Un péquenot: n. m. (fam.) Un paysan.

Esquisser: v. t. Dessiner.

La maladresse: n. f. La gaucherie, la malhabileté.

Se pencher sur: v. pr. Prêter une attention particulière à, se tourner vers.

remonte à l'époque de Louis XIV. Sous son règne, la région parisienne, et Versailles en particulier, était le point de mire* de tous les Français et de tous les étrangers. Il est vrai qu'on ne laissait pas les courtisans de Louis XIV quitter Versailles, qui était à ce moment-là le centre de gravité, et c'est seulement au dix-huitième siècle que Paris proprement dit donne le ton. Cependant, c'est déjà au siècle du Roi-Soleil que le mot «province» commence à prendre un sens péjoratif. Pour la société de l'époque, l'honneur suprême consiste à être reçu à la cour. Si l'on déplait au roi ou à son entourage, la punition la plus sévère est d'être banni de Paris, d'être renvoyé dans ses terres, en province. C'est qu'«il n'est bon ton que de Paris». «La cour est devenue la cour de Paris, écrit Gravier. C'est le centre artificiel de la France, sauf dans le sens topographique, puisque Paris est presque au centre même du pays.»

Paris est aussi un centre administratif, comme le remarque Gravier, en partie à cause de la méfiance française. Les Français ont toujours tendance à «remonter à la source» pour s'assurer qu'ils ont définitivement épuisé* les différentes possibilités de résoudre leurs problèmes. Quand on doit régler des comptes, faire des affaires, c'est à Paris qu'on se rend. On y trouvera la solution désirée, la justice enfin!

Tout le monde rêve de venir à Paris. Si nous prenons le domaine de l'enseignement, nous verrons que pour le professeur de province, le but ultime, c'est d'obtenir une chaire à la Sorbonne. Pourtant les universités de Strasbourg, de Marseille ou de Toulouse sont toutes très bien cotées*. Les programmes sont identiques, puisqu'ils émanent* tous du ministère de l'Éducation nationale: les diplômes délivrés à Poitiers, à Bordeaux, à Paris, ont tous la même valeur.

Cette centralisation à Paris est basée sur la tradition et non sur la raison. Cette tradition veut que ce soit l'élite qui enseigne à Paris. Aussi, est-ce un cri d'indignation qui monte des lycées parisiens lorsqu'un poste est attribué à un licencié* et non à un agrégé*. Les Parisiens sont sûrs que «la civilisation française est menacée», comme le rapporte Gravier, parce qu'on leur envoie ce qu'ils considèrent comme des professeurs de second ordre. Heureusement pour tous, on peut trouver de très bons professeurs parmi les licenciés. Il ne faut pas oublier qu'en province il y a aussi des professeurs de qualité pour enseigner les petits «péquenots». Les Parisiens ont toujours été d'incorrigibles snobs.

De la position géographique centrale de Paris découle la centralisation physique des réseaux de communication* ferrés, routiers et fluviaux. Et puisque la capitale est le carrefour des voies de communication, elle est également le centre du

Le point de mire: Le centre d'attraction.

Épuiser: v. t. Employer dans sa totalité.

Être bien coté: (fam.) Être apprécié.

Émaner: v. i. Découler, provenir de.

Licencié: n. et adj. Qui a sa licence, diplôme qui correspond plus ou moins au B.A. et obtenu après trois à quatre ans d'études supérieures.

Agrégé: n. et adj. Qui a l'agrégation, concours administratif. À Paris, généralement, seuls des agrégés peuvent enseigner dans les lycées.

Un réseau de communication: L'ensemble des voies de communication.

pays du point de vue commerce et administration. Les prix des denrées alimentaires aux Halles* par exemple, servent d'indice pour la France entière. Cette position privilégiée entraîne en même temps la centralisation dans les domaines culturel et politique. C'est ce qui fait dire aux Français que «toute la France aboutit à Paris». Gustave Frédéric décrit le Paris des chauvins: «Les Français sont des Européens de première classe, et les Parisiens sont des Français d'élite.» Cela est un peu exagéré, sans doute, mais il existe néanmoins un esprit de Paris:

Le Parisien est heureux d'être Parisien. Il se sent chez lui et fait pour être chez lui(...) Paris n'est pas pour le Parisien une patrie de hasard(...) Le Parisien véritable croit que Paris lui était dû.

Mais la province possède aussi sa propre mythologie, selon laquelle le provincial, profondément attaché à sa terre, lui reste indéfiniment fidèle. Il est cependant vrai que les liens qu'il entretient* avec son milieu sont tellement étroits qu'ils dépassent l'attachement du Parisien à la capitale. Cet attachement de part et d'autre est sain et naturel. Mais c'est lorsque les Français tentent de renverser totalement l'ordre naturel qu'il se produit un certain déséquilibre qui pourrait être néfaste.

Reflets littéraires et cinématographiques

On trouve dans la littérature française de nombreux exemples de provinciaux corrompus par Paris, qui reviennent complètement désenchantés dans leur «pays»*. *Les Illusions perdues* de Balzac présentent efficacement le provincial déraciné, mais il existe des variantes dans diverses œuvres littéraires, qui éclairent d'autres aspects de ce thème et nous permettent d'avoir une vision plus complète sur ce sujet.

La fréquence avec laquelle celui-ci est traité nous permet de trouver des exemples à presque toutes les époques littéraires. Nous pensons d'abord aux *Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, ouvrage classique, publié en 1782. C'est un roman épistolaire* qui réunit la correspondance d'un homme avec trois femmes différentes. Avec de très bons acteurs, tels Jeanne Moreau et Gérard Philipe, Roger Vadim en a fait un film qui n'est pas très bien réussi, car le style de Laclos disparaît de l'œuvre cinématographique. La vraie richesse du livre réside dans l'étude psychologique des personnages, richesse qui est étroitement liée à la psychologie de l'Ancien Régime et qui ressort fort mal sur l'écran, dans un cadre contemporain.

Les Halles: Grand marché dans le premier arrondissement de Paris et qui a été transféré à Rungis, dans la banlieue sud.

Entrettenir: v. t. Maintenir, conserver, garder.

Le pays: n. m. Ici: la région, le lieu d'origine.

Un roman épistolaire: Un roman composé de lettres.

Le Rouge et le Noir, de Stendhal, traite du même thème. Julien Sorel, jeune provincial de souche* modeste, aspire à aller à Paris. Pour parvenir à son but, deux voies se présentent à lui: la vie militaire, symbolisée par le rouge, et la vie ecclésiastique, représentée par la couleur noire de l'habit du prêtre. Le débat entre la puissance civile et la puissance ecclésiastique est la cause de ses tourments. Mais son déchirement entre Madame de Rênal, la provinciale, et Mathilde de la Mole, la jeune Parisienne, est certainement plus poignant et plus tragique. En fin de compte, Sorel découvre à Paris que le sentiment vrai, le cœur sincère, il l'a laissé en province. Après son exécution, Mathilde de la Mole réclame la tête de Julien, symbolisant ainsi l'amour de tête qui était le leur, alors que Madame de Rênal garde, au sens figuré, le cœur, l'amour de cœur du jeune homme.

En 1856, Flaubert publie *Madame Bovary*. Dans cette œuvre célèbre, dont l'intrigue se déroule dans une petite ville normande, il donne une description détaillée des «mœurs* de province». Pour lui, la province est l'incarnation de la médiocrité. Yonville, c'est la ville où on a l'impression d'être mort-vivant. C'est la ville moitié marché, moitié cimetière qui s'oppose à Paris, où Emma rêve d'aller vivre une vie de luxe et de volupté. Voilà le grand mot lâché, «Paris», ce monde enivrant* pour lequel Emma croyait être faite. Elle meurt, incapable d'accepter l'étroitesse de la vie de province.

Le cinéma est le mode d'expression propre à notre siècle. Il se fait souvent le porte-parole* de thèmes littéraires. *Les Cousins*, film contemporain, traite du sujet qui nous préoccupe. C'est l'histoire d'un jeune provincial qui vient faire des études de droit à Paris. Il rencontre son cousin parisien, et ils commencent à sortir ensemble. Le Parisien initie le provincial à la vie de plaisir. Il lui apprend à boire, à s'amuser, à perdre son temps. Vient le jour de l'examen. Le Parisien, qui n'a pas du tout travaillé, est reçu haut la main*. D'autre part, malgré l'effort intense qu'il a fourni, son cousin échoue à cause de la dissipation dans laquelle le Parisien l'a entraîné. L'auteur du film, Claude Chabrol, semble suggérer par là que la réussite aux examens, dans le système français d'enseignement supérieur, est trop souvent due au hasard. Presque au début du film, Chabrol nous en fait prévoir le dénouement* en nous montrant le jeune provincial dans une librairie en train d'acheter le livre de Balzac *Les Illusions perdues*. Le rôle corrupteur, dévastateur, de Paris est encore une fois évident. Évidente également, la supériorité du Parisien, qui a du savoir-faire* pour ce qui est de l'art de «se débrouiller».

La souche: n. f.
L'origine, la source.

Les mœurs: n. f. pl. Les coutumes, les habitudes.

Enivrant: adj. Qui produit une certaine exaltation.

Un porte-parole: n. m. inv. Qui s'exprime, qui parle au nom des autres.

Haut la main: Sans difficulté.

Le dénouement: n. m. La fin.

Le savoir-faire: n. m. inv. Habileté acquise par l'expérience dans un art ou un métier.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Le provincial et sa grandeur retrouvée

Bien que de nombreux auteurs semblent présenter la province comme la parente pauvre, il en est aussi qui parlent en sa faveur. Si la province incarne la médiocrité et l'ignorance, elle incarne aussi l'innocence, le vertu, «l'amour de cœur». François Mauriac est l'un des plus fervents apôtres de la province. Il se fait l'avocat* de celle-ci dans *Thérèse Desqueyroux*. Un très bon film, portant le même titre, a été tiré du roman de Mauriac. Thérèse Desqueyroux a essayé d'empoisonner son mari. À sa sortie de prison, elle retourne chez elle et, là, ressasse* tous les événements qu'elle vient de vivre. Elle étouffe dans la maison, écrasée non seulement par la société provinciale, mais aussi par tout le clan familial. Et pourtant, elle ne peut se décider à partir. Elle aime trop la nature qui l'entoure et les grands pins* des Landes* pour les quitter. Elle a besoin de les voir, de les sentir, de les entendre bouger dans le vent. Quitter les Landes, c'est s'exiler. Finalement, pour se libérer du joug* conjugal, elle va à Paris. Ce qui devrait être une libération est en réalité une condamnation. En abandonnant son héroïne dans la capitale, Mauriac la condamne à une vie médiocre, car Thérèse, en vraie provinciale, ne peut être heureuse que dans son propre cadre. La province est une nécessité vitale pour elle, malgré le fait qu'elle en rejette la société. Contrairement à Emma Bovary, qui pensait trouver le bonheur à Paris, Thérèse Desqueyroux sait qu'elle ne peut être heureuse que dans ses Landes.

Pour Mauriac, le centre de la France, c'est Bordeaux. Bien qu'il vive, lui aussi, dans la capitale, il la juge sévèrement: «Paris est une solitude peuplée. Une ville de province est un désert sans solitude.» Le provincial qui arrive à Paris est frappé par l'anonymat de la foule. Malgré la multitude de gens qui l'entoure, il se sent seul. Il est absorbé malgré lui par le mouvement de l'avenue, du boulevard. Pris dans l'engrenage*, noyé par le nombre, il n'est plus qu'un homme parmi d'autres. La ville de province, par contre, bien qu'elle soit un «désert», n'est pas pour cela synonyme de solitude, car l'homme y trouve son entité. Il peut alors, grâce à cette vie au ralenti*, faire un retour sur lui-même: «C'est dans le silence de la campagne que l'homme entend mieux crier sa chair.» C'est donc à la campagne, dans une solitude qui l'individualise, que l'homme peut saisir la totalité de son être, sur le plan spirituel aussi bien que sur le plan charnel.

L'avocat: n. m. Ici: le défenseur.

Ressasser: v. t. Répéter sans cesse.

Un pin: n. m.



Les Landes: Région boisée du sud-ouest de la France.

Le joug: n. m. La domination.

Pris dans l'engrenage: Être pris dans des circonstances et des situations dont on ne peut se dégager.

Au ralenti: Plus lentement que d'ordinaire.

Petite ville et métropole américaines vues par un Français

Si le provincial apprécie l'atmosphère calme de la campagne, ce n'est pas souvent que l'intellectuel parisien partage cette opinion. Pour lui, la vie de province est associée au manque de propreté et de confort. Les préjugés du Parisien sur ce point-là sont flagrants. L'absence de cabinet de toilette ou de salle de bain est impardonnable, et le raffinement de la vie moderne qui fait défaut à bien des villes hors du département de la Seine est une preuve suffisante de la médiocrité de leurs habitants. Mais la grande calamité, le grand fléau*, c'est l'ENNUI. Jean-Paul Sartre, intellectuel parisien, dévoile un peu de son attitude vis-à-vis de la province lorsqu'il parle des États-Unis; il capte* avec justesse et sévérité l'ennui de la vie de province:

Nous avons connu les dimanches de la province américaine, plus oppressants que partout ailleurs; nous avons connu les hostelleries «style colonial» des faubourgs où les familles bourgeoises viennent manger en silence, pour 2 dollars par tête, le cocktail de crevettes et le dindon à la sauce sucrée, en écoutant l'orgue électrique. Il ne faut pas oublier l'épais ennui qui pèse sur l'Amérique.

Cette description est également applicable aux petites villes de France, où l'ennui pèse lourd, surtout le dimanche.

Parlant de la grande ville américaine, Sartre révèle son chauvinisme lorsqu'il dit: «L'Américain ne connaît pas sa ville; à dix «blocks» de chez lui il s'égaré.» Il sous-entend*, par ce commentaire, que le Français, lui, connaît la sienne. Il ne s'y perd pas. Cependant, Sartre aime les grandes villes américaines, ces villes dégagées. Pour lui, elles expriment un sentiment de liberté, d'ouverture sur le monde, car il les envisage selon son angle de vision personnel. Ses observations se placent naturellement dans un contexte philosophique et non pas réaliste lorsqu'il écrit: «Les villes sont ouvertes. Ouvertes sur le monde, ouvertes sur l'avenir. C'est ce qui leur donne à toutes un air aventureux et, dans leur désordre, dans leur laideur même, une sorte d'émouvante beauté.» De New York, cette ville «rude», il donne une description poétique:

Je vois au loin l'Empire State Building, ou le Chrysler Building, qui pointent vainement vers le ciel, et je songe soudain que New York est sur le point d'acquiescer une Histoire et qu'il a déjà ses ruines.

C'en est assez pour orner d'un peu de douceur la ville la plus rude du monde.

C'est bien là un habitant de grande ville qui parle. Cette ville inhumaine, il lui trouve un charme particulier, tout comme il en découvre à Paris, «sa» grande ville, l'unique, sublime capitale.

Un fléau: n. m. Une grande calamité, une malédiction.

Capter: v. t. Ici: saisir, attraper, mettre le doigt sur.

Sous-entendre: v. t. Impliquer, faire comprendre quelque chose sans le dire directement.

OPPOSITION ET ÉQUILIBRE ENTRE PARIS ET LA PROVINCE

De tous les exemples que nous venons de citer, une idée centrale se dégage: il y a toujours opposition, lutte, entre Paris et la province, mais cependant un équilibre certain s'en dégage.

Si l'on analyse les héros, personnages imaginaires de la littérature française, on se rend compte que le provincial est plus terre à terre*, plus proche de la réalité que le Parisien. L'habitant d'une petite ville fait preuve de plus d'individualisme et exprime son moi plus librement que le Parisien. Il manifeste aussi moins de réserve dans ses rapports avec autrui. Les liens qui unissent les gens sont essentiellement affectifs. La vie en province, avec son calme et son repliement, aiguise ainsi la sensibilité de l'individu et favorise l'éclosion des sentiments, de la subjectivité. Nous pensons en particulier au mouvement romantique qui exalte le moi. L'expression de la personnalité d'un Lamartine, d'un Victor Hugo, d'un Musset, semble s'épanouir au contact de la nature.

En simplifiant à l'extrême, nous pourrions dire que, si la vie en province tend à développer le côté affectif de l'homme, la vie dans la capitale est plutôt favorable à l'épanouissement du côté intellectuel. N'est-on pas dans la ville qui a été, dès le Moyen Age, le centre intellectuel du pays? N'est-ce pas à Paris que sont publiées toutes les œuvres de valeur? La culture parisienne tend vers l'objectivité, par opposition à la culture provinciale toute subjective. Elle permet ainsi de rétablir l'équilibre en canalisant les sentiments, en les disciplinant. On peut dire que la vie intellectuelle urbaine répond à l'idéal de la pensée classique où dominent la pureté d'expression, l'équilibre et l'ordre, la préférence marquée pour les notions abstraites; tandis que, dans la vie rurale, c'est le sentiment qui prime. Tous les héros provinciaux qui se rendent à Paris deviennent posés*, réfléchis. Ils se dépouillent de* leur individualité provinciale faite de sensibilité parfois extrême et d'une exaltation du moi toute romantique.

On peut dire que, par osmose, toutes les classes sociales bénéficient de l'effervescence intellectuelle de la capitale. Ce contact, parfois bien superficiel, suscite une certaine curiosité intellectuelle même chez la midinette*, l'employé de bureau ou l'ouvrier de chez Renault. Leur goût se développe, s'affine, et c'est alors qu'ils franchissent les portes du T.N.P. (Théâtre national populaire) ou celles de l'Opéra-Comique. Le Parisien devient intellectuel malgré lui, car il se trouve au beau milieu* de cette effervescence artistique et littéraire à laquelle il ne peut échapper et qui le rend conscient de ses lacunes. C'est

Terre à terre: adj. Bien réaliste.

Posé: adj. Sérieux, réfléchi.

Se dépouiller de: v. pr. Se défaire, se départir de.

Une midinette: n. f. (fam.) Nom donné, à Paris, aux jeunes ouvrières de la couture et de la mode. Ce terme a probablement comme origine un jeu de mots: une midinette est celle qui se contente d'une «dinettes» à midi.

Au beau milieu: En plein milieu.

une atmosphère dont la richesse et l'intensité dépassent tout ce qu'on peut trouver en province.

Tous les écrivains se rassemblent à Paris, même Mauriac, puisqu'il se partage entre Bordeaux et la capitale. Bien qu'individualiste, le Français fait preuve de groupisme lorsqu'il s'agit de la vie littéraire et artistique. De tout temps, les écrivains, les artistes se sont groupés en «écoles», en commençant par la Pléiade, les Anciens et les Modernes de l'époque classique, puis les romantiques, les parnassiens, les symbolistes, les surréalistes, dans le domaine littéraire; les impressionnistes, les fauves, les cubistes, dans le domaine plastique*; de même dans le domaine musical. Tous ces groupes sont à Paris. N'y a-t-il pas un contraste frappant avec les États-Unis, qui n'ont pas vraiment de centre intellectuel unique et qui n'affichent pas de si nombreuses écoles?

Cependant, malgré tous les aspects positifs qu'offre la vie dans la capitale, en particulier le stimulus intellectuel que tous semblent y trouver, ces qualités même entraînent bien des défauts. Comme tous baignent dans* le même climat intellectuel, il en résulte un certain conformisme. Tout le monde s'intéresse, de près ou de loin, aux mêmes choses, suit les mêmes modes, va voir les mêmes spectacles, ceux qu'il «faut» avoir vus. D'autre part, les rapports entre les hommes restent souvent sur le plan de l'échange des idées. Les relations sont caractérisées par une certaine réserve, un certain cloisonnement absents en province. D'ailleurs, l'anonymat de la grande ville est flagrant: on ne connaît même pas son voisin de palier*. Les habitants d'un même immeuble* sont des étrangers les uns pour les autres.

Nous venons de faire de nombreuses généralisations pour essayer de délimiter le «mythe de Paris» dans la littérature aussi bien que dans la réalité quotidienne. Mais cette dichotomie que nous avons établie entre Paris et la province est quelque peu arbitraire: ce ne sont que des tendances générales qui trouvent vite des exceptions à la règle. Nous vivons à une époque où la province entière conteste les valeurs de la capitale, et la réalité établie donnera peut-être le jour à une métamorphose de la constante que nous venons de signaler.

Les arts plastiques:
L'ensemble des arts du dessin, y compris la peinture et la sculpture.

Baigner dans: v. t.
Être enveloppé de, être plongé dans.

Un palier: n. m. Un étage.

Un immeuble: n. m. Une maison à plusieurs étages. Ne pas confondre avec un *gratte-ciel*, qui s'élève beaucoup plus haut.

QUESTIONS

1. Est-ce que l'habitant de la capitale a l'esprit cosmopolite? De quelle attitude fait-il preuve à l'égard de son quartier? A-t-il l'esprit plus ouvert ou moins ouvert que l'habitant d'une autre grande ville?
2. Quels sont les personnages que l'on trouve dans la rue parisienne? Comparez la rue parisienne à une rue de votre ville.
3. Le Parisien a une personnalité bien définie. Décrivez brièvement ses traits de caractère. Quel est le «type» qui incarne le Parisien?
4. La blague du chauffeur de taxi met en lumière l'attitude du Parisien envers l'étranger. En quoi révèle-t-elle l'attitude du touriste américain? Quelles sont les raisons de ces attitudes et, à votre avis, sont-elles justifiées?
5. Quelles sont les origines historiques de la centralisation de tous les domaines à Paris? Pourriez-vous imaginer une telle situation dans votre pays? Donnez vos raisons.
6. Pourquoi la méfiance française veut-elle que toute question administrative soit réglée à Paris?
7. Quels sont les différents domaines de la vie française qui sont centralisés à Paris?
8. Qu'est-ce que le «mythe de Paris»? Expliquez brièvement en vous appuyant sur des exemples concrets.
9. Qui est Lucien de Rubempré? Qu'est-ce qui lui fait perdre ses illusions?
10. Pouvez-vous penser à un exemple littéraire américain d'«illusions perdues» d'un provincial dans la grande ville? Comparez le sort de ce provincial à celui de Lucien de Rubempré. Est-ce que les différences relèvent d'une mythologie provinciale différente en Amérique?
11. Quelle est l'attitude typique du Parisien vis-à-vis du provincial? Quel en est l'effet sur l'état d'esprit du provincial qui vient de se rendre à Paris? Est-ce que le New-Yorkais témoigne d'une telle attitude envers le provincial qui vient du Mid-West?
12. Discutez les différents aspects du mythe du provincial tel qu'il est présenté dans des œuvres littéraires que vous connaissez.
13. Quelle est la signification des couleurs «rouge» et «noir» dans le roman de Stendhal? Comment est-ce que ces couleurs sont liées au thème du provincial à Paris?
14. Décrivez l'atmosphère de Yonville dans *Madame Bovary*. D'après Flaubert, est-ce que Paris vaut mieux que la province? Pourquoi?
15. Pourquoi Thérèse Desqueyroux ne peut-elle pas trouver le bonheur à Paris?
16. De quelle manière le film, *Les Cousins*, présente-t-il une variante moderne du thème des «illusions perdues» du provincial à Paris? Quelles sont les origines de la déception du cousin provincial?
17. Pourquoi François Mauriac habite-t-il également Paris et Bordeaux? Quelle est la valeur de chacune des deux villes pour lui?

18. Lorsque Sartre décrit la vie dans les petites villes américaines, comment révèle-t-il ses préjugés de Parisien?
19. Qu'est-ce que Sartre aime dans les villes américaines? Est-ce que sa philosophie personnelle explique ce penchant?
20. Dans une courte dissertation bien organisée, décrivez l'opposition et l'équilibre entre Paris et la province, en prenant comme exemples la vie intellectuelle, la vie sentimentale et d'autres aspects qui vous intéressent. Si vous aviez le choix, où habiteriez-vous, à Paris ou en province? Pourquoi?
21. Comparez, en vous appuyant sur des exemples précis, la centralisation de la vie littéraire en France et aux États-Unis. Pouvez-vous faire l'analyse de ces différences?



Caricature contemporaine de Flaubert avec une loupe et un scalpel.

BLANCPAIN, Marc. «Paris et la France». *Bulletin mensuel d'information de l'Alliance française*, n° 56 (août 1965).

DANINOS, Pierre. *Snobissimo*. Hachette, 1964.

FRÉDÉRIC, Gustave. «Le Parisien pour l'étranger». *Paris. Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, 1867.

GRAVIER, Jean-François. *Paris et le désert français*. Paris: Éditions le Portulan, 1967.

SARTRE, Jean-Paul. *Situations*. Paris: Gallimard, 1949, tome III, p. 110.

Lectures suggérées

BALZAC, Honoré de. *Les Illusions perdues*. Paris: Garnier, 1961.

FLAUBERT, Gustave. *Madame Bovary*. New York: Dell Publishing Co., 1964.

MAURIAC, François. *Thérèse Desqueyroux*. Le Livre de poche, Grasset.

MAURIAC, François. *Le Nœud de vipères*. Le Livre de poche, Grasset.

LACLOS, Choderlos de. *Les Liaisons dangereuses*. Paris: Garnier, 1952.

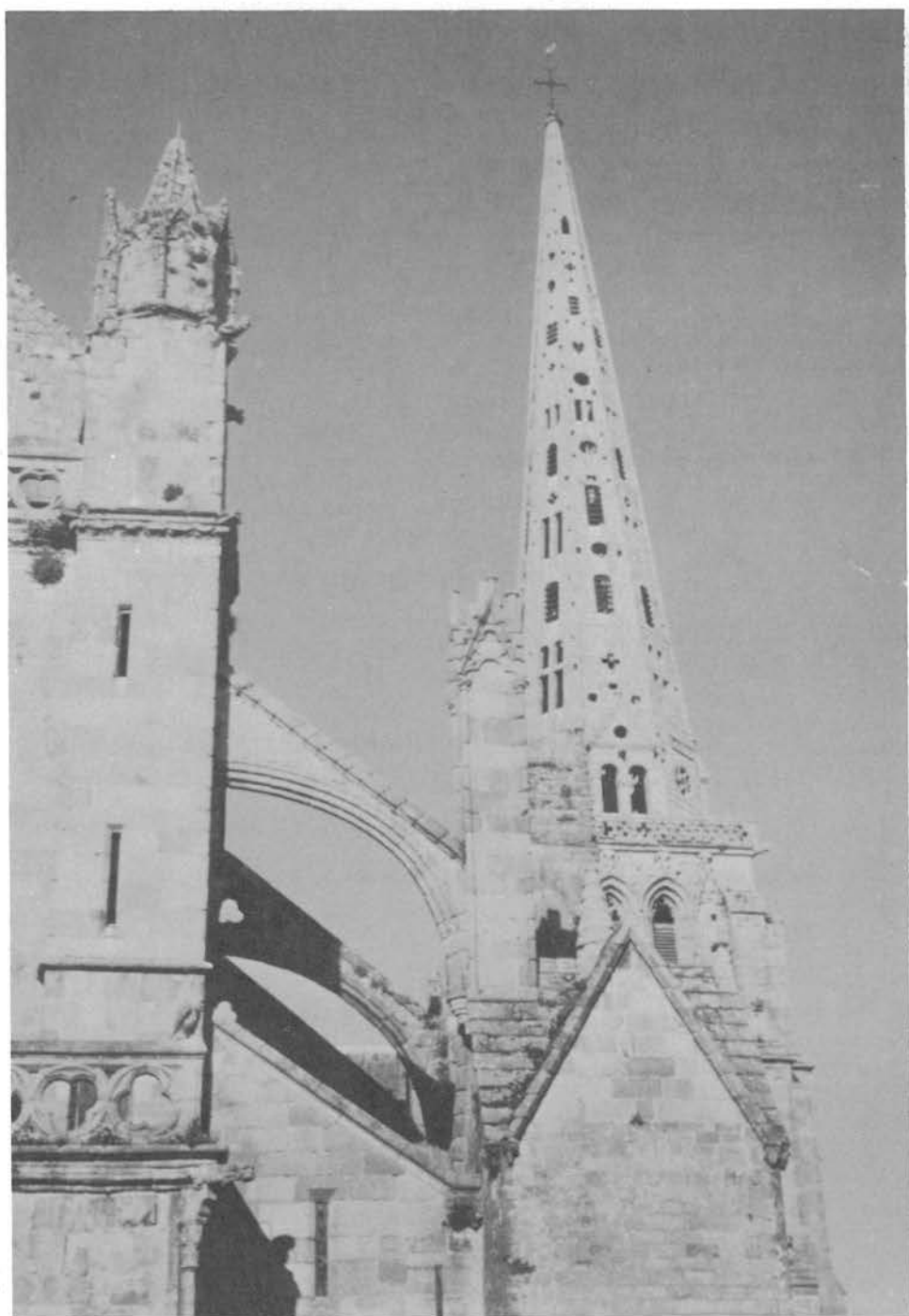
STENDHAL. *Le Rouge et le Noir*. Paris: Garnier, 1960.

LA BRETAGNE:

*Pépinière brumeuse des légendes mystiques
Le Breton: Héros ou saint?*

Chapitre **XVII**

| | | |
|---|-----------|---|
| L'ARMOR ET L'ARGOAT | 46 | |
| | 47 | Deux patries pour le Breton: la sienne et puis la mer |
| | 48 | Pêcheur mais aussi agriculteur |
| ASPECTS FOLKLORIQUES: SUPERSTITION OU RELIGION? | 48 | |
| | 49 | Les légendes |
| | 50 | Les saints |
| | 51 | Les menhirs et les dolmens |
| | 51 | Mysticisme du Breton |
| TOUR D'HORIZON DE LA BRETAGNE | 53 | |
| | 53 | La langue bretonne |
| | 53 | Excursion guidée |
| | 57 | Les voisins des Bretons |



Cliché H. A. Bourmouli.

LES PROVINCES ET LE PROVINCIAL:

Différentes facettes

Il nous serait difficile d'étudier toutes les régions de France; aussi nous limiterons-nous à quelques exemples propres à • révéler les différentes facettes de la province française.

Du point de vue méthodologique, il est impossible d'épuiser dans leur totalité les différentes dimensions d'une province. Pour varier la présentation, on pourrait insister particulièrement sur l'aspect historique d'une région — comme nous le ferons pour la Bretagne — ou s'attacher surtout au tempérament des habitants — point de vue que nous adopterons pour la Provence — ou encore, mettre en lumière un aspect physique donné qui pourrait servir de fil conducteur à l'étude globale de la province. Ainsi, tout en ayant à l'esprit la totalité des aspects d'une province, on peut mettre en relief un élément donné, ce qui permet de changer d'angle de vision, de diminuer la monotonie et l'aridité de la présentation et de s'assurer, par là même, l'attention du lecteur.

Mais quelle que soit la méthode utilisée, la dimension humaine doit être toujours le facteur primordial, car c'est la révélation de l'homme qui rend la région considérée beaucoup plus vivante, beaucoup plus réelle aux yeux des étudiants. Le comportement des habitants, les coutumes, les légendes et les dictons, par exemple, peuvent ainsi contribuer à créer l'atmosphère propre à un pays donné.

LA BRETAGNE: PÉPINIÈRE BRUMEUSE DES LÉGENDES MYSTIQUES LE BRETON: HÉROS OU SAINT?

À l'extrême ouest du pays se trouve une des provinces les plus pittoresques de France, la Bretagne. On dit souvent l'«antique Bretagne», car c'est la province la plus ancienne du territoire français. Vieille terre, ses montagnes datant de l'ère primaire, la Bretagne demeure antique par sa stabilité et son attachement aux traditions. On la dit «antique» aussi parce qu'elle est lente à se moderniser. Elle fut peuplée par les Celtes aux cinquième et sixième siècles. Des moines* irlandais sont ensuite venus s'y établir, propageant entre autres l'idée du christianisme, et c'est ainsi que ce pays, qui s'appelait

Propre à: adj. Apte à, en mesure de.

Un moine: n. m.
Membre d'un ordre religieux à vœux solennels vivant dans un couvent.
Par extension, tout religieux.
— *Gras comme un moine* (loc. fam.): extrêmement gras.
— *L'habit ne fait pas le moine* (prov.): ce n'est pas sur l'aspect extérieur qu'il faut juger les gens.

auparavant l'Armorique — Armorique signifie «pays de la mer» — est devenu la «Petite Bretagne», puis, peu à peu, la Bretagne. Les Bretons armoricains sont de la même race celtique que les gens du pays de Galles et de Cornouailles. On appelle parfois la Manche la «mer Celte». Stéphane Strowski affirme que, de toutes les provinces françaises, c'est «chez le peuple breton que l'on trouve aujourd'hui le moins de diversité interne et le plus de stabilité».

Cette région forme, au fond, un monde à part. C'est une terre entourée de mer sur trois côtés. «La Bretagne est presque une île», a dit Michelet. Il souligne ainsi l'isolement de cette province tant sur le plan physique que sur le plan économique. Par sa position, elle est un peu isolée, comme une île, du reste de la France. Son isolement et le gris de son ciel sont peut-être les deux facteurs qui créent chez ses habitants ce penchant* pour la rêverie et le mystère. C'est un pays pluvieux, où les gens ne vivent pas du produit de la terre, mais plutôt de celui de la mer. Le port de Brest est à l'extrême pointe du Finistère, mot qui signifie «fin de terre», et c'est vraiment la fin de la terre d'Europe.

C'est un pays touristique grâce à sa situation privilégiée, car, dans le Finistère, à l'abri* des grands vents de l'océan, croît une végétation exotique surprenante. La Bretagne reste cependant une province «repliée sur elle-même». Comme les moyens de communication n'y sont pas des plus développés, elle demeure quelque peu à l'écart du reste du pays et ne bénéficie pas beaucoup de l'essor commercial et industriel de la France. Le gouvernement s'efforce d'y implanter de nouvelles industries pour empêcher l'émigration des Bretons vers la capitale, car cette province est victime d'une véritable «hémorragie de population».

L'ARMOR ET L'ARGOAT

Quelle sorte de pays est-ce? On peut le diviser en deux parties: l'Armor, mot celtique qui veut dire «pays voisin de la mer», et l'Argoat, qui veut dire «pays du bois». L'Armor, c'est donc la région de la côte, tandis que l'Argoat est le nom qui désigne l'intérieur du pays.

Si l'on observe la côte bretonne, on remarque tout de suite qu'elle est très découpée, particulièrement au nord. Cette côte, qui ne mesurerait que six cents kilomètres en ligne droite, en compte en réalité mille deux cents en raison de toutes les dents de scie dont elle est hérissée*. Formées en partie par l'érosion marine et en partie par les mouvements du sol, ces dents deviennent parfois de petites îles qui longent le littoral breton.

Un penchant: n. m. Une tendance, une inclination naturelle.

Être à l'abri de: Être protégé contre.

Hérissé de dents de scie:



Sur cette côte hérissée de pointes, les vagues se brisent avec fracas*, et des paquets d'embruns* recouvrent le paysage environnant. Ils contribuent à l'aspect mélancolique et grisâtre du pays. C'est la côte de France la plus battue par les tempêtes. La pointe du Raz est un cap très dangereux, et nombreux sont les bateaux qui y font naufrage*. Lorsqu'on se promène sur la côte bretonne, il faut savoir se laisser asperger par cette pluie d'eau de mer. Le Guide Michelin fait à ce sujet quelques recommandations à ses lecteurs: «Recevez avec le sourire les paquets d'embruns. Amusez-vous du petit goût de sel que la langue ramène quand elle passe sur les lèvres. L'important est d'avoir vu et entendu de près la mer déchaînée* sur un bout du monde: le spectacle touche au sublime.»

Deux patries pour le Breton: la sienne et puis la mer

Les marées*, le flux* et le reflux* de l'océan, occupent une place importante dans la vie des Bretons, peuple de pêcheurs. C'est à marée haute que les bateaux quittent le port pour aller pêcher le poisson au large* et c'est à marée basse qu'on va ramasser les moules*, les huîtres* et les crevettes*. On affiche* les heures des marées partout — dans les hôtels, les restaurants, les édifices publics — parce que non seulement la vie des pêcheurs se règle sur les marées, mais, dans une mesure plus ou moins grande, la vie de tous les habitants de la province. Les différences de niveaux entre marée haute et marée basse sont considérables en Bretagne. L'amplitude de la marée, dans un endroit comme la baie du Mont-Saint-Michel, atteint parfois quinze mètres.

La Bretagne, c'est la «pépinière des marins». Un proverbe populaire dit que «les Bretons naissent avec de l'eau de mer autour du cœur». Les Français sont fiers de leurs marins bretons, et leur chauvinisme donne naissance à maintes plaisanteries. Dans une des histoires que raconte Fernand Raynaud, un client français qui demande à son épicier de la morue* d'Écosse se voit rabroué* par la réponse indignée de l'épicier: «Alors nous, en France, on a des marins bretons, qui vont chercher en Islande de la morue française, et vous voulez de la morue de où? — De la morue d'Écosse. — M'sieur voilà, j'vous donne de la morue; c'est de la morue française. Et j'suis pas chauvin!»

La pêche, en Bretagne, se présente sous deux formes: la pêche côtière et la grande pêche. La pêche côtière, ou pêche locale, c'est celle du poisson frais. Les barques sortent à marée haute et reviennent le jour même avec leur cargaison de poissons qui seront livrés de suite à la consommation. La grande

Un fracas: n. m. Un bruit très fort.

Des embruns: n. m. pl. Une pluie fine soulevée au-dessus des vagues.

Faire naufrage: Être détruit en mer.

Déchaîner: v. t. Donner libre cours à.

La marée: n. f. Le mouvement régulier et périodique des eaux de la mer, par lequel le niveau monte et descend chaque jour dans un même lieu. — *Aller contre vents et marées:* agir en dépit de tous les obstacles.

Le flux: n. m. La marée montante. Par analogie, tout mouvement d'ensemble en avant.

Le reflux: n. m. La marée descendante. Par analogie, un retour en arrière.

Au large: En pleine mer.

Une moule: n. f.



Une huître: n. f.



Une crevette: n. f.



Afficher: v. t. Poser des affiches, des feuilles écrites ou imprimées qui annoncent quelque chose au public.

Une morue: n. f.



Rabroué: p. p. Repoussé avec rudesse.

pêche, c'est celle de la sardine, de la morue, du thon* et des crustacés. On pêche les sardines près du littoral breton, mais les marins s'en vont chercher la morue jusqu'aux bancs de Terre-Neuve. C'est sur les côtes de la Mauritanie qu'ils trouvent la langouste*. Ils pêchent le thon au large des côtes d'Irlande, dans le golfe de Gascogne ou le long des côtes d'Afrique occidentale. Tous les ans, en février, on peut assister au pardon des terre-neuvas à Saint-Malo, lors de leur départ pour la pêche à la morue. On peut comparer cette cérémonie à celle qui a lieu à Gloucester (Massachusetts) pour les marins, d'origine portugaise surtout, qui descendent «en mer sur des navires».

Pêcheur mais aussi agriculteur

Le pêcheur breton est aussi bien souvent un agriculteur, mais la plupart de ceux qui cultivent la terre vivent à l'intérieur du pays, formé surtout de collines. C'est ce que les gens de la côte appellent «la Montagne». Ce sont les vieilles montagnes du Massif armoricain. Les altitudes sont très faibles: soixante-quinze à cent mètres. Le point culminant, le roc Trevezel, a trois cent quatre-vingt-quatre mètres. Le paysan de l'Argoat vit retiré dans son petit bourg* dont le cœur est l'église, autour de laquelle gravitent la mairie, l'école, les boutiques des commerçants et les ateliers des artisans. De nombreux hameaux* de trois à quatre fermes surgissent çà et là dans la campagne. C'est dans ces hameaux que se trouve la plus grande partie de la population rurale. Les fermes bretonnes, bien que modernisées, n'ont pas perdu tout leur pittoresque. On peut y voir parfois de vieux meubles bretons très ouvragés*. On montre également aux touristes d'anciennes habitations constituées d'une seule grande salle où bêtes et gens se côtoient.

ASPECTS FOLKLORIQUES: SUPERSTITION OU RELIGION?

Partagée entre la mer et la terre — la mer, peuplée de sirènes*, de monstres, d'âmes de marins; la terre, habitée et hantée de fées, d'enchanteurs, de feux follets* — l'âme bretonne aime le rêve et vit dans un monde où le merveilleux et le surnaturel font partie de la vie de tous les jours. Les Bretons, que l'on considère comme les hommes les plus religieux de France, poussent parfois leur religion jusqu'à la superstition et au fanatisme. En cela, ils ressemblent beaucoup aux Irlandais, qui, eux aussi, prêtent foi* aux contes de fées et aux légendes des saints.

Le thon: n. m.



Une langouste: n. f.



Un bourg: n. m. Un gros village ou se tient d'ordinaire le marché des villages voisins.

Un hameau: n. m. Un groupement de quelques maisons.

Ouvragé: p. p. Travaillé avec une grande minutie, très orné.

Une sirène: n. f.



Un feu-follet: n. m. Un lutin, personnage imaginaire, plus malin que malfaisant.

Prêter foi à: Croire

Les légendes

Les légendes, en Bretagne, sont nombreuses et bien vivantes. Mentionnons brièvement les plus célèbres. Voici d'abord la légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, appelés ainsi car le roi avait choisi de s'asseoir avec ses compagnons autour d'une table ronde pour établir l'égalité; ils étaient ainsi tous sur le même plan et personne n'occupait de position privilégiée. Arthur et ses preux auraient vécu au sixième siècle et toutes leurs aventures seraient nées de la quête du Saint Graal. C'est une coupe qui aurait servi au Christ lors de la Cène* et dans laquelle Joseph d'Arimathie aurait conservé quelques gouttes du sang du Rédempteur. Ensemble avec le disciple du Christ, qui avait quitté la Terre Sainte, elle aurait disparu quelque part en Bretagne. Pour retrouver la précieuse coupe, Arthur et ses chevaliers affrontent maintes aventures et bravent de nombreux dangers. Cet exploit ne pourra être accompli que par le chevalier au cœur pur et lui conférera gloire et honneur. La quête du Graal est un des thèmes qui ont inspiré au Moyen Âge d'innombrables légendes, notamment celles qui forment le cycle de la Table ronde.

L'histoire de Tristan et Iseult est une autre légende célèbre. Ces légendes ne font pas seulement partie du folklore breton. On les raconte aussi dans bien d'autres pays européens, mais les Bretons, bons conteurs d'histoires, leur ont donné un vernis* tout particulier.

Au douzième siècle, Jean Bodel, dans la *Chanson des Saisnes*, a décrit les matières littéraires de son époque:

Ne sont que trois matières à tout homme entendant*
De France, de Bretagne et de Rome la grant.

La matière de France, c'est la chanson de geste, dont le type est la *Chanson de Roland*. Il y avait aussi des épopées empruntées au latin: c'était la matière de Rome. Mais au commencement du douzième siècle (qu'on appelle la «Renaissance» du Moyen Âge), la «matière de Bretagne» occupe la première place. Ce ne sont pas les Bretons, bien sûr, qui ont poli* et raffiné cette «matière de Bretagne», mais ils ont fourni la matière première folklorique des œuvres de Marie de France et de Chrétien de Troyes. L'histoire anonyme de Tristan et Iseult, par exemple, inspire le *Lai** du *Chèvrefeuille** de Marie de France. Malheureusement, on a perdu le *Tristan* de Chrétien de Troyes. Mais c'est Chrétien surtout qui a transformé les contes du Graal, du roi «Artus» et des chevaliers de la Table ronde. Ce faisant, on peut dire que, dans une certaine mesure, il a donné naissance au roman moderne. Parmi ses œuvres les plus connues figurent *Erec et Enide*, *Cligès*, *Lancelot* et *Yvain*. Il raconte l'histoire de *Perceval*

La Cène: Le dernier repas de Jésus-Christ avec ses apôtres.

Un vernis: n. m. Ici: l'apparence brillante.

Homme entendant: Homme instruit, cultivé.

Polir: v. t. Faire briller. (fig.) Raffiner.

Un lai: n. m. Un petit poème narratif ou lyrique à vers très courts.

Le chèvrefeuille: n. m. Plante sauvage à fleur blanche.

qui est étroitement liée à celle du Graal. C'est le roman de l'initiation d'un jeune homme à toutes les expériences de la vie. Perceval est le chevalier pur et innocent qui a toutes les qualités requises* pour trouver le Graal; mais c'est aussi, comme Chrétien le peint, un paysan rude et presque imbécile. Il commande au roi Arthur, par exemple: «Faites-moi chevalier.» Gornement lui apprend, cependant:

C'est l'ordre de la chevalerie
Qui doit être sans vilenie*.

Chrétien traite dans cette œuvre le thème de la maladie du roi Pêcheur, descendant de Joseph d'Arimathie et gardien du Graal. Le Graal apporte la nourriture au roi et à tout son peuple. Chrétien n'a jamais terminé ce conte. Cependant, les mœurs qu'il décrit sont plutôt celles de la cour de Marie de Champagne que celles de l'antique Bretagne. Il a emprunté aux Bretons le merveilleux, les contes de fées, le ton mystique, comme l'a fait Marie de France.

Les saints

Pays des magiciens, des esprits, des démons, la Bretagne compte aussi de nombreux saints. Il est facile de les distinguer, puisque de nos jours plusieurs villes portent encore le nom du saint qui est leur patron: Saint-Malo, Saint-Brieuc, Saint-Pol, Saint-Mathieu. Mais la fonction de ces saints ne se limite pas à protéger ces villes. En réalité, on peut les invoquer à tout moment. Il y en aura toujours un qui résoudra le problème du croyant. Parmi tous ces saints — certains sont peu connus, si ce n'est par les gens de la ville ou du village qui les vénèrent — il y a des saints «guérisseurs». Saint Mamert guérit les coliques; saint Livertin, les maux de tête; sainte Apolline, les maux de dents.

Mais saint Yves est certainement le saint le plus aimé. Il vécut en Bretagne pendant la seconde moitié du treizième siècle. C'est le «redresseur de torts»*, la «consolation des pauvres». Qui veut obtenir justice s'adresse à saint Yves. Yves Helori étudia le droit à Paris pendant treize ans puis revint à Tréguier, en Bretagne. Il se fit prêtre et prit tour à tour le rôle de juge et d'avocat. Il est également connu sous le nom de «l'avocat des pauvres». Il fut célèbre pour son sens de la justice, pour ses décisions rapides et ses jugements pleins de bon sens*. Voici une histoire qui illustre ces traits: un bourgeois se présente devant saint Yves accompagné d'un mendiant et réclame justice. Ce dernier, dit-il, vient tous les jours sous la fenêtre de sa cuisine pour manger son pain avec les odeurs alléchantes qui en proviennent. Yves demande une pièce de

Requis: adj. Exigé, nécessaire.

La vilenie: n. f. (De *vilain*, paysan au Moyen Âge) La grossièreté, le manque de manières.

Un redresseur de torts: Un chevalier errant qui se faisait le vengeur des injustices et le défenseur des opprimés. (fam. ou iron.) Celui qui prend sur soi de redresser, corriger, réparer.

Le bon sens: Le sentiment de ce qui est juste, raisonnable.

monnaie au mendiant, la fait résonner par terre et prononce sa sentence: «Le son paie l'odeur.»

Il n'y a pas que des saints célèbres; les femmes aussi sont honorées, en particulier sainte Anne, qui veille sur les familles et les protège. Une légende dont on peut mettre en doute* l'orthodoxie raconte que les anges prirent sous leur protection sainte Anne, princesse bretonne maltraitée par son mari, et la transportèrent à Nazareth. Là elle mit au monde la Vierge Marie et serait retournée en Bretagne vers la fin de ses jours. Toutes ces légendes confirment le mysticisme et l'originalité de l'esprit breton.

Mettre en doute:
Contester la vérité de.

Les menhirs et les dolmens

Toujours en rapport avec l'aspect mystique et religieux des Bretons, signalons les menhirs et les dolmens, qu'on trouve surtout dans le sud de la Bretagne. Le menhir est une grosse pierre placée dans le sens vertical et se trouve généralement près d'une tombe. On le trouve surtout isolé, mais il y a des alignements de menhirs, comme ceux de Carnac. Des recherches effectuées ont démontré que les menhirs sont sciemment placés de manière à ce que leur direction signale le lever ou le coucher du soleil. On pense que ces monuments sont des vestiges* d'un culte solaire. Ils sont disposés parfois en forme de cercle, et ce cercle est appelé *cromlech*. Les dolmens, par contre, sont des tables de pierre énormes. Pour l'imagination celte, qui a inspiré le cycle breton, les chevaliers de la Table ronde, les contes merveilleux où abondent animaux fantastiques, magiciens extraordinaires, châteaux ensorcelés, les menhirs et les dolmens font également partie du décor. Cette imagination, extrêmement fertile et vivace, n'établit point de ligne de démarcation entre superstition et religion. La «christianisation» du menhir par l'addition d'une croix, par exemple, illustre de façon concrète ce mélange du chrétien et du païen qui se retrouve dans les pardons et les légendes.

Les vestiges: n. m. Les restes.

Mysticisme du Breton

La Bretagne possède de nombreuses églises, des cathédrales, des chapelles rurales qui témoignent de l'âme mystique de ses habitants. Au onzième et au douzième siècle, les conditions matérielles de la Bretagne étaient désastreuses. Aussi le nombre des églises de cette époque n'est pas tellement important. Il faudra attendre jusqu'au seizième siècle pour trouver un peu plus de richesse dans la construction des églises et des

cathédrales. Presque toutes les églises sont bâties sur le même modèle: elles sont contenues dans un rectangle. On trouve cependant aussi un plan en forme de T. Tous les styles s'y superposent: l'arc dépouillé d'un grand portique roman sera surmonté d'un clocher de style gothique flamboyant aux détails exubérants. Les églises bretonnes ne présentent pas de fenêtres sur les côtés. La lumière entre par les ouvertures du chevet à l'extrémité de l'église. Les Bretons tirent beaucoup d'orgueil de leurs clochers. Beaucoup d'entre eux sont nantis d'ajours* de formes très diverses, sortes d'ouvertures dont il serait intéressant de découvrir la signification ou le rôle. Le clocher de l'église a eu de tout temps un rôle très important dans la vie du Breton. Les cloches n'appelaient pas seulement les fidèles à l'heure des offices, elles sonnaient aussi l'alarme. Le clocher servait donc également de beffroi*, et c'est aussi de là qu'on répondait à l'attaque de l'invasisseur. C'est le symbole de l'union de l'Église et de l'État. C'est un fait peu commun, car la rivalité qui oppose l'autorité religieuse à l'autorité civile empêche dans la plupart des cas une telle association.

C'est dans ces églises et ces chapelles qu'ont lieu les pardons, qui occupent une place importante dans la vie sociale du pays. Ce sont des fêtes religieuses au cours desquelles les croyants demandent d'être absous de leurs péchés, font un vœu ou implorent diverses grâces. La cérémonie à l'église est suivie d'une procession dans les rues de la ville. C'est alors qu'on peut voir les gens de la localité vêtus de leurs costumes brodés et portant le chapeau breton à rubans ou la coiffe régionale. Les hommes ou les femmes portent des cierges*, des bannières, des statues de saints. Après la procession, il y a une fête où l'on danse des danses folkloriques et modernes au son des binious* et des bombardes*.

«La vocation de la Bretagne, c'est (...) de faire des Dieux, après avoir toujours fait des héros et des saints», nous dit Stéphane Strowski. N'est-ce pas, en effet, la terre aux saints innombrables, aux héros hardis et purs, la terre des ferveurs religieuses? Le Breton a également le sens du sacrifice, mais il établit une échelle des valeurs. En premier lieu, il se sacrifie pour Dieu, car ses sentiments religieux sont toujours les plus vifs. Ensuite, il se tourne vers les valeurs personnelles, comme l'amour des siens, la fidélité, l'amitié. Ce n'est qu'en dernier lieu qu'il se dévoue pour la patrie, et encore faut-il faire une distinction, car le Breton est séparatiste: pour lui, la Bretagne vient d'abord, la France ensuite. L'épisode de la visite de de Gaulle au Canada en 1967 a donné naissance à cette plaisanterie devenue presque internationale: «Vive la Bretagne libre!»

Un ajour: n. m. Une ouverture qui laisse «passer le jour», c.-à.-d. la lumière.

Un beffroi: n. m. La tour d'une ville où se trouvaient des gardes qui surveillaient la campagne et qui sonnaient une cloche pour donner l'alarme et rassembler les hommes.

Un cierge: n. m. Une grande chandelle de cire qu'on allume dans les églises.

— *Devoir un beau cierge à quelqu'un:* lui devoir beaucoup de reconnaissance.

Un biniau: n. m. Instrument de musique.

Une bombarde: n. f. Instrument de musique.

TOUR D'HORIZON DE LA BRETAGNE

La langue bretonne

Dernièrement, dans un article de *L'Express*, un monsieur demandait à la France de laisser les Bretons cultiver leur langue. Cette langue s'appelle le breton armoricain. Celui-ci fait partie des langues celtiques, tandis que le français est une langue romane. Il existe deux rameaux* de la langue celtique: le brittonique et le goïdélique ou gaélique. On parle ce dernier en Écosse, en Irlande, dans l'île de Man et aussi en Nouvelle-Écosse, dont la devise des armoiries* est en gaélique et en français. Le brittonique a trois variantes: le gallois, qu'on parle dans le pays de Galles, le cornique de Cornouailles, qui s'éteignit vers le milieu du dix-huitième siècle, et le breton armoricain, qui est le seul représentant continental de ce groupe.

Comme dans les autres provinces de France, les noms de lieux en Bretagne ont une signification. Le Guide Michelin précise la façon dont se sont formés de nombreux noms de villes et de villages: le préfixe *plœ-*, *plou-*, *plo-* ou *pleu-* veut dire «paroisse». On obtient ainsi Ploudaniel (paroisse de saint Daniel), Plougastel (paroisse du château). Lorsque le préfixe est *loc-*, c'est-à-dire «lieu saint», on obtient: Locmaria (lieu saint de Marie), Locminé (lieu des moines). Le préfixe *lann-*, qui signifie «église», donne: Lannion (église de saint Yon), Langoat (église des bois). Si le préfixe est *ker-* (village, maison), on obtient: Kermaria (maison de Marie), Kerguen (village blanc). *Guic-*, *gui-*, qui veut dire «bourg», donne: Guimiliau (bourg de saint Méliau), Guisseny (bourg de saint Seny). *Coat-*, *goat-*, *goët-*, *hoët-*, interviennent dans la formation de Kergoat (maison du bois) et Toulgoët (creux du bois).

Excursion guidée

Les grandes villes de Bretagne sont *Nantes*, port important; *Rennes*, ancienne capitale de la province, à présent grand centre industriel; *Saint-Malo*, *Saint-Brieuc*, *Quimper*, ports de pêche; *Brest*, une des trois importantes bases navales de France. C'est à Rennes, au début du siècle, que fut jugée l'affaire Dreyfus. Les autorités parisiennes craignaient des émeutes dans la capitale, aussi choisit-on Rennes, ville calme et tranquille, pour y instruire le procès.

Nous terminerons cette courte étude sur la Bretagne par un petit voyage touristique, en particulier le long de la Côte d'Émeraude. À la lisière de la Bretagne, près de la frontière normande, nous découvrons le *Mont-Saint-Michel*, cet îlot

Un rameau: n. m. Une branche, une subdivision.

Les armoiries: n. f. pl.



solitaire, promontoire de granit entouré des sables qui comblent* peu à peu la baie du même nom. Au sommet de ce «mont» se trouve une abbaye carolingienne* fondée au huitième siècle. On y ajoute une église romane aux onzième et douzième siècles et de magnifiques bâtiments de style gothique aux treizième et quatorzième siècles. C'est un lieu de pèlerinage* qui a connu une célébrité constante, même pendant la guerre de Cent Ans. On peut faire le tour du Mont en bateau, mais seulement lors des grandes marées, c'est-à-dire deux fois par mois. Le prix de la promenade est à débattre*, car les Français aiment beaucoup marchander*. L'industrie hôtelière, le commerce des «souvenirs» y sont florissants, tout comme ils l'étaient déjà au Moyen Âge. Les gargotiers* de la Grande-Rue attendent le touriste sur le trottoir pour lui vanter le menu qui le fera manger comme un roi à un prix défiant toute concurrence. Le restaurant de la mère Poulard est célèbre pour ses omelettes. Jusqu'à la Révolution, le Mont-Saint-Michel fut la Bastille de la province. Plus tard, des détenus de droit commun* y furent emprisonnés. Classé monument historique, il n'a plus ses fonctions de prison. En 1964, il a accueilli trois cent quatre-vingt-trois mille cinq cents visiteurs. C'est un des monuments les plus visités de France.

Saint-Malo, ancienne ville de corsaires, a subi d'énormes dégâts* pendant la dernière guerre mondiale. On l'a restaurée en respectant fidèlement et rigoureusement son contexte historique. Dans ce cas, il faut louer les Français pour leur attachement au passé. On a conservé autant que possible le style médiéval dans la façon de construire les maisons et la ceinture de remparts qui entoure la ville. Il y a de nombreux Malouins* célèbres. Citons-en quelques-uns: Jacques Cartier, qui partit de Saint-Malo pour explorer le Saint-Laurent et le Canada — les colons français venus s'établir au Canada à la suite de l'exploration de Jacques Cartier laissent leur empreinte sur le pays; l'on peut encore facilement voir de nos jours que la mentalité du Canadien français est assez proche de la mentalité bretonne — La Bourdonnais, grand colonisateur, rival de Duplex aux Indes, et Chateaubriand (1768-1848), écrivain célèbre, précurseur du mouvement romantique, dont le père était armateur* à Saint-Malo. C'est dans cette ville qu'il est né. Cette foi profonde que l'on retrouve dans ses œuvres, dans le *Génie du christianisme* en particulier, est un des aspects religieux de la mentalité bretonne. Chateaubriand est enterré dans l'île du Grand Bé, face à Saint-Malo. Édouard Herriot parle du grand écrivain avec beaucoup de sensibilité:

Ce fut un géant de lettres, un splendide isolé. Et, après s'en être étonné, on comprend qu'il ait voulu être enseveli sur son roc solitaire, sans rien autour de lui que la mer inspiratrice de ses premiers songes. Sur la limite de deux siècles, il se dresse comme une île, destiné à connaître, même après sa

Comblér: v. t. Remplir jusqu'aux bords. (fig.) Satisfaire, exaucer.
— *De Gaulle a été comblé quand les Français ont voté pour lui après la crise de mai 1968.*

Carolingien: adj. Ici: qui date de l'époque de Charlemagne.

Un pèlerinage: n. m. Un lieu consacré où se rend un pèlerin, personne qui, par dévotion, vient visiter ce lieu. Également: le voyage d'un pèlerin. Par extension: un voyage quelconque.

Débattre: v. t. Discuter.

Marchander: v. t. Discuter du prix de quelque chose.

Un gargotier: n. m. (fam.) Le propriétaire d'un petit restaurant à prix modestes.

Un détenu de droit commun: Un prisonnier pour des délits autres que politiques.

Un dégât: n. m. La détérioration, le dommage.

Malouin: adj. et n. Habitant de Saint-Malo.

Un armateur: n. m. Quelqu'un qui possède un ou plusieurs navires et les exploite pour faire du commerce.

mort, les convulsions de la guerre, escarpé de nature, distant du commun des hommes et préférant à leur société qu'il méprise le hautain plaisir de poursuivre son dialogue avec son vieil ami l'Océan.

Chateaubriand a passé une partie de sa jeunesse tourmentée à Combourg, village près de Saint-Malo. C'est un vieux bourg, situé au bord d'un vaste étang. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, où prédominent le romantique et le fantasque, Chateaubriand évoque les quelques années de sa jeunesse passées dans le château que l'on peut encore visiter.

Sur l'estuaire de la Rance se dresse *Dinan*, ville médiévale, patrie de Du Guesclin. Elle est cernée* de remparts et protégée par un château important. La basilique Saint-Sauveur, commencée au douzième siècle, a été complétée aux quinzième et seizième siècles. Tous les styles s'y trouvent réunis: le porche est de style roman tandis que la tour qui le surmonte est du gothique flamboyant. On peut admirer les raffinements de la Renaissance sur l'arrière de l'église. On remarque des tourelles en forme de pignon*, de style roman, dont la construction est peu répandue en Bretagne. Par contre, nombreuses sont les églises romanes du sud-ouest de la France où l'on peut voir ces clochers et ces clochetons*. Aux environs de Dinan, on peut voir des dolmens. Le fait est rare dans le nord de la Bretagne; les menhirs et les dolmens sont surtout nombreux dans le sud de la province.

Dinard, c'est la ville mondaine, la Nice de la Côte d'Émeraude. Cette station de grand luxe, ultra-chic et moderne, a été lancée en 1850 par un Américain.

Paimpol est un petit village de pêcheurs qui connaît une certaine célébrité grâce à Pierre Loti qui y situe l'intrigue de son roman *Pêcheur d'Islande*, dans lequel il a immortalisé le courage du marin breton. On peut voir la maison où Loti fait vivre son héroïne Gaud; c'est la maison qu'il habitait lorsqu'il se rendait à Paimpol. Théodore Botrel, chansonnier du dix-neuvième siècle, a composé une chanson fredonnée par tous les Français, «La Paimpolaise»:

J'aime Paimpol et sa falaise
Son église et son grand pardon
Mais j'aime mieux ma Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton.

Un vieux Paimpolais, lui, chantait cette autre chanson:

Les p'tites Paimpolaises quand elles ont vingt ans
Ne sont pas si niaises* que pensent leurs mamans.
Le soir sur la place elles aiment à jaser*
D'amour, de mariage et de doux baisers.

Cerné: p. p. Entouré.

Une tourelle en forme de pignon:

Voir photo page 44.

Un clocheton: n. m. Un petit clocher.

Niais: adj. Simple, sot.

Jaser: v. i. Ici: parler doucement, babiller.

C'est la Paimpolaise,
La fleur de la falaise.

Tréguier, c'est la ville de saint Yves, «l'avocat des pauvres», et d'Ernest Renan, écrivain célèbre du dix-neuvième siècle. La cathédrale Saint-Tugdual (treizième-quinzième siècles) est superbe et constitue une des merveilles de la province. Le transept est embelli de trois tours dont l'une, ajourée, a soixante-trois mètres de hauteur.

Ploumanac'h, c'est un petit port de pêche, et l'été, une station balnéaire* renommée pour ses rochers de grès rose. Mais les estivants n'ont pas dû être nombreux pendant l'été de 1967, parce que l'hiver précédent a vu monter la «marée noire» qui a ruiné le tourisme breton sur plusieurs dizaines de kilomètres. On se souvient qu'un pétrolier libérien a fait naufrage au large de la côte de Cornouailles. Sa cargaison s'est répandue dans la Manche et est venue se déposer un peu partout sur le littoral. Ploumanac'h a vu sa plage et ses rochers souillés*. Le gouvernement français a envoyé une véritable armée de nettoyeurs qui ont employé tous les moyens, du plus rudimentaire au plus moderne, depuis la pelle et le seau jusqu'au tracteur et au camion, pour accomplir leur tâche. On s'est servi de solvant pour libérer les rochers de leur gangue* de graisse. Il fallait donc nettoyer non seulement pour aider les hommes, mais aussi pour sauver la faune marine. La pêche a beaucoup souffert de ce malheureux accident. Personne ne voulait plus manger de poisson. Les Bretons, par désespoir, donnaient leur pêche gratuitement, pour convaincre les acheteurs sceptiques du fait que le poisson était comestible* et n'avait pas un goût de pétrole.

Fougères est une petite ville de l'Argoat, à l'intérieur du pays. Son vieux château féodal est un bel exemple d'architecture militaire du Moyen Age. Située à la frontière de la Bretagne et du Maine, la ville a eu pendant le Moyen Age une grande importance militaire. C'est le pays des Chouans dont parlent Victor Hugo et Balzac dans leurs romans respectifs *Quatre-vingt-treize* et *Les Chouans*. Actuellement, c'est la ville de la chaussure pour dames. Elle fournit dix pour cent de la production française.

La petite ville de *Gourin*, dans le Morbihan, renommée pour ses ardoises, a fêté en 1965 le millième Gourinois de retour de New York. Cela fait un siècle que les Gourinois émigrent à New York, pour y devenir plongeurs*, serveurs, cuisiniers. Chaque famille y a son «représentant». Après une dizaine d'années, fortune faite, ils reviennent au pays.

Une station balnéaire:
Un lieu de séjour temporaire près de la mer.

Souillé: p. p. Sali.

La gangue: n. f. Les impuretés, les saletés. (fig.) La matière brute dans laquelle se trouve une chose précieuse.

Comestible: adj. Qui est propre à être mangé.

Un plongeur: n. m. Quelqu'un qui lave la vaisselle dans un restaurant.

Les voisins des Bretons

De l'autre côté de la Manche, cette «mer Celte», se trouvent les habitants de Cornouailles et du pays de Galles. Bien que séparés par la mer, les Bretons ont encore des contacts avec leurs frères d'outre-Manche. Chaque été, ils traversent la mer pour se faire marchands d'oignons sur les côtes sud de l'Angleterre. Parfois, ils montent même jusqu'au nord de l'Angleterre pour vendre leurs produits. On peut les voir à Liverpool, à Manchester, à Wigan. Les langues des deux pays sont assez proches pour qu'ils puissent se comprendre sans trop de difficultés; leurs coutumes, assez semblables pour que les Bretons ne se sentent pas dépaysés.

C'est un fait surprenant que les Bretons ressemblent beaucoup plus à leurs voisins d'outre-Manche qu'à leurs compatriotes et voisins immédiats, les Normands. On dit souvent l'«antique Bretagne» et la «verte Normandie». La «verte Normandie», c'est cette province fertile grâce aux pluies abondantes de la Manche. En comparant les traits caractéristiques des Bretons et des Normands, Diville et Guilcher signalent le fait que les Bretons, avant de devenir marins, étaient des paysans. Les Normands, au contraire, parcouraient les mers avant de se consacrer à l'agriculture, car la Normandie, c'est le pays des Vikings. Mais la vie maritime de la Normandie se concentre surtout dans quelques gros ports. D'après ces deux auteurs, on n'y trouve pas cette intimité de la terre et de la mer qui caractérise la Bretagne. Le Breton se signale par une mentalité celtique, car il est fasciné par le mysticisme, par la vie active et, parfois même, par la violence. Le Normand, par contre, est très peu mystique. Si le Breton est épris de justice, même à ses dépens, le Normand, plus chicanier*, connaît assez bien les combines* de la loi et il les applique pour exploiter le monde à son avantage. Il est très attaché aux réalités matérielles. Il est beaucoup plus terre à terre que son voisin breton, dont la vie est aussi faite de surnaturel.

Les devinettes*, de même que les proverbes et les dictons, sont une forme d'expression populaire qui résume de façon très imagée certaines notions parfois bien ardues. La devinette suivante établit la distinction entre les Bretons et leurs voisins. «Quelle différence y a-t-il entre le chien breton et le chien normand? — C'est que celui-ci regarde en haut et que celui-là regarde en bas.»

Chicanier: adj. Qui veut tirer profit d'une manière illégale.

Les combines: n. f. Les possibilités.

Une devinette: n. f. Un jeu où l'on pose des questions auxquelles il faut trouver des réponses.

QUESTIONS

1. Quels domaines de la pensée faut-il avoir à l'esprit lorsqu'on aborde l'étude des provinces? Pourquoi?
2. Pourquoi la Bretagne mérite-t-elle le titre d'«antique Bretagne»? Est-ce que la Bretagne est «antique» au sens géographique du terme seulement? Expliquez.
3. Quelle est l'origine du nom «Armorique»? Comment l'Armorique est-elle devenue la Bretagne?
4. Michelet a écrit que «la Bretagne est presque une île.» Décrivez la côté et le climat de la Bretagne. Quels effets semblent-ils avoir sur le tempérament du peuple?
5. Pourquoi dit-on que la Bretagne est la «pépinière des marins»? Quelles sont les deux formes de pêche pratiquées en Bretagne?
6. Quel est le niveau de vie du paysan breton qui habite l'Argoat? Qu'est-ce qui étonne surtout les étrangers? Trouve-t-on un niveau de vie semblable ailleurs en Europe? Où et pourquoi?
7. Comment expliquez-vous l'union de la superstition et de la foi dans la mentalité bretonne? Trouve-t-on des exemples d'une union semblable autre part?
8. Quelle semble être la signification du cycle de la Table ronde? Pourquoi le roi Arthur a-t-il choisi une table ronde? Qui est Perceval? Que représente la quête du Graal? À votre avis, pourquoi ce motif littéraire persiste-t-il jusqu'à nos jours?
9. Qu'est-ce qui distingue la «matière de Bretagne» de celles de France et de «Rome la grant»? Donnez au moins un exemple de chacune de ces trois «matières».
10. Quels éléments Chrétien de Troyes et Marie de France ont-ils empruntés à la «matière de Bretagne»? De quelle manière l'ont-ils transformée?
11. Quel rôle est-ce que les saints jouent en Bretagne? Quelle influence ont-ils, à votre avis, sur le mentalité bretonne?
12. Pourquoi les Bretons sont-ils si fiers de leurs clochers? Quel fait peu commun dans la vie française représentent-ils?
13. Que pensez-vous de cette affirmation de Stéphane Strowski: «La vocation de la Bretagne, c'est (...) de faire des Dieux, après avoir toujours fait des héros et des saints»? Que veut-il dire par là? Expliquez en vous appuyant sur des exemples concrets.
14. Pensez-vous que l'auteur de l'article de *L'Express* ait raison lorsqu'il conseille aux Bretons de cultiver leur langue? Quelle sorte de langue est-ce? Qu'a-t-elle d'unique? À quelles autres langues s'apparente-t-elle?
15. Quels sont les rapports littéraires de Chateaubriand et de Pierre Loti avec la Bretagne? Quels sont les différents aspects de cette province qu'ils étudient?
16. Pourquoi appelle-t-on la Manche, la «mer Celte»? Décrivez les relations traditionnelles et contemporaines des Bretons avec leurs voisins d'outre-Manche. Comparez ces relations avec celles qu'ils ont avec leurs voisins, les Normands. Comment expliquez-vous la différence?

17. Les Bretons sont de race celtique; les Normands sont surtout de race scandinave. Quels traits caractéristiques de leurs aïeux se font-ils voir chez les Bretons et chez les Normands d'aujourd'hui?
18. Si vous vous rendiez en Bretagne, quel aspect de la vie voudriez-vous approfondir un peu plus? Pourquoi?



Bretagne. Guide du pneu Michelin, 22^e édition. Paris: Services de Tourisme Michelin, 1965.

DEVILLE, William et André Guilcher. *Bretagne et Normandie*. P.U.F., 1951.

L'Express, 22-28 mars 1965.

GOURVIL, Francis. *Langue et littérature bretonnes*. P.U.F., 1952.

HOUDAYER, Charlotte. *Bretagne d'hier et d'aujourd'hui*. Librairie Acad. Perrin, 1955.

MORAIN, Genelle Grant. «French Folklore: A Fresh Approach to the Teaching of Culture». *The French Review*, vol. XLI, n° 5 (avril 1968), p. 680.

POUPINOT, Yann. *Les Bretons à l'heure de l'Europe*. Nouvelles Éditions Latines, 1961.

STROWSKI, Stéphane. *Les Bretons. Essai de psychologie et de caractérologie provinciale*. Rennes, 1952.

TIERCELIN, Louis. *Bretons de lettres*. Paris: Champion, 1905.

Lectures suggérées

CHATEAUBRIAND, René de. *Le Génie du christianisme*. Paris: Garnier-Flammarion, 1966.

CHATEAUBRIAND, René de. *Mémoires d'outre-tombe*. Paris: Gallimard, 1967.

LOTI, Pierre. *Pêcheur d'Islande*. Paris: Calmann-Lévy.

COIFFE DE BRETAGNE



LA PROVENCE:

PAYS DU «DOLCE FAR NIENTE»

Le provençal: sérieux ou galéjeur?

Chapitre XVIII

| | | |
|--|----|------------------------------------|
| SITUATION GÉOGRAPHIQUE | 63 | |
| LE GÉNIE PROVENÇAL | 65 | Exubérant et posé |
| | 66 | Sociable de nature ou par intérêt? |
| | 67 | Goût du jeu et des histoires |
| | 69 | «Le marché de Provence» |
| APPORT LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE DE LA PROVENCE | 69 | |
| UN PETIT VOYAGE EN PROVENCE | 70 | |
| | 73 | Le Marseillais galéjeur |

Photo H. A. Bouraoui



LA PROVENCE: PAYS DU «DOLCE FAR NIENTE» *Le provençal: sérieux ou galéjeur?*

Pour montrer les contrastes frappants entre les différentes régions de France, passons de la Bretagne à la Provence. Ces deux provinces sont diamétralement opposées du point de vue climat — la Bretagne est la plus pluvieuse des régions de France, la Provence la plus sèche — du point de vue mode de vie — les Bretons sont avant tout des pêcheurs, les Provençaux des fermiers — et surtout du point de vue tempérament des habitants.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

La Provence est située dans le Sud-Est de la France et a pour frontières au nord le Dauphiné, au sud la Méditerranée, à l'ouest le Rhône et à l'est l'Italie. Mais les frontières géographiques sont souvent arbitraires, et de nombreuses villes situées à l'ouest du grand fleuve sont bien provençales par leur esprit.

La Provence a trois pôles d'attraction, trois valeurs dynamiques: la mer, la montagne et le tourisme. Si l'on se penche sur la carte de France, on verra que la Provence est un pays de montagnes — les Préalpes, l'Esterel, le massif des Maures et les Alpes maritimes — possédant, le long des cours d'eau, de belles vallées bien irriguées, au sol fertile, telles que la vallée du Rhône ou celle de la Durance. Le reste du pays, l'intérieur surtout, est pauvre. On rencontre d'immenses étendues rocailleuses, presque désertiques, parsemées d'îlots de fleurs odorantes, de thym*, de marjolaine* et de lavande*, ce qui a valu à la Provence le nom de «gueuse* parfumée». Quel est le trait saillant de cette région? «On pourrait dire l'âpreté*, si tout n'y était, comme dans l'Attique, adouci, égayé, idéalisé par une lumière divine», écrit Camille Mauclair dans son ouvrage sur la Provence. Le grand magicien, le soleil, est là pour tout transformer. Si l'intérieur du pays a conservé un calme de caractère pastoral, la côte, bordée de petites criques* le long des rochers de l'Esterel, connaît une activité intense. Le port de Marseille, premier port de commerce français, celui de Toulon, base militaire, les ports de plaisance de Nice et de Cannes et les nombreuses stations balnéaires attirent tous les ans jusqu'à cinq cent mille touristes en quête de soleil.

Le thym: n. m.

La marjolaine: n. f.

La lavande: n. f. Herbes parfumées de Provence.

Un gueux: n. m.

Quelqu'un qui est dans le besoin; un pauvre.

L'âpreté: n. f. La

rudesse, la rigueur.

Une crique: n. f. Une

petite baie.

Si la mer a de tout temps contribué à la prospérité du pays, l'économie agricole a été longtemps précaire. La sécheresse du sol en est la cause principale: il ne pleut que rarement, et les pluies qui tombent sont pour la plupart violentes et entraînent la terre arable*, laissant le rocher à nu. Pendant longtemps, le paysan devait se contenter de cultiver son froment, sa vigne ou son jardin potager sur des terrasses: on construisait de petits murs de pierre pour retenir la terre au flanc de la colline, et on formait ainsi une petite surface qu'on pouvait cultiver. Le paysan possédait également quelques oliviers et des châtaigniers*. L'irrigation moderne de ces vallées et de ces plaines les a rendues très fertiles, et on y cultive à présent des fruits, des légumes, des primeurs et des agrumes. La culture des fleurs, des œillets*, du jasmin*, du mimosa* et surtout de la lavande sur les flancs de la montagne, occupe une place importante dans l'économie de la Provence. Les forêts de l'Esterel, des Maures et de la Sainte-Baume fournissent une grande partie du liège destiné à l'industrie du bouchon. On exploite également des mines de bauxite en vue de la production de l'aluminium.

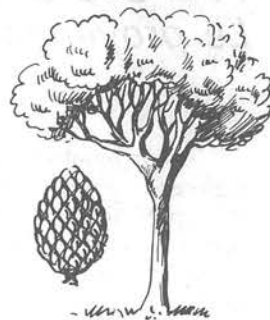
Outre la sécheresse, les agriculteurs doivent tenir compte de deux ennemis. En premier lieu, du *mistral* (mot provençal signifiant «maître»), ce vent glacé qui descend la vallée du Rhône. C'est pour s'en protéger qu'on entoure les champs d'une ceinture d'ifs*, ces arbres d'un vert sombre. Le mistral ne fait pas seulement des ravages* dans la végétation: il agit également sur les bêtes, qu'il affole*, et sur les hommes, qu'il énerve. Son passage déblaise* tout et fait un véritable nettoyage par le vide. Au dix-neuvième siècle, Stendhal, dans ses *Mémoires d'un touriste*, signale un aspect bénéfique du mistral: «Le mistral purge les mauvaises humeurs et rend l'air plus sain.» Il semble que, malgré ses effets néfastes, les Provençaux apprécient le pouvoir purificateur du mistral. L'autre ennemi, le *sirocco*, vent chaud qui brûle et calcine tout, vient tout droit d'Afrique.

Il existe un autre fait important dans l'agriculture de la région: on passe rapidement de la polyculture à la monoculture, et les Français commencent à bien connaître le riz de Camargue, après avoir apprécié, pendant longtemps, les vins de Château-neuf-du-Pape. Lorsqu'il s'agit de l'aménagement du territoire de la Provence, le gouvernement français se heurte à l'opposition des paysans méridionaux, qui n'aiment pas se défaire de leurs habitudes traditionnelles et se méfient des nouvelles techniques qui leur sont proposées.

La Provence a eu une histoire mouvementée. La côte fut à ses débuts une colonie phénicienne. L'ensemble du pays connut tour à tour l'occupation romaine, l'invasion des Visigoths, puis, au douzième siècle, celle des Espagnols et, au quatorzième siècle enfin, celle des Italiens. Ces différentes invasions

Arable: adj. Qui peut être labouré.

Un châtaigner: n. m.



Un œillet: n. m.

Le jasmin: n. m.

Le mimosa: n. m.:
Fleurs de Provence.

Un if: n. m. Arbre poussant dans les montagnes calcaires.

Faire des ravages: Causer des dégâts.

Affoler: v. t. Rendre comme fou, troubler profondément.

Déblayer: v. t. Débarrasser un endroit de ce qui l'encombre.

semblent avoir développé chez le Provençal un esprit ouvert et une facilité d'adaptation qui lui sont propres. La langue provençale a été marquée par ces différents apports*. On y trouve des mots d'origine espagnole, italienne et latine. Le mot latin *provincia* a donné à la région le nom de *Provence*.

LE GÉNIE PROVENÇAL

Exubérant et posé

Quel est le génie* du peuple de Provence? Cette vieille terre qui a connu la Rome des Césars «a nourri une race sobre, intelligente, vivace, qui conserve la frugalité, la liberté et la fierté antiques», affirme Camille Mauclair. Mais il y a une telle diversité de types qu'il est difficile de généraliser. Deux auteurs contemporains, Camille Mauclair et Jean Giono, tentent de sonder* l'âme provençale, si difficile à saisir en raison de sa grande diversité. Ils essaient tous deux de briser l'image stéréotypée qui présente le Provençal comme «gaillard»*, «fanfaron»*, «insouciant»*. Après avoir souligné les contrastes qui existent dans le tempérament provençal, Mauclair conclut que, pour l'essentiel, c'est une âme «faite d'ordre, de foi, de dignité et de mesure». Il ne faut pas exagérer le penchant provençal à raconter des histoires qui travestissent* les faits:

... ce n'est que le jeu verbal d'une race éloquente et imaginative, un tour d'esprit comme celui qui fait de l'Italie le pays des superlatifs. Le Provençal se plaît à enjoliver, mais il ne croit guère ce qu'il invente, au fond. C'est un réaliste grave. C'est un Romain, Rome a fondé indestructiblement sa mentalité.

Giono trouve qu'il est difficile de définir le Provençal en raison de tous les contrastes dont il est fait: «J'ai beau être né dans ce pays et l'avoir habité pendant près de soixante ans: je ne le connais pas.» Cet auteur énonce une idée bien différente de celle qu'on se fait généralement. Pour lui, la montagne s'harmonise bien avec le mystère, la nuit, la solitude, et non pas avec le soleil, le bruit, l'exubérance. Il attire notre attention sur une ferme appelée «SILENCE», dont le nom traduit bien l'aspect calme et grave du Provençal:

Le Provençal «gros rigolo» est (...) de pure invention. C'est un homme renfermé et grave, même sévère, qui ne livre jamais ni son bon ni son mauvais côté. S'il rit, c'est du bout des lèvres.

Cet homme renfermé, c'est le Papet de *L'Eau des collines*, de Marcel Pagnol. Il ne veut pas aller rendre visite à son nouveau voisin, l'homme de la ville, dont il convoite* la ferme: «Non, il vaut mieux qu'il ne me connaisse pas. Un jour, ça pourra nous

Un apport: n. m. Ce qui est apporté; une contribution.

Le génie: n. m. Ici: l'esprit, l'essence.

Sonder: v. t. (fig.) Chercher à connaître les dispositions, les intentions de quelqu'un.

Gaillard: adj. Malin, adroit, habile.

Fanfaron: adj. Qui se vante de vertus qu'il n'a pas.

Insouciant: adj. Qui ne se soucie de rien, que rien n'affecte.

Travestir: v. t. Déguiser, transformer.

Convoiter: v. t. Désirer avec avidité, avoir envie de.

servir», dit-il à son neveu. Il cache donc son jeu. Le Provençal de la montagne est méfiant et peu sociable, car les montagnards «se connaissent trop bien pour avoir confiance dans l'homme», remarque Giono. Ils se disent: «À quoi bon faire dix kilomètres pour se voir comme dans un miroir?» Le Provençal ressent très souvent le besoin de la solitude et aime se renfermer chez lui. S'il est grave, c'est parce que sa terre est pauvre et qu'il doit domestiquer l'eau, souvent rare, pour la conserver; il doit s'en servir avec mesure. S'il invente, c'est parce que cette terre aride est quand même la «terre promise», et il fait appel à son imagination pour échapper à une réalité qui l'accable*. Il ne cherche pas à persuader les autres, mais à se persuader lui-même. C'est ainsi que s'est développée cette ambiguïté du caractère provençal. Cette seconde nature devient première nature: l'homme devient ce qu'il aimerait être.

Mais Giono se rend compte qu'il existe une part de vérité dans l'image stéréotypée. Si l'on se rend à Arles ou à Tarascon, «le Provençal classique est possible». Mais ce qu'il veut dire, c'est que «Arles et Tarascon ne constituent pas toute la Provence», car, en fin de compte, «la Provence est la terre des contrastes». Il faudrait un Shakespeare pour décrire toute cette variété, «l'appétit de liberté joint au besoin de la réclusion». Comme le dit Giono: «Ce pays est d'une telle variété qu'il défie l'unité.» Il est possible, cependant, d'en dégager certains traits caractéristiques communs.

Sociable de nature ou par intérêt?

D'une façon générale, Fernand Benoit a raison de déclarer que la sociabilité est le trait commun à tous les Provençaux et, en particulier, au commerçant de Marseille ou de Nice. Cette qualité provient en partie du climat ensoleillé et en partie du fait que le Provençal a été exposé fréquemment à des courants nouveaux et variés. Il est également de son intérêt d'accueillir agréablement les estivants qui envahissent les villes et les plages de la province: son économie en dépend en grande mesure. Le Provençal a la réputation de s'extérioriser facilement. Il parle beaucoup et fort, il gesticule, il est agréable et aime la plaisanterie. L'homme du Nord, par contre, ne se «déverse»* pas ainsi et a plus de réserve. En Provence, on vit plus au-dehors qu'à la maison; celle-ci reste fermée toute la journée par peur de la chaleur et des mouches. On s'assoit sur le pas* de la porte ou on installe des chaises sur le trottoir pour faire la conversation. Le climat s'y prête: le temps est sec, la température agréable. On est loin des brumes de la Bretagne. Nous sommes dans la «douce Provence», le pays du *dolce far niente*, du «doux ne rien faire».

Accabler: v. t. Écraser, peser sur.

Se déverser: v. pr. Ici: s'extérioriser.

Le pas: n. m. Ici: le seuil.

Voici l'impression qu'avait Mérimée lorsqu'en 1835, il voyagea dans le Midi de la France. De la ville d'Arles il écrit:

Je me croyais (...) au milieu d'une ville espagnole (...). Chacun sur la voie publique se croit chez lui (...). Les Provençaux comme eux [les Espagnols] semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire, où il est ridicule de demeurer lorsqu'il fait beau.

Tout semble ouvert — ouvert sur la rue, sur la mer, sur le monde. Car Marseille, n'est-ce pas cette large ouverture sur le Bassin méditerranéen et sur l'Afrique? Le Provençal semble perméable à toutes les influences, à toutes les idées. Comme l'affirme Benoit, il n'y a pas chez lui de féodalité ni de castes. Tout le monde vit au-dehors, sans cloisons étanches qui séparent les gens. C'est une vie simple, gaie, sans cérémonie, qui s'écoule dans une atmosphère d'insouciance. Ou ne serait-ce là qu'un cliché maintes et maintes fois* répété?

Lorsqu'on parle de la Provence, on ne peut oublier le grand acteur marseillais, Fernandel. Son accent est typique, tout comme celui du parisien Jean Gabin. Chacun d'eux représente un tempérament bien différent: Fernandel est le gars du Midi, à l'accent chantant et au sourire facile; Jean Gabin est le gars du Nord, à l'accent uniforme et à la grande réserve.

Le goût du jeu et des histoires

Ce caractère provençal, qui tient à la fois de la montagne et de la mer, est partagé entre le goût de la nouveauté des peuples maritimes et l'attitude conservatrice des peuples montagnards. Mais ces deux groupes ont en commun le goût du jeu. Dans ce pays où tout se passe dehors, on aime à jouer sur la place du village ou sur les mails — les avenues — de la ville. On y joue aux cartes, mais surtout à la pétanque*. C'est la distraction populaire par excellence. Une chanson des alentours de 1935 célébrait le sport favori des provinces du Sud:

Une partie de pétanque
Ça fait plaisir
Tu la vises* et tu la manques
comme à loisir...

Il y a des championnats de pétanque, et c'est alors qu'on peut admirer les spécialistes, les «pointeurs», qui doivent lancer leurs boules le plus près possible de la petite boule — ou cochonnet — et les «tireurs» qui, eux, doivent déloger les boules de l'équipe adverse en les frappant avec les leurs. C'est au cours de ce jeu de boules que les différences d'attitude entre les deux types de Provençaux apparaîtront: ce petit homme d'origine montagnarde, en bras de chemise, plutôt froid et réservé, se

Maintes et maintes fois:
(fam.) Souvent.

La pétanque: n. f. Jeu de boules pratiqué dans le Midi de la France.
Voir page 76.

Viser: v. t. Diriger quelque chose vers un but.

contente de signaler son contentement par un sourire ou sa vexation par une grimace. Ce fumeur de pipe, proche du Marius traditionnel, joue tout un petit drame qu'on a décrit fort joliment:

Voici la dernière boule; elle roule devant le joueur et vous pouvez en suivre le mouvement sur sa physionomie; il la couve[•] du regard, il la conseille, il voudrait la voir obéissante à sa voix, il en hâte ou bien il en ralentit la marche, il l'encourage du geste et la pousse de l'épaule, il la tempère de la main; suspendu sur la pointe du pied, bras tendu, le visage animé par une foule d'émotions diverses, il imprime à son corps les ondulations les plus bizarres; on dirait que son âme est passée dans la boule.

En comparant la pétanque au *bowling*, ce jeu de quilles[•] américain, on remarque surtout l'aspect mécanique de ce dernier. Il est plus perfectionné, mais on n'y retrouve ni l'esprit d'équipe ni cette participation de corps et d'âme. Le *bowling* se joue dans une salle, et non pas à ciel ouvert, comme la pétanque, ce qui élimine l'attroupement[•] humain. Les joueurs de pétanque, par contre, sont encouragés par un public assidu[•] et enthousiaste, qui n'hésite pas à s'arrêter même assez longtemps. Le proverbe favori en Provence, nous rappelle Giono, est «Qui ne risque rien, n'a rien.» Cette audace explique l'attitude sportive et de fair play dont fait preuve le Provençal vis-à-vis du jeu.

Après la partie, tout le monde se retrouve au café, autour d'un pastis[•], l'apéritif provençal. Les discussions vont bon train. C'est alors qu'on pourra entendre des récits passionnants.

Le Provençal est naïf, crédule. Il se laisse prendre facilement par un bobard[•]. Les histoires qu'il raconte, il sait bien qu'elles ne sont pas toujours véridiques mais, emporté par l'élan[•], il brode, il ajoute des détails, si bien qu'à la fin, il y croit lui-même. Il aime à exagérer. tel Tartarin de Tarascon, le héros d'Alphonse Daudet. Tartarin, grand chasseur, après avoir chassé des lièvres[•] et, faute de lièvres, des casquettes[•], s'en va à la chasse au lion en Algérie. La nuit tombe, il va enfin pouvoir se mesurer avec le roi des animaux. Il se met à l'affût[•], et après avoir attendu une, deux, trois heures, il se souvient avoir lu que les chasseurs de lions appâtent[•] le gibier avec un agneau vivant. Il se met à bêler[•] «mée... mée...». Soudain, un corps immense passe à portée de son fusil: c'est «son» lion. Il tire, la bête s'abat. Il attend que le jour se fasse pour aller chercher sa prise. À sa grande stupéfaction, il se retrouve entouré d'artichauts[•], de choux-fleurs[•] et de betteraves. Il se précipite pour voir si le lion est toujours là. Le lion? Ce qu'il avait pris pour un lion, perdu dans son désert-jardin, c'était un pauvre petit bourricot[•].

Couver: v. t. (fig.)
Regarder avec affection.

Un jeu de quilles:



Un attroupement: n. m.
Un rassemblement de gens.

Assidu: adj. Ici:
constamment présent auprès de quelqu'un ou dans un endroit.

Un pastis: n. m. Une boisson alcoolisée, parfumée à l'anis.

Un bobard: n. m. (fam.)
Une histoire, une nouvelle imaginaire.

Un élan: n. m. Un mouvement.

Un lièvre: n. m.
lapin sauvage.

Une casquette: n. f.
sorte de chapeau.

Un affût: n. m. (terme de chasse) Endroit où l'on se poste pour attendre le gibier.

— *Se mettre à l'affût:*
guetter, observer le moment favorable pour attraper un animal.

Appâter: v. t.
Attirer un animal au moyen de quelque chose pour l'attraper.

Bêler: v. i. Pousser des cris comme ceux des moutons et des chèvres.

Un artichaut: n. m.



Un chou-fleur: n. m.



Un bourricot: n. m.
Un petit âne.

«Le marché de Provence»

Puisqu'en France, tout se chante, nous évoquerons cette chanson de Gilbert Bécaud, qui capte fort bien l'atmosphère joyeuse, bruyante, colorée, parfumée d'un marché de Provence. Les marchés occupent une place importante dans l'existence d'un peuple qui vit dehors. Tous sont intéressants, particulièrement le marché aux fleurs et celui aux poissons. C'est là qu'on achète les poissons pour faire la bouillabaisse, ce mets provençal composé de poissons cuits dans de l'eau ou du vin blanc, relevé d'ail et d'autres épices, et les légumes pour préparer la ratatouille niçoise, ce ragoût de tomates, de courges* et d'aubergines*, assaisonnées d'huile d'olive et de safran. Les Provençaux ont été influencés par les Italiens. Ils aiment beaucoup les macaronis. Les légumes se mangent souvent en salade, accompagnés d'un «chapon», croûte de pain frottée d'ail, cet ail qu'on appelle «la truffe* de Provence». On mange aussi beaucoup d'escargots, de champignons — ce qu'on appelle les «produits de ramassage».

APPORT LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE DE LA PROVENCE

Si la Provence a un sol aride, elle est cependant féconde du point de vue intellectuel et artistique. Le mouvement le plus important est le félibrige, fondé au dix-neuvième siècle par le poète Frédéric Mistral. André Bouyala D'Arnaud surnomme Mistral «le grand prêtre du mouvement régionaliste». Il voulut faire revivre la langue provençale, protéger son vocabulaire et conserver l'originalité de la région. Par son action, il suscita un enthousiasme qui s'apparentait à celui qu'éveillaient les prophètes. Il réunit sept jeunes poètes d'Arles et d'Avignon, et, ensemble, dans le château de Fonségugne, ils entreprirent de restaurer la langue et la littérature provençales. Leur premier souci fut de fixer la graphie de la langue. Ils publièrent également vers le milieu du siècle une revue intitulée *L'Armana Prouvençau*.

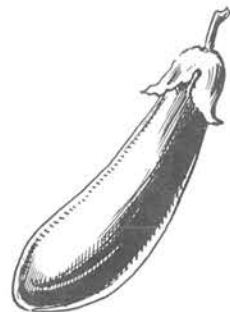
Le félibrige est le mouvement littéraire le plus important, mais on ne peut compter tous les artistes, écrivains, poètes, peintres et sculpteurs qui se rendent en Provence, attirés par une atmosphère propice à la méditation artistique.

Toute la Provence baigne dans cette atmosphère artistique. Son riche passé se dresse à chaque pas, dans chaque ville. Les antiquités gallo-romaines furent témoins de l'activité intense des premiers siècles. Au douzième siècle, la Provence connaît une véritable renaissance architecturale, et on assiste à une floraison d'églises. Mais l'art roman y est plus original que créa-

Une courge: n. f.



Une aubergine: n. f.



Une truffe: n. f.
sorte de champignon

teur. Les églises sont austères, et on n'y trouvera pas la richesse des églises de Bourgogne, par exemple. L'art gothique, par contre, a laissé fort peu de traces. Au quinzième siècle, de nombreux artisans italiens viennent s'installer en Provence. Fait curieux, la Renaissance, qui eut une telle influence sur la peinture provençale, ne laisse presque pas d'empreinte sur son architecture.

Pierre Puget, Marseillais, fut l'un des plus grands sculpteurs du dix-septième siècle. Après Louis Bréa, Fragonard, le «Fra Angelico» provençal, rend la Provence célèbre par ses peintures. Mais c'est surtout au dix-neuvième et au vingtième siècle que la Provence occupe une place importante dans l'œuvre des peintres. Les impressionnistes, les fauves, les cubistes et les modernes sont tous fascinés par la luminosité du ciel méditerranéen. Dunoyer de Segonzac est à Saint-Tropez, Cézanne à Aix, Picasso à Vallauris, Chagall et Braque à Vence.

UN PETIT VOYAGE EN PROVENCE

De nombreuses villes de Provence mériteraient notre attention, mais nous n'en choisisons que quelques-unes, certaines en raison du rôle qu'elles ont joué dans le passé, d'autres en raison de l'essor économique qui en fait des points d'attraction.

En descendant le Rhône, nous rencontrerons *Orange*, ville romaine, qui possède encore un théâtre majestueux et un arc de triomphe. De nombreuses ruines importantes nous font mesurer l'importance de villes aujourd'hui déchues. Orange est de nos jours une petite cité endormie d'environ dix mille habitants. Elle connaît cependant un réveil grâce aux spectacles présentés chaque été par les troupes parisiennes ou régionales dans le théâtre gallo-romain.

Avignon était la ville des papes pendant le grand schisme*. C'est aussi la ville de la célèbre ronde enfantine «Sur le pont d'Avignon». Du pont dont parle la chanson, il ne reste que quelques arches, le Rhône ayant emporté le reste. Mais ce pont est si étroit qu'on ne pourrait certes pas y «danser en rond». C'était sous les arches surplombant l'île que l'on dansait sur l'herbe. Cette ville a eu son moment de gloire lorsque les papes l'habitaient. Maclair dit: «On prenait l'exil gaiement dans cette cour pontificale, et nous sommes ici dans un pays fait pour la paresse, la vie dans les rues et toutes les libertés amoureuses.» Pétrarque, qui habitait le Vaucluse, était surpris et enchanté de cette vie libertine.

Nous descendons sur *Beaucaire*, qui avait aux dix-huitième et dix-neuvième siècles des foires célèbres dans toute l'Europe. Des vendeurs de toutes denrées venaient d'Angleterre, des Pays-

Le grand schisme: La scission qui exista dans l'Église catholique de 1378 à 1417, et pendant laquelle il y eut deux papes à la fois, l'un séjournant à Rome, l'autre à Avignon. En 1409, il y en eut même un troisième à Pise. Le concile de Constance (1414), puis l'élection du pape Martin V (1417) y mirent fin.

Bas, du Portugal, d'Algérie et d'Italie. En ces temps-là, le Rhône était couvert d'embarcations, car tout le trafic beaucairois se faisait par la batellerie*. Peut-être cette ville connaîtra-t-elle un renouveau si des travaux d'aménagement sur le Rhône peuvent faire de ce fleuve la voie de communication principale, qui reliera la Méditerranée au Rhin.

Nous voici à *Arles*, la Rome gauloise. Elle fut longtemps un port rival de Marseille, mais l'ensablement* de l'embouchure du Rhône l'a paralysée. Elle a ses théâtres et son cirque gallo-romains. Les Alyscamps, ces Champs-Élysées, cimetièrè païen dont parle Dante, étaient très célèbres à l'époque médiévale. La célébrité de cet asile, voué aux sépultures chrétiennes par saint Trophime, était telle au cours du Moyen Âge que les hommes renommés de pays lointains voulaient y être ensevelis*.

Aix est le cœur de la Provence. Au quinzième siècle, elle s'épanouit sous le règne du bon roi René, duc d'Anjou et comte de Provence. La monnaie qu'il frappe — on appelle les pièces des parpaillottes — est d'assez mauvais aloi. Quand, plus tard, les catholiques voudront désigner les protestants par un terme péjoratif, ils les appelleront «parpaillots», c'est-à-dire, faux-monnayeurs. La ville possède une université célèbre fondée en 1409. C'est à Aix, capitale de la province après son rattachement à la France, que le Parlement se réunit. Mais, à en juger par ce dicton, il n'est pas très populaire:

Parlement, mistral et Durance
Sont les trois fléaux de Provence

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la ville s'élargit. C'est, après Paris, la plus belle ville de France. C'est la ville natale de Mirabeau, grand orateur du Tiers-État, élu aux États-Généraux en 1789. Au dix-neuvième siècle, Marseille usurpe sa place. Aix, cependant, connaît un regain d'activité grâce au tourisme.

Si l'on fait un détour vers le nord-est on pourra voir, dans la plaine, le bourg de *Maillane* où est né Frédéric Mistral. Après avoir franchi les Alpilles, on découvrira les *Baux-de-Provence*, ville romaine, puis féodale, complètement déchu*. Ce n'est plus qu'un petit village de deux cents habitants au plus, où on célèbre encore la messe de minuit, le soir de Noël, comme on le faisait jadis, avec l'offrande de l'agneau du berger, accompagnée de la musique des fifres* et des galoubets*. La haute Provence est le pays des santons, figurines* en terre cuite peinte, qui ornent les crèches de Noël.

Entre les bras du Rhône, vers l'ouest, c'est la *Camargue*, ni terre ni eau, balayée par le mistral. La Camargue est une vaste plaine marécageuse* qui pendant longtemps ne fut que le

La batellerie: n. f.
L'ensemble des moyens de transport fluviaux.

Un ensablement: n. m.
Un amas de sable formé par l'eau ou par le vent.

Ensevelir: v. t. Enterrer.

Déchu: p. p. Tombé d'une situation, d'un rang supérieur.

Un fifre: n. m.
Un galoubet: n. m.
Instruments de musique typique de la Provence.

Une figurine: n. f. Une statuette.

Une plaine marécageuse:
Une étendue de terrain constituée d'eaux peu profondes couvertes d'une couche de végétation, et où il est dangereux de s'aventurer.

refuge d'oiseaux sauvages, tels que les flamants*, les aigrettes* et les hérons*, et le pays des grands taureaux bruns, des troupeaux de brebis et de chevaux sauvages. Dans la Camargue, les animaux sont rois. On les respecte et on les laisse à l'état sauvage. Bien qu'on y élève le taureau pour les jeux de l'arène, qui sont fort prisés, on ne le tue jamais comme on le fait dans les corridas espagnoles. Le cheval camarguais appartient à une race spéciale. Petit, blanc, il est aussi sauvage et farouche que les taureaux. Les gardians, cow-boys français, veillent sur ces troupeaux. Ils ont fière allure* avec leur chemise aux couleurs vives, leurs feutres* plats et leurs longs tridents: toujours montés sur leurs petits chevaux, ils font songer aux cavaliers andalous. Si on veut s'initier à l'art de la tauromachie et vivre des moments palpitants, on pourrait se référer au roman de Henri de Montherlant *Les Bestiaires*, qui décrit bien ce type espagnol.

La Camargue est aussi le pays des Saintes-Maries-de-la-Mer. D'après la légende, une barque amena à cet endroit, en l'an 42, des réfugiés, parmi lesquels se trouvaient Marie-Jacobé et Marie-Salomé, sœurs de Marie, mère de Jésus. Elle restèrent sur place pour se vouer au culte chrétien. Sara, reine des gitans, les accueillit, se convertit au christianisme et leur resta attachée toute sa vie. Chaque année, en mai, les gitans viennent de partout, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, pour honorer leur sainte. C'est là le prétexte à plusieurs fêtes et jeux, telle la course provençale, jeu d'adresse, dénué de* la brutalité sanglante des corridas espagnoles.

Tout près des Saintes-Maries se trouve la «Venise provençale»: *Martigues*; autrefois principauté, elle n'est aujourd'hui qu'une ville sans importance. Sur la côte, *Toulon*, longtemps connu pour ses galères* et son bagne* est devenu un grand port militaire. *Saint-Tropez*, *Saint-Raphaël*, *Cannes*, sont des plages à la mode, renommées dans le monde entier. *Grasse* est la célèbre ville des parfums. *Monte-Carlo* est la ville-casino monégasque. Grace Kelly, actrice américaine, est devenue princesse de Monaco par son mariage avec le prince Rainier.

Èze est un exemple de ces étranges villages construits sur une colline ou, dans ce cas particulier, sur un piton* de quatre cent vingt-sept mètres qui domine la mer. À ses pieds, le nouveau village s'étend au bord de la mer. Le Provençal a toujours aimé construire sa maison ou son «mas», sa ferme, sur un promontoire, parce qu'il ne se sentait pas suffisamment protégé dans la plaine. Benoit donne une description détaillée des «rites de protection de la maison». Superstitieux, le Provençal aime à décorer la porte de sa demeure de blasons portant des chouettes* ou de chardons* magiques à trois branches, en forme de croix. On les appelle des «chasse-diables».

Un flamant: n. m.



Une aigrette: n. f.



Un héron: n. m.



Avoir fière allure: Avoir une belle mine, un bel air.

Un feutre: n. m.



Dénué de: adj. Dépourvu de, qui n'a pas.

Les galères: n. f. pl. La peine à laquelle étaient condamnés des criminels, qui devaient ramer sur les galères du roi, navires de guerre à rames en usage surtout dans la Méditerranée.

Un bagne: n. m. Une prison.

Un piton: n. m. La pointe d'une montagne.

Une chouette: n. f.



Un chardon: n. m.



Marseille, la Phocéenne, évince toutes ces vieilles cités romaines et toutes ces villes d'estivants. En l'an 600 avant J.-C., des Grecs débarquèrent sur la côte provençale, à l'emplacement du Vieux-Port. C'est l'embryon d'une grande ville qui connaîtra au cours des âges des gloires et des misères. Elle prit au dix-neuvième siècle une importance qui ne fit que s'accroître grâce à la conquête de l'Algérie et à l'ouverture du canal de Suez. La partie la plus ancienne de Marseille était située sur la rive droite du Vieux-Port. En 1943, durant l'Occupation*, les Allemands, font sauter* cette partie de la ville, qui était un bastion de la Résistance. On l'a remplacée par une série de grands immeubles à arcades. Le Vieux-Port lui-même, insuffisant pour répondre aux besoins de la flotte moderne, est le refuge de yachts, de barques de pêcheurs et de bateaux de plaisance. Marseille, premier port de France, est le cœur commercial de la Provence.

Le Marseillais galéjeur

Plus que le port au large duquel on peut voir le château d'If, la forteresse-prison rendue célèbre par Alexandre Dumas dans *Le Comte de Monte-Cristo*, plus que la Canebière, la grande avenue marseillaise, plus que la Cité radieuse de Le Corbusier, ce qu'il faut essayer de comprendre et de connaître, c'est le tempérament du Marseillais, plus oriental que provençal. Son caractère est fait de paresse voluptueuse, de fébrile activité, de jovialité, de sensualité et de fatalisme. C'est l'habitant d'une ville ouverte sur l'Orient qui rassemble toutes les races, toutes les couleurs, toutes les nationalités. Dans les quartiers populeux, les Corses accomplissent leurs vengeances — la vendetta — les Nord-Africains se battent, les Grecs font un commerce intense. Le Marseillais fait tous les métiers et en change souvent, ce qui n'est pas dans la mentalité française.

Le Marseillais, c'est le Marius des histoires de Marius et Olive. Le nom de Marius a été donné à maints enfants de la ville en souvenir d'un général romain qui la sauva des invasions teutones. Le nom signifie «celui qui les voit venir», «celui qui les attend au passage», à savoir, tous ceux qui passent par la ville, ceux qu'on observe pour les comprendre, ou au besoin pour les «rouler»* au bon moment. Si l'on demande à un Toulousain ce qu'il pense du Marseillais, il dira souvent: «Il déplace beaucoup de vent». C'est-à-dire, il parle beaucoup pour ne rien dire, mais c'est un flot de paroles qui captive son auditoire. Si on lui pose une question, le Marseillais prendra son temps pour réfléchir, mais, comme il pense tout haut, il parle toujours. S'il aime parler, il faut aussi suivre ses paroles d'action. Lorsque Gaston Defferre, maire de Marseille, a été provoqué

L'Occupation:
Période pendant laquelle la France a été occupée par les troupes allemandes (1940-1944).

Faire sauter: Détruire par une explosion.

Rouler: v. t. (fam.)
Tromper, duper.

en duel pour avoir traité d'imbécile un de ses collègues de l'Assemblée nationale, le duel a eu lieu, et le Marseillais a eu le dessus*.

Un mot traduit bien l'esprit marseillais: galéjade. Galèje celui qui raconte une histoire amusante et invraisemblable, mais qui essaie de la faire passer pour vraie. On entend dire souvent: «Mais enfin, ne galèje pas», ce qui équivaut à dire: «Sois sérieux, ne plaisante pas.» Si le Gascon se vante, le Marseillais, lui, galèje.

L'exagération des Marseillais est légendaire. Lorsqu'un Français a cette tendance, on dit qu'il vient de Marseille ou qu'il a passé par Marseille, voulant dire par là qu'il a été contaminé. Il n'a plus le sens de la juste mesure. On raconte souvent l'histoire de la sardine de Marseille: un jour, un Marseillais se promenait sur le quai du Vieux-Port lorsqu'il vit une sardine d'une taille* peu commune. Il rencontre un de ses amis, et, encore tout étonné de ce qu'il vient de voir, il lui dit: «Mon vieux, je viens de voir une sardine grosse... tiens, grosse comme une belle truite*.» Celui-ci est très impressionné. À son tour, il rencontre un ami et lui raconte qu'il vient de voir une sardine grosse comme un beau brochet*. Et, d'histoire en histoire, la sardine grossit tellement qu'elle atteint une taille gigantesque: «Mais venez donc voir, il y a une sardine énorme qui bouche l'entrée du Vieux-Port.» Et celui qui était le premier à raconter l'histoire court le plus vite pour la voir.

Quand Léon Daudet écrit: «Approchée de l'oreille, Marseille est le coquillage géant où bruissent* toutes les langues, tous les dialectes, tous les idiomes des pays de lumière, tous les cris de bonheur et de colère, tous les soupirs et toutes les caresses des pays latins, grecs, égyptiens et syriens», il traduit à merveille l'atmosphère cosmopolite et bruyante de la grande ville. Cette habitude «d'allonger la vérité» qu'a le Provençal en général et le Marseillais en particulier, est un peu celle de tous les pays méridionaux. Les Américains de souche méditerranéenne affectionnent aussi la galéjade.

Enfin, le fait le plus frappant peut-être, c'est que le Provençal est, de tous les Français, le plus attaché à sa terre, en dépit de ses ennemis traditionnels, le mistral et la sécheresse. C'est la seule province de France qui résiste victorieusement à l'attraction de la capitale. En effet, plus de Parisiens viennent s'installer en Provence que de Provençaux à Paris.

Avoir le dessus:
Remporter la victoire.

La taille: n. f. La dimension.

Une truite: n. f. Poisson voisin du saumon.

Un brochet: n. m. Poisson d'eau douce.

Bruire: v. i. Faire entendre un bruit prolongé composé de multiples petits bruits confondus.

QUESTIONS

1. Comment pourrait-on aborder l'étude de la Provence? Quel angle de vision adopteriez-vous? Quelles sont les œuvres littéraires que vous connaissez qui peuvent vous fournir des renseignements sur le Provençal et la Provence?
2. Quelle est la situation géographique de la Provence?
3. Pourquoi a-t-on donné à la Provence le nom de «gueuse parfumée»?
4. Le sol provençal est-il naturellement très fertile? Qu'est-ce qu'on y cultive? Quels sont les grands ennemis de l'agriculture?
5. Qu'est-ce qui fait que l'histoire de la Provence ait été mouvementée? Quelle influence cette histoire a-t-elle eu sur le caractère et la langue des Provençaux?
6. Quelle est l'image stéréotypée du Provençal? À votre avis, cette image est-elle conforme à la réalité? Illustrez votre réponse d'exemples précis.
7. D'où provient l'hospitalité du Provençal? Comment se manifeste-t-elle?
8. Comment est-ce que les deux types provençaux manifestent des différences de tempérament et de caractère?
9. Analysez les traits du Provençal en général et du Marseillais en particulier. Donnez des exemples précis. Est-ce que le Provençal est aussi naïf et crédule qu'on le croit d'habitude? Donnez au moins un exemple de cette crédulité ou de cette naïveté.
10. Indiquez les objectifs du mouvement littéraire le plus important de la Provence.
11. Pourquoi est-ce que la Provence attire beaucoup d'artistes?
12. Nommez et décrivez deux ou trois petites villes provençales qui sont importantes à cause du rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de la France.



— *Quel bon vent vous amène?...*
— *Le Mistral...*

- BENOIT, Fernand. *La Provence et le comtat venoissin*. Gallimard, 1949.
 BOUYALA D'ARNAUD, André. *Histoires de la Provence*. Paris: Plon, 1965.
 DAUDET, Léon et Charles Maurras. *Notre Provence*. Flammarion, 1933.
 HENRIOT, Émile. *En Provence*. Paris: Plon, 1953.
 KENAN, Lucette Rollet. *Chez les Français*. New York: Harcourt, Brace and World, 1967, pp. 24-29.
 PARKER et GRIGAUT. *Initiation à la culture française*. New York: Harper and Row, pp. 10-14.
Provence, présentation de Jean Giono. Paris: Hachette. «Les albums des Guides Bleues».

Lectures suggérées

- DAUDET, Alphonse. *Tartarin de Tarascon*. Flammarion, 1966.
 DUMAS, Alexandre (père). *Le Comte de Monte-Cristo*. Paris: Garnier, 1962.
 GIONO, Jean. *L'Eau vive*. Paris: Gallimard, 1943.
 GIONO, Jean. *Regain*. Paris: Grasset, 1961.
 MONTHERLANT, Henri. *Les Bestiaires*. Paris: Gallimard, 1964.
 PAGNOL, Marcel. *César*. Le Livre de poche, Fasquelle, 1946.
 PAGNOL, Marcel. *L'Eau des collines*. Le Livre de poche, Hachette, 1962.
 PAGNOL, Marcel. *Fanny*. Le Livre de poche, Fasquelle, 1960.
 PAGNOL, Marcel. *Marius*. Le Livre de poche, Fasquelle, 1959.
 PAGNOL, Marcel. *Topaze*. Le Livre de poche, Fasquelle, 1960.



Photo H. A. Bouraoui

Une partie de pétanque.

MÉTAMORPHOSES DU VILLAGE:

Commérages en sourdine

Chapitre XIX

| | | |
|---|----|---|
| CHANSON POPULAIRE: REFLET DE LA MENTALITÉ DU VILLAGEOIS | 80 | |
| STRUCTURE PHYSIQUE ET MENTALE DU VILLAGE | 81 | |
| | 81 | Repliement et cloisonnement |
| | 82 | Les cancans du village |
| | 82 | Épargne — stabilité — solidarité |
| INSTITUTIONS ET COUTUMES VILLAGEOISES | 83 | |
| | 83 | La foire: rencontre et baratin |
| | 84 | Le mariage: plaisir et chansons |
| | 84 | Le bricolage: marotte qui coûte les yeux de la tête |
| | 86 | Le jardinage et les à-côtés |
| | 86 | Pain quotidien: indispensable |
| L'ÉCLATEMENT DU VILLAGE | 87 | |
| | 87 | Métamorphose physique |
| | 89 | ... et mentale |
| | 89 | La terre: comparaison culturelle |

MÉTAMORPHOSES
DU VILLAGE



Cliché Universal.

Georges Brassens.

MÉTAMORPHOSES DU VILLAGE:

Commérages en sourdine

BRAVE MARGOT

1

Margoton la jeune bergère
Trouvant dans l'herbe un petit chat
Qui venait de perdre sa mère
L'adopta
Elle entrouvre sa collerette
Et le couche contre son sein
C'était tout c' qu'elle avait pauvrete
Comm' coussin
Le chat la prenant pour sa mère
Se mit à téter tout de go*
Émue, Margot le laissa faire
Brav' Margot
Un croquant* passant à la ronde
Trouvant le tableau peu commun
S'en alla le dire à tout l' monde
Et le lendemain

Refrain

Quand Margot dégrafait* son corsage*
Pour donner la gougoutte à son chat
Tous les gars, tous les gars du village
Étaient là, la la la la la
Étaient là, la la la la la
Et Margot qu'était simple et très sage
Présumait qu' c'était pour voir son chat
Qu' tous les gars, tous les gars du village
Étaient là, la la la la la
Étaient là, la la la la la

2

L' maître d'école et ses potaches*
Le mair', le bedeau*, le bougnat*
Négligeaient carrément leur tâche
Pour voir ça
Le facteur d'ordinaire si preste
Pour voir ça, n' distribuait plus
Les lettres que personne au reste
N'aurait lues.

Tout de go: loc. adv.
(fam.) Immédiatement,
tout de suite.

Un croquant: n. m.
Un paysan, un rustre.
Par extension, un homme
de rien.

Dégraffer: v. t. Détacher
les agrafes, déboutonner.

Un corsage: n. m.



Le Bougnat: n. m. (pop.)
Le charbonnier.

Un potache: n. m. (fam.)
Un élève.

Le bedeau: n. m. Dans
une église, un employé
laïque chargé de précéder
le clergé dans les
cérémonies et de
maintenir le bon ordre.

Pour voir ça, Dieu le leur pardonne,
Les enfants de chœur au milieu
Du Saint Sacrifice* abandonnent
Le Saint lieu.
Les gendarmes, mêm' les gendarmes
Qui sont par natur' si ballots*
Se laissaient toucher par les charmes
Du joli tableau.

(au refrain)

3

Mais les autr's femmes de la commune,
Privées d' leurs époux, d' leurs galants,
Accumulèrent la rancune,
Patiemment.
Puis un jour ivres de colère,
Elles s'armèrent de bâtons
Et farouch's elles immolèrent*
Le chaton.
La bergère après bien des larmes
Pour s' consoler prit un mari
Et ne dévoila plus ses charmes
Que pour lui.
Le temps passa sur les mémoires,
On oublia l'événement.
Seuls des vieux racontent encore
À leurs p'tits enfants:

(au refrain).

Georges Brassens

CHANSON POPULAIRE: REFLET DE LA MENTALITÉ DU VILLAGE

Nous avons choisi cette chanson parce qu'elle peut servir d'introduction à l'étude du village; elle donne une idée de l'esprit et de l'atmosphère des petits «patelins»* de France. Au village, le moindre événement attire l'attention. Tout le monde en parle et on en parle partout. Nous voyons défiler* dans ce poème tous les membres de la société dévorés de curiosité: le facteur, le gendarme, le maire, le maître d'école, le bougnat, le bedeau, bref, «tous les gars, tous les gars du village». Tous se précipitent pour ne pas manquer le spectacle.

Cette chanson a été écrite par Georges Brassens, un des meilleurs auteurs de la chanson contemporaine, qui compose

Le Saint Sacrifice:
La messe, cérémonie principale du culte catholique.

Ballot: adj. (fam.)
Lourdaut, bête.

Immoler: v. t. Tuer.

Un patelin: n. m. (pop.)
Un village, une petite ville.

Défiler: v. i. Marcher à la file, l'un après l'autre.

lui-même les chansons qu'il interprète à la guitare. Brassens est né à Sète et a l'accent du Midi. Sa nasalisation prononcée et ses *r* roulés caractérisent son parler. Bohémien intellectuel, troubadour des temps modernes, il écrit dans la meilleure tradition lyrique qui remonte jusqu'au Moyen Âge. Le titre de cette chanson fait écho à la célèbre ballade de François Villon, la «Grosse Margot». Le sujet de ces deux poèmes est cependant traité d'une façon un tant soit peu différente, car, loin d'être naïve et innocente, la Margot de Villon est une prostituée désabusée; la Margot de Brassens, par contre, est une paysanne simple et simpliste. Le côté humoristique et badin*, la connotation sexuelle et le lyrisme enjoué forment le dénominateur commun à ces deux poèmes. Le nom même de Margot s'associe toujours en français à un certain type de fille.

Brassens ne chante pas uniquement des chansons gauloises*; ses sujets sont extrêmement variés, allant du grotesque au sublime, du joyeux au déprimant. Cependant, l'esprit coquin* qui se dégage de la «Brave Margot» fait indiscutablement partie de la mentalité française. La chanson n'en est pas pour cela grossière, l'intention du poète n'est pas de choquer. Il nous taquine gentiment, il s'amuse.

STRUCTURE PHYSIQUE ET MENTALE DU VILLAGE

Repliement et cloisonnement

Avant d'explorer la mentalité des villageois, examinons d'abord l'aspect physique et social du cadre dans lequel ils vivent. Certains villages français sont encore entourés de remparts, ce qui leur donne un air «fermé», comme nous l'avons déjà brièvement mentionné, contrairement aux villages «ouverts» des États-Unis. Au centre de chaque village, on trouve ce qu'on appelle généralement la place d'Armes, ainsi que l'église et, à proximité, la poste. Non loin du centre, on peut voir presque toujours un petit jardin public avec un kiosque à musique où les gens, le dimanche, viennent écouter la fanfare ou l'orchestre du coin, connus surtout pour leurs fausses notes. Les rues sont étroites et tortueuses, les maisons tassées* les unes contre les autres.

Si de nos jours la notion de classe tend à disparaître de la société française, elle est encore bien ancrée dans le village, qui a toujours été l'élément le plus conservateur et le plus lent à se défaire de ses opinions et de ses coutumes. Il y a toute

Badin: adj. Qui aime à jouer, à rire.

Gaulois: adj. Qui est d'une gaieté un peu libre, légèrement licencieuse.

Coquin: adj. Malicieux.

Tassé: p. p. Serré, pressé.

une «aristocratie», constituée par le maire, le docteur, l'avocat, les instituteurs. Et s'il y a au village plus d'un médecin, chacun d'eux aura sa propre clientèle, répartie selon les classes. L'un soignera les membres de cette soi-disant noblesse, l'autre s'occupera des petites gens, qui le paieront en nature* plutôt qu'en espèces*; un troisième, peut-être, recrutera ses malades parmi la classe moyenne ou la classe ouvrière. On retrouve presque toujours dans le village les mêmes «types» — le communiste, l'intellectuel, l'excentrique, l'idiot, etc.

Les cancons du village*

Comme la vie du paysan est dure et que le village manque souvent de distractions, le comméragage devient alors le seul moyen d'échapper à la monotonie écrasante de la vie quotidienne. La chanson de Brassens exprime bien le plaisir immense que ressentent «les gars du village» devant tout événement sortant de l'ordinaire. Le villageois aime donc les cancons, et le comméragage* est sa passion favorite. Les vieilles femmes, habillées de noir, s'en donnent à cœur joie. Cependant, le comméragage n'est pas seulement la prérogative des femmes; les vieux, assis sur les bancs de la place ou devant la porte de leur maison, y participent également, tout en fumant leur pipe ou en jouant aux cartes. On parle de tout et de rien, mais toujours avec une pointe de médisance*.

Épargne — stabilité — solidarité

La vie du paysan français n'est pas des plus faciles. C'est une vie ardue et ingrate, qui exige un travail acharné et peu rémunérateur. La lutte constante qu'il doit mener le pousse à l'épargne, parfois même à l'avarice. Même quand il réussit à économiser quelque argent, il lui est difficile de le dépenser. Le citadin est plus disposé que son cousin de la campagne à délier sa bourse*. L'agriculteur américain, lui aussi, se révèle plus généreux, sa vie étant beaucoup plus aisée.

Mais si le comméragage et l'économie font partie de la mentalité campagnarde, il ne faut pas pour cela se faire du paysan une idée complètement négative. Le paysan est en réalité un élément très stable. Attaché au sol, il est également attaché aux institutions. C'est pourquoi, du point de vue politique, on dit que le paysan «vote bien». Sa réaction est facile à prévoir. Les communistes essaient de pénétrer en milieu rural, dans le but déclaré de défendre le paysan contre la concentration capitaliste. Ils se font les alliés des petits exploitants et les soutiennent face aux «paysans presse-boutons». Mais les agriculteurs français restent méfiants vis-à-vis des «partageux»*.

En nature: En produits.

En espèces: En argent.

Un cancon: n. m. Un bavardage malveillant.

Un comméragage: n. m. Un bavardage, les propos d'une commère.

Une pointe de médisance: Un peu de méchanceté.

Délier sa bourse: Dépenser son argent.

Les «partageux»: Les communistes.

Le sentiment de solidarité qui anime le paysan est une autre grande qualité à mettre à son actif*. Lorsque la saison des foins arrive, lorsque c'est le temps de la moisson* ou des vendanges*, chaque cultivateur va aider les autres à rentrer les récoltes, et c'est à chacun son tour. Cette entraide crée une intimité touchante parmi les habitants du village. À la fin des travaux, tous les paysans se réunissent pour célébrer par un véritable banquet la tâche bien accomplie. Bien que le travail devienne de plus en plus mécanisé, la machine, en France, n'est là que pour aider l'homme à faire sa tâche. Elle ne réussira jamais à faire disparaître la communion d'âmes qui unit les paysans.

INSTITUTIONS ET COUTUMES VILLAGEOISES

*La foire: rencontre et baratin**

C'est à la foire que les gens de la campagne font la majorité de leurs achats. La foire a lieu une fois par mois, et, ce jour-là, le village est encore plus animé que de coutume. Tous les paysans des alentours s'y rencontrent et se promènent tout en fumant leur pipe ou leur cigarette, coiffés de leur petit béret. Ils discutent beau temps, intempéries, bestiaux et récoltes. Les forains, les petits commerçants faisant de la réclame, transforment la foire en véritable attraction. Ils présentent leur article de façon très pittoresque. Voici le discours d'un vendeur de linge blanc en train de faire du «baratin»:

Et, savez-vous, Mesdames, pourquoi je peux vous faire de tels prix? Mais oui, six pour mille francs, mille francs seulement. Pour vous montrer que je ne cherche pas vraiment à faire du bénéfice, je vous en mets six de plus, comme ça, pour rien. Alors vous devez vous demander comment je fais pour vivre. Naturellement, je n'ai pas les frais de tous ces grands magasins*. Il y a, j'sais pas, mais des dizaines d'employés et un directeur et un sous-directeur... Et qui c'est qui les paye, ces gens-là? C'est toi, Madame, et toi, Madame, et toi, Madame. Et le directeur? Eh bien, le directeur, il a quatre maîtresses. Moi, je n'en ai qu'une, et encore, je la partage avec quatre copains, alors on a moins de frais. Et dans ces grands magasins, il y a des escaliers roulants. Mais c'est à la caisse qu'on vous roule.

Remarquons l'ingéniosité de la présentation, les jeux de mots, l'esprit gaulois du vendeur — et ce n'est qu'un simple commerçant. Faire de la réclame de cette façon est tout un art. Des marchands de toute espèce viennent à la foire pour y vendre des denrées* alimentaires, des chaussures, des vêtements ou de la quincaillerie*. Tous font l'article, c'est-à-dire, vantent

Mettre quelque chose à l'actif de quelqu'un:
Compter quelque chose parmi les qualités de quelqu'un.

La moisson: n. f. La récolte des céréales.

La vendange: n. f. La récolte du raisin.

Faire du baratin:
Vanter les qualités d'un article.

Un grand magasin:
Un magasin qui comprend de nombreux rayons, dont chacun est en fait l'équivalent d'un magasin spécialisé.

Une denrée: n. f. Un produit.

La quincaillerie: n. f.
Marchandise qui comprend tout ustensile de fer ou de cuivre.

leur marchandise, pour attirer l'attention de la foule. Les forains ont la parole facile, et il est très amusant de les écouter débiter leurs petits discours, faire leur boniment*. Ils iront parfois un peu loin pour éveiller la curiosité des badauds*, comme ce marchand de vaisselle qui a cassé tout un service de table lorsqu'il n'a pas trouvé d'acquéreur au prix demandé. À la foire, un tel fracas est assez commun.

Le mariage: plaisir et chansons

Dans les petits villages, le mariage est une cérémonie à laquelle tout le monde participe, de près ou de loin, ne serait-ce que pour faire la haie* lorsque le cortège sort de la mairie ou de l'église. La coutume de demander la main de la jeune fille en grande cérémonie a pour ainsi dire disparu. Pour annoncer le mariage, on publie les bans à l'église et à la mairie. Le jour de la noce, le cortège part de la maison de la fiancée, qui, à la tête du cortège se rend à la mairie, accompagnée de son père, pour le mariage civil. Là, Monsieur le Maire attend le jeune couple, la taille serrée par une ceinture tricolore. Il prononce en général un petit discours louant les vertus du mariage républicain. Il lit toutes les dispositions de lois en présence des témoins, qui signent le registre des mariages après les nouveaux époux. On se rend ensuite à l'église pour le mariage religieux.

Après la cérémonie, c'est le repas de noce — le gueuleton — où l'on mange bien et où l'on boit encore mieux. C'est alors l'occasion pour chacun de raconter une histoire ou de chanter une chanson. S'il y a un événement pendant lequel l'esprit taquin du Français se manifeste, c'est bien à l'occasion du mariage. Pendant le repas, on essaie de jouer des tours à la mariée, de manière à l'embarrasser un peu. Les nouveaux époux essaient de filer à l'anglaise* pour garder secret le lieu de leur nuit de noce. Le soir, on part à la recherche du jeune couple pour aller lui offrir le champagne et lui porter le *tourin*, une soupe de circonstance. Pendant qu'on porte le *tourin*, on fait le charivari, procession assourdissante qu'on appelle *shivaree* au Texas. Si on arrive à découvrir le lieu de retraite des mariés, tous les jeunes du village s'installent dans la chambre nuptiale et discutent jusqu'au petit matin, ne serait-ce que pour ennuyer les mariés. Mais s'ils ne réussissent pas à découvrir ces derniers, cette visite-surprise est remise à plus tard.

Le bricolage: marotte* qui coûte les yeux de la tête*

Le bricolage est une des passions du Français, et c'est au village qu'il peut le mieux la satisfaire. On voit même des citadins acheter de vieilles fermes pour pouvoir bricoler à cœur

Un boniment: n. m. (fam.) Le discours que font les camelots pour attirer et convaincre les badauds.

Un badaud: n. m. Une personne qui se promène et passe son temps à regarder longuement tout ce qu'elle voit.

Faire la haie: Se ranger de chaque côté d'une voie.

Filer à l'anglaise: Partir sans être vu, à la dérobée.

Bricoler: v. i. Faire chez soi toutes sortes de travaux manuels. Également: s'occuper à des riens.
— *Aujourd'hui au bureau il n'a fait que bricoler.*

Une marotte: n. f. Une idée fixe, un goût immodéré pour quelque chose.

joie pendant le week-end. Le Français aime à réparer ou à construire des choses en partant de presque rien. Par contre, l'Américain qui aime bricoler a tendance à éviter les difficultés et se contente de suivre la voie sans surprise du *do-it-yourself kit*. Tout est ainsi préparé d'avance pour lui et il n'a pas besoin de «se fatiguer les méninges»^{*} pour créer quelque chose à partir de zéro.

Pour illustrer cette marotte, donnons l'exemple de ce professeur de français qui ne pouvait supporter le fait de voir sa grange tomber en ruine. Pour remédier à la situation, il avait passé un temps fou à étayer^{*} de poutres cette carcasse branlante^{*}. Il y avait aménagé une chambre qui penchait tellement d'un côté, qu'on avait l'impression que tout allait s'effondrer^{*}. Mais, pour lui, c'était du bricolage. Il était fier d'avoir pu prolonger la vie de son bâtiment. Le Français n'aime pas jeter quoi que ce soit. Il essaie toujours de réparer les choses ou d'en tirer parti pour un autre usage plutôt que de s'en défaire et d'acheter du neuf.

Une chanson interprétée par Patachou illustre d'une façon amusante cette manie du bricolage. Ici, le mari est tellement pris par sa passion qu'il couche même avec sa boîte à outils.

Mon Dieu, quel malheur
D'avoir un mari qui bricole
Mon Dieu, quel malheur
D'avoir un mari bricoleur
Boîte à outils, papoum, papoum

chante la femme. Jusqu'au jour où il bricola si bien qu'ils eurent un magnifique petit bébé et le refrain devient alors:

Mon Dieu, quel bonheur
D'avoir un mari bricoleur.

Le major Thompson de Daninos a beaucoup à raconter au sujet du bricolage des Français et de leurs «diaboliques inventions». Un dimanche, le Major rend visite à son ami, le colonel Turlot. Celui-ci est en train de bricoler, et le Major remarque:

Je crois pouvoir aujourd'hui assurer que la pièce maîtresse à laquelle il travaille depuis sept ans est un poste de radio, monté de toutes pièces par ses soins, qui lui a coûté plus de 40 000 francs et lui permet d'entendre, par beau temps, les programmes du Massif Central. Il pourrait entendre le monde entier avec le même poste vendu couramment 22 700 francs dans tous les magasins spécialisés, mais il n'y a qu'un borné d'Anglais pour ne pas saisir la nuance.

Tout l'ameublement de la maison Turlot est couvert de housses^{*} pour permettre au Colonel de bricoler, et le major Thompson en arrive à croire que «la housse est un symbole de

Se fatiguer les méninges:
(pop.) Se fatiguer l'esprit,
faire un effort mental.

Étayer: v. t. Soutenir,
renforcer avec de grosses
pièces de bois.

Branlant: adj. Qui
bouge, qui n'est pas fixe.

S'effondrer: v. pr.
Tomber, s'écrouler.

Une housse: n. f. Une
couverture d'étoffe
servant à protéger les
meubles.

l'esprit d'épargne, et même de privation, des Français». C'est un pays «où la loi est de mettre de côté pour les mauvais jours et, si les mauvais jours arrivent, de continuer à mettre de côté pour les pires». À un moment donné, le Major a l'impression que son ami français «allait retirer sa femme d'une housse».

Le jardinage et les à-côtés

Si le Français est bricoleur, il est également jardinier. Il pense rarement à agrémenter sa maison d'une pelouse, mais il plante toujours des légumes ou des fruits dans son petit jardin. Dans les petites villes de province, dans les villages, chaque maison a son potager*. En le cultivant, le paysan «joint l'utile à l'agréable»: il a plaisir à cultiver le sol, et ce plaisir est en même temps rentable puisque les légumes du jardin servent pour la soupe du soir. C'est ainsi que les Français ont leurs «à-côtés». On se demande souvent comment ils se débrouillent pour joindre les deux bouts*; c'est parce qu'ils sont «dégourdis»*, qu'ils exploitent toutes les ressources possibles. Au lieu d'acheter une laitue* un franc, ils la plantent, la cultivent et la tirent de terre juste avant de préparer la salade. Le plaisir qu'ils éprouvent à cueillir et à manger des légumes qu'ils ont eux-mêmes cultivés fait partie de leur joie de vivre et n'est pas simplement dicté par leur goût de l'épargne. Même s'ils vivent dans la capitale et qu'ils ne peuvent pas planter leurs choux et leurs navets, les Français s'arrangent toujours pour avoir leurs petits à-côtés, et c'est de cette façon qu'ils réussissent à vivre plus ou moins confortablement avec leur salaire. Lorsqu'on est à Paris, on se demande vraiment comment font les Français pour ne pas trop tirer le diable par la queue* quand on les voit, à longueur de journée, attablés dans les cafés et les restaurants où les prix des consommations sont exorbitants. On ne comprend pas comment ils peuvent s'offrir toutes ces distractions lorsqu'on pense à leur salaire relativement peu élevé. C'est qu'ils se débrouillent toujours pour faire venir du vin à bon marché de la campagne ou pour se faire envoyer des fruits et des légumes par leurs parents en province. Un instituteur parisien interviewé à ce sujet a signalé en outre qu'il fait faire ses complets sur mesure par le petit tailleur de son village natal, ce qui lui permet d'économiser la moitié du prix qu'il devrait payer dans la capitale.

Pain quotidien: indispensable

De tout temps, le pain a été l'élément essentiel de la nourriture du Français en général et du paysan en particulier. Pour son petit déjeuner, le Français trempe dans son bol de

Un potager: n. m. Un jardin où l'on cultive des légumes.

Joindre les deux bouts (sous entendu: de l'année): Parvenir à ce que le salaire qu'on gagne suffise à tous les besoins.

Dégourdi: adj. Adroit, débrouillard.

Une laitue: n. f.



Tirer le diable par la queue: Avoir de la peine à vivre (du point de vue financier).

café au lait des tartines beurrées auxquelles il ajoute parfois de la confiture, habitude qui fait ouvrir de grands yeux aux étrangers. On dit de quelque chose d'interminable que c'est «long comme une journée sans pain», ce qui exprime la nostalgie du Français pour cet aliment d'importance primordiale. Lorsqu'on parle de la gentillesse et de l'amabilité de quelqu'un, on dit souvent qu'il est «bon comme le pain». Le Français mange du pain avec tout, à chaque repas, et il a des difficultés à se défaire de cette habitude même s'il réside depuis de nombreuses années à l'étranger. Avant d'entamer* une miche* de pain, les paysans y font automatiquement avec la pointe du couteau le signe de la croix, geste symbolique pour le bénir. Le repas de midi commence par la soupe, que le paysan verse sur de fines tranches de pain dans une assiette à calotte*. Cela s'appelle «trempier la soupe». Cette coutume est à l'origine de l'expression «Qui est-ce qui trempe la soupe ici?», dans le sens de «Qui est-ce qui porte les culottes ici?», parce qu'une fois la soupe trempée, il faut immédiatement se mettre à table, ce qui confère à la maîtresse de maison une certaine autorité. Dans le temps, on faisait le pain à la maison, mais cette habitude a disparu puisque le boulanger passe fréquemment, même dans les plus petits villages.

Le paysan mange peu de viande, mais son repas commence toujours par la soupe. Parfois, il ajoute du vin au restant de son bouillon dans son assiette creuse et boit ce mélange à même l'assiette. C'est ce qu'on appelle «faire chabrot». C'est une coutume paysanne qui se pratique encore de nos jours.

L'ÉCLATEMENT DU VILLAGE

Dans cette France contemporaine où tout est en mouvement, le village est en train d'«éclater». Comme la France elle-même, il change de visage. Il y a une telle affluence de population que ses anciennes limites ne peuvent plus le contenir. Cet accroissement de la population est dû en particulier au rapatriement des habitants d'Afrique du Nord, aux réfugiés espagnols installés dans le Sud-Ouest, etc. Les colons d'Afrique du Nord étaient en grande partie des cultivateurs; de retour dans la métropole, ils s'installent dans de vieilles fermes qu'ils modernisent et ils apportent ainsi du sang neuf au village.

Métamorphose physique ...

Le village «s'ouvre». Des faubourgs modernes se développent hors du noyau original. Non loin des maisons centenaires, on voit construire de jolies villas modernes et ces grands bâti-

Entamer: v. t.
Commencer.

Une miche: n. f.
Pain rond de campagne.

Une assiette à calotte:
Une assiette à soupe.

ments, produits de notre civilisation, les H.L.M. (habitations à loyer modéré). Ils se dressent le long de rues larges et bien éclairées, entourés de jardins où jouent les enfants.

Le village se modernise. Il y a des centres scolaires importants, de jolis petits magasins à côté des vieilles boutiques d'antan*. Les familles ont la télévision et possèdent un réfrigérateur. Ce qui ne veut pas dire qu'on sait déjà tirer parti de ces articles. La Française a beau avoir un réfrigérateur, elle ira faire les commissions* tous les jours, principalement parce que son frigidaire est de petite dimension, mais aussi pour avoir des produits bien frais; en outre, naturellement, elle veut rester au courant des derniers commérages. L'Américaine, par contre, fait son marché* une fois par semaine. En général, les Français font preuve d'une patience infinie au cours des différentes étapes de l'«opération courses», ce qui choque l'étranger. Il ne faut pas en déduire que les Français aiment faire la queue, c'est simplement qu'ils prennent plaisir à bavarder en attendant leur tour d'être servis. Pour eux, ce n'est pas une perte de temps, et ils trouvent cela tout naturel, même si le service laisse à désirer.

Le village français est devenu tellement animé qu'on ne le reconnaît plus. Le cliché du «petit coin tranquille» au village est désuet*. Il y a le va-et-vient constant des gens qui font leurs emplettes, le vacarme* des voitures, etc. Cette circulation est composée en partie des autobus scolaires. Autrefois, chaque petit village avait son école, composée parfois d'une classe unique où l'on enseignait tous les niveaux à la fois, du cours préparatoire à la classe de fin d'études. Ces écoles disparaissent. On a développé un système de ramassage des élèves — à l'instar* du système américain — et les enfants étudient dans un centre scolaire important qui dessert plusieurs villages. À quatre heures de l'après-midi, le village connaît une heure d'affluence presque aussi intense que celle des grandes villes. Un touriste français auquel on demandait ce qui l'avait le plus frappé à son arrivée aux États-Unis, a répondu:

Le calme. On a toujours l'impression, en France, que les Américains sont des gens surexcités, toujours pressés, qui vivent dans un tourbillon constant. Le mythe de l'Américain le présente en homme d'affaires, bien habillé, très occupé. On arrive dans de petites villes: tout y est calme, reposant. Tout le monde semble prendre son temps. Les Américains ont des voitures qui peuvent faire plus de cent soixante kilomètres à l'heure, mais ils ne font que du quatre-vingts. Quand je pars en voiture pour Paris, il faut que ça fonce. Il faut arriver le plus vite possible.

Et cet Américain «excité», on le voit, en short, en train de couper tranquillement son gazon.

D'antan: D'autrefois, des années précédentes.

Faire les commissions: Faire les courses, faire des emplettes.

Faire son marché: Acheter soi-même ses provisions.

Désuet: adj. Démodé, dépassé.

Le vacarme: n. m. Le bruit.

À l'instar de: loc. prép. À l'exemple de, à la manière de.

... et mentale

Si l'aspect physique du village est en train de changer, demandons-nous si son esprit se modifie aussi. L'esprit de comérage, si caractéristique du village, diminue; les gens montrent plus de réserve, voire[•] d'indifférence. La modernisation a amené au village la télévision qui, au stade actuel, fascine ses spectateurs. Ceux qui n'ont pas la chance de posséder un poste[•] vont chez le voisin. Alors qu'autrefois, pendant la veillée, on racontait toutes les histoires du village et que chacun devait à son tour intéresser l'auditoire, à présent tout le monde regarde les programmes de sport, de variétés ou de chansons. Les gens font moins de conversation, les contacts entre personnes se relâchent. Avant l'ère de la télévision, lorsque les villageois allaient au café, ils discutaient, jouaient à la belote[•], parlaient politique tout en prenant l'apéritif. De nos jours, ils s'asseyaient devant le «petit écran», un verre à la main. D'acteurs qu'ils étaient, ils sont devenus spectateurs. La télévision, invention moderne, n'a pas encore été «digérée» par les habitants du village au point où ils pourraient la regarder avec un certain détachement.

L'atmosphère change indéniablement. Il y a un véritable exode de la nouvelle génération vers Paris, le rêve d'or de toujours, ou vers d'autres grandes villes, pour échapper à l'atmosphère souvent étroite et étouffante du village, pour avoir une vie plus facile, un salaire au bout du mois et une pension vers la soixantaine. Les jeunes qui, cependant, restent au village, ne font plus partie de la classe paysanne traditionnelle. Être paysan de père en fils, faire les travaux ingrats, c'est presque fini. Les enfants de cultivateurs seront ou instituteurs — et ils jouiront d'un respect qu'on ne semble pas rencontrer dans les écoles des États-Unis — ou fonctionnaires. S'ils cultivent la terre, ce n'est pas parce qu'ils appartiennent à une classe sociale déterminée, mais plutôt par profession. Ils auront reçu une formation intensive dans les centres d'enseignement professionnel, et posséderont un C.A.P. (certificat d'aptitude professionnelle) agricole et un B.E.A. (brevet élémentaire agricole). Ils feront usage des dernières techniques modernes.

La terre: comparaison culturelle

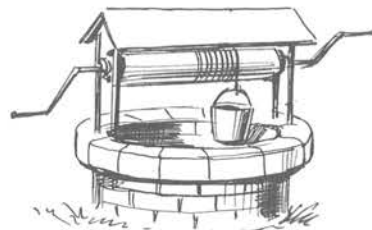
Il est intéressant de comparer une ferme française à une ferme américaine. Cette comparaison, dans la grande majorité des cas, tourne à l'avantage de la ferme d'outre-Atlantique, où l'on jouit d'un grand confort, d'une vie facile, même opulente. La plupart des exploitations ont l'électricité, l'eau courante chaude et froide, un système de chauffage central, la télévision et au moins une voiture. Dans bien des villages de France, il faut encore aller puiser l'eau au puits[•], et la vie en général y est beaucoup moins aisée.

Voire: adv. Et même.

Un poste: n. m. Ici: un appareil.

La belote: n. f. Jeu de cartes.

Un puits: n. m.



La vie de l'agriculteur américain — le paysan en tant que rang social n'existe pas aux États-Unis — est bien simplifiée comparée à celle du cultivateur français. Il est aidé par de nombreux outils électriques et mécaniques qui, non seulement lui facilitent le travail, mais lui permettent d'avoir ainsi plus de loisirs. Citons l'exemple d'un agriculteur américain qui était également agent d'assurances agricoles et qui, le soir venu, se chargeait de l'entretien de la gare. Il vivait à l'aise et dans le confort, et s'adonnait à de nombreuses occupations de tous genres.

Le paysan français, par contre, ne peut pas se permettre d'acquérir les appareils et les machines agricoles utilisés par l'agriculteur américain. Il les loue pour travailler son lopin de terre. • En outre, les champs morcelés qu'il doit exploiter ne permettent pas toujours l'usage de ces appareils; nous ne sommes pas aux États-Unis, pays de vastes étendues. Le paysan français n'a pas assez d'espace pour manœuvrer ces machines. Bien que le morcellement du sol remonte au-delà de l'Empire romain, c'est à l'époque de la Révolution que l'on répartit la terre par souci de démocratisation. Cette répartition ne permettant pas de culture extensive, le gouvernement actuel préconise une politique de remembrement, c'est-à-dire de regroupement de tous les lopins de terre. Les petits propriétaires représentent soixante-dix pour cent des cultivateurs de France. Les grands propriétaires, dont l'entreprise s'apparente à l'entreprise industrielle, sont moins nombreux, mais ils possèdent soixante pour cent des terres.

Les agriculteurs américains et français ont une attitude différente à l'égard de la terre. Le paysan français est très près du sol. Des liens solides et un rapport étroit l'y attachent, peut-être à cause du niveau de vie peu élevé du paysan. Bien des auteurs français ont parlé de cet attachement parfois même exclusif du Français à sa terre. Au dix-neuvième siècle, Michelet écrit:

Si nous voulons connaître la pensée intime, la passion du paysan de France, cela est fort aisé. Promenons-nous le dimanche dans la campagne, suivons-le. Le voilà qui s'en va là-bas devant nous. Il est deux heures; sa femme est à vêpres; il est endimanché; je réponds qu'il va voir sa maîtresse. Quelle maîtresse? Sa terre.

Le Français apprécie la terre pour sa beauté, sa force, son ingratitude même. Il existe entre l'homme et sa terre un rapport qui englobe tout l'être: le cœur, l'esprit et le corps. Lorsque nous lisons *Thérèse Desqueyroux*, de Mauriac, on sent l'attachement presque animal qu'elle a pour ses Landes. Elle sent vivre les pins, elle les comprend, elle partage leur vie.

Un lopin de terre: Un terrain de très petite superficie.



Dans *Les Raisins de la colère*, de John Steinbeck, par contre, les paysans qui doivent quitter leurs fermes le font certes à regret, mais la peine qu'ils éprouvent n'est pas si poignante, parce qu'ils sont attachés à la terre en général et non pas à un lopin de terre en particulier. Dans ce sens-là, cette séparation est plus raisonnée qu'émotive. Le rapport de l'agriculteur américain avec sa terre semble plus détaché. Est-ce parce que l'idéal de la frontière, le mouvement vers l'ouest, a créé une société plus mobile, qui n'attache pas tant de valeur à la terre qu'elle habite? Toujours est-il que l'Américain considère sa terre comme un moyen de vivre plutôt que comme une fin en elle-même. Il l'apprécie pour ce qu'elle produit plutôt que pour ce qu'elle est. À la fin du roman de Steinbeck, il y a une scène frappante. C'est la famine. Tout le monde est à bout de force, et l'on voit la jeune Rose O'Sharon, qui vient de perdre son bébé, allaiter un vieillard édenté, presque innocent, d'une innocence qui rappelle celle de l'enfance. On pourrait dire que c'est là le symbole de la mère-nature qui nourrit ses enfants. L'attachement de l'agriculteur américain à la terre est plus une question de subsistance matérielle que de sentiments.

Chez le paysan français, il y a presque personnification de la terre. Il en parle souvent comme d'une femme et la tient pour capricieuse comme l'est celle-ci. À mesure que les générations se succèdent, cet attachement au sol décroît. Les jeunes ne veulent plus de cette vie pénible et de ce travail ingrat. Ils rêvent de devenir fonctionnaires ou commerçants et de ne plus dépendre du bon vouloir de la nature. Le vieux paysan n'aime pas abandonner sa ferme, et son sentiment de propriété est très fort. *Le Nœud de vipères*, de François Mauriac, traduit très bien cette attitude. Les enfants de la famille, pressés d'hériter, essaient de soustraire la propriété à la gestion du vieux père, et, jusqu'à sa mort, ce sera la cause d'une opposition constante entre le père et les enfants.

En France, bien des choses ont changé pendant les vingt dernières années. Le monde extérieur envahit le monde rural. Le problème de l'électricité a été résolu. Plus de quatre-vingts pour cent des agriculteurs lisent un quotidien*. Presque tous ont la radio. Bien des fermiers possèdent une voiture ou une camionnette et vont, les jours de foire et de marché, vendre eux-mêmes les produits de leur ferme. Les jeunes qui restent au village sont tout aussi consacrés à la terre que leurs aînés et, soucieux de progresser, ils adoptent les nouvelles techniques scientifiques. Les paysans français évoluent. Ils commencent à voyager, ils prennent des vacances pour se délasser*, ils entrent de plus en plus en contact avec le monde. L'isolement qui fut longtemps le leur est définitivement du passé.

Un quotidien: n. m. Un journal qui paraît chaque jour.

Se délasser: v. pr. Se reposer, se distraire.

QUESTIONS

1. Comment la chanson «Brave Margot» de Georges Brassens illustre-t-elle l'esprit du village et des villageois?
2. Donnez une description physique du village français. En quoi est-il différent du village de votre pays.
3. Quelle est la structure sociale du village? Donnez des exemples concrets qui pourraient illustrer cette structure.
4. Décrivez brièvement les traits caractéristiques des villageois.
5. Décrivez une foire et expliquez pourquoi elle est un facteur important de la vie au village. Quelles sont les institutions ou les cérémonies qui attirent tous les villageois? Comment l'esprit gaulois et taquin du villageois se manifeste-t-il lors de ces événements?
6. Que signifie «bricolage»? Contrastez le bricolage des Français et des Américains. À votre avis, quelles sont les raisons de cette différence?
7. Pourquoi est-ce que le Français préfère un petit jardin potager plutôt qu'une jolie pelouse?
8. Quelles sont les raisons de l'éclatement physique du village? Donnez aussi des exemples de la modernisation de la vie au village.
9. En quoi la modernisation a-t-elle changé le caractère des villageois?
10. En quoi le jeune villageois diffère-t-il de son père, de ses aïeux?
11. Comparez la vie rurale en France à celle des États-Unis.



H. A. Bouraoui

BRASSENS, Georges. «Brave Margot». *Georges Brassens*, présentation par Alphonse Bonnafé. Collection «Poètes d'aujourd'hui», n° 99, Éditions Pierre Seghers, 1963, pp. 73-75.

DANINOS, Pierre. *Les Carnets du major Thompson*. Le Livre de poche.

MICHELET, Jules. *Le Peuple*. Extrait reproduit par Collette Brichant dans *Perspectives sur la civilisation française*. New York: American Book Co., 1965, pp. 86-87 (livre 3).

WYLIE, Laurence. *Village en Vaucluse*. Cambridge: The Riverside Press.

Lectures suggérées

MAURIAC, François. *Le Nœud de vipères*. Le Livre de poche, Grasset.

MAURIAC, François. *Thérèse Desqueyroux*. Le Livre de poche, Grasset.

STEINBECK, John. *The Grapes of Wrath*. New York: Viking Press, 1961.

VILLON, François. «Ballade de la Grosse Margot». *The Complete Works of François Villon*. Translated, with a biography and notes by Anthony Bonner. New York: Bantam Books, 1960.



H. A. Bouraoui

Un marché de village.

LE MÉDIÉVAL COMMUNAUTAIRE

*De la chanson à la ballade
ou de la foi du charbonnier
à l'esprit critique*

Chapitre **XX**

| | | |
|--|-----|--|
| LA VIE FÉODALE: NOTION D'INÉGALITÉ | 97 | |
| | 98 | Le paysan: base du système féodal |
| | 99 | Vassal et suzerain: obligations et amusements |
| | 100 | Mode de vie de la classe dirigeante |
| | 102 | Du paganisme au christianisme: une monarchie naissante |
| | 103 | Rôle de l'Église |
| LA VIE INTELLECTUELLE AU MOYEN ÂGE | 104 | |
| | 105 | Naissance de l'esprit satirique français |
| | 106 | Tendances lyriques claires et obscures |
| | 106 | L'art: leçon visuelle parlante au Moyen Âge |
| | 109 | Le théâtre: divertissement populaire |
| LA CHANSON DE ROLAND: SYNTHÈSE DES VALEURS MÉDIÉVALES | 110 | |
| | 112 | Courage ou peur du qu'en-dira-t-on? |
| | 113 | La douce France: fidélité et nationalisme |
| | 115 | L'histoire de France: variantes perpétuelles |
| LA «BALLADE POUR PRIER NOSTRE-DAME»: VERS UN ESPRIT NOUVEAU | 117 | |



LE MÉDIÉVAL COMMUNAUTAIRE

De la chanson à la ballade ou de la foi du charbonnier à l'esprit critique

Considérons à présent la dimension historique, afin de définir les valeurs propres à une certaine époque et examiner dans quelle mesure elles révèlent et expliquent le tempérament français d'autrefois et d'aujourd'hui. Comme il est impossible d'étudier ici en profondeur toute l'histoire de France, nous nous sommes limités simplement à deux époques clés, le Moyen Âge et le siècle classique, afin d'en dégager des constantes de l'esprit français.

Nous n'allons pas présenter l'esprit médiéval en lui-même, mais plutôt dégager de cet esprit des notions qui, à notre avis, se retrouvent dans la mentalité française de nos jours. Nous voulons établir ainsi un pont entre passé et présent. Nous ne ferons pas une étude complète de l'époque médiévale, mais nous mettrons en lumière certaines notions clés qui sont à l'origine de traits nationaux français. C'est cette dialectique entre passé et présent, présent et passé, qui nous permettra d'apprécier à sa juste valeur ce jeu constant de notions culturelles qui changent, évoluent, disparaissent et reviennent.

LA VIE FÉODALE: NOTION D'INÉGALITÉ

Si l'on se permet une grosse généralité, on peut dire que la vie féodale est surtout basée sur la notion d'inégalité, qui va se perpétuer jusqu'à la Révolution française, événement qui va transformer la société. Cette transformation est symbolisée par le drapeau tricolore et la devise «Liberté, Égalité, Fraternité». Cette inégalité de l'époque féodale se métamorphose et devient la notion d'égalité; celle d'esclavage, de servage, devient la notion de liberté. L'inégalité était, bien entendu, dans l'ordre normal des choses pour les gens du Moyen Âge, qui trouvaient cette situation toute naturelle. Il n'en reste pas moins qu'au vingtième siècle, cette inégalité apparaît comme une injustice sociale. Mais, pour comprendre la source de cette injustice et de cette inégalité, il faut remonter jusqu'à son origine médiévale.

Quand nous parlons d'inégalité, nous nous référons à la rigidité des classes sociales. D'après Paul Antoine, dans *Schémas d'histoire de la civilisation française*, il y a d'abord le clergé, les clercs*, qui passent leur vie à prier; les nobles, qui passent leur vie à se battre et qui assurent la défense du pays; et la

Un clerc: n. m. À l'origine, un ecclésiastique qui a reçu la tonsure. Ensuite ce terme désigne une personne instruite qui savait écrire et en faisait métier.

classe servile, qui passe sa vie à travailler afin de pourvoir à tous les besoins de la population entière. C'est cette classe-là qui a formé le Tiers État d'avant la Révolution. Depuis 1789, et surtout de nos jours, les classes ne sont plus si rigoureusement définies, et il est à présent possible de passer d'une classe à l'autre sans trop de difficulté. La mobilité interchangeable des classes est de nos jours fondée sur une autre échelle de valeurs, à savoir, le niveau financier et intellectuel, et non plus sur l'accident de la naissance.

Le paysan: base du système féodal

Les paysans formaient la troisième classe de cette société médiévale. Ces paysans, ou *vilains*, vivaient de la terre et en tiraient tout — leur nourriture, leurs plaisirs, leurs joies. La culture du sol était basée sur la rotation triennale: on cultive la terre pendant deux ans et on la laisse se reposer pendant la troisième année; elle est alors appelée *terre en jachère* et sert de pâturage pour les troupeaux de la commune. Les paysans — et cela reste vrai pour ceux d'aujourd'hui également — sont pour ainsi dire soumis à la nature. C'est elle qui, par le lever et le coucher du soleil, leur dicte le début et la fin de leur journée de travail.

Dans la classe paysanne, on distingue deux sortes de paysans: le paysan libre et le serf. Le paysan libre peut changer de commune, aller d'une propriété à l'autre. Il peut se marier quand il veut et avec qui il veut; il peut laisser tout ce qu'il possède à sa progéniture. Le serf, par contre, est un esclave et descend en ligne directe de ces hommes que les Gallo-Romains appelaient *servi*. Le serf est attaché à la terre qu'il travaille non seulement par des liens sentimentaux mais aussi par des liens légaux. Il ne peut l'abandonner sans la permission de son maître. Au fait, il n'a même pas la liberté individuelle de se marier sans l'accord de son seigneur. Il a cependant la possibilité de «racheter» sa servitude, lui et ses enfants devenant ainsi «hommes libres» à part entière. Avec l'appauvrissement des seigneurs, les achats se sont multipliés. Mentionnons aussi le cas du paysan propriétaire d'un *alleu*, c'est-à-dire d'une propriété héréditaire exempte de toute redevance*. Le seigneur perçoit seulement un droit sur le moulin, le four, etc., dans la mesure où ceux-ci lui appartiennent. Ces paysans-là sont souvent à l'origine de la bourgeoisie foncière*. Tout paysan (exception faite du paysan alleutier) a de nombreuses obligations vis-à-vis de son seigneur. La liste en est longue et nous ne citerons que les plus importantes. Il doit tout d'abord payer le *cens*, qui est une imposition proportionnée au rendement de la terre qu'il cultive. Il lui verse* aussi la *taille*, qui est un «impôt personnel», fixé d'avance pour les paysans libres, mais qui varie souvent pour le serf. Le serf

Une redevance: n. f. Une dette, une rente qu'on doit acquitter à des dates fixes.

Foncier: adj. Ici: qui possède une terre.

Verser: v. t. Ici: payer.

est «taillable à merci*» et dépend donc du bon vouloir de son suzerain.

Vassal et suzerain: obligations et amusements

Il ne faut pas oublier que la société médiévale est une «société pyramidale». Les serfs n'en font pas partie; ils ont exactement la même condition juridique que les esclaves de l'Antiquité. Dans le cadre de cette société, chacun est le vassal de quelqu'un, sauf le roi de France qui se trouve au sommet de la pyramide. Le simple paysan, pourvu qu'il ne soit pas serf, est vassal du propriétaire de la terre qu'il travaille; l'alleu-tier est vassal direct du roi de France.

Quels sont les rapports entre vassal et suzerain? Le vassal doit faire les *corvées*, c'est-à-dire différents travaux dans les propriétés du seigneur. Ce droit est codifié: il y a un nombre déterminé de jours par an pour faire telle ou telle tâche. Chaque journée de travail a son correspondant en argent, et il est possible de «racheter» ses corvées. Cela se pratique de plus en plus à mesure que le Moyen Âge avance et que la noblesse s'appauvrit. De nos jours, l'expression «faire une corvée» exprime l'idée d'un travail désagréable, qui n'est ni payé ni rentable. Cette expression a donc un contexte historique très ancien qui remonte jusqu'au Moyen Âge. Le vassal doit également à son suzerain «aide et conseil»: aide sous forme de cadeaux lors d'un mariage ou d'un départ en croisade et conseil chaque fois que c'est nécessaire. Aide et conseil sont réversibles. Le vassal les doit à son suzerain tout comme le suzerain les doit à son vassal, en temps de guerre comme en temps de paix.

Le vassal doit encore à son suzerain «foi* et hommage*», qui ne se pratique qu'entre seigneurs (le paysan ne prête pas hommage au seigneur dont il dépend). En vertu de ce droit, le vassal doit non seulement rester toute sa vie fidèle à son suzerain, combattre à ses côtés, mais aussi fournir le logement nécessaire au seigneur et à toute sa suite* à chaque occasion qui se présente. En échange, le suzerain est obligé de protéger son vassal en temps de guerre.

Lorsqu'on analyse le mode de vie dans le système féodal, on se rend compte qu'il est caractérisé par deux tendances distinctes: le faible a besoin d'être protégé; le fort a besoin d'être nourri. Le seigneur, représentant la force dominante, mène une vie active: il commande, protège, en un mot gouverne son monde. Mais il ne pouvait survivre sans l'apport, la contribution, des faibles qu'étaient les paysans. Ces derniers lui fournissaient tout ce dont il avait besoin. Ainsi, le seigneur passait sa vie à faire la guerre, à combattre dans les tournois, tandis que le

La merci: n. f. La pitié, la grâce, la miséricorde.
— *À merci* (loc. adv.): à volonté, à discrétion.
— *Être à la merci de:* être sous la dépendance de.
Ne pas confondre avec *merci* (n. m.), parole de remerciement.

La foi: n. f. Ici: fidélité, loyauté.

L'hommage: n. m. La cérémonie féodale au cours de laquelle le vassal se déclarait l'homme de son suzerain. — *Rendre hommage à quelqu'un:* reconnaître publiquement une action ou une chose que cette personne a faite. — *Mes hommages:* mes respects, mes salutations.

Une suite: n. f.
L'ensemble des personnes qui accompagnent un personnage important pour le servir ou lui faire honneur.

paysan travaillait dur pour payer ses impôts. Dans le cadre de ce système, il arrive souvent que le seigneur soit plus puissant que le roi. Celui-ci est considéré par tous comme le premier seigneur; ceci est toujours indiscuté, la royauté étant de droit divin. Cependant, le roi ne gouverne pas le royaume mais seulement sa propre seigneurie, qui fut pendant longtemps l'Ile-de-France. La féodalité a empêché l'unification de gouvernement, mais en fait elle a protégé l'unité du royaume en ce sens que toute la pyramide féodale aboutit au roi.

Le régime économique sous la féodalité vise à satisfaire tous les besoins de la consommation locale. C'est un régime «domanial»: le domaine est l'unité de mesure politique, juridique, économique. Le chef du domaine est, dans sa seigneurie, représentant théorique du roi et reconnaît celui-ci pour son seigneur; mais en fait il gouverne sa seigneurie en maître absolu et toute seigneurie peut être considérée comme principauté autonome. Il en résulte entre autres qu'elle a sa propre indépendance économique. Ce régime a laissé des traces durables dans le caractère national français: il existe une «peur de manquer» qui engendre l'esprit de stockage, l'esprit d'économie poussé parfois jusqu'à l'avarice. Une autre manifestation de ce trait est la pratique généralisée et encore bien vivante de la polyculture.

Mode de vie de la classe dirigeante

Comment vivait le seigneur? Il vivait dans un château fort, il s'y sentait bien gardé, en sécurité. C'est dans son château qu'il exerce tous ses pouvoirs, en particulier celui de justicier. À mesure que l'art de la guerre se perfectionne, la fortification des châteaux devient de plus en plus nécessaire. Ils sont construits plus solidement; les palissades deviennent de hautes murailles et on munit les portes du château de ponts-levis. Le donjon est une grande et large tour qui contient la chapelle et les appartements du seigneur. L'habitation est faite en principe d'une grande salle commune, où l'on mange, dort et fait la cuisine. Ce système de logement est valable pour le noble aussi bien que pour le paysan. En bas, il y avait des prisons souterraines, qu'on appelle *oubliettes*; c'est là qu'on «oubliait» et laissait périr les prisonniers. En haut de la tour ou sur la muraille, il y a l'échauguette (mot qui dérive de *guetter*), place de la sentinelle qui garde le château.

Les repas étaient très importants et constitués surtout de gibier à la table du seigneur. Il est le seul de sa seigneurie à jouir librement du droit de pêche et de chasse. Tous doivent payer une redevance pour pouvoir chasser et pêcher dans son domaine. Le paysan, par conséquent, se nourrit surtout d'orge,

d'avoine, de millet. On mangeait avec les doigts. La scène du repas dans *Tom Jones*, quoiqu'elle ait lieu au dix-huitième siècle, nous donne une idée de ce qu'était un repas médiéval. Après les repas, des musiciens et des jongleurs divertissaient parfois les convives. C'est à la suite de ces repas que l'on récitait souvent des poèmes bien connus. Chacune des trois classes avait son art caractéristique: pour l'Église, c'était le théâtre; pour les nobles, c'étaient la chanson de geste et le roman courtois; dans la bourgeoisie naissante, c'était le fabliau. Il faut aussi préciser que chaque genre littéraire traduisait et reflétait les préoccupations de ces classes sociales.

C'est dans le cadre de la féodalité que se développe peu à peu la notion de chevalerie. Au départ, le chevalier était un vassal qui s'était distingué pendant la guerre. D'habitude, le jeune seigneur, à dix-huit ans, est adoubé chevalier. Il passait la nuit qui précédait cette cérémonie à prier. Ensuite, au cours de la messe, l'écuyer reçoit son épée, bénie par le célébrant, et prête hommage à son seigneur. Souvent, celui-ci lui donne en fief une terre et lui remet alors un objet symbolisant cette passation de pouvoir. Le don d'un fief s'accompagne d'une sorte de contrat oral, le suzerain précisant les obligations et les devoirs du vassal.

Signalons que la noblesse ne devient une «caste» qu'aux environs du treizième siècle. Jusque là, un noble est un écuyer adoubé chevalier, un écuyer étant quelqu'un qui peut se permettre l'équipement nécessaire et qui est accepté à la cour d'un seigneur, où il fait l'apprentissage de la vie militaire. Ainsi, on trouve des fils de nobles simplement appelés écuyers: ils ne font pas partie de la noblesse, leur famille étant trop appauvrie pour faire face aux frais d'équipement, d'entretien et d'adoubement. D'un autre côté, il n'était pas impossible au jeune paysan, grandi avec le fils du seigneur, pris en amitié par celui-ci et reconnu digne d'entrer en chevalerie, d'être adoubé. À mesure que le Moyen Âge avance, les cas se font plus rares. Mais ce n'est vraiment qu'à la disparition de la chevalerie que la noblesse se ferme aux nouveaux venus.

La vie du chevalier se passait dans les tournois, la chasse, la guerre. L'Église intervient et tente de créer des obstacles spirituels afin de limiter le plus possible les guerres. Elle institue cette paix appelée «trêve de Dieu», interdisant tout acte de violence ou d'hostilité du mercredi soir au lundi matin. L'Église s'efforce d'augmenter le nombre des jours de trêve, pour limiter les dégâts et augmenter les périodes de paix. Il faut préciser que l'Église a pu jouer son rôle de «pacificatrice» parce que c'était la seule force unifiée et organisée face à l'émiettement féodal.



Du paganisme au christianisme: une monarchie naissante

La royauté limite la puissance des seigneurs. À mesure que le gouvernement central se renforce, la féodalité s'affaiblit, perd sa raison d'être et disparaît. Au cinquième siècle, on peut distinguer la naissance d'une monarchie forte, soutenue par l'Église. Clovis, roi franc, naquit en 466. Il fut vainqueur des Romains à Soissons en 486. Ami des évêques* chrétiens, il avait épousé Clotilde, princesse chrétienne. Clovis, qui se voyait sur le point de perdre une bataille, fit un vœu*, sorte de transaction politique: si le Dieu chrétien lui accordait la victoire, il se convertirait. Il sort victorieux de la bataille et se convertit tout de suite au christianisme. Il est alors baptisé par saint Rémi à Reims en 496. Cette conversion donna pour ainsi dire le coup de pouce* à la conversion du peuple, ce qui favorisa l'unification du nouveau royaume. Ainsi, Clovis devient le fondateur de la monarchie française.

Grégoire de Tours, dans sa version de la conversion, affirme que le jeune Clovis penchait déjà vers le christianisme. Dans le butin* de la guerre de Soissons, se trouvait un vase sacré. Il semble qu'un évêque ait demandé à Clovis ce seul objet pieux comme unique requête. Clovis est tout disposé à lui accorder cette grâce: «Si le sort me donne ce vase, je ferai ce que l'évêque désire.» Il s'adresse ensuite à ses soldats et leur demande le vase. Les guerriers les plus sensés répondirent: «Glorieux roi, tout ce qui est ici est à toi; nous sommes soumis à ta volonté. Fais ce qui te plaît, car personne n'est assez fort pour te résister.» Mais un guerrier jaloux dit à Clovis: «Tu ne recevras ici que ce que le sort t'attribuera» et de sa hache* il fend* le vase. Grégoire nous dit que Clovis «garda une secrète colère au fond de son cœur». Une année plus tard, lorsque les guerriers se trouvent au champ de Mars*, il dit à celui qui a fendu le vase: «Personne n'a des armes aussi mal entretenues que les tiennes.» En disant ces mots, il lui arrache sa hache et la jette à terre. Comme le guerrier se penche pour la ramasser, Clovis lui fend le crâne: «Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons.» Et Grégoire ajoute: «L'ayant tué, il congédia* les autres guerriers après leur avoir inspiré de cette façon une grande crainte.»

Cet épisode est très significatif. On peut dire que c'est un des premiers signes de l'établissement du pouvoir absolu du roi en France. Clovis n'a-t-il pas fendu le crâne de celui qui osait s'opposer à lui? On ne refuse rien à son roi, car il est le Lieutenant de Dieu, celui qui gouverne le pays au nom de Dieu après en avoir reçu mandat par l'intermédiaire de l'Église (de là découle l'importance de la cérémonie du couronnement.) Cette anecdote révèle ainsi le commencement de l'emprise de l'Église sur les gouvernants et leur pouvoir temporel. Avec Clovis, le paganisme disparaît. Le royaume franc devient chré-

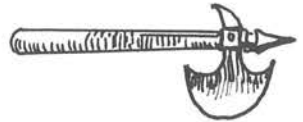
Un évêque: n. m.
Dignitaire de l'Église.

Un vœu: n. m. Une promesse d'accomplir un acte si le saint ou la divinité à laquelle on s'adresse accorde ce que l'on souhaite.

Donner un coup de pouce: (fam.) Aider, favoriser, contribuer à.

Le butin: n. m. Les biens de l'ennemi que les vainqueurs s'approprient. Par extension, le produit d'un vol, d'un pillage.

Une hache: n. f.



Fendre: v. t. Couper dans le sens de la longueur. — *Geler à pierre fendre:* geler très fort, ce qui fend réellement les pierres quand l'eau les a pénétrées. — *Fendre le cœur:* éveiller la pitié, la compassion.

Le champ de Mars: Chez les Francs, ce terme désigne l'assemblée au cours de laquelle le roi expose son plan de campagne, passe les guerriers en revue, etc.

Congédier: v. t. Ici: indiquer à quelqu'un de se retirer. Également: renvoyer. — *Mme Martin n'a pas congédié sa bonne parce qu'il est difficile d'en trouver à Paris.*

rien, car non seulement le roi se convertit, mais avec lui nombre de ses guerriers. La phrase que l'évêque prononce lors du baptême de Clovis est significative: «Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré», c'est-à-dire, adore ce Dieu que tu méprisais, dans cette église qu'autrefois tu aurais pillée et brûlée, et brûle les idoles que tu adorais. En courbant la tête, Clovis reconnaît l'autorité suprême de l'Église. C'est le rappel que le roi, en tant que chrétien, est soumis à la juridiction religieuse de l'Église. C'est un changement radical que demande l'évêque. Ces paroles sont devenues célèbres en France et signifient: «Réforme-toi, change de sentiment, d'attitude.»

Cette anecdote nous amène à citer une plaisanterie que l'on raconte souvent en France. Un instituteur est en train de faire une leçon sur l'histoire de France et reçoit alors la visite de l'inspecteur de l'enseignement primaire. L'instituteur demande aux élèves: «Qui a cassé le vase de Soissons?» Pas de réponse. Un des élèves interrogés finalement répond, confus: «M'sieur, c'est pas moi!» Le maître, gêné, regarde l'inspecteur, au fond de la classe, et l'inspecteur de répondre: «Moi non plus!» C'est là un exemple culturel assez amusant, qui laisse entendre que même l'inspecteur n'est pas très sûr des faits de l'histoire de France.

Les rois capétiens, dont le premier fut Hugues Capet, travaillèrent pour unifier le pays et lui donner une véritable unité politique. L'individualisme égoïste du seigneur capitule et disparaît, et c'est l'esprit d'unité représenté par un roi fort qui triomphe. Les historiens remarquent que lorsque le dernier Capétien direct meurt, en 1328, le roi de France est maître absolu d'une partie du royaume. Cette notion de royauté absolue se prolonge jusqu'au dix-septième siècle, où elle atteint son apogée sous le régime de Louis XIV.

Rôle de l'Église

Le Moyen Âge est secoué par de grands conflits moraux qui l'animent d'une vie intense. C'est une époque de foi^o, et l'intelligence est subordonnée à la foi. Plus tard, l'humanisme va s'efforcer de renverser ce rapport et voudra fonder la foi sur l'intelligence. Au début donc, la foi est aveugle, puis la conception humaine tente de démontrer que foi et raison ne sont pas incompatibles. L'Église, pendant l'époque féodale, s'efforce d'humaniser la société. Mais, contradiction flagrante, c'est précisément cette même Église qui pousse les chevaliers aux croisades, qui furent parfois des guerres beaucoup plus atroces que celles que se livraient les seigneurs du royaume de France.



La foi: n. f. Ici: la croyance aux dogmes de la religion. — La foi du charbonnier: croyance aveugle et non réfléchie. — Être digne de foi: être digne de confiance.

Au Moyen Âge, l'Église est tellement incorporée dans la vie quotidienne que tous les actes convergent vers elle d'une manière ou d'une autre. Elle régissait non seulement les événements importants dans la vie de tout homme — naissance, mariage, mort — mais pénétrait dans tous les domaines. Et si le soleil était le réveil-matin des habitants de la campagne, dans les villes c'étaient les cloches de l'Église qui remplissaient cette fonction, plus exactement les matines*. Quand elles sonnaient, à trois heures du matin, les clercs se levaient, ce qui est à l'origine de la chanson enfantine bien connue:

Frère Jacques, frère Jacques
Dormez-vous? Dormez-vous?
Sonnez les matines, sonnez les matines.

LA VIE INTELLECTUELLE AU MOYEN ÂGE

Quand on mentionne le Moyen Âge, on a tendance à imaginer une époque sombre et ténébreuse. Et en fait, la vie matérielle était désastreuse. Les gens vivaient dans une atmosphère générale d'insécurité. Celle-ci était causée, d'une part, par les guerres interminables; d'autre part, elle était le résultat d'un mode de vie instable et précaire, soumis aux caprices des seigneurs aussi bien que de la nature. Les inondations, la sécheresse, ont des conséquences désastreuses sur les récoltes et, par conséquent, sur la vie quotidienne. Les conditions hygiéniques étaient déplorable: les épidémies sévissaient*, aggravées par la famine et la misère. C'est pour se consoler d'un présent parfois désespérant qu'à cette époque les gens se réfugiaient dans une intense activité artistique, intellectuelle et religieuse, créant ainsi une vision sublimée du monde. C'était par ce seul moyen qu'ils pouvaient vraiment échapper à une réalité intenable*. À cause de cette existence dure et misérable, la vie de l'au-delà*, du paradis et de l'enfer, prenait à leurs yeux une réalité concrète et indiscutable. Comme ils étaient sûrs de l'immortalité de l'âme et de l'existence de l'au-delà, les gens du Moyen Âge considéraient leurs souffrances comme transitoires.

C'est surtout vers le douzième et le treizième siècles que fleurit la construction des cathédrales, engendrant un esprit d'unité religieuse qui poussera les nobles jusqu'aux croisades. C'est aussi l'époque qui voit la naissance de la Sorbonne (1257), dont le rayonnement va s'étendre sur toute l'Europe d'alors. C'est une ère de ferveur, de foi, de poésie épique et de roman. Tout y est pénétré de mystère, de surnaturel, d'enchantement. Mais c'est aussi une époque où l'homme se soumet et accepte son sort comme une fatalité contre laquelle il ne songe pas à réagir.

Les matines: n. f. pl. La première partie de l'office divin, dite avant que le jour ne se lève.

Sévir: v. i. Punir sévèrement. (fig.) Se faire sentir vivement, exercer des ravages.

Intenable: adj. Insupportable, intolérable.

L'au-delà: n. m. La vie future, l'autre monde.

Naissance de l'esprit satirique français

L'esprit satirique commence déjà à se manifester. Cet esprit est une des conséquences de la guerre de Cent Ans (1337-1453), qui a vu la défaite de la chevalerie et qui a causé le déclin de la littérature épique et idéaliste du roman courtois. La littérature bourgeoise apparaît à son tour, donnant naissance à la littérature satirique, aux fabliaux*, aux contes et aux récits. L'esprit gaulois est déjà bien vivant dans le *Roman de Renart*, qui semble être, selon le critique Émile Mireaux, une parodie du système féodal. Les personnages du *Roman de Renart* n'ont pas recours à la force, et la ruse devient l'élément primordial. Cette épopée animale se moque de la littérature chevaleresque. Loin d'être «le preux chevalier», Renart est, comme le dit Gustave Lanson, «le maître fourbe»*. Les valeurs chevaleresques sont remplacées par les valeurs bourgeoises, qui exploitent l'intrigue et la ruse au lieu de l'idéalisme. Molière illustre cet aspect dans *Le Bourgeois gentilhomme*, *Les Fourberies de Scapin*.

Dans le *Roman de la Rose*, au treizième siècle, on voit ce qu'André Mary appelle «la composition la plus célèbre et la plus curieuse de notre ancienne littérature». On y trouve deux pôles de la pensée médiévale: la philosophie de l'amour courtois, traitée par Guillaume de Lorris, que Mary appelle un «Pétrarque français», et une satire dirigée contre toutes les tendances de l'époque par Jean de Meung, le «Dante français», qui a terminé le *Roman de la Rose*. Mais c'est un Dante tout à fait séculier car la partie écrite par Jean de Meung contient une attaque contre la tendance scolastique, contre la tyrannie spirituelle de l'Église et de l'Université, ainsi qu'une attaque contre les femmes et les données de l'amour courtois.

L'amour courtois s'inscrit dans le cadre du système féodal. Ainsi, l'Amour, personnage allégorique, s'adresse au narrateur un peu naïf de Guillaume de Lorris comme à son «vassal», et déclare: «Je prends mes hommes parmi ceux qui sont nobles et courtois (...) C'est un fardeau que de me servir, mais l'honneur t'en sera plus grand que la peine.»

Jean de Meung, au contraire, est le prédécesseur de Rabelais. Il se moque immédiatement de son héros, qui est amoureux parce que «Je n'eus pas un grain de bon sens.» Son portrait du narrateur, le «Je» du roman, est aussi un moyen de se moquer du raisonnement scolastique, car il n'y comprend rien: «Il y a tant d'antithèses dans ma leçon que je n'y puis rien entendre. Je pourrais bien la réciter par cœur, voire même l'enseigner aux autres, mais, pour moi, je n'en puis tirer aucun fruit.» Jean de Meung apporte une nouvelle note à la tradition du «débat d'amour»: il juxtapose l'exécration de la femme par le «Mal Marié» avec celle de l'homme par la «Vieille», annonçant

Un fabliau: n. m. Un conte populaire en vers.

Un maître fourbe: Quelqu'un de trompeur et de perfide par excellence.

la «Belle Heulmière» de François Villon. Le Mal Marié affirme: «La femme ne sera jamais si sage ni constante qu'un homme puisse être sûr de la tenir.» Et il ajoute: «Celui qui saurait bien s'y prendre aurait Pénélope elle-même.» La Vieille, au contraire, affirme que c'est l'esclavage dans lequel l'homme tient la femme qui la rend volage et coquette: «Les femmes sont nées libres, mais la loi les a soumises à certaines conditions qui leur ôtent leur liberté naturelle.» C'est à peu près la leçon de Voltaire ou de Rousseau, bien qu'ils ne traitent pas des femmes. Enfin, le «Faux-Semblant» présente un portrait tranchant de la corruption des ordres mendiants*. La Nature éclaire souvent la philosophie de Jean de Meung, comme elle le fait pour l'œuvre de Rabelais. En somme, la nature est la seule honnête femme: l'auteur est pour le mariage, la religion, la société, fondés sur la raison et la nature et non pas sur la force.

Tendances lyriques claires et obscures

Le lyrisme est un autre élément important de l'époque qu'on retrouve de nos jours. On peut dire d'une façon générale que, si l'on divise la France en deux en prenant la Loire pour ligne de démarcation, le Nord est le pays des poèmes épiques et le Sud le berceau des poèmes lyriques. Les *trouvères*, au nord de la Loire, et les *troubadours*, au sud, vont chanter de ville en ville, de château en château, en s'accompagnant d'un instrument appelé *vielle** de nombreux poèmes lyriques qui font aujourd'hui partie du folklore français.

On peut distinguer deux sortes de poésies: le *trobar clar*, qui est «l'expression claire des sentiments et des idées», et le *trobar clus*, qui en est «l'expression subtile et obscure». Ces deux tendances médiévales se perpétuent aux différentes époques de la vie poétique française. Le poésie de la Pléiade est dans la tradition du *trobar clar*. La préciosité, par contre, est réservée aux initiés d'un certain groupe: elle fait donc partie du domaine du *trobar clus*. La poésie claire, facilement compréhensible d'un Lamartine, d'un Victor Hugo, celle des romantiques en général, répète la tendance «clar», tandis que la poésie symbolique, hermétique, subtile, obscure d'un Mallarmé ou d'un Rimbaud continue la tradition «cluse». C'est avec Mallarmé que le *trobar clus* atteint son point culminant.

L'art: leçon visuelle parlante au Moyen Âge.

L'Église joue dans la société médiévale un rôle primordial. Elle essaie d'enseigner une leçon non seulement par les textes, par le prêche*, mais aussi et surtout par *l'image*. C'est par les arts, les sculptures et les vitraux en particulier que l'Église

Les ordres mendiants:

Ordres fondés ou réorganisés au 13^e siècle, qui ne vivaient que de la charité publique: les quatre premiers, et les plus importants, furent les Carmes, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins.

Une vielle: n. f. Instrument de musique du Moyen Âge.

Le prêche: n. m. Le sermon d'un ministre protestant. Ironiquement: un sermon, un discours en général.

transmet son message aux gens simples et illettrés. Comme le remarque Élie Faure dans *L'Esprit des formes*, les fondateurs de l'Église, et Jésus lui-même, ne font jamais appel aux images et idoles; mais «Le paradis et le mythe chrétiens étaient si réels et si beaux dans la candeur populaire, qu'elle devait faire appel aux formes, aux mouvements, aux couleurs, pour les glorifier.» C'est une leçon frappante qui va impressionner profondément le peuple. En l'an mille, les évêques réunis à Arles ont déclaré: «Ce que les âmes simples et illettrées ne peuvent connaître par l'écriture leur est enseigné dans l'Église.» Dans la «Ballade pour prier Notre-Dame», de François Villon, la mère du poète ne regarde-t-elle pas avec effroi* sur le vitrail* cet enfer où les «damnés sont boullus»? Cette image saisissante demeure à jamais gravée dans son esprit. C'est un enseignement clair et net, sans confusion. Si on insiste de nos jours sur l'importance de l'apport visuel dans l'enseignement de diverses matières, il faut se rendre compte que ce n'est pas une préoccupation nouvelle, mais qu'elle remonte bien loin.

D'après un article de *Réalités* qui analyse en détail les significations littérales et symboliques des vitraux du Moyen Âge, nous avons essayé de dégager les idées clés qui semblent y prédominer. Le clergé, par exemple, impose aux sculpteurs et aux verriers* différents thèmes et leur définit strictement leur tâche. Toutes les personnes qui sont représentées avec les pieds nus sont des anges ou des apôtres chargés d'une mission divine sur terre. Parmi les anges, le nombre d'ailes qu'on leur donne exprime la hiérarchie de leur nature et de leur fonction. Un ange ordinaire a deux ailes. Un chérubin en a six. Un archange a deux ailes et un glaive. Un séraphin, l'ange le plus haut placé dans la hiérarchie angélique, a six ailes et un glaive.

Tous les personnages représentés ont leurs caractéristiques personnelles, ce qui permet de les identifier facilement. La tradition veut que saint Jean apparaisse toujours sans barbe et que saint Paul soit chauve. Les animaux, autres figures allégoriques, illustrent et amplifient cet enseignement visuel. Il y a le lion de saint Marc, le veau de saint Luc, l'aigle de saint Jean. Ces animaux projettent une autre dimension allégorique, tel l'agneau qui représente la douceur, le veau qui représente la patience, le lion, la force. Chaque saint se reconnaît à ses attributs. Ainsi, sainte Barbe apparaît appuyée contre la tour où on l'a enfermée. La palme est l'attribut de tous les martyrs. L'enseignement que délivre l'Église ne se restreint pas au catéchisme, mais englobe diverses matières, diverses connaissances. Cela se voit très bien lorsqu'on analyse le contenu des vitraux. Diverses scènes révélatrices à cet égard y sont représentées: la Grammaire enseignant les enfants, la Musique frappant les cloches, etc.

Un effroi: n. m. Une peur, une crainte.

Un vitrail: n. m.



Un verrier: n. m. Celui qui fabrique des objets de verre, des vitraux.

L'artisanat était organisé en corporations, qui faisaient parfois des dons à l'église. C'est ainsi qu'on peut voir dans l'église de Notre-Dame de Semur-en-Auxois le don de la corporation des bouchers: c'est une verrière* représentant des bouchers, qui sont comme la signature du donateur. Dans la cathédrale de Reims un des vitraux illustre la fabrication du champagne. Ce vitrail a été offert par les vignerons champenois. C'est ainsi que tous les métiers, toutes les coutumes, toute la vie quotidienne est représentée et s'exprime dans l'église, qui est non seulement un lieu d'édification spirituelle, un lieu de prière, mais aussi un lieu d'hébergement, de refuge, de réunion et d'exposition. On y faisait même le marché. À Noël, on y dansait.

Ainsi, l'église synthétise toute l'essence de la vie médiévale. Chaque époque confère à cette essence sa propre tonalité et sa propre forme. À l'époque romane, les sujets de sculpture sont surtout tirés de l'Ancien Testament. À l'époque gothique, la prépondérance est donnée aux sujets tirés du Nouveau Testament. Avec l'évolution des thèmes, il y a évolution des formes. C'est ainsi que la représentation de Jésus-Christ subit des transformations à travers les âges. Comme le précise un article de *Réalités*:

Le Christ pré-roman est un jeune homme imberbe* assis dans la posture du sage antique (l'influence de la conquête romaine se fait encore sentir). La barbe ne lui sera attribuée qu'à l'ère carolingienne. Au XII^e siècle, il s'impose «en majesté». À partir du XIII^e, il désigne ses plaies* et il apparaît, debout, dans sa gloire. Au XV^e siècle seulement se dessine la figure du Christ «de pitié». L'examen d'un seul détail suffit à fournir des indices de datation: la tunique du Christ dans les crucifixions, par exemple. Tombe-t-elle jusqu'aux pieds, l'œuvre est antérieure au XIII^e siècle; du XIII^e au XV^e, la tunique a les dimensions d'un pagne; le linge noué autour des reins est plus tardif.

Ainsi, la cathédrale médiévale incarne à la fois le symbolisme religieux et la réalité quotidienne de l'époque. On remarque cependant à travers l'évolution des formes un mouvement vers la réalité. C'est le Christ tel qu'on l'a représenté dans les *pietà* dès le quatorzième siècle qui symbolise surtout la souffrance humaine. Comme le remarque Élie Faure, l'architecture naît d'une civilisation collective. Une fois que les efforts se tournent vers la sculpture, on passe à «une forme de civilisation individuelle»: «Quand les hommes croient en commun, ils bâtissent en commun. Si la sculpture naît, c'est que l'individu s'ébauche*.»

Une verrière: n. f. Un grand vitrail ou une fenêtre garnie de vitraux. Également: le toit vitré d'un grand hall.

Imberbe: adj. Qui n'a pas de barbe.

Une plaie: n. f. Une blessure.

S'ébaucher: v. pr. S'esquisser, apparaître.

Le théâtre: divertissement populaire

L'église est le centre de toutes les activités de la société médiévale. Toutes les activités commerciales, artistiques — les jeux et les danses — se déroulent autour de l'église. De nos jours encore, on peut voir les foires, les marchés, les fêtes populaires, les cirques et les théâtres ambulants s'installer à proximité de l'église. Ce dont il faut se souvenir, c'est que le théâtre est sorti de l'église. Les acteurs étaient tous mâles et comprenaient des prêtres. Quand le cortège des acteurs passait, on fermait vite boutique, on interrompait les affaires et on allait assister au spectacle. C'était ce caractère populaire du théâtre qui était à la base de la parfaite entente entre acteurs et public, faisant du spectacle une activité collective. Le théâtre est une leçon visuelle vivante au Moyen Âge. Il s'adresse à tous, alors que la poésie s'adresse plutôt aux gens cultivés de l'époque.

Comme pour le théâtre grec, le théâtre médiéval sérieux est un prolongement de la liturgie. Le drame est une représentation des événements de Noël, du jour des Rameaux, du Jeudi saint, etc., alors que la messe est une participation à ces mêmes événements par le moyen d'une cérémonie. Présentés d'abord dans l'église, ils se transportent sur le parvis* où ils sont mis en scène pour la foule. On distingue deux aspects de ce théâtre sérieux: le mystère et le miracle. Le *mystère* est en général une représentation d'un fait historique dont l'élément essentiel est la Passion du Christ, les souffrances du Fils de Dieu. Le quinzième siècle est «l'âge d'or» du théâtre religieux médiéval. *Le Mystère de la Passion*, d'Arnoul Gréban, au milieu du siècle, est le plus célèbre. Gustave Cohen le décrit ainsi: Dieu est «l'Univers prenant conscience de lui-même». Gréban, dramaturge de talent, était aussi organiste et maître de chapelle* de Notre-Dame. Il faisait parfait emploi des rondels dans son drame liturgique.

Le *miracle* se rapproche un peu du théâtre comique. C'est en général la représentation très pittoresque d'une scène de la vie quotidienne, en contraste avec la vie divine, qui est le thème des mystères. Dans cette vie quotidienne et bourgeoise, on fait pénétrer l'élément surnaturel et divin par l'intermédiaire de la Vierge et des saints, auxquels les pécheurs demandent grâce et pardon. *Le Miracle de Théophile*, un des premiers du genre, a été écrit au treizième siècle par Rutebeuf. Un autre miracle célèbre de ce siècle est *Le Miracle de la femme que Notre-Dame garda d'être brûlée*, dont l'auteur est inconnu. La morale de ce drame nous paraît aujourd'hui très curieuse: Guibour, une bourgeoise, fait tuer son beau-fils parce que le bruit court qu'il est devenu son amant. La rumeur est fautive, mais Guibour tient à protéger sa réputation, allant jusqu'à commettre un crime plus grave que celui dont on l'accuse. Nous

Le parvis: n. m. La place qui s'étend devant le portail d'une église.

Un maître de chapelle: Celui qui est chargé de diriger le chant dans une église.

voyons déjà l'importance de la «bonne réputation», si chère aux bourgeois. De toute façon, Guibour se sent coupable et prie la Vierge, qui intervient pour la sauver d'être brûlée.

À côté du théâtre sérieux, on trouve le théâtre comique, qui, lui, se déroule sur la place de l'église. C'est une parade foraine. Les productions de ces pièces s'organisent dans les Confréries de la Passion à Nantes, en 1371, et les Confréries de Paris, en 1380. Il faut ajouter à ce genre, vers le treizième siècle, la pastorale, qui se joint à la comédie, tel *Le Jeu de la Feuillée*, d'Adam de la Halle. Gustave Cohen compare ce *Jeu* à «une revue de fin d'année, féerique et naturaliste».

Il y a trois genres comiques principaux: les *moralités*, les *sotties* et les *farces*. Les moralités sont des pièces de caractère didactique dans lesquelles on enseigne une morale. C'est un genre allégorique, un peu abstrait. Les sotties sont également des pièces de caractère didactique; les scènes sont plus bouffonnes que dans les moralités, mais elles sont encore moralisatrices. Les interprètes sont les «sots», qui critiquent les mœurs de l'époque d'une façon virulente. Quant à la farce, elle est sans représentation allégorique ou morale. Elle représente la vie quotidienne selon un angle caricatural, préparant ainsi la voie à la comédie des mœurs. Le chef-d'œuvre du genre est *La Farce de Maître Pathelin*.

LA CHANSON DE ROLAND: SYNTHÈSE DES VALEURS MÉDIÉVALES

L'époque médiévale est donc faite de foi, et, tout au long des guerres qui la tourmentent, la chevalerie affirme des qualités de courage et d'honneur. La suprématie du roi augmente progressivement, et l'Église voit son influence s'accroître. Nous retrouvons toutes ces valeurs dans la *Chanson de Roland*, où l'idéal chevaleresque et l'idéal religieux atteignent leur apogée.

On se rappelle dans l'épopée anglaise *Beowulf* le *mead hall*, où l'on récitait les exploits guerriers en s'accompagnant de musique et en se saoulant à la bière. En France, les troubadours, au Sud, et les trouvères, au Nord, vont également réciter de château en château des poèmes qui ont en général pour sujet des exploits guerriers; ce sont des chansons de geste, dont la plus célèbre est la *Chanson de Roland*, datant du onzième siècle, qui raconte les exploits de Charlemagne et de son neveu Roland.

La *Chanson de Roland* est un grand poème épique de 4002 vers, relatant quelques faits historiques du huitième siècle. L'histoire en est très simple: Charlemagne a conquis

tout le territoire d'Espagne à l'exception de Saragosse, ville du roi Marsile. Grâce à l'aide du traître Ganelon, Marsile parvient à encercler l'arrière-garde des armées de Charlemagne, à la tête de laquelle se trouve Roland, neveu de l'empereur. Il est seul, avec une vingtaine de chevaliers. Marsile a le support de trois cent mille guerriers. Mais Roland, qui est très orgueilleux, ne veut pas appeler au secours. Il refuse de sonner du cor parce qu'il ne veut pas qu'on pense qu'il manque de courage. Cernée de toutes parts, l'arrière-garde est complètement détruite. Tous les guerriers français sont tués, après avoir cependant vaincu la plus grande partie des Sarrasins. Enfin, Roland, mortellement blessé, sonne le cor, son «olifant», non pas pour appeler l'armée de Charlemagne au secours, mais pour lui montrer le courage des chevaliers de France. C'est son sublime effort; il meurt entre les cadavres* de ses fidèles compagnons, Olivier et Turpin.

Ce poème dramatise l'histoire de Charlemagne et de ses preux* d'une manière non pas réaliste, mais plutôt imaginaire. Les personnages n'y sont pas présentés tels qu'ils l'étaient, mais bien tels qu'on les imaginait «à trois siècles d'intervalle». Cette histoire, bien que fictive, reproduit l'atmosphère et les valeurs de l'époque chevaleresque. L'auteur anonyme, peut-être un clerc, excelle dans la peinture des caractères; il les analyse avec des nuances subtiles et fait vivre des types nettement définis. Charlemagne est le roi réfléchi et sage, l'empereur à la barbe fleurie*, que tous les enfants de France connaissent. C'est lui qui ouvre les premières écoles, auxquelles il s'intéresse personnellement. C'est le début de la monarchie et de la centralisation du pouvoir. La royauté prend des initiatives dans le domaine artistique et intellectuel et laisse entrevoir le mécène que sera le roi de l'époque classique.

Roland est le chevalier courageux, un peu trop téméraire, mais sympathique. Olivier est le compagnon brave, sage, plein de bon sens et raisonnable. Tout l'art littéraire est nuancé, bien que la psychologie soit encore rudimentaire. Au cours de la chanson, le caractère des personnages se développe: Roland, vers la fin, reconnaît son orgueil; Ganelon n'est pas traître dès le début, il le devient: «Ganelon n'est donc pas un traître de mélodrame; le poète a savamment marqué l'évolution qui le conduit, par haine de Roland, à trahir son empereur», soulignent Lagarde et Michard.

Quelles sont les origines de ces chansons de geste? Un érudit du dix-neuvième siècle, Joseph Bédier, a essayé de percer ce mystère. D'après lui, ces chansons n'apparaissent qu'aux onzième et douzième siècles. Elles n'existaient auparavant qu'à l'état embryonnaire. De plus, ces œuvres que l'on prétend décousues* offrent une unité de structure remarquable. Cette

Un cadavre: n. m. Le corps d'un mort.

Preux: adj. et n. Brave, vaillant.

Fleurie: adj. Anciennement: blanc, comme les arbres en fleurs.

Décousu: adj. Qui manque de logique, désordonné, incohérent.

organisation est l'œuvre d'un poète conscient de son art. Pour Bédier, «au commencement était la route, jalonnée de sanctuaires». Les églises et les monastères auxquels on fait allusion dans la chanson de geste sont situés sur les routes des grands pèlerinages. Le poète a recueilli ses renseignements auprès des moines ou des clercs et, de retour chez lui, il écrit à la gloire du héros local des poèmes qu'il chantera près de l'église pour attirer une clientèle de pèlerins généreux. Bédier modifie ainsi la «théorie des cantilènes» de Gaston Paris, qui veut que l'épopée s'empare des cantilènes (chants populaires primitifs), les absorbe et les fasse disparaître.

Pauphilet, au contraire, minimise le rôle de la légende et des sanctuaires au profit de celui du poète. M. P. Le Gentil souligne un autre aspect de la tradition médiévale. Il y avait à cette époque une grande activité anonyme de poètes: «À côté du peuple qui s'est fait auteur, il y a des auteurs qui se sont fait peuple.» Cette idée expliquerait bien l'art structural de la *Chanson de Roland*, qui serait l'œuvre d'un seul poète, resté anonyme, et qui se serait fait le porte-parole de la foi de tout un peuple.

Gustave Lanson considère le poème comme un terme et non comme un commencement. Pour lui, l'épopée était née bien des siècles avant d'être écrite. Le poète s'intéresse plus à la psychologie humaine qu'à la forme polie et raffinée du poème. Cette psychologie vraisemblable va de pair avec la dimension symbolique. Charlemagne est un majestueux symbole de la royauté chrétienne. La trahison de Ganelon paraît inutile, mais elle est probablement nécessaire pour faire contraste à l'idéal chevaleresque.

Courage ou peur du qu'en-dira-t-on?

Cette grande épopée, écrite pour le peuple, permet ainsi d'apprécier les valeurs de la culture et de la civilisation de toute une époque. Quoique le paysan n'apparaisse pas dans la *Chanson de Roland*, sa présence y est implicite; c'est lui qui paie les frais de la guerre. Les guerres s'étendent hors des frontières de France. Il ne s'agit plus seulement de protéger le territoire local, mais plutôt d'étendre la guerre à l'extérieur, ce qui fortifie l'esprit de nationalisme. L'Église suit le même développement et, loin de s'occuper seulement de ses ouailles*, elle cherche à convertir les païens au-delà des frontières du pays.

Les personnages de cette chanson de geste sont extrêmement conscients de leurs actes. Cette conscience permet au héros d'exprimer son «moi» et de démontrer l'importance qu'il accordait à l'opinion publique. Sa réputation est en jeu, et

Une ouaille: n. f. Une personne confiée à la direction d'un pasteur spirituel. (S'emploie le plus souvent au pluriel.)

c'est ce qui le pousse à cet orgueil extrême qui lui est fatal. Roland dit de ses glaives: «Il ne faut pas que l'on chante d'elles une mauvaise chanson.» Turpin n'encourage-t-il pas les guerriers en leur disant: «Ne fuyez pas, afin que nul vaillant ne chante de vous une mauvaise chanson», ce qui souligne l'importance du «qu'en dira-t-on», encore bien ancrée dans la mentalité française.

Cette épopée incarne aussi les valeurs chrétiennes, représentées par l'idéal — Charlemagne. Même Ganelon dit de lui: «L'empereur est un preux. Je ne pourrais le louer et le vanter assez. Il y a plus d'honneur en lui et plus de vertu que n'en diraient mes paroles.» Outre Charlemagne, les trois héros principaux forment une trinité de morts héroïques: Turpin représente l'Église militante; Olivier, la raison, le bon sens; Roland, l'homme de guerre. La combinaison des trois héros représente le chevalier chrétien parfait, qui est à la fois homme de Dieu, homme de raison et homme de guerre. La guerre sainte est l'un des prétextes utilisés pour cimenter le peuple, pour créer un nationalisme, un sentiment d'appartenance à une même communauté. C'est un fait qu'un peuple trouve souvent son unité en s'opposant à un autre.

Dans une ville vaincue, nous dit-on, «tous furent convertis ou occis[•]». On pourrait s'interroger sur ce manque de pitié, mais il faut se rappeler qu'à cette époque ce n'est pas une question de pitié mais de justice. Pour le Moyen Âge, le païen est doublement condamné: premièrement, à l'enfer, car, n'étant pas des «enfants de Dieu», il est automatiquement considéré comme un damné en puissance; ensuite, il représente un danger dans une société qui se veut unanimement catholique. S'il persiste dans son refus de l'Église, il faut le tuer pour protéger les chrétiens de toute contamination possible. Turpin, le religieux, semble mépriser la vie de méditation inactive, aussi opte-t-il pour l'action. Parlant du chevalier, il dit: «Il doit en bataille être fort et fier, ou autrement il ne vaut pas quatre deniers[•]: qu'il se fasse plutôt moine dans un moutier[•] et qu'il y prie chaque jour pour nos péchés.» Cette étrange combinaison de foi et de force se manifeste aussi dans les armes de guerre; les glaives contiennent des reliques: Durendal, une dent de saint Pierre; Joyeuse, la pointe de la lance dont Jésus fut percé.

La douce France: fidélité et nationalisme

L'amitié, le respect de la parole donnée sont des vertus cardinales de la société féodale. La trahison est un péché impardonnable. Le sentiment de solidarité entre les hommes est très fort: «Qui trahit perd les autres avec soi.» On y voit poindre un sentiment nouveau: celui du sentiment national dont le

Occis: p. p. Tué.

Un denier: n. m. Une ancienne monnaie française
— *Il ne vaut pas quatre deniers:* il ne vaut pas grand chose. — *Le denier à Dieu:* la somme qu'un nouveau locataire donne à la concierge lorsqu'il s'installe dans l'appartement.

Un moutier: n. m. Un monastère.

développement amènera la chute du système féodal. C'est là le début de la prise de conscience du nationalisme, qui ira parfois jusqu'au chauvinisme. La France y est toujours décrite comme la «douce France», et c'est la pensée de ne plus jamais la revoir qui augmente les souffrances de Roland sur le point de mourir. Pour lui, l'Espagne n'est que le théâtre de grandeurs glacées — «Hauts sont les monts, et ténébreux et grands, les vaux* profonds, les eaux violentes» — tandis que de la France il dit: «Terre de France, vous êtes un doux pays.»

Cet esprit a été exprimé dans plusieurs chansons, comme par exemple celle interprétée par Yves Montand, «Le roi Renaud de guerre revient». Renaud, après maintes péripéties, s'obstine à revenir en France, ne fût-ce que pour y mourir.

LE ROI RENAUD DE GUERRE REVIENT

Le roi Renaud de guerre revient
Portant ses tripes dans ses mains
Sa mère est à la tour en haut
Qui voit venir son fils Renaud.

Renaud, Renaud, réjouis-toi
Ta femme est accouchée d'un roi
Ni de ma femme ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjouir.

Je sens la mort qui me poursuit
Mère, faites dresser un lit
Mais faites-le dresser si bas
Que ma femme n'entende pas.

Guère de temps ni dormirai
À minuit je trépasserai*.
Et quand ce fut vers la minuit
Le roi Renaud rendit l'esprit*.

Il ne fut pas soleil levé
Que les valets l'ont enterré
Sa femme en entendant le bruit
Se mit à gémir* dans son lit.

Ah dites-moi, ma mère, ma mie*
Ce que j'entends cogner* ici?
Ma fille, c'est le charpentier*
Qui raccommode* l'escalier.

Ah dites-moi, ma mère, ma mie
Ce que j'entends chanter ici?
Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

Les vaux: n. m. (pluriel de *val*) Les vallées.
— *Par monts et par vaux:* en tous lieux.

Trépasser: v. i. Mourir.

Rendre l'esprit: Rendre l'âme, mourir.

Gémir: v. i. Soupirer, se plaindre.

Ma mie: Mon amie.

Cogner: v. i. Frapper, battre. — *Se cogner la tête contre les murs:* se heurter désespérément à quelque chose d'impossible.

Un charpentier: n. m. Un ouvrier qui fait divers travaux de bois.

Raccommoder: v. t. Réparer.

Ah dites-moi, ma mère, ma mie
Ce que j'entends pleurer ici?
Ma fille, c'est la femme du berger
Qui a perdu son nouveau-né.

Ah dites-moi, ma mère, ma mie
Ce qui vous fait pleurer aussi?
Ma fille, ne puis le cacher
Renaud est mort et enterré.

Mère, dites aux fossoyeurs*
Qu'ils creusent la fosse pour deux
Et que le trou soit assez grand
Pour qu'on y mette aussi l'enfant.

Terre, fends-toi, terre ouvre-toi
Que j'aie rejoindre Renaud mon roi.
Terre fendit, terre s'ouvrit
Et la belle rendit l'esprit.

La femme de Renaud meurt en apprenant la mort de son mari, de même que la belle Aude en apprenant la mort de Roland, son fiancé.

L'histoire de France: variantes perpétuelles

Le Français a de tout temps été préoccupé par son passé. Il réfléchit constamment et le présente sous des formes parfois bien différentes. On trouve des ouvrages traitant de l'histoire de France d'une manière scolaire et académique, et d'autres la vulgarisant* sous une forme humoristique, comme par exemple *L'Histoire de France racontée à Juliette*, de Jean Duché, ou encore *L'Histoire de France vue par San-Antonio*. Ce dernier livre affecte la forme d'un roman policier. San-Antonio prend des faits historiques véridiques, mais les interprète selon une optique nouvelle, les traduisant en un langage populaire et argotique. Les grands événements historiques sont ramenés à la dimension quotidienne, ce qui fait de ce livre un ouvrage très amusant et très vivant.

En voyant un jour dans le journal la photo d'une fresque représentant Vercingétorix et quelques Gaulois, Bérurier s'aperçoit que l'un de ces soldats lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Un de ses ancêtres aurait-il été compagnon de Vercingétorix? Tout de suite, il veut connaître l'histoire de sa «famille». Mais il ne sait pas comment s'y prendre, et, ses connaissances historiques étant pour ainsi dire nulles, son ami, le commissaire San-Antonio, se charge de combler cette lacune. San-Antonio est un homme cultivé, érudit même. Chaque jour

Un fossoyeur: n. m. Celui qui creuse les fosses pour enterrer les morts. — *La fossoyeuse:* la mort.

Vulgariser: v. t. Mettre à la portée de tous, répandre.

il donne à Béro une leçon d'histoire, mais, pour la mettre à la portée de l'inspecteur, il la raconte à sa façon. Voici par exemple ce qu'il pense de Charlemagne:

— La Vérité historique m'oblige à dire que Charlemagne ne ressemblait pas du tout au portrait poétique qu'on nous fait de lui. C'était un Teuton grand et gros avec une tête ronde enfoncée dans les épaules. Il ne portait pas de barbe mais une simple moustache à la Brassens.

— Tu me croiras si tu voudras, murmure Bérurier, mais je le préfère commak*. J'ai jamais pu piffer* les barbouzards*. Mais dis voir, pourquoi qu'on appelait Magne, ce Charles-là? Il était apparenté à la famille d'Antonin Magne*?

— Pas à ma connaissance. Magne signifiait grand!

— D'où l'expression «faire ses magnes»*?

— Voilà!

Avec San-Antonio, Charlemagne, Roland, font partie de notre entourage immédiat et s'intègrent à nos préoccupations journalières. Voici ses commentaires sur la bataille de Roncevaux:

— Comprenant qu'il ne la briserait point [son épée], il s'est étendu dessus et s'est mis à sonner du cor pour alerter son tonton* Charles.

— Il aurait dû commencer par là. Il manquait d'organisation, le gars! Attendre de canner* pour appeler du renfort, c'est pas malin!

— Attends: il a soufflé si fort dans sa trompe que les veines de son cou se sont rompues et qu'il est mort!

— Conclusion, dit le Gros, c'était peut-être un bon sabreur*, mais pas un bon trompettiste. Je veux pas te vexer, San-A, mais ta légende à la mords-moi le neutron*, elle ferait marrer* Armstrong!

Tous les genres littéraires et toutes les tendances artistiques qui ont débuté au Moyen Âge se voient perpétués et réitérés, sous différentes formes bien entendu, au cours des siècles suivants. La chaîne du passé en France est extrêmement solide, et tous les domaines artistiques font constamment écho à l'origine médiévale. Ainsi, que ce soit Clovis, Charlemagne ou Jeanne d'Arc, les héros de l'histoire française sont toujours présents, dans le théâtre, où Jean Anouilh, par exemple, nous présente dans *L'Alouette* une Jeanne d'Arc émouvante mais pas toujours conforme à la légende, ou dans la littérature, avec, par exemple, *L'Histoire de France vue par San-Antonio*, qui apporte un point de vue comique, satirique et parfois gaulois, tout en exploitant la veine du roman policier, genre très populaire de nos jours.

Commak: (pop. et fam.)
Comme ça.

Piffer: v. t. (pop.)
Supporter, tolérer.

Un barbouzard: n. m.
(pop.) Quelqu'un qui porte une barbe.

Antonin Magne:
Champion cycliste français.

Faire ses magnes: Faire son malin, faire l'important.

Tonton: n. m. Oncle, dans le langage des enfants.

Canner: v. i. (arg.)
Mourir.

Un sabreur: n. m. Celui qui donne des coups de sabre.

Ton histoire à la mords-moi le neutron: Ton histoire qui ne tient pas debout.

Se marrer: v. pr. (pop.)
Se tordre de rire.

LA «BALLADE POUR PRIER NOSTRE-DAME»:
VERS UN ESPRIT NOUVEAU

Si la *Chanson de Roland* est le poème épique médiéval par excellence, la «Ballade pour prier Nostre-Dame», de François Villon, semble être à la limite de deux époques, car on peut y découvrir l'essence d'un esprit nouveau. Avec ce poème, un changement s'amorce*. C'est un tournant décisif: c'est le moment où la foi naïve du début du Moyen Âge est mise en question et où le doute commence à s'infiltrer. Le doute donne naissance à l'individualisme qui va se manifester à l'époque de la Réforme, puis dans l'athéisme du dix-huitième siècle et jusqu'au vingtième, avec Sartre.

BALLADE POUR PRIER NOSTRE-DAME

Dame des cieus, régente terrienne*,
Emperière* des infernaux palus*,
Recevez-moi, votre humble chrétienne,
Que comprise sois entre vos élus*,
Ce nonobstant* qu'onques* rien ne valus.
Les biens de vous*, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse*,
Sans lesquels biens âme ne peut mérir*,
N'avoir* les cieus; je n'en suis jangleresse*:
En cette foi je veux vivre et mourir.

À votre Fils dites que je suis sienne,
De lui soient mes péchés abolus*;
Pardonne-moi comme à l'Égyptienne,
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolus*,
Combien qu'il* eût au diable fait promesse.
Préservez-moi que je fasse jamais ce*,
Vierge portant, sans pécher ni faillir*,
Le Sacrement* qu'on célèbre à la messe:
En cette foi je veux vivre et mourir.

Femme je suis pauvrete et ancienne*,
Qui rien ne sais, onques lettre ne lus;
Au moutier vois, dont suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont boullus*:
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse*;
La joie avoir me fais*, haute Déesse,
À qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblés de foi, sans feinte ni paresse:
En cette foi je veux vivre et mourir.

S'amorcer: v. pr.
Débuter, commencer.

Régente terrienne:
Reine de la terre.

Emperière: Impératrice.

Des palus: Des marais,
des marécages.

Élus: Choisis.

Ce nonobstant: En dépit
du fait que, bien que.

Onques: Jamais.

Les biens de vous: Vos
bontés.

Sont... pécheresse:
Sont bien plus grands
que mes péchés.

Mérir: Mériter.

N'avoir: Ni avoir.

Jangleresse: Mentreuse.

Abolus: Abolis.

Absolus: Absous.

Combien qu'il: Bien qu'il.

Ce: Cela.

Sans faillir: Sans
manquer (à sa tâche, son
devoir).

Le Sacrement: Vous qui
avez porté le corps de
Jésus qu'on nous donne
en sacrement.

Ancienne: Agée.

Boullus: Bouillis.

Liesse: Joie, gaieté,
réjouissance.

Me fais: Fais-moi.

Vous portâtes, douce Vierge, princesse,
Jésus régnant, qui n'a ni fin ni cesse:
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,
Laissa les cieus et nous vint secourir,
Offrit à mort sa très chère jeunesse;
Notre-Seigneur tel est, tel le confesse:
En cette foi je veux vivre et mourir.

Cette ballade dramatise très bien la peur qu'éprouve la mère de Villon lorsqu'elle voit dans les sculptures de sa paroisse cet enfer où les «damnés sont boullus». Il faut se souvenir que cette peur de l'enfer a possédé tous les gens du Moyen Âge.

Qui prononce cette prière? Est-ce Villon ou est-ce sa mère? C'est Villon qui parle, mais comme il se sent indigne de parler à la Vierge, il laisse la parole à sa mère, comme intermédiaire, tout comme la Vierge est l'intermédiaire divine auprès de Jésus-Christ, établissant ainsi un parallèle. Il existe dans ce poème une ambiguïté qui va nous projeter à l'époque suivante, où les gens ne vivent plus pour l'au-delà, mais pour la vie présente, ce qui préfigure la joie de vivre de la Renaissance. Lorsque Villon écrit ce poème, nous sommes dans la seconde moitié du quinzième siècle. Le quinzième siècle ne fait pratiquement plus partie du Moyen Âge et on le considère comme «l'aube des temps modernes». C'est une époque de transition. Toutes les grandes réalisations du seizième siècle n'ont été possibles que parce que le quinzième en avait fourni les moyens sociaux, économiques, politiques, intellectuels.

Villon s'adresse à cette «dame», cette «régente», cette «emperiè», établissant ainsi une échelle de degrés ascendants dans le rang social. Les qualificatifs, cependant, indiquent un ordre descendant, puisque nous partons de «ciel» pour passer à «terre» et arriver à «palus». On se demande si Villon se moque ou s'il est sérieux. S'il est sérieux, pourquoi met-il l'emperiè, le plus haut rang social, en enfer, et la dame, femme sans titre, au ciel? Il y a un renversement de l'ordre des valeurs, et c'est pourquoi l'attitude de Villon est ambiguë. La première strophe de la ballade souligne l'aspect commercial de la transaction. Même si la mère de Villon, d'après ses dires, ne vaut pas grand chose, ce n'est rien pour la mère de Jésus de l'inclure parmi les élus. L'idée de mérite et de salaire est affirmée par les mots *humble, élus, biens, mérit, avoir*, empruntés au langage commercial.

Dans la deuxième strophe, nous rencontrons des comparaisons historiques. Villon fait référence à sainte Marie l'Égyptienne qui, pour aller en pèlerinage à Jérusalem, a dû se prostituer. Le clerc Théophilus, sujet du *Miracle de Théophile*

de Rutebeuf, commit lui aussi un énorme péché puisqu'il vendit son âme au diable. Tous deux ont pourtant été absous. Ce sont là des références historiques un peu trop littéraires pour la mère de Villon, qui ne sait ni lire ni écrire.

La sincérité de la mère de Villon n'apparaît vraiment que dans la troisième strophe. Le langage n'emprunte rien au vocabulaire commercial; nous ne trouvons plus de comparaisons historiques; la comparaison est plus terre à terre, plus imagée, plus visuelle. On voit le Paradis peint, les harpes et les luths, notion extrêmement naïve qui révèle très bien l'attitude de l'homme du Moyen Âge, qui croit tout simplement qu'il y a un enfer où l'on fait bouillir les pécheurs. «L'un me fait peur, l'autre joie et liesse», dit la mère de Villon. Il ne lui faut pas beaucoup pour passer de la frayeur à la félicité.

De nouveau, Villon joue quand il s'adresse à la «digne Vierge» dans l'envoi et signe son nom en acrostiche, ajoutant un *E* féminin, pour sa mère. Dans ces derniers vers subsiste cette ambiguïté vis-à-vis de la naïveté de la religion de l'époque. Cette foi naïve va nous conduire aux valeurs presque diamétralement opposées à cette vie du Moyen Âge. Le présent occupe dorénavant une place importante. Le seizième siècle produit une effervescence vitale qui pousse les gens à reléguer au second plan la vie spirituelle et la vision de l'au-delà, pour se consacrer surtout à la vie réelle.

Certaines tendances médiévales se révèlent également dans la société contemporaine. L'Église joue un rôle social de plus en plus grand; elle organise différentes activités, telles que des danses, des «bazaars», des «thés», afin de ramener les gens à la foi. C'est par le truchement des activités sociales que l'Église tente de reconquérir l'âme de ses paroissiens. Au Moyen Âge, comme nous l'avons vu, elle assumait un rôle analogue.

Les valeurs individuelles aujourd'hui, comme au Moyen Âge, passent en second lieu, car notre société favorise de loin l'esprit de groupe et le conformisme. Ce retour à l'anéantissement de l'individualisme est dû à l'esprit de simplification pratique, dont le rendement efficace est le but primordial.

QUESTIONS

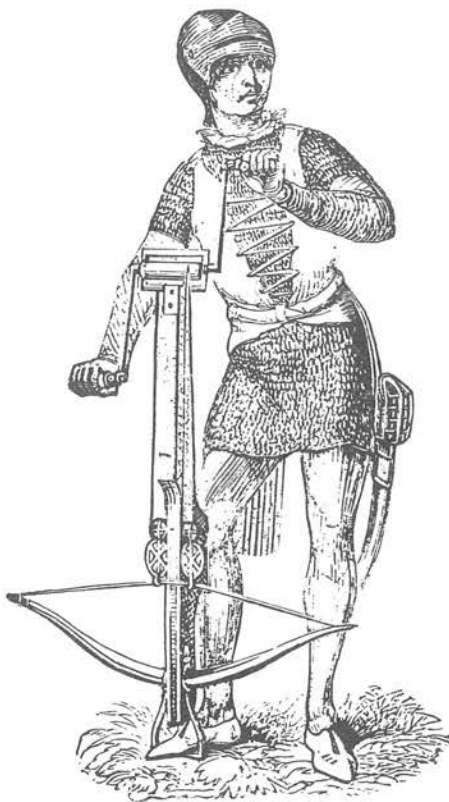
1. Pourquoi considère-t-on l'inégalité comme étant la base de la vie féodale au Moyen Âge? Est-ce que les gens pouvaient accéder à une classe supérieure? Désiraient-ils changer de classe? Depuis quand y a-t-il mobilité entre les classes sociales en France?
2. Comment vivent les paysans au Moyen Âge? Quelles sont leurs obligations principales vis-à-vis du suzerain? Pourriez-vous signaler des traits de la paysannerie française actuelle dont l'origine remonterait au Moyen Âge?
3. Quels sont les rapports entre le vassal et son seigneur? Qu'est-ce qu'un chevalier?
4. Vers quoi la vie du seigneur est-elle orientée? Comparez le pouvoir du seigneur à celui du roi. Pourquoi le régime féodal est-il décentralisé?
5. En quoi consistait l'économie féodale? Quelles traces a-t-elle laissées dans le caractère français de nos jours?
6. Comment vivait le seigneur? Décrivez un château fort. Pourquoi est-ce que la vie du chevalier nécessite un niveau de vie élevé?
7. Racontez la légende du roi Clovis et précisez les significations de cette histoire.
8. Quels sont les changements que les rois capétiens apportèrent à la vie féodale?
9. Quel est le rôle que joue l'Église dans la vie féodale? Donnez quelques exemples de l'intégration de l'Église à la vie quotidienne. Quelles sont les contradictions amenées plus tard par l'effort humaniste?
10. Quelle était la situation matérielle du peuple au Moyen Âge? Comment les gens échappaient-ils à la vie misérable qui était leur lot? Quels sont les moyens qu'emploient de nos jours les personnes qui sont dans la même situation?
11. Comment le *Roman de Renart* diffère-t-il de la littérature épique et idéaliste, du roman courtois?
12. Pourquoi le *Roman de la Rose* est-il «la composition (...) la plus curieuse de notre ancienne littérature»? Quels sont les deux pôles de la pensée médiévale qu'on y trouve? Comment est-ce que Jean de Meung se moque de son héros? Quelles sont les tendances ou les idées médiévales que Jean de Meung attaque à travers sa satire?
13. Comment est-ce que l'Église enseigne l'histoire et les préceptes religieux aux gens simples et illettrés? Discutez de la présentation visuelle des anges, des saints, des martyrs telle qu'on la trouve dans les vitraux de l'église. Est-ce que les moyens visuels répandent de nos jours également les connaissances parmi les gens illettrés?
14. Pourquoi les vitraux représentent-ils aussi toutes les connaissances de l'époque? Donnez quelques exemples de vitraux contemporains que vous connaissez; quel est leur apport dans la société actuelle?
15. Quelles transformations est-ce que la représentation du Christ subit à travers les siècles? Que révèlent ces métamorphoses de l'esprit de chaque époque?
16. Le théâtre est sorti de l'Église. À qui s'adressait-il? Quelle sorte de drames présentait-on? Quelle est la différence entre un miracle et un mystère?

17. Quels sont les trois genres comiques principaux? Indiquez les caractéristiques propres à chaque genre. Comment la littérature médiévale a-t-elle influencé la littérature française jusqu'à nos jours?
18. Que pensez-vous des différentes interprétations de l'origine des chansons de geste?
19. Comment l'auteur — ou les auteurs — de la *Chanson de Roland* nous présentent-ils l'idée du «chevalier chrétien parfait»? Quel rôle la «réputation» joue-t-elle dans ce poème? Pourriez-vous donner des exemples actuels de la peur du qu'en-dira-t-on? Établissez des liens entre le présent et le passé.
20. La pitié chrétienne figure-t-elle dans cette épopée? Quelles sont les vertus cardinales d'après cette œuvre? Quel nouveau sentiment anime les personnages? Quelle importance ce sentiment aura-t-il vis-à-vis du système féodal?
21. Comment le fait que le Français est toujours préoccupé par le passé se manifeste-t-il dans la littérature française?
22. Montrez comment la «Ballade pour prier Nostre-Dame», de François Villon, traduit à la fois l'esprit médiéval et l'esprit de réforme qui annonce la Renaissance. Quelles ambiguïtés y a-t-il dans ce poème?
23. Quelles sont les tendances médiévales qui se révèlent dans la société française contemporaine? Pourquoi?

- ANTOINE, Paul. *Schémas de la civilisation française*. Paris, Centre de la documentation universitaire.
- FAURE, Élie. *L'Esprit des formes*. 2 tomes. Le Livre de poche, Jean-Jacques Pauvert, 1964.
- GRÉGOIRE DE TOURS. Colette Brichant, *Perspectives sur la civilisation française*. New York: American Book Co., 1964, pp. 9-14.
- HAUCOURT, Geneviève d'. *La Vie au Moyen Age*. Collection «Que sais-je?», n° 132. Paris: P.U.F., 1965.
- LAGARDE et MICHARD. *Moyen Age*. Bordas, 1963.
- MICHAUD, Guy. *Guide France*. Classiques Hachette.
- VILLON, François. «Ballade pour prier Notre-Dame». Lagarde et Michard, pp. 217-218.

Lectures suggérées

- ANOUILH, Jean. *L'Alouette*. New York: Appleton-Century-Crofts, 1956.
- La Chanson de Roland*, traduite par Joseph Bédier. Paris: 1960.
- MOLIÈRE. *Les Fourberies de Scapin. Oeuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1965.
- Le Roman de la Rose*. Paris: Gallimard, 1949.

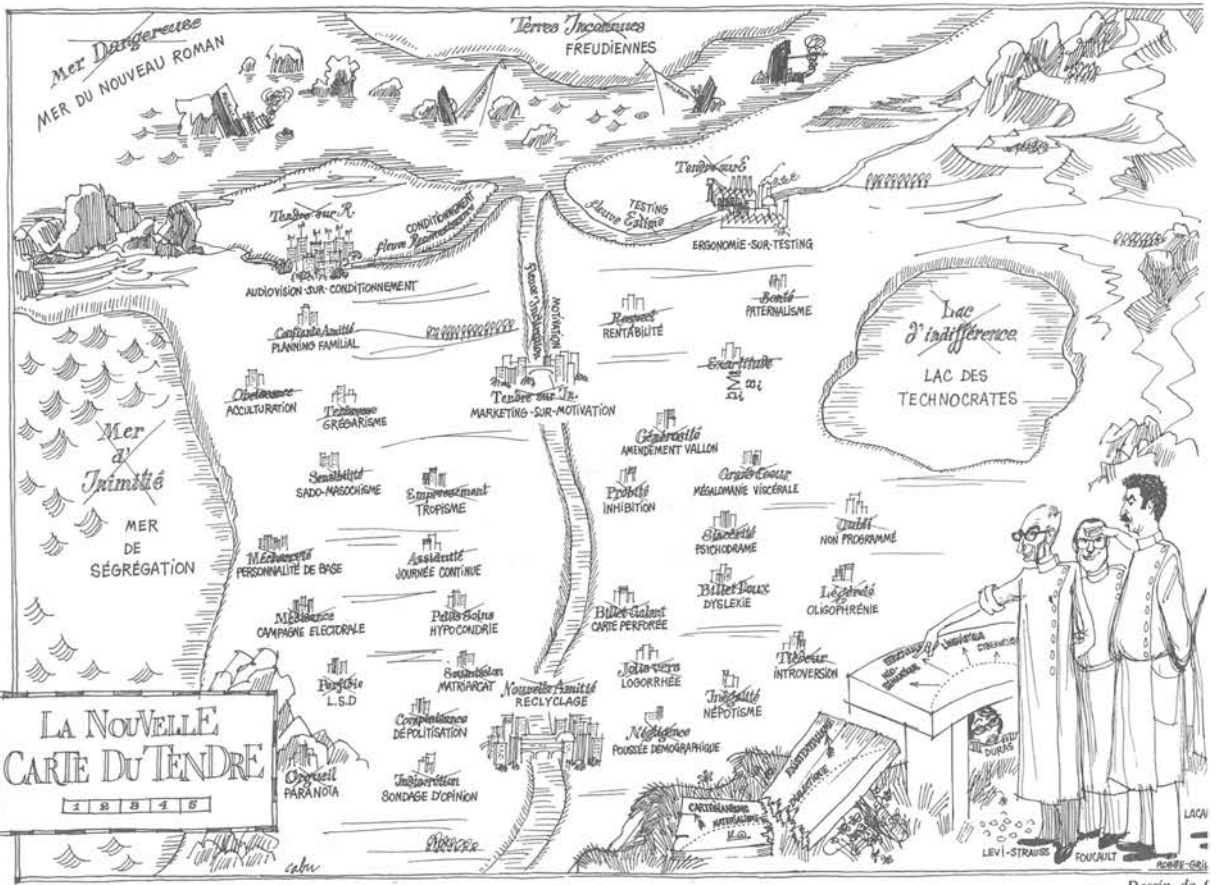


LE CLASSIQUE UNIVERSEL

*L'absolutisme de trois ordres:
chrétien, mondain, chevaleresque*

Chapitre **XXI**

| | | |
|---|-----|--|
| VERS L'UNIVERSALITÉ: CONSTANTE BIEN FRANÇAISE | 125 | |
| LE ROI-SOLEIL: CRÉATION D'UN MYTHE | 127 | |
| | 128 | La vie de cour: intrigues à perpétuité |
| | 130 | À l'opposé du Marché commun |
| L'ESTHÉTIQUE DU CLASSICISME | 131 | |
| | 132 | Le besoin de plaire |
| | 133 | L'habit fait le moine |
| | 133 | L'art culinaire: pour vivre ou pour mourir? |
| | 134 | Le château de Versailles: paradis retrouvé? |
| LITTÉRATURE: RÉALITÉS VIVANTES | 135 | |
| GRANDEUR ET MISÈRES DE L'HOMME | 137 | |
| | 137 | Liberté de choix: force illimitée |
| | 138 | Faiblesse du roseau et potentiel de la pensée |
| | 138 | «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas» |
| | 140 | L'esprit mondain: vers le juste milieu |
| | 140 | Les ombres du tableau |



Classicisme

Dessin de C

LE CLASSIQUE UNIVERSEL

L'absolutisme de trois ordres: chrétien, mondain, chevaleresque

Au cours du siècle renaissant, caractérisé par une explosion de vie, une certaine effervescence, chaque individu s'efforce de réfléchir, de se connaître, de trouver sa propre identité. Au dix-septième siècle, les valeurs individuelles continuent à avoir de l'importance, mais elles sont reléguées* au second plan. Ce sont les valeurs sociales et universelles qui émergent et prédominent. Les mots règle, discipline, ordre, formation, méthode, raison sont les mots clés de l'esprit classique.

VERS L'UNIVERSALITÉ: CONSTANTE BIEN FRANÇAISE

Les artisans du classicisme sont soumis à la raison; c'est elle qui gouverne tous les actes de la vie. Elle est universelle, c'est-à-dire indépendante du lieu; éternelle, c'est-à-dire valable à tout moment; et, du point de vue humain, applicable à tout le monde. Pour s'être conformées à cet esprit d'universalité, les pièces de l'époque classique ne sont pas démodées*. Et si on ne présente que rarement des pièces du seizième siècle, bien qu'il y en ait de très bonnes, on joue encore constamment celles du dix-septième, en France comme dans le monde entier. La leçon des *Femmes savantes*, comédie de Molière présentée par le Tréteau de Paris dans une mise en scène* moderne, demeure plus que jamais pertinente. Si l'on a transformé la présentation — les actrices portaient la mini-jupe et un magnétophone débitait du jazz — le fond reste cependant inaltéré et reflète très bien quelques-unes des ambitions de la femme moderne. Cet effort de la part de la femme pour s'émanciper, s'intellectualiser, n'a pas changé. Le dilemme est identique, mais il est traduit en termes modernes. Si au dix-septième siècle les femmes voulaient fonder des académies, dans la nouvelle interprétation de la pièce de Molière la tendance est de créer des cercles littéraires et des clubs. Les attitudes et les concepts classiques restent valables même à l'heure actuelle.

Dans *Le Cid*, de Corneille, le héros doit faire un choix entre l'amour et l'honneur. À l'analyse, la situation dans laquelle il se trouve peut être comparée à la prise de conscience existentialiste. Pour venger son père, Rodrigue délibère*, puis tue

Relégué: p. p. Repoussé, éloigné.

Démodé: adj. Qui n'est plus à la mode.
Synonymes (pour une personne): être vieux jeu, ne pas être dans le vent.

La mise en scène:
La réalisation, au théâtre ou au cinéma d'une œuvre, d'un scénario.

Délibérer: v. i. Réfléchir sur une décision à prendre.

le père de Chimène, sa fiancée. Celle-ci se voit obligée d'obéir au devoir et à l'honneur, comme Rodrigue, et cherche à son tour à venger son propre père. L'expression la plus élevée de leur amour s'encadre dans le concept de l'honneur et de la gloire. Chimène dit à Rodrigue:

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Dans *Les Mouches*, de Sartre, Oreste doit également faire face à un choix. Nous établissons ce parallèle pour montrer que certaines données réapparaissent sous différentes formes à diverses époques, devenant ainsi des constantes propres à la culture française. Quand Oreste arrive à Argos, il se voit obligé de prendre une décision: doit-il ou ne doit-il pas venger son père, Agamemnon, assassiné par Égisthe et Clytemnestre? Il arrive à une prise de conscience, choisit son acte, l'exécute et en assume la responsabilité. Si le Cid agit dans le cadre des contraintes^o sociales de l'honneur et de la gloire, Oreste, par contre, agit pour découvrir son essence et c'est la somme de ses actes qui établit son existence. Il n'en reste pas moins que la découverte du moi est essentiellement identique, quoique présentée sous deux angles philosophiques différents.

La contrainte: n. f.
L'exigence.

En raison de leur universalité, les thèmes du dix-septième siècle continuent à se perpétuer à travers les siècles et se trouvent réitérés, sous une nouvelle forme bien sûr, même à l'époque contemporaine. Malgré la multiplicité des tendances artistiques, les intellectuels français de nos jours récompensent souvent des œuvres qui représentent des valeurs classiques. Il semble que le Français n'est vraiment touché que par ces valeurs-là, c'est-à-dire, par ce qui est essentiellement universel, par un équilibre entre le fond et la forme. Pour illustrer cette généralisation, citons l'exemple de Jacqueline Bez, qui a obtenu le Grand Prix de la Ville de Paris en 1968 pour sa sculpture «Femme-Liane». Un communiqué de presse signale que le mérite primordial de l'œuvre réside dans la recherche de la forme et de l'équilibre de la part de l'artiste, dans un certain rythme intérieur qu'elle a réussi à trouver.

L'âge classique est l'apothéose de l'esprit français. Corneille, Racine et Molière représentent trois aspects du génie classique français, comme Shakespeare représente le génie anglais et Dante celui des Italiens.

Au cours de son évolution, l'art passe de la rue au château et du château à la cour. Les trouvères et les troubadours chantaient les chansons de geste dans la rue, sur la place publique.

À l'époque de la Renaissance, l'activité artistique se concentre surtout dans les châteaux et se limite à certains groupes. Ronsard, au seizième siècle, forme la Pléiade, groupe de sept poètes. On peut dire de manière générale que l'art du seizième siècle est apprécié par la majorité, tandis que le classicisme du dix-septième siècle s'adresse à un public restreint: celui de Paris et de la cour. Paris donne le ton, et la cour de Louis XIV est le juge suprême des œuvres de l'époque.

Avec le règne personnel de Louis XIV, débute un des chapitres les plus riches de l'histoire de France. La littérature et l'architecture, principalement, nous ont conservé les traces des fastes* de cette époque; en se promenant dans le château de Versailles, on peut encore imaginer la vie du roi et de la cour.

Le faste: n. m. Le luxe, la magnificence.

LE ROI-SOLEIL: CRÉATION D'UN MYTHE

Dès sa plus tendre enfance, Louis XIV fut imprégné de l'importance de sa personne. Les chroniques de l'époque rapportent qu'un jour, on amena le jeune Louis dans la chambre de son père agonisant, trois semaines avant sa mort. Dans sa souffrance, Louis XIII demanda: «Qui est-ce?» et, sans hésitation, son fils de répondre solennellement: «Louis XIV.» Il était alors âgé de cinq ans. Ses précepteurs* ne manquaient jamais de lui rappeler qu'il était le lieutenant de Dieu, qu'il se devait de gouverner ses sujets pour la plus grande gloire de Dieu et qu'il devait se demander chaque soir dans quelle mesure il avait réussi à remplir cette mission. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait gardé toute sa vie un immense orgueil et un amour excessif de la gloire, forgeant ainsi lui-même son propre mythe de Roi-Soleil: «Le soleil qui, par le bien qu'il fait en tous lieux, par son mouvement sans relâche où il paraît néanmoins tranquille, par cette course constante et invariable dont il ne s'écarte et ne se détourne jamais, est assurément la plus vive et la plus belle image d'un grand monarque.» Il était très conscient de l'image que le public se faisait de lui.

Un précepteur: n. m. Une personne qui est chargée de l'éducation d'un enfant; un professeur particulier.

Comme sa royauté est de droit divin, Louis XIV prend son rôle très au sérieux et fait son métier de roi méthodiquement et consciencieusement. Il se révèle bon diplomate et bon démagogue et professe l'absolutisme le plus complet, comme nous le verrons plus tard dans sa politique. Son éducation avait été plutôt négligée, et le roi, lucide et conscient de ses lacunes, se faisait aider par divers conseillers compétents et qualifiés, technique politique reprise par Kennedy. Il répartit* sa confiance entre divers hommes de talent, «sans la donner toute entière à un», et conclut que c'est là «le premier et le plus grand talent des princes».

Répartir: v. t. Distribuer.

La vie de cour: intrigues à perpétuité

Le roi était entouré de dix mille courtisans*. Il tenait les nobles exactement là où il les voulait: à ses pieds. Il domestique et domine la noblesse en octroyant diverses charges, pensions, rôles, etc., la mettant ainsi dans une «cage dorée». Les événements les plus ordinaires deviennent des cérémonies pompeuses à l'extrême, réglées par une étiquette compliquée et rigoureuse. Les rites les plus importants étaient le lever et le coucher de Sa Majesté, au cours desquels l'on pouvait voir une longue chaîne de nobles servir le roi comme des valets, chacun ayant un rôle minutieusement défini, passant à Louis avec l'air le plus sérieux du monde, l'un ses pantoufles, l'autre sa robe de chambre, un troisième une cuvette* où le roi trempait le bout des doigts (car, à l'époque, on avait horreur de l'eau), et ainsi de suite. Le roi tenait ses courtisans bien en laisse*. Les nobles devaient obtenir son consentement pour se marier. Avoir son «tabouret»* au palais était un honneur recherché, parce qu'il garantissait un grand prestige. Mademoiselle de la Mothe, par exemple, jeune et ambitieuse, épouse le vieux Monsieur de Ventadour, laid et débauché, pour avoir sa place à la cour. Quand elle parvint à y paraître pour la première fois, il lui fallut attendre un certain temps avant que le tabouret tant convoité* lui fût apporté. Madame de Sévigné, présente à cette occasion, s'exclame d'un air qui se veut apitoyé*: «Hélas! que l'on le lui donne, il lui coûte assez cher.»

La cour, gravitant autour de son Soleil, était le centre du pays. La pire des punitions était d'être exilé en province; et c'est précisément à cette époque, explique Henri Peyre, «que s'accroît la séparation entre la ville et la province, cette dernière étant ridiculisée comme retardataire et imitatrice». Madame de Sévigné constate, avec les gens de cour, que «loin de lui [du roi], tous les services sont perdus». Louis XIV donne le ton dans tous les domaines, et les courtisans, serviles et flatteurs, l'imitent docilement.

Les innombrables aventures amoureuses du roi sont célèbres. Comme le signale Nina Epton dans son livre amusant *Love and the French*, dont nous avons tiré quelques anecdotes pour illustrer ce chapitre, il semble que la seule passion véritable qu'il ait ressentie fut pour Marie Mancini, nièce de Mazarin, mais la raison d'État l'obligea à contracter mariage avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Dès lors, il donne libre cours à ses penchants et, outre ses maîtresses officielles, il n'hésite pas à glaner* n'importe quelle beauté qui croise son chemin. Être la maîtresse du roi n'était pas une entorse* à la morale de l'époque; bien au contraire, le mari ou les parents de l'«élue» considéraient cela comme un honneur. Égoïste, terriblement imbu

Un courtisan: n. m.
Celui qui fait partie de la cour d'un roi, d'un prince. Par ext.: quelqu'un qui cherche à plaire.

Une cuvette: n. f.



Tenir quelqu'un en laisse: Le dominer, le mener à sa fantaisie.

Un tabouret: n. m.



Convoité: p. p. Désiré, souhaité.

Apitoyé: p. p. Qui a pitié.

Glaner: v. t. Cueillir ça et là. (fig.) Recueillir pour tirer profit.

Une entorse: n. f. (fig.) Une infraction.

de sa personne*, Louis XIV était convaincu qu'il était de son devoir de posséder les plus belles femmes du royaume et croyait que cela contribuait à sa gloire personnelle. Cette attitude est exprimée dans la chanson interprétée par Yves Montand, «Le roi a fait battre tambour».

Le roi a fait battre tambour
Pour voir toutes ces dames
Et la première qu'il a vue
Lui a ravi son âme.

Marquis, dis-moi, la connais-tu?
Qui est cette jolie dame?
Le marquis lui a répondu
Sire roi, c'est ma femme.

Marquis, tu es plus heureux qu'moi
D'avoir femme si belle
Si tu voulais me l'accorder
Je me chargerais d'elle.

Sire, si vous n'étiez pas le roi
J'en tirerais vengeance
Mais puisque vous êtes le roi
À votre obéissance.

Marquis, ne te fâche donc pas
Tu auras ta récompense
Je te ferai dans mes armées
Haut Maréchal de France.

Adieu ma vie, adieu mon cœur
Adieu mon espérance
Puisqu'il te faut servir le roi
Séparons-nous d'ensemble.

La reine a fait faire un bouquet
De belles fleurs de lys(e)
Et la senteur de ce bouquet
A fait mourir la marquise.

Les trois maîtresses officielles de Louis XIV ont été successivement Mademoiselle de la Vallière, Madame de Montespan et Madame de Maintenon. Il épousa secrètement cette dernière après la mort de la reine, et il semble que ce second mariage ait mis un terme à sa carrière amoureuse. Le roi avait alors quarante-six ans. Égoïste, il le resta jusqu'à la fin de sa vie. Sur son lit de mort, il murmure à Madame de Maintenon qu'il espère qu'elle viendra le rejoindre bientôt au paradis. Outrée*, celle-ci quitte la pièce en s'exclamant: «Quel rendez-vous! Cet homme ne pense jamais à personne d'autre qu'à lui-même!»

Imbu de sa personne:
Rempli de sa propre
importance.

Outré: adj. Indigné,
scandalisé.

Le culte de l'amour et les fêtes innombrables permettent aux nobles de combler leur oisiveté. La vie de cour revêt alors un lustre jamais atteint. Mais les fêtes somptueuses, le luxe, le faste, les réjouissances, les sommes colossales qu'il faut donner en dot*, appauvrissent l'aristocratie. Les nobles se tournent ainsi vers la classe inférieure, la bourgeoisie, dont les filles bien dotées constituent un appât alléchant*. Ce genre de vie précipite la chute de la noblesse et favorise l'ascension de la bourgeoisie, ce qui conduira à la Révolution.

À l'opposé du Marché commun

Louis XIV déclare: «L'État, c'est moi», affirmant ainsi son intention de gouverner seul et de détenir tous les pouvoirs. Il surveille toutes les provinces au moyen d'un réseau d'intendants* qui menaient ses affaires et exécutaient ses ordres. Sa politique extérieure est une politique d'expansion et de guerre, qui lui permet d'étendre son influence jusqu'au Nouveau Monde, au Canada surtout.

La politique intérieure de Louis XIV est nettement plus intéressante que sa politique extérieure. Colbert, son contrôleur des Finances, présente pour la première fois une conception moderne de l'économie. Comme de nos jours, c'est l'aspect économique qui semble être le facteur déterminant de toute attitude politique. Son but est d'enrichir la France en essayant d'accumuler un fonds de roulement* important, une sorte de Trésor, pour créer ce qu'on appelle «l'abondance d'argent». Colbert parviendra à ses fins* en instituant une politique économique protectionniste. Cette politique consiste à limiter les importations en élevant les tarifs douaniers et à subventionner les industries déjà existantes, comme on le faisait à l'époque pour les tapisseries des Gobelins et les soieries de Lyon. Ce mercantilisme exalte le travail industriel qui devient une source importante de revenus pour l'État. L'aspect «physique» du commerce français change. Les miroirs des châteaux sont à présent fabriqués en France et ne sont plus importés de Venise. Les dentelles sont fabriquées à Alençon et à Valenciennes; les velours des robes, autrefois importés de Gênes, sont maintenant tissés en France. L'État crée de nouvelles industries, construit des manufactures, encourage et subventionne les entreprises privées. Non content de développer l'industrie du royaume, Colbert y ajoute une flotte commerciale importante qui fait concurrence à la flotte hollandaise. Il serait bon de noter que Valéry Giscard d'Estaing, ministre des Finances, a fait en été 1969 des recherches très sérieuses dans les écrits de Colbert et semble s'être inspiré de ce dernier. Cela montre encore une fois la tendance du Français à revenir au passé

Une dot: n. f. Les biens, les possessions que la femme apporte en se mariant.

Alléchant: adj. Tentant, séduisant.

Un intendant: n. m. Ici: un délégué qui, dans une province, inspectait au nom du roi les divers services. D'habitude: la personne qui dirige la maison, les affaires, de quelqu'un de riche ou qui administre une propriété importante.

Un fonds de roulement: L'argent dont une entreprise dispose pour faire face aux dépenses courantes.

Une fin: n. f. Un but.
— *La fin justifie les moyens:* tous les moyens sont bons pour arriver au but.

pour en tirer une leçon pratique qu'il peut appliquer dans le présent.

L'ESTHÉTIQUE DU CLASSICISME

Dans le cadre de cet essor économique, que devient la vie artistique et littéraire du pays? L'absolutisme qui se manifeste sur le plan politique envahit toutes les disciplines, ce qui entraîne une certaine unicité de goût et de tendance. Ainsi, les talents convergent dans une même direction et vont donner naissance à ce qu'on appellera le classicisme. Les idées créatrices se ramènent à deux grands principes: plaire au roi et présenter une unité de goût.

Le classicisme parisien met un certain ordre dans la confusion du seizième siècle. On assiste, dans tous les domaines, à une codification et à une purification des œuvres. On y parvient par la recherche de la forme idéale. La matière du sujet donné doit s'adapter à un certain cadre, et le souci de la forme devient ainsi primordial. Le grand mérite du *Discours de la méthode* de Descartes ne consiste pas tellement dans le fond de la pensée, mais plutôt dans l'enchaînement logique et rigoureux du développement. Descartes organise les idées en système, et c'est dans la façon dont il les présente que réside la nouveauté et l'importance de son œuvre.

L'idéal de l'esprit classique sera la découverte de la vérité, à laquelle on parviendra au moyen de la raison. Tout ce qui se découvre par la raison est vrai, et tout ce qui est vrai est universel. On fait d'autant plus confiance à la raison que l'on croit que toutes les erreurs ne proviennent que de l'excès de l'imagination, de la sensibilité et de l'épanchement du moi. L'objectivisme et l'exercice mental parviennent à éliminer cet excès, cette source d'erreurs, et à atteindre la vérité. On ne peut nier l'existence de la sensibilité à l'époque classique, mais l'on doit préciser qu'elle est toujours tempérée. Dans le domaine esthétique, on s'efforce d'équilibrer l'intelligence et la sensibilité pour n'en laisser aucune dominer aux dépens de l'autre.

À l'époque classique, même l'existence de Dieu est fondée sur la raison. Nous sommes loin de la foi naïve et simple de la mère de Villon et des gens du Moyen Age. Bien que la «démonstration» de Descartes ne soit pas le fondement de la croyance en général, il n'en reste pas moins que c'est là une tentative de fonder la foi sur un raisonnement. Il l'explique ainsi: je doute, je suis donc imparfait; mais si je suis imparfait, c'est qu'il y a quelqu'un de parfait. Donc, Dieu existe. Le raisonnement de Descartes est rapide, catégorique, astucieux, mais il affirme plus qu'il ne démontre et l'on peut mettre en

doute sa conclusion. Cet être parfait ne doit pas nécessairement être Dieu. La croyance, en général, n'est pas une question de raisonnement, comme l'a déjà remarqué Montaigne. C'est une attitude personnelle qui ne relève point* d'une démonstration logique. Encore une fois, l'œuvre classique est une méthode, une discipline, et non point une invention.

Le besoin de plaire

On assiste également à toute une organisation de la vie mondaine. De nombreux salons, comme celui de Madame de Rambouillet, vont éclore au dix-septième siècle. Ils seront remplacés par les cafés au dix-neuvième siècle. Ces salons donnaient le ton, définissaient les valeurs de l'époque, et c'est là que les artistes exposaient leurs préoccupations créatrices; c'est là aussi que se brassaient* toutes les idées du siècle.

L'art de plaire, l'art de bien dire, le comportement maniéré* peuvent être poussés jusqu'au ridicule; c'est de là que naît la *préciosité*. Daniel Mornet la définit en ces termes: c'est «la forme extrême du besoin de plaire». Ce «besoin de plaire» est analogue à l'esprit courtois des chevaliers du Moyen Age. Ainsi, les mêmes tendances se répètent sous différentes formes. La préciosité est un raffinement exagéré des sentiments et, surtout, de leur expression. L'Hôtel de Rambouillet était l'un des temples de la préciosité. Les gens s'efforcent tellement de plaire et d'étonner qu'ils en viennent à appeler un verre d'eau «un bain intérieur»; les dents, «l'ameublement de la bouche»; les fauteuils, «les commodités de la conversation» et les cheveux gris, «les quittances d'amour». Molière s'est emparé de ce travers pour le dramatiser dans *Les Précieuses ridicules*. Dans *Les Femmes savantes*, ne voit-on pas la maîtresse de maison renvoyer sa bonne parce qu'elle «ne parle pas Vaugelas»? Vaugelas est le grammairien, le grand codificateur de la langue classique. Parce que la bonne ne suit pas les règles instituées par Vaugelas, on ne veut plus de ses services.

La vie amoureuse elle-même subit des changements sous ce code précieux, qui fait de l'amour une science. Ce qui était jeu et conquête — le chevalier des épopées devait «conquérir» le cœur de sa dame — devient science. Mademoiselle de Scudéry a établi la Carte du Tendre, carte «géographique» qui indique le chemin à suivre pour arriver au but: c'est en parcourant les routes de la Mélancolie, du Bonheur, de la Tristesse, de la Joie, en passant par le fleuve de la Passion et en traversant les champs de la Beauté qu'on parvient au cœur de ces dames. Le succès n'est pas garanti, mais le jeu en vaut la chandelle*. Cette Carte du Tendre considère l'amour comme un raisonnement et propose une manière presque scientifique de faire la chose. C'est vrai-

Qui ne relève point:
Qui ne dépend pas.

Brasser des idées:
Remuer, agiter des idées;
en traiter beaucoup.
— *Brasser des affaires:*
s'occuper de beaucoup
d'affaires en même
temps.

Maniéré: adj. Affecté,
pas naturel.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle: Le résultat ne vaut pas la peine qu'on s'est donnée.

ment pousser un peu loin l'esprit d'organisation! L'invention américaine qui consiste à programmer l'amour sur cartes perforées est simplement une variante et une amélioration de cette technique romanesque. Au dix-neuvième siècle, Stendhal, dans son livre *De l'amour*, propose aussi un système, mais les considérations psychologiques qu'il élabore sont plus raffinées que celles de Mademoiselle de Scudéry.

L'habit fait le moine

Le costume, lui aussi, traduit l'esprit du temps. Les courtisans portent des habits brodés, avec une profusion de rubans et de dentelles. La perruque est à l'ordre du jour^o; on en fait le signe d'une certaine majesté. Les femmes portent des robes plus légères, plus commodes, plus sobres qu'à l'époque précédente. La simplicité de la coupe se voit compensée par le raffinement et la richesse du tissu et par l'importance démesurée que les femmes accordent à la coiffure. Le Grand Larousse encyclopédique précise à ce sujet que le vêtement de l'époque «exprime les besoins de luxe d'une classe enrichie, éprise de plaisirs, et il subit les variations de plus en plus fréquentes de modes passagères: ce qui les caractérise, ce ne sont pas seulement les formes de l'habillement moderne, qui se précisent alors, mais aussi l'usage de plus en plus étendu de textiles industrialisés, comme le coton et la soie».

Les costumes recherchés et les perruques monumentales cachaient souvent un manque d'hygiène écœurant^o; des parfums savamment composés parachevaient la dissimulation. On avait coutume de changer de chemise une fois par mois et, miracle de propreté, on en changeait deux fois lors d'une liaison amoureuse. On ne prenait de bains que deux ou trois fois par an. C'est à cette époque qu'on invente les grattoirs^o, destinés à déloger les poux^o qui fourmillent^o sous les perruques.

L'art culinaire: pour vivre ou pour mourir?

Même la cuisine devient un art bien discipliné et ordonné au dix-septième siècle. On raconte que, pour Louis XIV, il s'agissait plus de quantité, en matière de cuisine, que de qualité: son estomac était trois fois plus grand que celui d'un simple mortel et il avait un appétit gargantuesque^o. Détail amusant, le dessert favori de Sa Majesté consistait en pâtisserie, en fruits et... en œufs durs! Malgré le faste et la splendeur qui l'entouraient, le Roi-Soleil mangeait avec les doigts comme un paysan et s'essuyait les mains à la nappe, ce qui laisse rêveur quant au raffinement et aux bonnes manières de l'époque.

À l'ordre du jour:
Actuel, à la mode.

Écœurant: adj. Qui dégoûte, qui donne la nausée.

Un grattoir: n. m.
Sorte de peigne.

Un pou: n. m. Un insecte vivant dans les cheveux de l'homme et dans le poil de divers animaux.
— *Être laid comme un pou:* être extrêmement laid.

Fourmiller: v. i. S'agiter en grand nombre comme les fourmis. Par extension: abonder en, être plein d'être, de choses qui s'agitent. Synonymes: grouiller, pulluler.

Gargantuesque: adj. Comme Gargantua, géant doué d'un appétit énorme qui est un des héros dans l'œuvre de Rabelais.

On rappelle souvent le cas célèbre de Vatel, maître d'hôtel du grand Condé, qui n'hésite pas à se suicider par souci de perfection. Il était responsable de l'organisation du souper lors d'une des fêtes données en l'honneur du roi par le prince de Condé dans son très beau domaine de Chantilly. Comme le décrit Madame de Sévigné, «La chasse, les lanternes, le clair de lune, la promenade, la collation* dans un lieu tapissé de jonquilles*, tout cela fut à souhait.» Vatel, cependant, est ébranlé* de voir qu'il n'avait pas prévu les quantités nécessaires pour les convives. Il répète à plusieurs reprises: «Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas.» Pour comble de malheur, il ne reçoit pas à l'heure prévue la quantité de fruits de mer qu'il avait commandée. Il perd la tête, «monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur», précise Madame de Sévigné. Elle ne peut s'empêcher de remarquer: «Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.»

Ce geste de Vatel montre l'importance qu'on attache à l'art culinaire, et la profession de cuisiner revêt alors une dimension artistique. Cette anecdote nous rappelle les deux idées primordiales du classicisme, à savoir: glorifier le roi et développer un goût raffiné. Avouons que Vatel les a poussées à l'extrême!

La bonne chère a donc depuis bien longtemps occupé une place importante dans la vie des Français. On dit de nos jours d'une ménagère qui excelle dans ce domaine que c'est un vrai «cordon-bleu». L'origine de cette expression remonte à la décoration — un cordon bleu — qu'on décernait à celles qui se distinguaient par leur talent culinaire dans l'école fondée par Madame de Maintenon à Saint-Cyr pour l'éducation de jeunes filles nobles sans fortune.

Le château de Versailles: paradis retrouvé?

Mark Twain, en regardant le château de Versailles, s'est demandé si c'était le paradis retrouvé. Qu'il le soit ou non, il n'en reste pas moins que, du point de vue architectural, Versailles est considéré comme le symbole suprême de l'esprit classique. La maison du roi nécessitait les services d'à peu près dix mille personnes. Comme le Louvre ne peut abriter tout ce monde, Louis XIV entreprend, vers 1661, les premiers travaux d'aménagement de Versailles. De nombreux architectes ont travaillé à l'édification de cet immense palais, entouré d'un parc de près de deux mille hectares dessiné par Le Nôtre. Le Vau établit les plans de l'architecture du château même, Jules Hardouin-Mansart (qui a donné son nom à la mansarde*) se charge de

Une collation: n. f.
Un repas léger.

Une jonquille: n. f.
Fleur jaune.

Ébranlé: p. p. Ému,
remué, secoué.

Une mansarde: n. f.
Une petite chambre sous
le toit.

l'agrandissement et de l'embellissement de Versailles, et Le Brun décore l'intérieur des bâtiments, en particulier la Galerie des Glaces.

Le parc de Versailles «définit l'esprit classique aussi bien qu'une épître* de Boileau». Le Nôtre a très bien traduit en parterres fleuris l'esprit de son siècle. Pour lui, dans ce jardin français, règnent l'intelligence et la volonté, c'est-à-dire une tentative de l'homme d'imposer sa forme à la nature. Comme l'écrit Élie Faure, «Versailles subordonne à la raison victorieuse l'angoisse des hautes consciences.» Il remarque aussi que l'architecture fleurit dans les époques de forte centralisation: «C'est que les systèmes de gouverner où l'autorité domine (...) favorisent presque partout l'essor de l'architecture et subordonnent tous les arts à l'architecture, édifice central et primitif autour duquel se rassemble et sur lequel tous les yeux sont fixés (...)» Versailles illustre bien cette règle. Dans le domaine artistique, l'architecture occupe une place de premier ordre au dix-septième siècle. L'aspect constructeur, organisateur du siècle s'y concrétise. Ainsi, c'est l'architecture qui confère à toute œuvre, dans tous les domaines, sa dimension artistique. Toutes les œuvres sont construites selon une certaine forme; c'est l'aspect structural qui semble être le centre des préoccupations de tout créateur.

Ainsi, l'aspect le plus important, le plus représentatif de l'époque classique est le souci de la forme. L'écrivain classique se propose de perfectionner la composition, le style, la forme de son œuvre. Cet amour de la forme, de l'harmonie, de l'équilibre se retrouve partout, aussi bien dans la nature que dans les œuvres, aussi bien dans l'esprit que dans la personne. Cette forme, comme le dit Racine, a pour but essentiel de «plaire et toucher».

LITTÉRATURE: RÉALITÉS VIVANTES

Si la vie du roi a été glorifiée à tel point qu'elle atteint la dimension d'un *mythe*, il est intéressant de remarquer que la littérature et ses valeurs fictives reflètent de façon concrète et tangible les préoccupations *réelles* de la société de l'époque.

Parmi les grands écrivains du dix-septième siècle, rappelons surtout La Fontaine, célèbre pour ses *Fables*, La Rochefoucauld, connu surtout pour ses *Maximes*, Bossuet, renommé pour ses sermons et ses oraisons funèbres. Dans ses *Caractères*, La Bruyère fait œuvre de sociologue. Il souligne avec une grande perspicacité les travers* et les vices de ses contemporains. Son style est original, constitué de phrases brèves et mordantes.

Une épître: n. f. Une lettre en vers.
Familièrement et par plaisanterie: une lettre.

Un travers: n. m. Un défaut.

Ses observations contribuent à compléter le tableau de l'époque. Voici, à titre d'exemple, le portrait d'un courtisan français:

Narcisse se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes, il est homme d'un bon commerce*, et l'on compte sur lui au quartier de *** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre* ou au reversi*, là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercure galant*; il a lu Bergerac, des Marets, Lesclache, les *Historiettes* de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu.

Citons cet autre texte de La Bruyère qu'on retrouve souvent dans des ouvrages de sociologie et qui décrit bien le paysan français de l'époque. Ce passage établit avec justesse la disparité de ces deux modes de vie.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières*, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines: ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

La plupart des écrivains du Grand Siècle ont tendance à généraliser sur la nature humaine à partir de certains types donnés qui incarnent l'essence de l'époque. Le point de vue de La Rochefoucauld sur la nature humaine, par exemple, s'inscrit dans le cadre de ces généralités: «La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.» Pour lui, l'amour-propre est notre plus grande passion et le motif qui produit toutes nos actions: «Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.»

L'épanchement personnel et le lyrisme ne caractérisent pas le siècle classique. Les normes du groupe et de la société prédominent, ce qui rend ce siècle relativement pauvre en poésie pure. Pourtant, Racine est profondément poète dans son théâtre. Dans *Phèdre*, il réussit à décrire poétiquement les passions, mais sa poésie ne sort pas du cadre dramatique. Lorsqu'elle se veut personnelle et lyrique, elle n'y réussit pas toujours. Son théâtre est une fusion parfaite des genres dramatique et poétique. La prose, par contre, convient mieux que les vers au rationalisme

Un homme de bon commerce: Un homme de comportement agréable.

Hombre: Jeu de cartes d'origine espagnole.

Reversi: Jeu de cartes.

Une tanière: n. f. Endroit où habite un animal sauvage. Par analogie: un taudis, une habitation sombre et misérable. Également: lieu retiré où l'on vit loin de la société.

oratoire, parce que les phrases se modèlent sur la pensée. La prose pénètre et envahit tous les domaines, même celui de la dramaturgie. Les *Caractères* de la Bruyère, les *Maximes* de La Rochefoucauld illustrent à la perfection cette prose qui épouse le mieux les contours de la pensée classique.

Le théâtre est le genre littéraire qui exige le plus cette architecture et cette structure classiques. La règle des trois unités régit le théâtre: unités de lieu, de temps, d'action. La tragédie et la comédie comprennent généralement cinq actes. Le développement qui conduit logiquement au dénouement se compose d'une exposition du problème, de péripéties* et d'un dénouement. Cette organisation, encore une fois, est une réaction à la confusion du seizième siècle. On retrouve partout, dans tous les domaines, ce besoin de classer, cette tendance à structurer les choses. Dans le domaine du théâtre, la tragédie est organisée par Corneille, tandis que Molière organise la comédie. Mais il est intéressant de découvrir que cet équilibre, cette harmonie, ne sont pas totalement catégoriques. Ainsi, bien que les personnages des tragédies de Corneille soient généralement situés sur le plan tragique, il n'en reste pas moins qu'ils incarnent parfois des traits caractéristiques qui pourraient les rendre comiques. Inversement, le comique des personnages de Molière frise* parfois le tragique. Le chevauchement* des genres se fait sentir malgré les strictes lignes de démarcation que les dramaturges veulent établir.

L'obéissance au devoir est une des notions clés du théâtre classique, aussi bien chez Corneille que chez Racine. La problématique de Rodrigue, du jeune Horace, d'Andromaque, de Phèdre, d'Hippolyte est basée sur la notion du devoir et de la raison. Dans le théâtre de Corneille, la raison est renforcée par la volonté qui en assure le triomphe. Dans celui de Racine, il y a un conflit entre devoir et passion.

GRANDEUR ET MISÈRES DE L'HOMME

Pour résumer les différentes tendances de ce siècle classique, nous nous appuyerons sur l'ouvrage de Bénichou *Morales du Grand Siècle*. Nous ne pouvons pas conclure cette étude succincte* du dix-septième siècle sans étudier brièvement les rapports qui existent entre les conditions sociales et la morale de cette époque.

Liberté de choix: force illimitée

Paul Bénichou distingue trois ordres de réflexion dans ce débat moral. *L'ordre héroïque*, qui vient de la *Chanson de Roland*,

Une péripétie: n. f.
Un événement, un incident qui intéresse particulièrement dans le déroulement d'une action.

Friser: v. t. Être près d'atteindre, être sur le bord de.

Le chevauchement: n. m.
L'interférence.

Succinct: adj. Bref, concis.

est un ordre historique qui cherche à définir les conditions de la grandeur de l'homme. Cet ordre essaie de déterminer dans quelles limites cette grandeur peut s'exercer, jusqu'à quel point l'homme peut être chevaleresque, au sens cornélien du mot. C'est une notion qui rappelle la hantise de Pascal, sa « grandeur et misères de l'homme ». Ainsi, l'homme est capable de grandeur parce qu'il peut se dépasser par la conscience, parce qu'il peut forger rationnellement sa vision et ainsi transcender le monde. Il est donc capable d'héroïsme, capable d'une morale chevaleresque. C'est le style noble du *Cid* et d'*Horace*, par exemple, qui dérive de l'esprit chevaleresque de l'époque féodale.

Corneille résume très bien l'ordre héroïque du siècle. Souvenons-nous que le héros cornélien forge sa destinée et la gouverne. C'est de l'existentialisme avant la lettre. La gifle que Don Gormas donne à Don Diègue est une sorte d'épreuve destinée à faire ressortir l'héroïsme de Rodrigue, mais aussi, implicitement, à défier l'autorité royale. Rodrigue doit peser le pour et le contre* et faire un choix entre l'amour et l'honneur. Dans la tragédie des Horaces et des Curiaces, le choix à faire est entre la famille et la patrie.

Faiblesse du roseau et potentiel de la pensée

L'ordre chrétien s'oppose à l'ordre héroïque, car il souligne la misère et la faiblesse de l'homme et non sa grandeur. C'est Pascal qui a écrit: «L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.» Deux courants spirituels s'affrontent* au dix-septième siècle; Pascal et Descartes en expriment les idées maîtresses. Selon Pascal, il faut avoir «la grâce» pour être sauvé et, pour la recevoir, il faut croire aux miracles. Pour Descartes, le salut ne s'atteint pas nécessairement par la grâce, mais par la raison. La croyance est fondée sur l'esprit et non pas sur les miracles.

«Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas»

Nous nous servons d'une citation de Pascal pour décrire l'idée maîtresse de l'œuvre de Racine, car il existe des rapports étroits entre la pensée de ces deux auteurs. Si Corneille est le logicien de la tragédie classique, s'il présente la grandeur de l'homme d'une façon presque romantique, de cet homme qui peut maîtriser son destin, l'œuvre de Racine représente le revers de la médaille. Racine n'est pas logicien, mais psychologue. Les personnages raciniens sont tous écrasés* par leur destin. C'est la pensée janséniste, selon laquelle l'homme qui n'a pas reçu la grâce dès sa naissance est incapable de sortir de sa fai-

Peser le pour et le contre: Examiner les bons et les mauvais côtés.

Affronter: v. t.
Rencontrer face à face,
se heurter à.

Écrasé: p. p. (fig.)
Accablé, anéanti.

blesse et de dominer sa destinée. La plupart des œuvres de Racine ne traite pas directement de Dieu, qui pourtant y est implicitement présent. Dieu est toujours à la fois présent et absent dans l'œuvre de Racine; il est présent par son absence, et le ressort tragique dérive du fait que les héros raciniens ignorent l'existence de Dieu, car «voir et entendre Dieu, c'est dépasser la tragédie».

Dans *Andromaque*, Hector atteint une dimension divine. Bien que mort, il est constamment à l'esprit de sa veuve. Celle-ci doit prendre une décision importante: doit-elle épouser Pyrrhus afin de sauver son fils Astyanax ou doit-elle rester fidèle à son mari défunt? Et Hector, décédé, sorte de «dieu caché», selon l'expression de Lucien Goldman, lui dicte sa façon d'agir. *Andromaque* n'a donc pas la liberté de choix du héros cornélien.

La grandeur et la misère sont deux thèmes qui s'affrontent et se contrebalancent dans les œuvres d'un Pascal et d'un Racine. Le héros qui prend conscience de ce «dieu caché» a la possibilité de recevoir la grâce et d'être sauvé; celui qui reste aveugle est pour ainsi dire damné d'avance. *Phèdre*, de Racine, est la tragédie qui marque le contraste le plus frappant avec *Le Cid*, de Corneille. *Andromaque*, en effet, reste fidèle à un concept de l'honneur qui est aussi fort que celui de Chimène, bien qu'il vienne de ce «dieu caché» et non pas de sa propre idée de la gloire. Phèdre, au contraire, connaît bien son devoir, mais elle reste trop faible pour l'exécuter; c'est dans ce fait que réside sa tragédie... tragédie de l'absence de la grâce, au sens janséniste du mot peut-être, mais aussi problème de psychologie humaine.

Dans le passage suivant, Phèdre est torturée par son angoisse, car elle est consciente de la faiblesse qu'elle ne peut surmonter:

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée:
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire...

Il est intéressant de remarquer qu'elle se sert des mêmes termes que Chimène — flamme, gloire — mais elle est incapable de contrôler ses sentiments. Elle ne peut que constater l'échec de ses efforts pour obéir à son sens du devoir et de l'honneur:

Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.

L'esprit mondain: vers le juste milieu

L'ordre mondain semble trouver le juste milieu entre l'esprit noble définissant la grandeur de l'homme et l'esprit chrétien définissant sa misère. Molière est le représentant de cet esprit mondain qui n'atteint pas la grandeur peinte dans les tragédies d'un Corneille, mais ne sombre* pas non plus dans la misère mise en scène par un Racine. Sa morale est faite d'adaptation, d'équilibre entre les deux extrêmes représentés par ces deux auteurs.

Molière esquisse ainsi une nouvelle valeur, celle du bonheur, qui sera le mot clé et la préoccupation principale du Siècle des Lumières*. Molière s'attaque à toute conduite outrancière*. Dans *Tartuffe*, il s'attaque à l'hypocrisie religieuse; dans *Le Misanthrope*, il fait le portrait d'un Alceste peu social, en contraste avec «les autres» qui le sont trop.

Comme tout grand artiste, cependant, Molière échappe parfois à tout effort de le classer. Dans les cas du *Misanthrope* et de *Dom Juan*, il témoigne d'une certaine sympathie pour l'homme qui tente de dépasser les limites humaines. Son Dom Juan est un libertin philosophe dont le lecteur ne peut s'empêcher d'admirer l'ambition d'embrasser tout le potentiel esthétique de ce monde:

Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs: je me sens un cœur d'aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Ce thème est à nouveau traité par Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*:

Tout être sain tend à se multiplier.

.....
Ce que Dom Juan met en acte, c'est une éthique de la quantité, au contraire du saint, qui tend vers la qualité. Ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde. (...) Dom Juan ne pense pas à «collectionner» les femmes. Il en épuise le nombre et avec elles ses chances de vie.

Les ombres du tableau

Avec la monarchie absolue, dans laquelle le roi est tout-puissant, est née une époque dont l'éclat se reflète jusqu'à nos jours. Mais les fastes du règne de Louis XIV, la splendeur des arts et des lettres, ne sauraient dissimuler le fait que cette grandeur classique fut bâtie sur la misère sociale et sur une économie très précaire.

Comme d'habitude, les paysans étaient ceux qui étaient les plus maltraités. Leur condition pitoyable a donné naissance

Sombrer: v. i.
S'enfoncer profondément.

Le Siècle des Lumières:
Le dix-huitième siècle.

Outrancier: adj.
Extrémiste, qui pousse les choses à l'excès.

à cette parodie de la prière dominicale: «Notre Père qui êtes à Versailles, votre nom n'est plus glorifié, votre royaume n'est plus si grand, votre volonté n'est plus faite sur la terre ni sur l'onde. Donnez-nous notre pain, qui nous manque.»

Le goût de l'ordre et de l'unité de ce siècle classique tourne parfois au despotisme. La dispute qui oppose jésuites et jansénistes, à laquelle Pascal prend part avec ses *Provinciales*, déchire les esprits, et, en 1685, Louis XIV révoque* l'édit de Nantes*, annulant ainsi la liberté de conscience. Après la révocation, les protestants sont lâchement persécutés et plusieurs pasteurs sont expulsés. Le culte réformé est interdit, et les biens* des protestants sont confisqués, ce qui les pousse à émigrer par milliers; ceux qui restent sont systématiquement persécutés. On se trouve de nouveau en face d'une France déséquilibrée et intolérante où l'inégalité atteint son paroxysme.

Révoquer: v. t. Ici: annuler.

L'édit de Nantes: Édit rendu par Henri IV en 1598, qui assure aux protestants la liberté du culte et certains privilèges politiques.

Un bien: n. m. Ce qu'on possède, sa propriété.

— *Bien mal acquis ne profite jamais* (prov.): les possessions qu'on a obtenues par des moyens illégitimes ne procurent aucun plaisir.



par H. Rigaud.

Le Roi Soleil. Portrait de Louis XIV.

QUESTIONS

1. Qu'est-ce qui remplace au dix-septième siècle les valeurs de la Renaissance?
2. Quels sont les trois attributs de la raison? Sont-ils encore valables de nos jours? Pourquoi est-ce que les thèmes des *Femmes savantes*, de Molière, sont encore valables au vingtième siècle?
3. À quel public est-ce que l'art s'adresse au Moyen Âge, à la Renaissance et à l'époque classique?
4. D'où viennent l'immense orgueil et l'amour de la gloire de Louis XIV? Pourquoi se compare-t-il au soleil? Est-ce là une image juste du roi? Comment comble-t-il les lacunes d'une éducation plutôt négligée?
5. Comment le roi domestiquait-il la noblesse? Donnez des exemples concrets. Pourquoi croyez-vous que les nobles supportaient d'être traités de cette façon? Pourquoi est-ce que l'exil était la pire des punitions?
6. De quoi dépendait, à l'époque, le choix du conjoint? Pourquoi y avait-il tant de liaisons amoureuses? Quelle est la situation actuelle? Y a-t-il des rapports entre le présent et le passé?
7. Qu'est-ce que le «protectionnisme»? Quel est le but de cette politique économique? Est-ce que le plan de Colbert réussit? Comment le protectionnisme a-t-il favorisé le développement de l'industrie et du commerce français?
8. «Le classicisme parisien met un certain ordre dans la confusion du seizième siècle.» Commentez, en vous appuyant sur Descartes. Quel est l'élément le plus important dans l'esthétique du dix-septième siècle: la sensibilité ou la raison, l'imagination ou la vérité? Quelles sont les lacunes de la «démonstration» cartésienne qui veut prouver l'existence de Dieu?
9. Quelle est l'importance des salons à l'époque classique? Comment le besoin de plaire mène-t-il à la préciosité? Est-ce qu'on retrouve également dans la société contemporaine une certaine préciosité, un certain snobisme? Dans l'affirmative, donnez des exemples concrets de ce maniérisme.
10. Qu'est-ce que la «science de l'amour»? Comparez cette conception de l'amour avec celle du Moyen Âge et celle d'aujourd'hui.
11. En dépit du raffinement des mœurs au dix-septième siècle, qu'est-ce qui paraît un peu écœurant aujourd'hui dans le domaine de la nourriture, des manières à table et dans le domaine des vêtements, de l'hygiène?
12. Pourquoi est-ce que l'architecture est l'art le plus représentatif de l'époque classique? Comment le parc et le château de Versailles reflètent-ils l'esprit du siècle? Comment est-ce que l'architecture contemporaine exprime les préoccupations modernes?
13. Pourquoi y a-t-il plus d'œuvres en prose que d'œuvres poétiques à l'époque classique? Quel est le genre qui exige le plus de structure? Qui est le maître incontesté de ce genre en France? Est-il poète ou prosateur?
14. L'obéissance au devoir est une des notions clés du théâtre classique. Malgré cette base commune, comment est-ce que Racine et Corneille traitent cette notion?

15. «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.» Comment peut-on appliquer cette observation au théâtre de Racine? Pouvez-vous illustrer cette observation par des exemples concrets pris dans votre vie ou dans vos lectures?
16. Qu'est-ce qui caractérise les comédies de Molière? Trouve-t-on un esprit semblable chez les auteurs français contemporains?
17. Comment se termine l'époque classique? Pensez-vous que cette triste fin soit une fin logique à ce siècle épris de logique?



Buste de Molière par Houdon (1660).

- ANTOINE, Paul. *Schémas d'histoire de la civilisation française*. Paris: Centre de la documentation universitaire.
- BÉNICHOU, Paul. *Morales du Grand Siècle*. Paris: Gallimard, 1948.
- BEZ, Jacqueline. Grand Prix des Beaux-Arts de la Ville de Paris pour 1968. Commentaires dans *Le Figaro littéraire*, 14-23 juin 1968, et dans *Brèves Nouvelles de France*, 6 juillet 1968.
- BRODIN et ERNST. *Gens de France*: New York: Holt, Rinehart and Winston, 1968, p. 141.
- CAMUS, Albert. *Le Mythe de Sisyphe*. Paris: Gallimard, p. 98 et pp. 100-101.
- EPTON, Nina. *Love and the French*. New York: Ballantine Books, 1959.
- FAURE, Élie. *L'Esprit des formes*. 2 tomes. Le Livre de poche, Jean-Jacques Pauvert, 1964.
- LA BRUYÈRE. *Les Caractères*. «Classiques Larousse», Extraits I, p. 74 (citation Narcisse); Lagarde et Michard, *XVII^e Siècle*, Bordas, 1963 (citation «L'on voit certains animaux...»).
- LOUIS XIV, *Mémoires*. Colette Bichant, *Perspectives sur la civilisation française*, livre 1, pp. 63-66.
- MORNET, Daniel. Cité par Guy Michaud, *Guide France*, Classiques Hachette, p. 105.
- PEYRE, Henri. *Qu'est-ce que le classicisme?* Paris: Nizet, 1965.
- MARQUISE DE SÉVIGNÉ. *Lettres*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1957.
- TWAIN, Mark. *Traveling with the Innocents Abroad*. University of Oklahoma Press, 1959.
- Lectures suggérées*
- CORNEILLE, Pierre. *Le Cid*. Paris: Didier, 1947.
- GARNIER, Robert. *Les Juives*. Paris: Garnier, 1964.
- LA FONTAINE. *Fables*. Paris: Garnier, 1960.
- LA ROCHEFOUCAULD. *Maximes*. Paris: Garnier, 1967.
- MOLIÈRE. *Oeuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1965.
- PASCAL, Blaise. *Pensées*. «Classiques Garnier», Paris, 1961.
- PASCAL, Blaise. *Les Provinciales*. «Classiques Garnier», Paris, 1965.
- RACINE, Jean. *Oeuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1960.

ATTITUDES POLITIQUES DES FRANÇAIS

*En temps de crise et en temps
de paix*

Chapitre XXII

| | | |
|--|-----|---|
| L'ENGAGEMENT POLITIQUE: DEVOIR MORAL POUR LE FRANÇAIS | 147 | |
| FLASHES SUR CERTAINES CONSTANTES POLITIQUES | 149 | |
| | 149 | En période de crise: le «sauveur» |
| | 151 | Le jeu des Constitutions |
| | 154 | La rhétorique, passion des Français, et le goût des formules |
| RELATIONS EXTÉRIEURES | 155 | |
| | 156 | La France, troisième force, et le Marché commun |
| | 157 | La France et les États-Unis |
| LE «RAYONNEMENT» DE LA FRANCE | 158 | |
| CRITIQUE DE L'ÉTAT: ÉLÉMENT PERMANENT | 160 | |

Cliché Ministère des Affaires Étrangères D.S.I.P.



Conférence de presse du Général de Gaulle.

ATTITUDES POLITIQUES DES FRANÇAIS

En temps de crise et en temps de paix

L'ENGAGEMENT POLITIQUE: DEVOIR MORAL POUR LE FRANÇAIS

En temps de crise, lorsque la patrie est en danger, on assiste à un recrudescence de patriotisme. Cet élan provoque généralement une prise de conscience qui pose automatiquement le problème de l'engagement politique. Cette attitude s'inscrit bien dans la tradition française et se révèle de façon très nette chez les écrivains français en particulier. Ceux-ci tendent presque toujours à défendre leur idéal politique en assumant parfois des positions catégoriques. Hemingway, Steinbeck ou Faulkner restent généralement en dehors des débats politiques. Faulkner et Steinbeck s'engagent dans le sens social: *Les Raisins de la colère* est considéré comme le *depression novel* par excellence, et Faulkner traite toujours des rapports entre Noirs et Blancs dans le Sud des États-Unis. Néanmoins, l'engagement politique est presque totalement absent. Traditionnellement, l'écrivain américain mène une vie détachée des préoccupations politiques de son pays, tandis que l'écrivain français s'intègre plus complètement dans son milieu. Il fait partie d'une cellule et ne se sent à l'aise que dans un cadre qui lui permet de faire entendre sa voix, car, en France, les préoccupations littéraires et artistiques ne sont pas nécessairement séparées de l'engagement politique.

Il n'est pas difficile de retracer cet engagement politique des écrivains depuis la Révolution française. Victor Hugo l'a immortalisé dans le poème célèbre intitulé «À l'obéissance passive», titre qui, par son ironie, dramatise efficacement l'effort du poète non seulement pour immortaliser le courage des soldats des armées révolutionnaires, mais aussi, et de manière plus générale, pour pousser tout le peuple à s'engager. Ainsi, l'engagement politique personnel entraîne souvent toute une floraison d'œuvres artistiques. Pendant la Résistance, Camus collabore à un quotidien, *Combat*; Jean-Paul Sartre présente *Les Mouches*. En 1970, malgré son âge avancé, il a assumé la responsabilité de diriger *La Cause du peuple*, journal de gauche, et il n'a jamais cessé de prendre position pour ou contre le gouvernement selon ses convictions. L'engagement est donc une problématique bien française qui ne se pose pour ainsi dire pas pour l'artiste américain. De façon générale, on peut dire que

la population française s'attend à ce que les écrivains et les artistes prennent position et expriment leur opinion à l'égard des problèmes politiques et sociaux. Et, de la part des artistes eux-mêmes, il y a tentative de concilier l'engagement sur le plan esthétique et celui sur le plan de la réalité.

Cet engagement est toujours apparent en France et se manifeste également à l'égard de causes qui ne sont pas nécessairement françaises. Le 23 mars 1968, par exemple, une «Journée des intellectuels pour le Vietnam» a été organisée à Paris. De nombreux peintres ont contribué à cette protestation contre la guerre par des affiches, notamment Picasso, Vasarely, André Masson. Quelques mois auparavant, en été 1967, plusieurs artistes avaient fait don de leurs œuvres à une exposition-vente qui eut lieu dans une grande galerie parisienne et dont la recette alla à la Croix-Rouge vietnamienne. Comme l'a écrit Jean Cassou en faisant le point de cette exposition dans *Les Lettres françaises* du 22 juin 1967:

De la part de ceux-ci [des artistes], cette manifestation est un acte de conscience. Ils ont, par là, montré que l'artiste n'est pas un homme qui vit enfermé dans son atelier, exclusivement soucieux de sa production et des rapports de celle-ci avec ceux qui la jugent et qui l'achètent, mais un homme à qui rien de l'homme ne demeure étranger et qui, comme tout homme, prend parti devant les événements du monde.

Cet engagement ne se manifeste pas uniquement sur le plan artistique, mais aussi dans la vie quotidienne. Il n'y a pas que les écrivains et les artistes qui s'engagent en temps de crise; le Français moyen se lance aussi dans les débats et dans l'action politique. Pendant la guerre d'Algérie, par exemple, des bagarres*, dues aux affrontements* de convictions politiques opposées, éclataient à tout moment dans les restaurants universitaires. Tous les membres de la société prenaient la crise algérienne à cœur. Chacun était conscient de ses propres opinions et personne ne voulait en démordre*.

L'engagement des Français est pourtant une attitude qui change au gré* des circonstances. Quand la France connaît une certaine stabilité gouvernementale et, surtout, une prospérité économique éprouvée, comme pendant les années qui ont suivi la crise algérienne, les Français se soucient peu des questions politiques. Alors, les réunions politiques n'attirent presque plus personne. Les gens s'en désintéressent parce qu'ils sont accaparés* par le bien-être matériel et, de plus, parce qu'ils «en ont assez». Mais chaque crise politique, comme par exemple celle de mai 1968, secoue les gens de leur torpeur et les sort de leur engourdissement*. Les réunions politiques attirent alors à nouveau la grande majorité de la population française.

Une bagarre: n. f. (fam.)
Une querelle.

Un affrontement: n. m.
Une rencontre face à face.

Démordre de: v. t. ind.
Renoncer à, se départir de.

Au gré de: Selon le
caprice, la fantaisie de.

Accaparé: p. p. Ici:
occupé exclusivement par
quelque chose.

L'engourdissement: n.
m. La torpeur, la
léthargie.

FLASHES SUR CERTAINES CONSTANTES POLITIQUES

Nous n'avons pas l'intention de faire un résumé chronologique des faits historiques qui marquèrent la France à l'époque moderne ni de faire une analyse des différentes Constitutions françaises en tant que telles. Nous tenterons plutôt de «braquer les projecteurs» sur quelques attitudes du peuple et de ses dirigeants vis-à-vis de divers événements ou institutions. Cela nous permettra de mieux comprendre la France et son gouvernement ainsi que l'esprit français en général. Nous nous attarderons tout particulièrement sur le général de Gaulle, car non seulement il a joué un rôle décisif sur le plan national comme sur le plan international pendant les dix ans qu'il gouverna, mais aussi parce qu'il représente un aspect important de la personnalité française.

En période de crise: le «sauveur»

Lorsque l'on considère la façon dont de Gaulle a été amené au pouvoir, on se souvient que la France était pour ainsi dire «perdue». Le conflit algérien avait atteint son paroxysme, et un seul homme se révèle capable de faire sortir le pays de l'impasse* dans laquelle il se trouvait: Charles de Gaulle, qui, en raison de son activité au cours de la deuxième guerre mondiale, incarne pour ainsi dire la France. Le 13 mai 1958 l'armée française et les Français l'appellent à leur secours, et cela lui a valu le titre de «sauveur»; à l'époque, ce mot revenait constamment sous la plume des critiques et des journalistes. C'est une notion culturelle que l'on retrouve à travers les âges et qui remonte dans l'histoire jusqu'à Jeanne d'Arc, jeune bergère inspirée qui s'est levée pour «bouter* les Anglais» hors du royaume de France. C'est une sorte de mysticisme national: «Ceux qui font la guerre au saint royaume de France font la guerre au roi Jésus-Christ.» Napoléon, Jean Jaurès, de Gaulle sont les représentants d'une constante de la mentalité française, à savoir, le besoin chronique de rédemption par un sauveur. Ce mysticisme national, toujours présent, est souvent caricaturé. De Gaulle, par exemple, apparaissait fréquemment dans les journaux habillé en Jeanne d'Arc, avec son oriflamme*, en train de sauver le pays. Pierre Daninos décrit d'une façon amusante les deux images que la France s'est toujours faite d'elle-même:

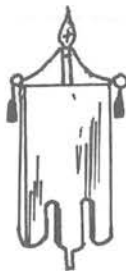
Il y a deux situations pour la France:

Dominer le monde par son rayonnement (conquêtes territoriales, développement des Arts et des Lettres, etc.). Ce sont les grandes époques héroïques de la France rayonnante.

Une impasse: n. f. Une petite rue sans issue, un cul-de-sac. (fig.) Une situation qui n'offre aucune issue favorable.

Bouter: v. t. Pousser (archaïque).

Une oriflamme: n. f.



Ou bien être envahie, vaincue. Elle est alors foulée aux pieds*, meurtrie*, crucifiée. Ce sont les grandes époques héroïques de la France humiliée.

Le premier état satisfait chez le Français son orgueil et son besoin de grandeur. Il puise dans le second les forces irrésistibles du relèvement. C'est son côté Jeanne d'Arc.

Après la débâcle* de 1940, on avait également appelé le maréchal Pétain «le sauveur de la France». On entend rarement dire qu'il faille «sauver» les États-Unis, alors que «Il faut sauver la France» est un refrain qui revient constamment dans la bouche des Français. Cependant, comme nous l'a fait remarquer un Français, il n'est pas facile d'établir une comparaison, car, si les États-Unis traversent actuellement une crise, leur histoire montre une progression constante, une perpétuelle ascension (bien entendu, mis à part les assassinats et la guerre de Sécession). Mais les États-Unis n'ont jamais été menacés de l'extérieur. Jamais ils n'ont été attaqués sur leur sol. Le phénomène des invasions est excessivement important dans la mentalité française, et c'est ce qui explique l'apparition périodique de cette notion de «sauveur». Lorsque le Français est menacé, il réagit admirablement. Cependant, il faut que ce sursaut patriotique soit incarné par un homme exceptionnel qui servira de guide. C'est ainsi que de Gaulle symbolisait un élan de la part de la population française.

De Gaulle a été extrêmement utile à la France, et cela même les socialistes l'ont reconnu. En période de paix, toutefois, les Français ne supportent plus l'homme exceptionnel. Ainsi, la France se retrouve avec Pompidou, qui répond à un autre besoin de la mentalité française. Il représente quelque chose qui plaît aux Français: le bourgeois réformateur. Ce n'est pas gratuitement que Pompidou a fait sa campagne sur «continuité et ouverture»: il savait très bien que si les Français à l'heure actuelle veulent la stabilité, ils souhaitent quand même des réformes. Ils n'acceptent pas une stabilité réactionnaire, mais recherchent l'ouverture et le dialogue. Il y a des événements très importants qui, significativement, se sont passés après de Gaulle. En été 1970, par exemple, les syndicats se sont rencontrés directement avec les patrons et ont signé un accord à l'échelle nationale (unique à cette époque en Europe) selon lequel les patrons devront désormais payer le recyclage des employés et accorderont un an de salaire aux ouvriers pour qu'ils montent d'échelle sociale en se spécialisant. Cela indique une évolution du patronat français, car les jeunes patrons se rendent bien compte que cette évolution est nécessaire s'ils veulent que le capitalisme prenne pied et reste en France.

Foulé aux pieds: Écrasé.

Meurtri: adj. (fig.) Blessé profondément.

La débâcle: n. f. Le désordre et la confusion résultant d'une défaite.

De Gaulle a bien essayé de rester au pouvoir tout en s'efforçant d'évoluer, mais il est évident que c'est un homme qui n'est pas fait pour le dialogue. S'il est parti, c'est parce que, à sa manière, il respecte le jeu de la démocratie: il est élu par le peuple, et si le peuple ne lui dit plus «oui», il ne lui reste plus qu'à s'en aller. Il ne s'acharne pas au pouvoir. Il est démagogue, certes, mais aussi profondément honnête. Et en cela il a inspiré le respect à tous les Français.

Le jeu des Constitutions

Attardons-nous à présent sur quelques aspects des Constitutions: qu'elle était celle de la IV^e République, quelle était celle sur laquelle de Gaulle a fondé son régime, et comment avec une même constitution — celle de la V^e — il peut y avoir une telle différence.

La grande différence entre la Constitution de 1946 et celle de 1958 réside dans les rapports entre le *pouvoir législatif* et le *pouvoir exécutif*. Sous la IV^e République, le pouvoir législatif (le Parlement) comprend une Assemblée nationale (qui vote les lois, exerce un contrôle sur le gouvernement et détient vraiment le pouvoir) et d'un Conseil de la République; le pouvoir exécutif se compose du président de la République (élu pour sept ans par le Parlement) et du président du Conseil des ministres. Ce dernier, désigné par le chef de l'État, se présente devant l'Assemblée et doit obtenir la majorité absolue (la moitié des voix plus une) pour obtenir l'investiture. La fonction du président de la République qu'ont remplie en leur temps Vincent Auriol et René Coty n'était qu'un poste purement honorifique; le président n'avait pas le droit de véto.

La faiblesse de cette constitution réside dans le pouvoir exécutif, représenté par le président du Conseil, parce qu'il est subordonné à l'Assemblée nationale. Il est en quelque sorte à sa merci puisqu'elle a le pouvoir de contrecarrer* tous les projets du Conseil des ministres. C'est pourquoi, en onze ans, la IV^e République connaîtra vingt-deux changements de gouvernement. Pendant les années 1956-1958 en particulier, il semble que l'on assistait à une véritable valse de gouvernements. Chaque fois que le président du Conseil proposait un programme, l'Assemblée le mettait en minorité et le cabinet devait démissionner.

De Gaulle s'opposait à la Constitution de 1946 parce que c'était celle d'un régime parlementaire en vertu duquel l'Assemblée nationale gouvernait. Les pouvoirs du président de la République lui semblaient trop restreints, car il ne pouvait que *proposer* un président du Conseil et c'est l'Assemblée qui,

Contrecarrer: v. t.
S'opposer à.

par son vote, l'acceptait ou le rejetait. Or de Gaulle maintenait que c'était le président de la République qui devait donner l'investiture. C'est ainsi que le 24 janvier 1946 il démissionne en tant que chef du Gouvernement provisoire, bien que le peuple le veuille à la tête du pays. Lorsque le Général est rappelé au pouvoir pendant la crise algérienne, il propose, par voie de référendum, une nouvelle constitution. Celle-ci, approuvée le 28 octobre 1958 par quatre-vingts pour cent des électeurs, met fin à la IV^e République et institue un régime mi-parlementaire, mi-présidentiel.

La faiblesse du président du Conseil a été le grand défaut de la IV^e République et a été, en fait, la cause de sa chute. La V^e République, par contre, ne connaît presque pas de crises ministérielles précisément parce que de Gaulle a veillé à renforcer le pouvoir exécutif et à limiter le pouvoir législatif. Selon la nouvelle Constitution, le président contrôle pratiquement toute la politique. Il est élu pour sept ans au suffrage universel et dispose de pouvoirs étendus:

1° Il a le droit de veto sur tous les sujets, ce qui lui confère un pouvoir presque illimité. Il peut même, si le cœur lui en dit*, dissoudre l'Assemblée nationale, ce que de Gaulle n'a pas manqué de faire pendant la crise de mai 1968.

2° Il nomme le Premier ministre (le président du Conseil de la IV^e République est appelé Premier ministre sous la V^e) et choisit par conséquent pour ce poste un de ses fidèles qui, naturellement, approuve sa politique.

3° En cas de crise grave, le président dispose également de pouvoirs exceptionnels, qu'il obtient par voie de référendum. De Gaulle avait souvent recours à ce procédé. Il s'adressait au peuple français et lui demandait d'approuver sa politique.

Le gouvernement, qui est responsable devant l'Assemblée nationale, est dirigé par le Premier ministre. Celui-ci non seulement le guide, mais a également le pouvoir de légiférer, c'est-à-dire d'établir et de proposer des lois. Le pouvoir législatif est formé comme auparavant du Parlement.

La diversité des partis politiques et le système de l'appareil des élections étaient parmi les causes principales de l'instabilité politique de la IV^e République. En France, il n'y a pas seulement deux partis politiques qui se partagent la scène de l'actualité comme aux États-Unis, mais de nombreux partis. Pendant la IV^e République, en période d'élections, les grands partis s'unissaient pour présenter une seule liste de candidats. Ils se rassemblaient pour être élus, mais non pas pour gouverner. Ainsi, les socialistes «s'apparentaient» aux communistes, mais, une fois élus à l'Assemblée nationale, ils

Si le cœur lui en dit: S'il en a envie.

s'en séparaient à nouveau, puisque leurs points de vue étaient inconciliables. Ce système d'apparemment n'existe plus sous la V^e République, et il faut noter l'apparition, avec de Gaulle, du fait majoritaire. Pour la première fois en France, un mouvement politique détient la majorité des sièges du Parlement, ce qui apporte au pays une certaine stabilité gouvernementale. La division de la minorité a pour cause les positions inconciliables de la gauche et de l'extrême-gauche. Leur union n'est qu'une tactique politique. L'importance du parti communiste empêche pratiquement la formation de tout autre parti d'envergure pouvant prendre le relais de la majorité actuelle, comme cela se passe en Angleterre, en Allemagne et dans beaucoup d'autres pays.

Cependant, malgré la stabilité que connaissait le pays sous de Gaulle, beaucoup de Français acceptaient difficilement la situation. La France souffrait d'un certain malaise dû à l'absence de dialogue. Si la majorité (55%) acceptait de remettre ses responsabilités entre les mains du Général, la minorité continuait à conserver son jugement propre, mais elle ne pouvait faire entendre sa voix que lors des élections législatives ou présidentielles ou lors des référendums (dont le dernier allait provoquer la démission du Général). Or des élections ne résolvent jamais le malaise si les gouvernements ne tiennent pas compte du fait minoritaire. C'est ce fait minoritaire qui a provoqué l'explosion, l'immense fête libératrice de mai 1968.

La Constitution reste la même pour de Gaulle et pour Pompidou, or avec ce dernier on a l'impression d'être «aéré», d'être en pleine démocratie, avec le dialogue que suppose la démocratie. Et il y en a un incontestablement: on invite les syndicats à discuter des problèmes, on tient compte des opinions de l'opposition, on consulte la majorité. Tout cela ne se faisait pas au temps de Charles de Gaulle. Ce dernier comptait sur son prestige: il était de Gaulle, il était la France, donc sa majorité dirait «oui» automatiquement. Ainsi, il ignorait la majorité aussi bien que la minorité. Il se comportait, non pas comme un dictateur, mais comme un monarque (on l'a souvent comparé à Louis XIV), un monarque avec une Constitution, qui reste, une fois étudiée de près, absolument démocratique.

C'est une Constitution très bien conçue, au point où tous les partis en France — sauf le parti communiste — s'y sont complètement ralliés. Dans les discours politiques de Servan-Schreiber à Nancy, par exemple, la Constitution n'a pas été une seule fois mise en question. C'était là un des aspects caractéristiques de la campagne. La presse et la radio en ont beaucoup discuté. Cette Constitution fonctionne très bien. Il y a une espèce d'équilibre dans le fait que le pouvoir du président

de la République (quel qu'il soit) est celui d'un régime présidentiel contrebalancé par une Assemblée gardant un pouvoir législatif très large et ayant le droit de demander des comptes. Ceci la majorité le fait bien sentir. En effet, dans leurs discours, Pompidou et Chaban-Delmas expliquent les raisons de leurs attitudes politiques et rendent compte de la ligne de conduite du gouvernement. Au temps de de Gaulle, la majorité n'osait pas mettre à défi les propositions du Général, puisqu'elle était composée de personnalités politiques qui lui étaient fidèles. Ainsi, la même Constitution peut accommoder différents styles de gouvernements.

La rhétorique, passion des Français, et le goût des formules

De Gaulle était célèbre pour son éloquence. C'était certainement un des maîtres de l'art oratoire, et, en cela, c'était un digne représentant de la France. Comme tous les Français, il avait une prédilection pour les discours et il aimait parler. Mais à tout seigneur, tout honneur^o: il est bon écrivain et excellent styliste. Le passage suivant, tiré de ses *Mémoires de guerre*, le démontre:

Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. Ce qu'il y a, en moi, d'affectif, imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle. J'ai d'instinct l'impression que la Providence l'a créée pour des succès achevés ou pour des malheurs exemplaires. S'il advient que la médiocrité marque, pourtant, ses faits et gestes, j'en éprouve la sensation d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie. Mais aussi le côté positif de mon esprit me convainc que la France n'est réellement elle-même qu'au premier rang; que, seules, de vastes entreprises sont susceptibles de compenser les ferments de dispersion que son peuple porte en lui-même; que notre pays, tel qu'il est, parmi les autres tels qu'ils sont, doit, sous peine de danger mortel, viser haut et se tenir droit. Bref, à mon sens, la France ne peut être la France sans la grandeur.

Il est intéressant de noter que, dans ses métaphores, la France joue le rôle d'une princesse de contes ou d'une madone «aux fresques des murs». Mais, ce qui est plus intéressant, c'est que, si de Gaulle blâmait volontiers les Français et témoignait d'un certain mépris pour la foule, il ne blâmait jamais la patrie, car celle-ci est sacrée. Il considère que le destin de la France ne se fera pas tout seul; il dépend de lui, dans une certaine mesure du moins, car c'est sa vocation. Écoutons le Général des grandes décisions s'adresser au pays comme à un vieux camarade dans un de ses discours: «Et puis, mon cher et vieux

À tout seigneur, tout honneur: Il faut rendre honneur à chacun suivant son rang.

pays, nous voilà donc encore une fois ensemble devant une lourde épreuve...» Les discours qu'il prononçait étaient en général assez courts et étaient déclamés avec une emphase toute théâtrale. Il les terminait presque toujours par cet appel patriotique: «Vive la République! Vive la France!» à quoi s'ajoutait régulièrement la Marseillaise. Il avait parfois tendance à se laisser emporter par un certain lyrisme, et cela frappait l'imagination du peuple français, qui aime bien se gargariser* de belles formules. C'est dans la tradition du pays de bien parler et de faire des discours ronflants*.

De Gaulle avait un talent particulier pour lancer des formules qui faisaient beaucoup d'effet et qui déchaînaient toujours les applaudissements. C'était en jouant sur les mots qu'il échappait parfois aux problèmes les plus brûlants qui se posaient à la nation. Il forgeait sans cesse de nouvelles formules, tel que «Il est interdit d'interdire», lancé lors de la révolution de mai 68. Des mots de ce genre soulevaient l'admiration d'une bonne majorité de la population, qui semblait les savourer. À témoin, cette remarque d'une Française bien cultivée: «Il a eu exactement les paroles qu'il fallait: «Il est interdit d'interdire.» C'est une phrase qui restera certainement dans l'histoire de France. Je trouve ça bien, moi!» Cela démontre bien que de Gaulle était un excellent démagogue et qu'il savait comment captiver son auditoire.

RELATIONS EXTÉRIEURES

De Gaulle menait une politique dont les grandes lignes rappelaient celles qui guidaient Richelieu et Mazarin: indépendance, unité, grandeur. Il a poursuivi ce dessein avec une très grande continuité en favorisant le secteur extérieur par rapport au secteur intérieur, en contrecarrant systématiquement l'influence des pays anglo-saxons et notamment celle des États-Unis, en se rapprochant du monde communiste et en essayant d'être le guide d'une grande partie du tiers monde. Cependant, si le Général poursuivait ce but avec constance, la façon dont il abordait les problèmes donnait souvent l'impression d'un manque de constance. Dans le détail et dans le style, le Général ne manquait jamais de faire son effet* par son imprévisibilité, ses surprises et ses coups de théâtre — ce qui est assez caractéristique des Français dans le domaine politique. Ainsi, nous analysons l'attitude de de Gaulle surtout en tant que témoin, car sa façon d'agir sur le plan politique révèle celle d'une grande partie de la population française.

Ainsi, bien que la politique de de Gaulle apparaissait parfois comme manquant de structure, il s'en dégageait pourtant

Se gargariser: v. pr. (fam.) (fig.) Se délecter d'une chose.

Ronflant: adj. Sonore, déclamatoire, et creux, vide.

Faire de l'effet: Faire une vive impression.

une ligne de conduite constante, à savoir, la notion d'indépendance nationale. Dans sa politique extérieure, il faisait preuve d'un nationalisme intransigeant qui n'était pas toujours favorable à la France. C'est de la sorte que, par excès de nationalisme, il vexait périodiquement les États-Unis, éveillait l'antagonisme de l'Angleterre et soulevait la fureur d'autres nations dès qu'elles semblaient constituer de près ou de loin une menace pour les intérêts de la France. Cette attitude de fierté condamnait la France à un certain isolement diplomatique dans le domaine international.

L'extrait suivant tiré des *Mémoires de guerre* du Général expose bien son angle de vision:

M. Churchill et moi tombâmes modestement d'accord pour tirer des événements qui avaient brisé l'Occident cette conclusion banale mais définitive: en fin de compte, l'Angleterre est une île; la France, le cap d'un continent; l'Amérique, un autre monde.

On peut dire sans exagération que cette phrase résume toute sa politique. Celle-ci n'avait pour ainsi dire pas changé et était restée valable jusqu'à la fin de son pouvoir.

La France, troisième force, et le Marché commun

Pour maintenir l'équilibre entre les deux forces qui dominent actuellement le monde — les États-Unis d'une part et l'U.R.S.S. de l'autre — de Gaulle cherchait constamment à créer une troisième force, constituée par une Europe unie qui servirait de «balancier»^{*} entre les deux grandes puissances mondiales. Il est évident que le but qu'il se proposait d'atteindre était de mettre la France à la tête de cette troisième force, puisqu'elle est, d'après lui, «le cap d'un continent».

L'attitude nationaliste de Charles de Gaulle — qui met en lumière celle des Français — et son désir de vouloir constituer une troisième force se reflétait dans sa politique du Marché commun, qu'il considérait comme un moyen d'accroître le pouvoir de la France. Il s'opposait opiniâtement à admettre la Grande-Bretagne dans le Marché commun aussi bien que dans «l'Europe des Patries» pour deux raisons principales: en premier lieu, il insistait sur le fait que «l'Angleterre est une île» isolée du continent, n'ayant rien de commun avec celui-ci. Elle se trouve dans une position à part puisqu'elle est, géographiquement parlant, protégée de toute invasion continentale possible. Elle s'insère^{*} cependant bien mieux dans l'Europe que dans tout autre partie du monde. Mais il considérait négligeable l'apport économique qu'elle pouvait contribuer. En second lieu, pour lui, la Grande-Bretagne était soutenue par les États-Unis;

Un balancier: n. m. Un long bâton des danseurs de corde, qui leur sert à tenir l'équilibre.

S'insérer: v. pr.
S'introduire, trouver place.

aussi craignait-il que le Marché commun ne devînt l'instrument par lequel l'influence américaine s'imposerait en Europe.

Une caricature intitulée «La police des marchés», publiée dans *Le Canard enchaîné*, traduit très bien la méfiance de de Gaulle à l'égard de l'Angleterre et satirise à merveille cette attitude.

La France et les États-Unis

L'attitude américaine qui irrite le plus la France est le «paternalisme» que les États-Unis affectent à l'égard d'autres pays. Les Américains sont bien convaincus qu'ils savent mieux que personne ce dont tout le monde a besoin. De Gaulle s'efforçait de leur prouver constamment qu'il pouvait se passer de leurs services et qu'il savait fort bien résoudre par ses propres moyens toutes les difficultés de son pays. C'était surtout en raison de ce nationalisme farouche que le fossé entre la France et les États-Unis s'est creusé. De Gaulle s'est opposé vigoureusement au «Kennedy Round». Mais, pour une fois, cette opposition ne devait rien aux coups de tête* pour lesquels il était célèbre. Ces propositions, en effet, demandaient un abaissement de cinquante pour cent des tarifs douaniers vis-à-vis de tous les pays et la suppression intégrale des autres barrières douanières. L'application de ces propositions aurait fait du monde un marché américain, puisque le commerce des États-Unis représente la majeure partie du commerce mondial. Ces dispositions auraient tué l'Europe. Le général de Gaulle, en contrecarrant le plan Kennedy, a agi selon une politique sage et avisée. Tous les pays européens, même l'Italie et l'Allemagne, pourtant pro-américains, ont admis le bien-fondé* d'une telle résistance.

Pour de Gaulle, cette France qui est «le cap d'un continent» devait mener la barque et être à la tête des six pays membres du Marché commun aussi bien qu'à la tête d'une éventuelle Europe unie. L'économie des pays européens est en général florissante. Seuls le Portugal et l'Espagne connaissent encore quelques déboires, mais la France et l'Allemagne ont une économie assez solide. On peut dire que la France s'américanise sur le plan économique, car elle produit et elle consomme en masse. Il est intéressant de noter qu'au moment où la France «s'américanise», les États-Unis se «désaméricanisent». On assiste à un changement d'orientation dans la société américaine: l'accent n'est plus mis sur la production massive de biens matériels, mais les efforts se tournent plutôt vers la création d'une nouvelle civilisation, vers un renouveau intellectuel qui se manifeste par la multiplication des sociétés musicales, artistiques et littéraires, et vers l'exploration de nouveaux espaces. Pour

Un coup de tête: Une action soudaine et capricieuse.

Le bien-fondé: n. m. La justesse, la légitimité. Contraire: le mal-fondé.

l'Américain, le côté matériel de la vie est dépassé. C'est un phénomène qui commence à se faire sentir également en France. La production en masse existe, certes, mais elle tourne vers ce qu'on appelle «la haute culture». Ce revirement* est concrétisé par la création des Maisons de la Culture, lancées depuis quelques années. Cette recherche des valeurs intellectuelles va de pair* avec l'élévation du niveau de vie.

Ce qui caractérise la politique des présidents français et l'attitude de la population en général, c'est le nationalisme. Ce que Charles de Gaulle recherchait lui aussi avant tout, c'était la grandeur et le prestige de la France; le reste était secondaire. Tous les Français approuvaient et admiraient cet aspect patriotique de de Gaulle, parfois au point d'en être un peu aveuglés. De Gaulle voulait que son pays soit un des grands de la politique internationale. Le Général tenait à ce que l'on compte avec la France et qu'on se souvienne qu'elle a mené le monde jusqu'au début du vingtième siècle. Cet aspect de la politique du Général était louable lorsqu'il contribuait à améliorer la situation du pays et à élever le niveau de vie de la population. Mais il devenait nuisible lorsqu'il ne consistait qu'à rappeler un passé, glorieux, certes, mais qui ne cadre plus avec les exigences de l'esprit contemporain. Pour montrer cette constante de faire appel au passé, citons la remarque faite par Chaban-Delmas, premier ministre, lors d'un discours prononcé en septembre 1969:

Un jour de Gaulle est venu et a dit à la France: «Lève-toi...»
Un jour de Gaulle est parti. Ses disciples sont venus, ils ont regardé la France debout et lui ont dit: «... Et marche.»*

Ceci rend, bien sûr, hommage à la politique de de Gaulle, qui a réussi à mettre la France sur ses pieds.

LE «RAYONNEMENT» DE LA FRANCE

S'il est vrai que le vingtième siècle est dominé par la puissance américaine, il n'en demeure pas moins que le rayonnement de la France dans le domaine culturel se fait encore sentir dans le monde entier. L'Alliance française, par exemple, avec ses centres culturels, les services culturels avec leurs instituts ont pour but de propager la langue et la civilisation françaises dans tous les pays. Ces dernières années, on envoie dans les pays sous-développés ce qu'on appelle des «Coopérants», jeunes gens qui possèdent généralement une formation universitaire et qui, au lieu de faire leur service militaire, peuvent occuper des postes dans les pays en question, principalement dans le domaine de l'enseignement.

Les Corps de la Paix américains font plus ou moins pendant à la «Coopération» française, et ces deux organisations révèlent

Un revirement: n. m. Un changement complet.

De pair: Ensemble.

Lève-toi et marche:
Paroles de Jésus au guéri. Titre d'un roman de Hervé Bazin.

la différence entre l'attitude de la France et celle des États-Unis envers les pays étrangers. Le but primordial des Coopérants et des instituts de l'Alliance française est de « semer à tout vent » l'éducation et l'esprit français. Ainsi, la présence de la France se manifeste en Amérique latine, au Japon, en Inde. Les Coopérants ne sont pas totalement désintéressés, puisque le gouvernement français leur fournit un excellent moyen d'échapper aux pénibles corvées du service militaire tout en leur donnant l'occasion de voyager et d'acquérir de l'expérience dans les conditions les meilleures. D'autre part, les membres des Corps de la Paix sont en général des étudiants soumis à un entraînement rigoureux. Ils s'engagent généralement par idéalisme, dans un but tout à fait désintéressé, et même si c'est un besoin d'aventure qui les pousse, celui-ci est réalisé dans des conditions dures et pénibles. Pour marquer certaines différences culturelles, on peut dire que l'action des Coopérants se manifeste surtout sur le plan intellectuel et rarement sur le plan social. Ils ne tentent pas de modifier les structures du pays. Les Corps de la Paix ont, par contre, un tout autre objectif: propager le mode de vie américain et l'imposer avec une ardeur missionnaire qui est parfois de mauvais aloi*. Dans des films que les Américains sont fiers de projeter de par le monde, on montre un de leurs compatriotes en train d'apprendre à Miguel comment construire un mur. Mais tout le monde sait bien que Miguel ne veut ni construire de mur, ni bâtir de maison, ni travailler non plus. Il veut simplement qu'on le laisse tranquille. Il est tout à fait satisfait de sa condition et de son *dolce far niente*. Il ne ressentait nullement le besoin de posséder un réfrigérateur ou une machine à laver jusqu'à ce qu'on eût voulu lui prouver que ces commodités étaient absolument indispensables à son bien-être*. Sur le plan éducatif, le bien que les Américains font est indéniable, mais ils se laissent souvent entraîner par leur enthousiasme et se mettent alors à remanier les structures sociales du pays. Ils pénètrent, par exemple, dans la cellule familiale et imposent de la sorte indirectement leur mode de vie. Ainsi, il semble que l'effort américain échoue souvent dans sa tentative d'améliorer les conditions de vie des indigènes*, qui souvent ne comprennent pas la raison des besoins qu'on leur crée. Ils ne comprennent pas davantage pourquoi des professeurs et des techniciens américains enseignent et travaillent gratuitement dans leur pays, privant ainsi un professeur ou un ingénieur local de son gagne-pain*. Ce sacrifice bénévole est inimaginable et incompréhensible pour la plupart des habitants des pays sous-développés. Si un peuple doit changer, il est préférable de le laisser faire ces changements lui-même, de l'intérieur, et non pas de les lui imposer. On pourrait généraliser et dire que le défaut du système français réside dans un certain snobisme, tandis que le défaut du

De mauvais aloi: De peu de valeur. Contraire: *de bon aloi*.

Le bien-être: n. m. inv. Le confort, l'aisance.

Un indigène: n. m. Un originaire du pays.

Un gagne-pain: n. m. inv. Le travail au moyen duquel on gagne sa vie.

système américain réside dans la volonté d'imposer à tout prix l'idéal démocratique yankee.

Ainsi, l'attitude française tend à laisser l'individu libre de faire un choix, tandis que l'attitude américaine cherche à imposer son point de vue. Cette position même révèle une différence de mentalité fondamentale.

CRITIQUE DE L'ÉTAT: ÉLÉMENT PERMANENT

De manière générale, le Français n'est pas toujours disposé à coopérer avec son gouvernement, et le compromis n'est pas la solution qu'il préfère. Pour lui, «il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée». Cette méfiance vis-à-vis du compromis vient tout droit de la Révolution française. Après avoir obtenu la liberté qu'ils cherchaient, les Français ont poussé cette notion à l'extrême. On oublie bien souvent la liberté que l'on prétend poursuivre quand on devient préoccupé par la gloire. Ce qui était positif au début devient donc négatif, puisque la gloire implique nécessairement une expansion territoriale par la force, telles les conquêtes de Napoléon, et l'imposition de desseins politiques, telle l'attitude du Général. La poursuite de la gloire entraîne souvent la perte de la liberté. Autrement dit, le peuple français ne voit pas objectivement sa propre réalité; il a plutôt tendance à s'accrocher aux mythes qu'il s'est forgés. Pour lui, le gouvernement n'existe que pour continuer à faire vivre ces mythes et pour assurer au pays le progrès et la sécurité. Ainsi, le Français moyen attend de son gouvernement qu'il poursuive ces deux buts et lui serve en plus sûr un «plateau d'argent» des avantages personnels.

Dans son attitude vis-à-vis de l'État, le Français moyen exploite sans relâche* les avantages et les bénéfices qu'il peut en tirer et s'efforce en même temps de conserver son individualité, son intégrité personnelle. Il essaie d'obtenir du gouvernement le plus de privilèges possible, des retraites, des pensions. Il évite autant que possible d'agir selon les règles et les lois. Prenons le cas des étudiants français. Le gouvernement distribue les bourses, ouvre les restaurants universitaires, construit les salles de classe, paie les professeurs. Pour améliorer leur condition, les étudiants font la grève. C'est une attitude que les étudiants américains commencent à présent à comprendre et à exploiter. Pourtant, les étudiants français considèrent que c'est là la seule solution efficace. Ils mènent une véritable lutte contre le gouvernement, et c'est de lui néanmoins qu'ils attendent les privilèges qu'ils considèrent leur être dûs. Cependant, les sondages d'opinions les plus récents tendent à prouver que la

Sans relâche: Sans interruption, sans cesse.

«majorité silencieuse» des étudiants désire surtout travailler et passer ses examens.

Qu'il s'agisse de celui du général de Gaulle ou d'un autre, le gouvernement, en France, est toujours sujet aux critiques des différentes factions politiques du pays. On ne lui fait jamais confiance. Les caricatures, les poèmes humoristiques des chansonniers, les articles satiriques que l'on peut lire dans les journaux, voir à la télévision ou entendre à la radio, sont différentes formes de cette «mise en boîte»[•]. Ainsi, *Le Canard enchaîné*, bien qu'étant un journal un peu spécial, est fort typique. Pour illustrer cette constante d'un exemple, voici un poème satirique intitulé «Plainte de saint Charles» — de saint Charles fatigué de la concurrence déloyale qui lui est faite par «le Grand Charles» — poème qui révèle l'aspect acerbe, sarcastique et amusant de la critique française.

Le quatre novembre[•]
C'est la fête à qui?
Depuis huit années
Le quatre novembre
Qui est à la une[•]
De tous les journaux?

Lui, Lui, toujours Lui,
Qui se fait prier
Qui a des fidèles
Tombant à genoux!

Et pourtant mon dieu
C'est moi, moi, saint Charles
C'est bien dans Mon tronc[•]
Qu'on devrait verser!
C'est moi le Patron!

En vérité, je vous le dis Seigneur
Si cela doit continuer ainsi
S'il doit ressusciter sans cesse
En votre Immaculée Concession[•]
Je change de prénom!

P. c. c.[•]:
Roland Bacri

Il nous semble aussi que l'Américain attache un peu plus d'importance que le Français à l'«image» de son président. En dépit de la politique qu'il préconise, le président en Amérique possède un atout[•] important dans son jeu s'il présente bien et si sa famille reflète une image harmonieuse et idyllique. Lorsque nous faisons cette remarque, nous pensons surtout à John F. Kennedy, qui semblait être l'image du président idéal, image que l'Américain moyen se fait de lui-même et qu'il projette sur le chef des États-Unis en tant que représentant du pays. Qu'il ait été aussi un homme d'État compétent ne fut qu'une coïncidence heureuse. Mais ce n'est pas là une

Mettre en boîte: (fam.)
Se moquer de.

Le 4 novembre: Fête de saint Charles.

La une: n. f. La première page d'un journal.

Un tronc: n. m. Une boîte fermée et fixe, munie d'une fente pour recevoir des aumônes.

Immaculée Concession:
Jeu de mots sur «Immaculée Conception».

P. c. c.: Pour copie conforme.

Un atout: n. m. Une chance de réussir.
— *Avoir tous les atouts en main* (ou: *dans son jeu*): avoir toutes les chances de réussir.

préoccupation du Français, qui critique beaucoup ses présidents. Ils sont tous, sans exception, constamment coupés en quatre* par la population française; ce n'est pas le privilège des intellectuels seuls, comme cela semble être le cas aux États-Unis. En France, on ne se soucie pas beaucoup de l'«image» que représente le chef de l'État. Si nous soulignons ce fait, c'est pour montrer que l'attitude n'est pas la même. Il y a une différence culturelle réelle, même si elle est un peu floue*, un peu vague.

Mais le Français n'est pas seulement conscient des lacunes de la politique de son propre pays, il critique aussi la politique des États-Unis au Viêt-nam et, en particulier, le rôle qu'y a joué la religion au début du conflit. Bien que le ton du *Canard enchaîné* soit un peu particulier, il traduit, encore une fois, un esprit présent un peu partout en France. Le Français réagit fortement contre toute attitude qui semble indiquer une association entre le pouvoir militaire et le pouvoir spirituel. Jean Ferrat, chansonnier contemporain, expose d'une façon mordante ce qu'il pense à ce sujet dans une chanson intitulée «Le Sabre et le Goupillon*». Un caricaturiste du *Canard* exploite cette veine dans un de ses dessins intitulé «Le Sabre et le Goupillon, version américaine». On voit le cardinal Spellman, la croix à la main gauche, en train de tirer, de la droite, avec une mitrailleuse. La légende du dessin se lit ainsi: «La mitre et la mitrailleuse». Mais ce n'est pas là un jeu de mots isolé. En voici un autre, qui vise le même cardinal: «Je vous salue, Marines» (pour «Je vous salue, Marie»); ou encore, on le voit bénir un soldat américain prêt à franchir les barbelés du front: «Allez en paix, mon enfant!» La critique, en France, va toujours bon train* et n'épargne rien ni personne. Tout y passe, l'armée, l'école, la famille (et la pilule), les institutions, les traditions.

Les Français sont presque toujours insatisfaits. Le mécontentement de quelques étudiants a fait éclater celui de la nation entière. Cette insatisfaction générale vis-à-vis de la politique du Président est une des causes de la révolution de mai 68. Malgré des divergences marquées de longue date, ouvriers, étudiants et presque tous les secteurs économiques de la nation s'unissent pour s'opposer au régime gaulliste. Mais, fait contradictoire et révélateur, la majorité des Français est soudain prise de panique. De Gaulle en profite, jette un ultimatum, tactique qui lui est familière, et réussit, ne serait-ce que momentanément, à les faire rentrer dans l'ordre. Après s'être assuré de son pouvoir — rappelons son voyage-éclair en Allemagne pour s'assurer de l'appui des généraux de l'armée française — il déclare d'un ton péremptoire: «Ou bien le communisme, ou bien moi. La réforme, oui; la chienlit*, non!» Malgré son attitude intran-

Être coupé en quatre:
Être disséqué, analysé,
critiqué.

Flou: adj. Indistinct,
imprécis.

Un goupillon: n. m. Un
aspersoir qui sert à
répandre de l'eau bénite.

Aller bon train: Aller
vivement, à toute allure.

La chienlit: n. f. (fam.)
La mascarade.

sigeante, il offre aux Français la possibilité d'exprimer légalement et dans l'ordre leur volonté. À l'étonnement du monde entier, c'est le parti gaulliste qui, au premier tour de scrutin, emporte la majorité et obtient même plus de voix qu'en 1965, alors que les hommes qui étaient censés prendre la tête du gouvernement – Mitterrand, Mendès-France – sont en ballottage*.

Le ballottage: n. m. Le résultat négatif obtenu dans une élection.

Les Français vont ainsi d'un extrême à l'autre et, au lieu de renverser ce régime qu'ils accablent sans cesse de reproches, ils semblent le renforcer. Quand on demande aux Français la raison d'un tel comportement, ils répondent que le Français, en général, ne vote pas *pour* un programme, mais *contre* quelque chose, dans ce cas particulier, contre les tendances gauchisantes et le changement du statu quo. Et pourtant, et c'est là une contradiction dans le tempérament français, une autorité forte est le seul moyen de tirer des résultats positifs d'une nation aux tendances politiques multiples.

De Gaulle n'est plus au gouvernement. Mais si son successeur a changé de formules, il suit cependant grosso modo les lignes politiques établies par le Général. Chaban-Delmas, en septembre 1969, a déclaré que Pompidou «ne ferait pas dévier la France de la voie dans laquelle l'avait engagée le général de Gaulle».

Cela met en lumière une constante intéressante à signaler, à savoir, le paradoxe de la personnalité française. Même si l'homme qui incarne le pouvoir contre lequel on se révolte est écarté, le résultat ultime des révolutions est toujours un «retour en force du parti de l'ordre», comme le signale Raymond Aron dans *La Révolution introuvable*, titre bien significatif d'un ouvrage qui traite de la révolution de mai 1968. Cette dernière, dit-il, vient donc se ranger aux côtés des autres révolutions françaises: celle de 1789, après laquelle on passa presque sans transition à l'Empire; celle de 1848, qui éloigna Louis-Philippe du pouvoir, mais les élections qui l'ont suivie «ont donné une énorme majorité au parti de l'ordre parmi lequel figuraient nombre d'orléanistes».

L'attitude de de Gaulle vis-à-vis des Américains était très révélatrice d'un certain aspect de l'esprit français. La tolérance dont les Américains font preuve à l'égard de la France, et qu'ils ont conservée malgré les attaques du Général, est un des côtés positifs de l'esprit des Yankees, qui admettent assez facilement qu'on s'oppose à leur point de vue de façon nette et catégorique. Le gouvernement américain essaie de propager sa conception, qui s'exprime par *the American way of life*, la vie à l'américaine, et par un goût bien marqué pour la libre entreprise. Mais il accepte aussi que l'on s'oppose à sa vision

du monde, attitude qui s'inscrit bien dans la mentalité démocratique du pays. Ce qui le choquait donc chez le général de Gaulle, ce n'était pas tant les opinions de ce dernier que sa manière agressive de les exprimer et sa manie de dramatiser la situation.

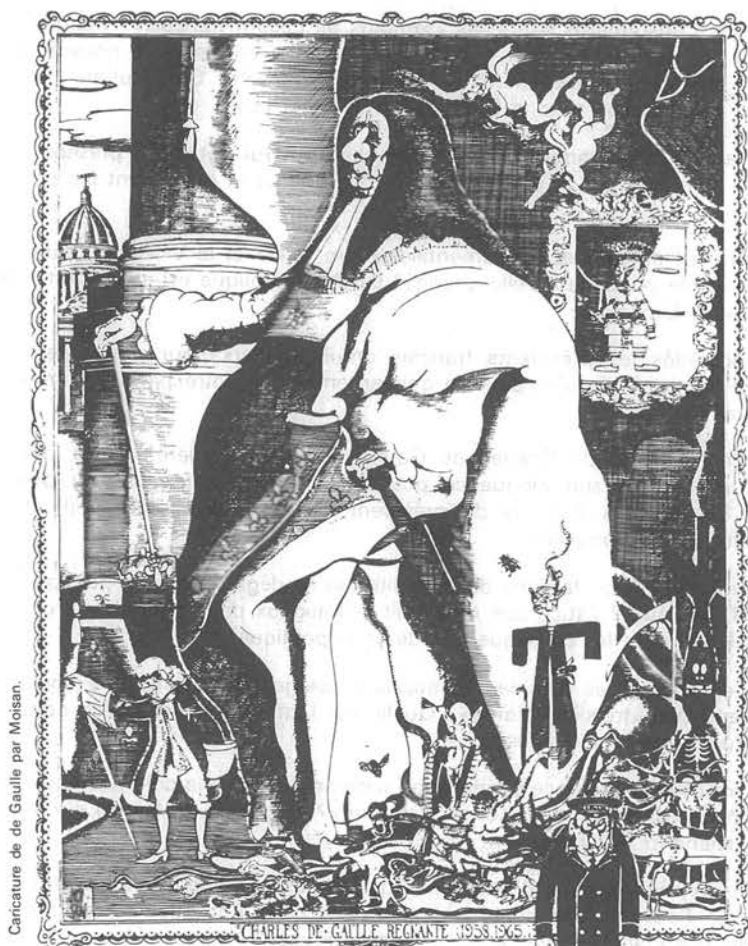
L'incident suivant éclaire quelque peu les tendances et les réactions de personnes appartenant à différentes civilisations. Un groupe d'Américains, après avoir entendu une conférence sur la politique du général de Gaulle, trouvait que l'orateur, un Français, avait porté des jugements trop sévères sur le président de la République française. C'était à l'époque du voyage de de Gaulle au Canada, au cours duquel il a fait plusieurs commentaires qui ont suscité une désapprobation générale et par lesquels il s'en est pris entre autres à l'influence «néfaste» • des États-Unis dans le monde. Au lendemain de cet incident déplorable, ces mêmes Américains se sont révélés profondément choqués de la conduite du Général. Ils ne s'expliquaient pas la réaction du chef d'État français. Alors que, la veille encore, ils critiquaient l'attitude du conférencier français, ils étaient devenus à leur tour encore plus sévères que lui. Tandis que celui-ci avait analysé la politique et la personnalité du président français de façon objective, eux, jusque là, avaient été aveuglés par une conception idéale engendrée par leur francophilie sentimentale. Car, dans leur attitude envers la France et envers tout ce qui est européen en général, les Américains perdent le sens des proportions et se laissent impressionner trop facilement par la gloire chimérique du passé.

Néfasté: adj. Très mauvais, nuisible; qui peut avoir des conséquences fâcheuses.

QUESTIONS

1. Quelle différence y a-t-il entre l'engagement politique des intellectuels et des artistes français et ceux de votre pays? Au cas où les positions seraient contraires l'une à l'autre, traduisent-elles bien les attitudes des Français d'une part et celles de vos compatriotes de l'autre? Quelles sont les différences en ce qui concerne le Français moyen et les gens de chez vous? Donnez des exemples concrets tirés de vos lectures ou de votre expérience personnelle.
2. Pourquoi, en 1958, le peuple français a-t-il fait appel à Charles de Gaulle? Comment répondit-il à cette demande? Quelles en furent les conséquences?
3. Analysez la différence entre l'attitude du Français vis-à-vis du chef de l'État en temps de crise et en temps de paix. Comparez les résultats de vos recherches avec le comportement politique de vos compatriotes et illustrez votre réponse d'exemples concrets.
4. Comment les Constitutions sont-elles «témoins de l'esprit français»? Indiquez comment celle de la IV^e République était organisée et en quoi consistait le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Quelles sont les faiblesses de cette Constitution? Pourriez-vous établir une comparaison avec la Constitution de votre pays?
5. Analysez le régime politique de la V^e République. Qui détient à présent le pouvoir? Quel est le rôle joué par le président de la République et quels sont les pouvoirs dont il dispose?
6. Quelles sont les différences fondamentales entre la IV^e et la V^e République? De quelle façon l'instabilité politique a-t-elle changé? La V^e République est-elle plutôt républicaine ou dictatoriale. Expliquez.
7. À quels procédés les présidents français ont-ils recours pour gouverner la France? Quels sont les moyens qu'emploie le gouvernement de votre pays pour mener à bien sa politique?
8. En quoi l'art oratoire de Charles de Gaulle met-il en lumière l'esprit des Français? Comment est-ce que son éloquence pouvait lui être avantageuse du point de vue politique? En quoi les discours du président de votre pays diffèrent-ils de ceux du président français au pouvoir?
9. Quelle était, en général, la ligne de conduite qui se dégagait de la politique extérieure du général de Gaulle? Est-ce que cela était avantageux pour la France? Pour les autres pays? Quelles étaient les conséquences de cette politique?
10. Comment est-ce que les présidents français envisagent le rôle de la France? Qu'est-ce qu'on entend par «troisième force»? Quelle est l'attitude de la France actuelle envers les autres puissances mondiales?
11. Pourquoi est-ce que la France s'oppose au paternalisme et à la politique économique des États-Unis? Qu'est-ce que le «Kennedy Round»? Pourquoi de Gaulle s'y est-il opposé si vigoureusement? Avait-il raison?
12. Quels sont les changements d'orientation qui s'opèrent au sein des sociétés américaine et française? Pourquoi ces changements ont-ils lieu? Pourquoi l'orientation politique diffère-t-elle des États-Unis de ce qu'elle est en France?

13. Quels sont les buts de l'Alliance française et de la Coopération? Quelles sont les attitudes culturelles révélatrices qu'on peut dégager des activités de l'Alliance française, de la Coopération, des Corps de la Paix?
14. Quelle est l'attitude du Français vis-à-vis de son gouvernement? Pourquoi critique-t-il constamment les hommes politiques du pays? Analysez la façon dont cette critique est faite en vous appuyant sur vos propres observations et comparez l'attitude française à l'attitude de votre pays en ce qui concerne la critique du gouvernement.
15. Croyez-vous que c'est une exagération de dire que l'image du président des États-Unis compte beaucoup plus que sa politique? Donnez les raisons de votre position. Croyez-vous que l'image du président ait autant d'importance en France?
16. Quel est le paradoxe qui se révèle dans les révolutions et les soulèvements de la population française contre le pouvoir? Comment pourriez-vous l'expliquer?



Caricature de Gaulle par Moisan.

- ANTOINE, Paul. *Schémas d'histoire de la civilisation française*. Paris: Centre de documentation universitaire.
- ARON, Raymond. *La Révolution introuvable*. Collection «En toute liberté», Fayard, 1968.
- BACRI, Roland. «Plainte de Saint-Charles». *Le Canard enchaîné*, n° 2402 (2 novembre 1966), p. 1.
- CASSOU, Jean. *Les Lettres françaises*, 22 juin 1967, p. 31.
- CHABAN-DELMAS, cité par André Passeron. *Le Monde*, n° 7673 (14-15 septembre 1969).
- DANINOS, Pierre. *Les Carnets du major Thompson*. Le Livre de poche.
- GAULLE, Charles de. *Mémoires de guerre*. Tome I: *L'Appel* (1940-1942). Le Livre de poche. (Citations: p. 1 et p. 112.)
- HUGO, Victor. «À l'obéissance passive». *Les Châtiments. Oeuvres poétiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1964, tome 2, pp. 55-64.
- SARTRE, Jean-Paul. *Les Mains sales*. Le Livre de poche, Gallimard, 1962.
- SARTRE, Jean-Paul. *Les Mouches*. New York: Harper and Row, 1963.
- STEINBECK, John. *The Grapes of Wrath*. New York: Viking Press, 1961.



Cliché O.R.T.F.

Conférence de presse du Président Pompidou.



H.A. Bouraoui

La chaîne des générations...

LE CERCLE FAMILIAL:

Tradition et nouveautés

Chapitre **XXIII**

| | | |
|--|-----|---|
| REPLIEMENT ET PROTECTION | 171 | |
| | 171 | Les murs: barrière explicite |
| | 171 | La concierge: barrière naturelle |
| | 173 | Le cadre familial: intimité et méfiance |
| | 174 | Invitation à la française |
| FORMATION DE LA FAMILLE | 176 | |
| | 176 | Lieux de rencontre des jeunes |
| | 176 | Les noces |
| | 177 | Besoin de sécurité et attachement aux «choses» |
| | 178 | Goût de l'épargne |
| DES RÔLES DE L'HOMME ET DE LA FEMME | 179 | |
| | 179 | Autour de la table |
| | 180 | Le chef de famille et ses prérogatives |
| | 182 | Subtilité féminine |
| LES ENFANTS | 183 | |
| | 183 | Traits caractéristiques des parents: autorité et affection |
| | 183 | Formation des enfants |
| | 185 | Préoccupations d'adolescents |
| | 186 | Réactions du père |
| | 187 | Réactions de la mère |
| | 188 | L'«esprit de corps» des enfants |

REMOUS AU SEIN
DE LA FAMILLE

189

189

Autorité parentale contestée: vers une vie facile

190

Le «troisième âge» délaissé

DE LA FAMILLE
À LA NATION

191

191

Les enracinés

192

Le foyer national

LE CERCLE FAMILIAL:

Tradition et nouveautés

Si l'on compare ce que les Américains appellent *home*, *house*, avec ce que les Français désignent par *foyer* ou par *chez-soi*, on se rend compte tout de suite que les termes français indiquent une vie davantage privée que ne le font les termes américains. Le foyer français est un cadre bien délimité, auquel on associe les notions clés d'autonomie et d'intimité. Le *home* américain, par contre, ne semble pas impliquer cette idée de retraite, de refuge dans l'intimité.

REPLIEMENT ET PROTECTION

Les murs: barrière explicite

On considère la famille française comme une cellule fermée, du point de vue économique aussi bien que social. On dit souvent qu'il est difficile de pénétrer dans une famille française; c'est un peu vrai, tant au sens littéral qu'au sens figuré. Lorsqu'on se promène en province, on est frappé de voir les maisons entourées de grands murs de pierre garnis de tessons de bouteilles* pour empêcher qu'on ne passe par-dessus. Ces murs rébarbatifs hérissés de verre qui encerclent et enferment les maisons de province constituent une barrière concrète entre le monde familial intérieur et le monde extérieur. Par son aspect physique, la maison exclut donc les passants et les curieux. Après avoir passé la grille d'entrée, il faut encore franchir une lourde porte avant de pouvoir pénétrer dans la maison. Le tintement de la sonnette, autre signal concret, avertit les maîtres du logis de l'arrivée de quelqu'un.

La concierge: barrière naturelle

On retrouve dans les immeubles des grandes villes ces «moyens de défense» sous une autre forme; cette fois, ce n'est plus une barrière de pierre ou le bruit d'une sonnette, mais une barrière humaine en la personne de la concierge. Celle-ci est un personnage bien typique des grands immeubles. Elle fait souvent la terreur des locataires*, sur lesquels elle exerce parfois une véritable tyrannie. La concierge contrôle les allées et venues des locataires et des personnes qui pénètrent dans

Des tessons de bouteilles: Des morceaux de bouteilles brisées.

Un locataire: n. m. Une personne qui paye un loyer, une somme d'argent convenue, pour un appartement, une maison.

l'immeuble; elle sert d'écran entre le monde extérieur et l'appartement du Français. En théorie, son rôle consiste à surveiller et à entretenir les escaliers de l'immeuble. Mais en fait, elle a bien d'autres préoccupations qui ne lui laissent que peu de temps pour faire ce travail. La concierge à elle seule constitue un service de renseignement sans défaillance; elle a la langue bien déliée* et parle à qui veut l'écouter. C'est un véritable inquisiteur qui a les yeux partout et sait exactement à quoi s'en tenir sur le compte de chacun de «ses» locataires. Le facteur remet à la «pipelette»* le courrier en vrac*, et c'est elle qui le distribue, après avoir toutefois exercé une certaine censure.

Les conversations de la concierge à l'adresse des personnes qui vont et viennent sont ponctuées de «Bonjour, Monsieur», «Bonjour, Madame», salutations qui reflètent une politesse un peu trop obséquieuse pour être sincère. Elle est indiscreète au possible et dans le commérage, qui est son élément naturel, elle se sent comme un poisson dans l'eau. Elle connaît tous les cancan, se fait l'écho de tous les potins* et s'empresse de raconter à ses amies les dernières nouvelles de l'immeuble. Il est évident que cette attitude n'encourage pas les visiteurs qui désirent passer incognito. Ce qui est amusant dans cette situation, c'est que ce même Parisien, qui a la réputation de ne se laisser impressionner par personne, ménage constamment «sa» concierge et n'oublie surtout pas de lui donner ses étrennes* le jour de l'an. Il la flatte et veut rester dans ses bonnes grâces*, car il a peur des remarques désobligeantes qu'elle pourrait faire à son sujet aux voisins. Voici ce qu'écrit Céline au sujet de la concierge dans *Voyage au bout de la nuit*:

Une ville sans concierge ça n'a pas d'histoire, pas de goût, c'est insipide telle une soupe sans poivre ni sel, une ratatouille* informe. (...) Nos concierges à nous fournissent bon ou mal an, convenons-en, à ceux qui savent la prendre et la réchauffer, bien près du cœur, de la haine à tout faire et pour rien, assez pour faire sauter un monde. À New York on se trouve atrocement dépourvu de ce piment* vital, bien mesquin et vivant, irréfutable, sans lequel l'esprit étouffe et se condamne à ne plus médire que vaguement, et bafouiller de pâles calomnies. Rien qui morde, vulnère, incise, tracasse*, obsède, sans concierge (...).

Par contre, le *superintendent* des immeubles américains ne «fourre pas son nez»* dans les affaires des locataires et se borne à remplir ses fonctions. Il faut cependant noter que la concierge traditionnelle dont nous avons esquissé l'image tend à disparaître aujourd'hui. Dans les immeubles modernes elle est supprimée ou remplacée par un gardien souvent difficile à trouver.

Avoir la langue bien déliée: (fam.) Être bavard.

La pipelette: n. f. (fam.) La concierge (d'après le nom d'un personnage des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue).

En vrac: loc. adv. Pêle-mêle, en désordre. Également: sans emballage.

Un potin: n. m. (fam.) Un commérage, un cancan. Par ext.: le bruit, le tapage.

Des étrennes: n. f. Un cadeau qu'on fait à l'occasion du premier janvier.

Être dans les bonnes grâces de quelqu'un: En obtenir des faveurs.

Une ratatouille: n. f. (fam.) Un ragoût grossier.

Un piment: n. m. (fig.) Ce qui donne plus de piquant, plus de saveur.

Tracasser: v. t. Ennuyer, tourmenter, inquiéter.

Fourrer son nez dans quelque chose: (fam.) Se mêler de quelque chose.

Le cadre familial: intimité et méfiance

La façon dont la maison et l'immeuble français sont construits révèle non seulement les données permanentes du cadre français, mais aussi certains traits culturels de leurs habitants. L'immeuble qu'on voit à Paris et dans toutes les villes de province est gris, avec un toit de zinc, des persiennes de fer, des fenêtres à balcon. En contraste avec l'immeuble américain, il n'a pas de jardin, simplement une cour intérieure, qui joue un rôle important, puisque c'est là qu'on gare sa petite voiture, là qu'on fait un brin de causette* avec les autres locataires.

Les escaliers qui desservent l'immeuble sont en général assez étroits, et l'éclairage de la cage d'escalier s'enclenche au moyen d'une minuterie*. Contrairement aux immeubles américains qui sont éclairés vingt-quatre heures par jour, les escaliers en France ne sont éclairés qu'une minute à la fois. Pour avoir de la lumière, il faut appuyer sur le bouton électrique qui se trouve à chaque étage; au bout d'une minute, la lumière s'éteint automatiquement. Si, après ce laps de temps, on n'est pas parvenu à destination, on se retrouve en plein dans le noir, au beau milieu de l'escalier, en train de chercher à tâtons le bouton d'éclairage. On a l'impression qu'il faut se dépêcher si l'on veut parvenir à pénétrer dans l'intimité de l'appartement.

Tout en haut de l'immeuble se nichent* les chambres de bonne, sorte de mansardes où il n'y a presque pas la place de se retourner. Tout en bas se trouvent les caves, qui contiennent les réserves de bois et de charbon pour le chauffage. Chaque appartement se chauffe indépendamment des autres. Signalons cependant que dans les nouveaux immeubles les chambres de bonne disparaissent; elles sont remplacées par des appartements à terrasses ou quelquefois avec piscine. Les caves deviennent des garages, et le chauffage est collectif. L'appartement français est beaucoup plus petit que sa contrepartie américaine. Le salon tend à disparaître, et l'on combine à présent salle de séjour et salle à manger. En France, les appartements n'ont pas tous une salle de bain ou un cabinet de toilette. Comme chaque appartement a un évier dans la cuisine, c'est là qu'on se débarbouille*, qu'on fait une «toilette de chat». Dans les petites villes, on se rend au «bain municipal» pour faire une toilette un peu plus soignée que d'habitude. Il faut mentionner toutefois l'effort fait récemment pour moderniser les immeubles et y introduire davantage de confort. Même la publicité emboîte le pas à cet effort pour inculquer la notion de propreté en vue de former «des petits Français qui sentent bon». On encourage les mamans à «apprendre de bonne heure à leurs rejetons qu'il est important d'être nets et de sentir bon».

Faire un brin de causette: (fam.) Mener une petite conversation.

Une minuterie: n. f. Un appareil qui règle l'électricité de façon à ce que les escaliers ne soient éclairés qu'une minute à la fois (ou tout autre laps de temps).

Se nicher: v. pr. Faire son nid. Par ext.: se caser, se placer comme dans un nid.

Débarbouiller: v. t. Laver, nettoyer, en particulier le visage.

Les maisons américaines ne cessent d'être un sujet d'étonnement pour le Français. Elles sont vite bâties, spacieuses, bien éclairées. Si le style architectural est vite démodé, on y trouve pourtant tout le confort possible. Le Français qui fait construire une maison a tendance à dépenser beaucoup d'argent et beaucoup d'énergie pour avoir une maison solide, faite de pierre ou de béton armé, mais qui, en fin de compte, sera peu spacieuse et peu confortable. Ainsi, c'est la notion de durabilité qui dicte le mode de construction et l'aspect physique de la maison française.

On voit très peu de murs autour des maisons américaines, sauf autour des résidences d'artistes ou de V.I.P. En général, la maison américaine est ouverte et exposée à tous les regards. De même, l'appartement est bien éclairé et accueillant, ainsi que les couloirs qui y conduisent. À l'intérieur des maisons et des appartements, les portes des pièces n'ont pas de serrure, et un Américain ne songe guère à «s'enfermer à double tour» dans sa chambre. Si l'on poursuit un peu plus loin cette observation, on peut dire que l'Américain ne craint pas d'exposer ses possessions aux yeux de tous et qu'il éprouve même un certain orgueil à montrer ce qu'il possède chez lui; c'est ce qu'on appelle le *show-off*.

Cette attitude se révèle particulièrement pendant les fêtes de Noël. Les multiples décorations recherchées semblent envahir le monde extérieur au lieu de se cantonner dans l'intimité de l'atmosphère familiale. On voit partout, réalisées avec force lumières et couleurs, des scènes religieuses ou légendaires, exposées aux yeux de tous. On décerne des prix aux maisons les mieux décorées, les plus originales. Pour la famille américaine, il n'y a donc pas de barrière entre le monde intérieur et le monde extérieur, en contraste avec ce foyer, ce chez-soi, si jalousement gardé par le Français. On pourrait objecter qu'en France, à l'époque de Noël, il y a des illuminations de rues grandioses. En 1966, par exemple, les platanes du boulevard Haussmann à Paris ont été piqués de milliers d'ampoules électriques, et les monuments de la ville ont été éclairés par des projecteurs. Mais ces décorations semblent se limiter au domaine public et ne se confondent en rien avec le Noël familial.

Invitation à la française

La manière dont les Français invitent chez eux étonne beaucoup les étrangers. S'ils invitent peu, ce n'est pas par manque de générosité, mais parce qu'ils ne laissent pas le premier venu franchir le seuil d'un foyer dont l'intimité leur

S'enfermer à double tour: S'enfermer dans une chambre après avoir fait tourner deux fois la clé dans la serrure.

Se cantonner: v. pr. S'enfermer, s'isoler. (fig.) Se limiter, se borner.

Avec force: Avec beaucoup, avec un grand nombre de.

est précieuse. Pierre Daninos écrit: «Les Français peuvent être considérés comme les gens les plus hospitaliers du monde, pourvu que l'on ne veuille pas entrer chez eux.» Mais une fois qu'on vous connaît un peu mieux, dès qu'on sait à quoi s'en tenir sur votre compte, on vous invite plus facilement. Et alors, vous serez traité royalement, car, lorsque le Français invite, c'est toute une histoire. Il se met en frais*. Il met «les petits plats dans les grands»*, il offre un repas gargantuesque, avec de nombreux plats, différents vins, le linge et la vaisselle du dimanche et des grandes occasions, et cela vaut bien la peine d'avoir attendu si longtemps. En Amérique, cela se passe sans façons. On invite à partager le *pot-luck* de la famille, on offre un *hot-dog* ou un *hamburger* sans manières. L'invitation américaine à la bonne franquette* est toute empreinte de simplicité et de naturel. En France, on invite peu «à la fortune du pot», car le Français respecte la tradition qui veut qu'on serve aux invités le meilleur repas possible, avec les spécialités de la maison. Il ne s'empresse pas de faire entrer des «étrangers» dans le cercle familial, et ce mot s'applique non seulement aux personnes de nationalité différente, mais aussi à ses propres compatriotes. Il est même assez courrant que des amis de longue date ne se rendent jamais visite, ne serait-ce que pour boire un verre ou pour prendre une tasse de café.

Cette attitude méfiante du Français, nettement moins accueillante que celle de l'Américain, n'est pas dictée seulement par des raisons d'économie ou parce que c'est un dérangement que d'avoir des invités. C'est principalement parce que le Français considère sa famille comme un domaine fermé où prédomine la notion d'intimité, qui ne tolère aucun intrus. Le chez-soi est un havre* de paix, une retraite, où l'on se dépouille de toutes les contraintes du monde extérieur, où l'on est à l'état naturel, en un mot, où l'on se dépouille du personnage pour retrouver la personne. L'Américain ne semble pas connaître les exigences d'une telle dualité. Il est «à l'état naturel» au dehors de son *home* aussi bien qu'à l'intérieur. Pour lui, le foyer ne sert pas de cachette ou de refuge pour se dérober aux yeux du monde. Il le considère comme un endroit où il mange, où il dort et où il rencontre les autres membres de la famille. Il ne craint pas les regards «malveillants» d'autrui et n'hésite pas à faire ce qu'il désire au vu et au su* de tous.

Mais des changements sensibles se font sentir au sein de la vie familiale. Les Français qui ont voyagé, particulièrement aux États-Unis ou en Angleterre, invitent davantage. La barrière qui les sépare du monde extérieur semble disparaître. Alors qu'autrefois la vie privée était presque sacrée et qu'il était très difficile d'y pénétrer, les Français font à présent moins de «chichis»* et leur cordialité est plus hospitalière qu'auparavant.

Se mettre en frais:
Faire des dépenses importantes; se donner plus de peine que d'habitude.

Mettre les petits plats dans les grands:
Servir un repas qui sort de l'ordinaire.
— *Mettre les pieds dans le plat* (fam.):
Commettre une maladresse.
— *En faire tout un plat* (fam.): Donner une importance exagérée à un fait; chercher querelle pour une petite cause.

À la bonne franquette:
loc. adv. (fam.)
Franchement et sans façon.

Un havre: n. m. Un petit port très abrité. (fig.) Un refuge.

Faire quelque chose au vu et au su de tous:
Faire quelque chose ouvertement, de sorte que tout le monde puisse le voir et le savoir.

Faire des chichis:
(fam.) Faire des manières, faire de l'embarras.

FORMATION DE LA FAMILLE

Lieux de rencontre des jeunes

Comment se forme la famille? Où se rencontrent les jeunes qui vont fonder un nouveau foyer? Ils se fréquentent en général à l'école, sur les terrains de sports, au travail, dans les lieux de divertissement, lors de la promenade. En France, on se promène beaucoup; un jeune homme peut aborder une jeune fille sans cérémonie préliminaire, lui faire une remarque sans que cela ne soit jugé déplacé*. Si la plaisanterie plaît, le contact est établi. Cela se fait avec naturel, sans trop de manières. La jeune fille américaine, par contre, se considérerait comme une *pick-up** dans un cas pareil. Si on essaie d'adresser la parole à une jeune Américaine dans la rue, elle vous regardera avec un air voulant dire: «Mais pour qui me prenez-vous?» Il faut avoir été présenté officiellement avant de pouvoir lui parler de façon directe. En France, on s'adresse spontanément à une jeune fille seule, dans la rue ou au café, sans que cela ne soit déplacé. En Amérique, ce serait considéré de très mauvais goût.

Le bal est un autre lieu de rencontre important et, là encore, il diffère du dancing américain. Aux États-Unis, il faut «avoir une *date*» pour aller au bal, sinon on ne peut guère aller danser. Si votre partenaire est mauvaise danseuse, vous êtes dans l'obligation de la «colporter»* pendant toute la soirée, au risque d'avoir «vos pieds en marmelade». En France, on peut se rendre au bal en bande ou chacun de son côté, les jeunes filles d'une part, les jeunes gens de l'autre; C'est là qu'on se réunit, et le bal devient alors un terrain de chasse. Ce jeu demande le déploiement de toute une tactique intéressante. La jeune fille peut, par exemple, refuser une invitation à la danse, mais, dans ce cas, elle ne peut l'accorder à personne d'autre. Il y a toute une étiquette à observer, car il y a des choses qui se font, d'autres qui ne se font pas. En France, par exemple, on ne danse pas joue contre joue. Le rapprochement des partenaires se fait de manière progressive, et on flirte une fois qu'on s'est quelque peu familiarisé. C'est tout un art que d'en arriver là, et n'y arrive pas qui veut. Aux États-Unis, le joue contre joue n'implique aucune familiarité et n'a pas de signification sentimentale particulière.

Les noces

À cause de leur attachement aux biens de ce monde, les Français font souvent intervenir le notaire pour établir un contrat de mariage, qui stipule les droits et les prérogatives

Déplacé: adj. (fig.)
De mauvais goût,
contraire aux convenances.

Une «pick up»: (angl.)
Une femme facile.

Colporter: v. t.
Transporter des
marchandises de place
en place. Ici: transporter
la partenaire.

de chacun des époux. Cela met en lumière encore une fois le besoin qu'a le Français de *clarifier* la situation et de se méfier de toute entreprise aventureuse. Les Français se marient d'abord à la mairie et ensuite, s'ils le désirent, à l'église, qui les fait promettre d'élever leurs enfants selon la foi catholique. Même s'il n'est pas pratiquant, le Français satisfera aux exigences d'une certaine tradition dont le mariage religieux fait partie. Après le mariage religieux — dans les villages surtout — on s'arrête au café voisin pour arroser* l'heureux événement. Les mariages en ville ont peu de pompe; ils ne réunissent d'habitude que la famille immédiate des deux conjoints. À la campagne, par contre, les invités sont très nombreux, le repas long et copieux, accompagné de différents vins. La lune de miel du jeune couple se passe généralement dans les environs. En France, il n'y a pas d'endroit spécialement réservé aux nouveaux mariés, comme le sont, par exemple, les chutes du Niagara pour les Américains.

Arroser: v. t. (fam.)
Inviter à boire pour
célébrer un événement.

Besoin de sécurité et attachement aux «choses»

Pour le Français, l'équipement ménager est considéré comme une valeur permanente. Si l'on achète des meubles ou un réfrigérateur, il faut qu'ils durent toute une vie, et même plus, si possible. C'est pourquoi l'on voit dans de nombreux ménages des meubles et des bibelots* qui ont été «hérités» des parents. Cette pratique est beaucoup moins courante aux États-Unis. Il est intéressant de remarquer qu'on accuse souvent les Américains d'avoir une tournure d'esprit trop matérialiste, alors qu'en fait, ils se montrent capables, beaucoup plus que les Français, par exemple, de se détacher des biens matériels. Ils sont beaucoup plus mobiles et n'éprouvent aucune peine à changer de logis ou à se défaire de vieux meubles. Ils n'accordent à leur demeure ou à leur mobilier qu'une valeur pratique, toute objective, et non pas sentimentale. Si un objet ne lui plaît plus, l'Américain le jette sans y penser à deux fois. De même, si un objet se casse, il ne prend pas toujours la peine ou le temps de le réparer, mais préfère acheter du neuf. Le Français se garde bien de jeter un meuble. S'il est abîmé, il le répare. S'il devient superflu, il le conserve quand même et le met dans le grenier ou dans la mansarde, parce que «on ne sait jamais»; on pourrait en avoir besoin dans dix ans. Le grenier fait partie intégrante de la maison française. C'est là qu'on accumule toutes les choses qui ne servent à rien, tous les objets inutiles, qu'on n'a pourtant pas le cœur de jeter.

Un bibelot: n. m. Un
petit objet décoratif
qu'on place sur une
cheminée, sur une étagère.

Le jeune Américain qui se marie et qui veut monter son ménage a bien plus de facilités que son camarade français. Lorsqu'il loue un appartement, la cuisinière électrique ou à

gaz, le réfrigérateur sont tout installés dans la cuisine. Il y a une buanderie* commune à tous les locataires, équipée de machines à laver et de sècheurs électriques. Tout ce confort, le jeune Français doit se le procurer lui-même et, pour cela, il faut qu'il ait une situation. Il ne se mariera pas avant d'en obtenir une, et ce n'est pas si simple que cela. Aux États-Unis tout le monde peut obtenir un *job*, ce qui n'est pas toujours le cas en France. Il faut noter la différence que le Français fait entre une *situation*, c'est-à-dire un travail stable avec traitement* fixe assez substantiel et une retraite vers la soixantaine, et un *emploi*, c'est-à-dire un travail temporaire, qui n'a pas toujours de salaire fixe, et que l'on peut perdre à tout moment. Comme le Français doit d'abord avoir une situation, il en résulte qu'il se marie plus tard que l'Américain. Il est difficile de se faire une bonne situation en France, et cela à cause du manque de possibilités de travail. Aux États-Unis, même si le mari n'a pas trouvé une véritable situation, les parents ont une tendance plus marquée à aider le jeune couple. De toute façon, s'il a une certaine formation, le jeune mari est sûr de trouver un travail quelconque, et cela est vrai à presque tous les niveaux sociaux. Certains Français retardent leur mariage à cause du service militaire ou à cause des études. Aux États-Unis, ces deux facteurs ne présentent pas d'obstacles, et la femme est toute disposée à travailler pour subvenir aux besoins du ménage pendant que son mari poursuit ses études. Il y a également de nombreuses jeunes femmes dont les maris font leur service militaire. En France, ces phénomènes ne sont pas très courants.

Une buanderie: n. f. Le lieu où on fait la lessive.

Un traitement: n. m. Le salaire d'un fonctionnaire.

Goût de l'épargne

Le foyer français, comme tous les foyers du monde est préoccupé par les problèmes de dépenses et d'économie. Cependant, pour le Français, l'épargne est l'entreprise familiale la plus importante. En voyant à tous les coins de rue en France des vendeurs de billets de loterie, un observateur superficiel pourrait croire que les Français ont le goût du jeu et du risque. Fondamentalement, la famille française s'attache à la «sécurité», la «stabilité», et a horreur du risque et de l'imprévu.

Le consommateur n'est pas tellement encouragé à investir ses fonds à l'échelle privée ou à l'échelle nationale, puisque les impôts sont extrêmement lourds pour les Français qui exposent ce qu'on appelle «les signes extérieurs de la richesse». Cette attitude, qui découle de la mentalité du Français aussi bien que de la politique du gouvernement, brise l'élan économique du pays et en ralentit plus ou moins l'expansion. Si l'on possède une ou deux voitures, une villa au bord de la mer, on aura à payer un impôt en proportion de ces possessions «ouvertes»,

c'est-à-dire visibles, et ainsi facilement imposables. Le Français économisera donc son argent et l'accumulera chez lui au lieu de le dépenser, pour avoir moins d'impôts à payer. Cette attitude est opposée à la mentalité de l'Américain, qui se fait un point d'honneur de montrer aux yeux de tous, et en particulier de ses voisins les Jones, que son confort et ses richesses matérielles dépassent de loin les leurs. Cet esprit de rivalité assure le plus souvent la vigueur de l'économie du pays, puisqu'elle contraint le consommateur à changer souvent de voiture, de toilette, de maison, etc.

DES RÔLES DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Les généralités que nous allons émettre sur le ménage français sont peut-être valables également pour le couple américain. Cependant, c'est dans la façon dont les Français organisent, sélectionnent et combinent les éléments communs à toutes les familles que se traduit ce qu'il y a de particulier et de propre à la culture et à la civilisation françaises.

Autour de la table

Qui ne connaît pas l'image classique de la Française qui va faire ses courses tous les matins, son sac à provisions à la main? Elle ne prend pas ce qui lui tombe sous la main: elle choisit, elle marchand. Tous les jours, elle rentre avec une baguette de pain* dans son cabas* et, après avoir ouvert la porte avec la clé qu'elle avait cachée sous le paillason*, elle s'enferme dans la cuisine pour préparer son repas. Si l'on demande au Français ce qui, à son avis, le différencie d'autres peuples, il répondra tout de suite: «C'est qu'on mange bien en France», ce qui est vrai, puisqu'on se fait un point d'honneur d'accorder énormément de temps et d'argent à la préparation de ces plats succulents et de ces mets délicieux dont on est tellement fier. Le Français, en général, sacrifie beaucoup de son confort aux plaisirs de la table.

La conversation est un aspect important du repas, qui dure parfois deux heures, même à midi, car le Français aime à parler de ce qu'il mange. Il dira dix fois que le rôti est très tendre, que la crème à la vanille est onctueuse, et les mêmes commentaires reviendront à l'infini. On ne parle pas seulement de ce qu'on mange, mais on évoque également avec nostalgie différents autres mets auxquels on a goûté, ainsi que les spécialités de la tante Adèle ou de la cousine Berthe que l'on a eu l'occasion de savourer et qui mettent l'eau à la bouche* rien qu'à les mentionner. Aux États-Unis, on appréciera un bon

Une baguette de pain:
Un pain de forme très allongée.

Un cabas: n. m.



Un paillason: n. m. Une petite carpelette que l'on met sur le seuil d'un appartement ou au bas d'un escalier pour s'y essuyer les pieds.
(fig.) Une personne servile.

Cela met (fait venir) l'eau à la bouche: Se dit d'une chose agréable au goût et dont l'idée seule donne l'envie d'en manger. Par ext., se dit de tout ce qui excite un ardent désir.

repas; on complimentera la maîtresse de maison, mais on n'en fera pas le seul sujet de la conversation. La nourriture est considérée comme une simple nécessité, et on n'y accorde pas une importance démesurée. On n'en fait pas un art — la gastronomie reste plus ou moins le monopole de la France. La préparation des mets par Françoise, dans *À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, revêt une dimension artistique. Dans le domaine du manger aussi, les Américains soulignent le côté pratique et utilitaire des repas par le fait que, si ce qu'ils avalent ne leur fournit pas toutes les vitamines nécessaires, ils prennent des pilules* pour y suppléer.

Si nous nous étendons sur l'aspect culinaire de la famille française, c'est parce que c'est le rôle primordial de la mère de famille. La vie, en France, s'organise beaucoup plus autour des repas et de leur appréciation que dans d'autres pays. Si on analyse le repas français, on se rend tout de suite compte de son importance du point de vue fond aussi bien que du point de vue forme dans la pensée française. Comme on l'a souvent remarqué, il est organisé presque comme une pièce classique en cinq actes: les hors-d'œuvre (ou le potage), l'entrée, le plat de résistance, les fromages et le dessert. Dans une des brochures d'information de l'Ambassade française, on précise ainsi la notion de l'importance de la nourriture:

Un repas doit avoir son rythme et son harmonie particulière. Les mets réagissent les uns sur les autres comme réagissent les couleurs d'un tableau, les sons d'une symphonie, les émotions d'une tragédie. Et dans chaque mets, les saveurs se combinent elles-mêmes. Il s'agit donc de composer un tout, et que ce tout soit parfaitement équilibré.

Le chef de famille et ses prérogatives

En France, «Charbonnier est maître chez soi.»* Dans *Don't Forget to Write*, Art Buchwald intitule ainsi le chapitre dans lequel il fait l'étude de la fonction du père dans la société française: «*It pays to be a Father*». En Amérique, dit-il, le père est traité comme l'idiot de la famille. Il a de bonnes intentions, mais c'est *a stupid clod*. C'est la femme qui le tire constamment d'affaire*, tandis qu'en France, le père «a la loi de son côté». Et pour cause.

Le père touche chaque mois des allocations familiales pour ses enfants. Pourquoi ces allocations? Principalement, parce que pendant les deux guerres mondiales, la France a subi deux saignées* catastrophiques, et l'on essaie d'encourager les naissances pour compenser ces pertes. D'autre part, les allocations ont également pour but de faire remonter le taux de natalité qui, depuis le début du siècle, était l'un des plus bas,

Une pilule: n. f. Un médicament en forme de petite boule destiné à être avalé.

— *Avaler la pilule* (fig. et fam.): croire à un mensonge; également: se déterminer à faire quelque chose de désagréable.

— *Dorer la pilule:* présenter une chose désagréable sous un aspect attrayant pour la faire accepter.

Charbonnier est maître chez soi: Le maître de maison est libre d'agir comme bon lui semble dans sa propre demeure.

Tirer quelqu'un d'affaire: Aider quelqu'un, le sortir d'embaras.

Une saignée: n. f. Une perte de sang. Ici: une perte en vies humaines.

sinon le plus bas, d'Europe. Les allocations familiales sont accordées sous trois formes: premièrement, l'allocation pré-natale, pour encourager les naissances. Deuxièmement, une allocation familiale mensuelle pour chaque enfant, qui peut atteindre un peu plus de vingt-cinq dollars. C'est toujours le père qui la touche. (Signalons, en passant, qu'au Canada, les allocations familiales — beaucoup moins élevées — sont adressées au nom de la mère. Le père ne peut toucher le chèque que si sa femme l'a contresigné. Cet exemple indique bien qu'en Amérique du Nord la mère est le centre de gravité de la famille.) Au moment de la naissance, le père a droit à un congé d'une ou deux semaines, pour pouvoir prendre soin de sa femme et de son nouvel enfant. C'est lorsque la famille a cinq enfants que le taux des allocations familiales est le plus élevé. Troisièmement, une carte de famille nombreuse donne droit à des réductions dans les autobus, les trains et tous les transports en commun. On a droit à une réduction de trente pour cent après le troisième enfant, de quarante pour cent après le quatrième et, après le cinquième, la réduction pour les chemins de fer est de soixante-quinze pour cent au moins. Certains grands magasins accordent un rabais de cinq à dix pour cent aux familles nombreuses. Aux États-Unis, la seule réduction accordée aux familles nombreuses est l'abattement* fait sur les impôts sur le revenu.

Lorsque les enfants atteignent l'âge de dix-huit ans, le père ne touche plus les allocations familiales, mais, s'il a cinq enfants ou plus, il conserve pour sa femme et pour lui-même une réduction de trente pour cent sur les transports en commun pour le reste de leurs jours. Cela, parce qu'il est considéré avoir contribué à la force du pays et que la gratitude de la France lui est due: il a fait son devoir envers la patrie. Si un soldat devient père, il a droit à une permission* de dix jours et, si son unité stationne près du domicile de sa femme, on lui accorde deux nuits par semaine pour aller la voir. Le père français a droit à toutes sortes de privilèges, ce qui fait dire à Art Buchwald: «*It pays to be a Father.*»

Le mari est roi, mais il demande l'avis de sa femme et en tient compte. On a l'impression que les deux conjoints* se partagent équitablement les responsabilités du foyer. Le mari américain semble plutôt jouer au chevalier servant à l'égard de sa femme. Illustrons ce point par quelques exemples. Ne voit-on pas bien souvent un homme s'empresser* d'allumer la cigarette de sa femme, même s'ils sont mariés depuis longtemps? C'est même souvent celle-ci qui lui met en main la pochette d'allumettes pour qu'il lui donne du feu. Si l'on s'assoit à une table, il se précipite pour tirer la chaise de sa compagne et l'aider à s'asseoir. S'ils sont prêts à sortir de voiture, la femme

Un abattement: n. m.
Une déduction faite sur une somme à payer.

Une permission: n. f.
Un congé de courte durée accordé à un soldat.

Les conjoints: n. m.
Les époux.

S'empresser: v. pr. Se dépêcher, se hâter avec zèle. Également: montrer une galanterie attentive.

attend que son mari fasse le tour de l'auto et lui ouvre la portière, comme si elle était incapable de le faire elle-même. Quand une femme entre dans une pièce, les Américains se lèvent et se mettent au garde-à-vous* comme si on jouait l'hymne national. Ces mâles américains font machinalement les gestes qu'on attend d'eux. La galanterie dont ils font preuve est toute de commande; elle n'est ni spontanée ni naturelle. Il ne viendrait jamais à l'idée d'un Français de jouer ce rôle d'homme parfait et bien dressé*. Dans une certaine mesure, cela prouve qu'aux États-Unis l'homme est plus ou moins subordonné à la femme. En réalité, si l'on observe la situation de plus près, on se rend compte que la femme française a beaucoup plus d'autorité que l'Américaine, mais elle s'en sert avec beaucoup plus de subtilité et de finesse, afin que son mari ne sente pas qu'elle «le fait marcher»*.

Subtilité féminine

C'est un cliché de dire que la femme américaine est une «femme-tyran», qui détient autorité et pouvoir au sein de la famille, qu'elle «porte les pantalons». Si on demande à un Américain de définir la femme américaine, il dira: «C'est elle qui aide son mari à faire la vaisselle.» À tout prendre*, il semble que ce soit là un mythe plutôt qu'une réalité. En fait, elle essaie de laisser à son mari sa part de pouvoir, mais celui-ci refuse parfois de l'accepter. Lorsque la femme demande à son mari qui revient du travail de tondre le gazon ou de réparer quelque chose dans la maison, il semble que cela ne soit pas véritablement un ordre. Si elle lui demande d'accomplir certaines tâches qu'elle trouve difficiles à faire elle-même, c'est pour lui faire sentir qu'«il est bon d'avoir un homme à la maison». La Française, elle, n'utilise pas ce procédé, car elle accomplit elle-même presque tous les travaux qui ont trait à la maison. Le mari se contente de «bricoler». Il est significatif que, dans diverses revues françaises, les annonces publicitaires pour tondeuses à gazon montrent presque toujours une femme en train de manier ces appareils. C'est à elle qu'on s'adresse pour les vendre, car c'est elle qui les utilise. Aux États-Unis, par contre, on y verrait plutôt un homme, car le mari-tondeur-de-pelouse est une image stéréotypée.

La femme française s'occupe de tout: des dépenses, de l'entretien de la maison. Si le père est le symbole de l'autorité, la mère est le symbole de l'économie. On dit que la femme «tient les cordons de la bourse»*, expression imagée et très juste. Le mari apporte son salaire à la femme, et c'est à elle qu'incombe la responsabilité de gérer cet argent et d'organiser les dépenses. Elle demande constamment l'avis de son mari, pour ména-

Se mettre au garde-à-vous: Se tenir droit et raide sur ses pieds, comme un soldat.

Dressé: p. p. Dompté, entraîné, formé.

Faire marcher quelqu'un: (fam.) L'obliger à faire ce qu'on veut, le manipuler à son gré.

À tout prendre: En examinant, en considérant bien la chose.

Tenir les cordons de la bourse: Gérer le budget, être celui qui répartit l'argent.

ger son amour-propre, mais c'est elle-même qui prend les décisions. Elle assume beaucoup plus de responsabilité que sa compagne américaine. L'agressivité de cette dernière contribue à former l'image erronée qu'on se fait d'elle. La femme française, au contraire, affiche un effacement qui n'est pas réel, car sa présence au foyer se fait fortement sentir. Elle donne pourtant l'impression à son mari que c'est lui qui gouverne la maison, et il faut avouer qu'elle réussit très bien à donner cette *illusion* de pouvoir au mari.

LES ENFANTS

Traits caractéristiques des parents: autorité et affection

La famille française est dans son essence une cellule fermée. Deux sentiments y dominent: beaucoup d'autorité et beaucoup d'affection. C'est là que réside le contraste flagrant avec l'atmosphère de la famille américaine où, certes, l'affection existe, mais où il semble que l'autorité soit bien faible. En France, celle-ci s'exerce au niveau de la famille, et l'affection s'exprime ouvertement. Une expression courante dit qu'on respecte son voisin, mais qu'on aime sa famille. C'est le cadre dans lequel l'enfant grandit. S'il joue dans la rue, il n'entre pas facilement dans les maisons d'autrui. Aux États-Unis, par contre, l'enfant entre librement dans les maisons de ses camarades. Les rapports sociaux semblent prédominer, alors qu'en France on s'attache plutôt aux normes privées, personnelles.

Le chef de famille est respecté car c'est lui qui détient l'autorité. Si l'adulte joue avec les enfants, s'il se livre chez lui à sa fantaisie, il ne faut pas oublier la sévérité des parents, puisque le proverbe «Qui aime bien, châtie^e bien» est souvent appliqué. Si le père sait s'amuser avec ses enfants, il sait aussi les corriger.

Formation des enfants

L'éducation que les enfants reçoivent au foyer consiste à leur inculquer «les bonnes manières» et à leur donner ainsi une seconde nature. Il faut «bien élever» les enfants, parce qu'ils ne naissent pas naturellement bons. L'enfant doit de bonne heure se plier à une forme rigoureuse, et les parents justifient cette imposition en disant que c'est pour le bien de l'enfant lui-même. Celui-ci doit très tôt se soumettre à une discipline inconnue dans le Nouveau Monde. Il doit prendre ses repas à une heure fixe et non pas venir manger quand l'envie lui en prend. Si on lui donne pour goûter sa barre de chocolat

Châtier: v. t. Punir sévèrement. Également: corriger un texte pour atteindre une correction parfaite.
— *Châtier sa prose, ses vers, son style.*

et son morceau de pain à quatre heures et demie, ce n'est qu'à cette heure-là qu'il les recevra, ni avant ni après. Il n'est pas seulement obligé de prendre ses repas à une heure donnée, mais il est aussi forcé de manger ce qui est préparé, qu'il l'aime ou non. Presque tous les gosses de France doivent avaler — avec larmes — les épinards tant détestés.

On se demande comment la personnalité de l'enfant parvient à se développer au milieu de toutes ces contraintes rigoureuses. On peut dire qu'elle se développe, comme en musique, par variations sur un thème. On fournit à l'enfant un modèle, à lui de faire les variations. À l'école, par exemple, on donne aux élèves un texte des *Caractères* de La Bruyère. On leur montre les qualités positives du passage, l'excellence du style et de la composition, et on leur demande ensuite d'imiter l'auteur. Autrement dit, on leur impose une certaine forme, un *cadre* dans lequel on leur permet d'effectuer de légères variations. L'imposition souvent arbitraire et subjective de cette sorte de discipline brise parfois l'élan de l'enfant et peut entraver* l'épanouissement de sa personnalité. Cette attitude quelque peu extrême a parfois son côté positif, comme le pense Gide dans *Les Faux-Monnayeurs*, lorsqu'il parle de Bernard Profitendieu: «Mais encore l'éducation qui contrarie l'enfant, en le gênant le *fortifie*.»

L'Américain, au contraire, laisse l'enfant se développer de façon naturelle. On lui fait confiance pour créer lui-même sa propre forme, alors que celle-ci est établie d'avance pour l'enfant français. Les parents, en France, sont là pour toutes les décisions et, surtout, pour protéger, éduquer, corriger l'enfant. Le Code civil lui-même prévoit cette éducation; cette politique de «bas les pattes»*, considère l'enfant comme incapable de forger lui-même sa personnalité. C'est pour cette raison qu'il doit marcher dans le sillon des attitudes et des règles prescrites par les adultes. Une autre expression qui revient souvent lorsqu'on s'adresse à un enfant, c'est «Tiens-toi bien», ce qui veut dire «Conduis-toi bien», comme il faut, selon la norme établie. En Amérique du Nord, l'enfant est le point de mire de la société; il mène les adultes par le bout du nez. On le laisse agir à sa guise et on lui permet de donner libre cours à sa fantaisie ainsi qu'à ses caprices. Cette attitude également extrême est diamétralement opposée à celle des Français et comporte aussi ses défauts. Ce manque total de forme, cette liberté presque illimitée ont engendré l'espèce typiquement américaine des *spoiled brats*, dont l'insolence et l'impolitesse sont les traits distinctifs. C'est un truisme d'affirmer que les Américains redoutent de créer chez leurs enfants des complexes, et cette crainte les empêche souvent de sévir quand il faut. L'excès d'autorité en France et son absence aux États-

Entraver: v. t. Gêner,
mettre des obstacles.

Bas les pattes: (fam.) Ne
touche pas.

Unis sont peut-être une simplification de deux attitudes extrêmes, dans le cadre desquelles la plupart des familles ont probablement trouvé le juste milieu. Pour concrétiser l'effet de ces deux différentes formations, l'on peut affirmer sans se tromper qu'un étudiant français ne dira jamais à son professeur, symbole d'autorité: «Je ne suis pas d'accord avec vous» au cours d'une discussion en classe. L'Américain ne se gênerait pas pour si peu. Ce n'est pas qu'il se considère l'égal de son professeur, mais c'est que, tout simplement, il se sent complètement libre d'exprimer sans contrainte sa propre façon de voir les choses. Le Français est entraîné à respecter l'autorité et à ne s'adresser à autrui que dans les formes prescrites.

Les Français sont très fiers de leur progéniture. L'éducation des enfants est le souci principal de la famille française. Tous les programmes que l'enfant suit à l'école sont partagés par la famille. Celle-ci participe activement aux études du jeune écolier. Souvent, le soir, les parents aident les enfants à faire leurs devoirs, cela à tous les niveaux. Cela dépend aussi de l'éducation des parents, mais ceux-ci sont là pour aider les élèves à se préparer au certificat d'études et surtout au baccalauréat. Cet examen n'est pas seulement l'affaire de l'élève, mais aussi celle de la famille. Le père «sue»^{*} à faire des versions latines, et la mère s'épuise^{*} à faire des thèmes anglais ou des problèmes de mathématiques. Cette entreprise familiale a des répercussions presque publiques, puisque les résultats des examens sont publiés par les journaux. Les parents, la famille, les amis, les voisins, tout le monde attend les résultats avec impatience.

Préoccupations d'adolescents

L'éducation sexuelle et sentimentale des enfants est une des préoccupations principales à laquelle les parents doivent faire face. On peut dire de manière générale que les parents français pratiquent à cet égard la politique de l'autruche, n'abordant pour ainsi dire pas le sujet avec leurs enfants. Une mère française ne discute pas de questions sexuelles avec sa fille, parce que «ces choses-là, on les sait, mais on n'en parle pas». Comment doit-on les savoir si le sujet est tabou? Voici l'opinion d'une mère française:

En Amérique, on parle des questions sexuelles comme on parle de chou et de navet^{*}. Ce n'est pas bon non plus. On ne devrait pas s'instruire de ces choses-là en famille. Cela risquerait de déformer l'esprit de la famille, et la mère ne pourrait plus désormais réclamer le respect de ses enfants.

Suer: v. i. (fig.) Se donner beaucoup de peine à faire quelque chose.

— *Suer à grosses gouttes:* éprouver une grande peur; faire un travail pénible.

S'épuiser: v. pr. Se fatiguer.

Comme on parle de chou et navet: Comme on parle de légumes, c'est-à-dire de choses quotidiennes, banales.

Cette attitude empreinte de prudence est assez caractéristique. Les parents américains, par contre, font preuve d'une attitude beaucoup plus franche à ce sujet. On discute ouvertement de «ces choses-là» en famille, et on a même commencé dernièrement à donner des cours d'éducation sexuelle dans certaines écoles, après s'être rendu compte du fait que l'ignorance est plus nuisible* que le savoir.

Il faut cependant dire que la curiosité de la jeunesse actuelle, française aussi bien qu'américaine, exige la présentation du problème sur le plan physique aussi bien que sur le plan émotif. Il ne suffit pas de s'en tenir aux faits et aux observations scientifiques. Comme le dit le titre d'un article de presse, «Les enfants ne naissent pas dans les choux... Qu'on le leur dise avec des fleurs!»

Réactions du père

La relation qui existe entre le père français et ses enfants est une relation de respect et de crainte, et on inculque à l'enfant de très bonne heure ces deux notions. Le père aura, par exemple, une place fixe à table, et personne ne s'y assiera, même en son absence. Quand le père rentre à la maison, il ne faut pas que l'enfant fasse de bruit, il ne faut pas qu'il pleure. Lorsqu'un enfant n'a pas été sage et que la mère veut qu'il soit puni sévèrement, on réserve au père le droit d'infliger la punition, puisqu'il représente le maintien de l'ordre et de la stabilité familiale. Tout comme ce *bogey-man* qui fait peur aux petits Américains, le loup-garou*, Croquemitaine, Lustucru sont des personnages imaginaires qui viennent corriger les enfants désobéissants. Ils remplacent l'autorité paternelle en l'absence du père. On dira à l'enfant: «Fais attention! Si tu n'es pas sage, Croquemitaine va venir te manger!» Ou bien on fera appel à Lustucru, qui vient de la chanson enfantine:

C'est le grand Lustucru
Qui passe et repasse
Et mangera tout cru
Tout vif
Tous les petits gars
Qui ne dorment pas.

La punition est donc promise par l'intermédiaire de ce personnage fictif qui symbolise la sévérité et l'autorité. Ainsi, dès sa plus tendre enfance, on instille également dans l'esprit de l'enfant un élément de rêve et d'imagination. Le sentiment du fils à l'égard de son père est en premier lieu un sentiment de respect, mêlé d'une certaine crainte. Bien qu'il y ait entre eux une certaine camaraderie, on ne rencontre presque jamais ce rapport de *pal*, de copain, qui existe assez souvent entre le

Nuisible: adj. Qui fait du tort.

Loup-garou: n. m. Lutin ou sorcier qui, selon les gens superstitieux, erre la nuit, transformé en loup.

père américain et son fils. Si le père français est parfois distant avec son fils, il est plus proche de sa fille.

Réactions de la mère

Le rapport entre la mère et le fils est généralement très étroit. Le garçon a tendance à confier à sa mère ses préoccupations scolaires ou professionnelles aussi bien qu'affectives, et la mère s'enorgueillit[•] parfois des aventures sentimentales de son fils. Il est difficile d'imaginer une Américaine réagir de cette façon-là.

Considérons à présent les relations entre la mère et la fille. La Française, en général, laisse sa fille se développer selon son propre rythme, alors que l'Américaine manifeste plutôt une tendance à abrégier l'adolescence de la sienne. Cette attitude crée un véritable problème pour la jeune fille. On peut même dire que c'est une psychose que la mère américaine provoque en poussant sa fille à se marier le plus tôt possible. Tout semble contribuer à rendre l'état de célibataire intolérable: les journaux, les revues, la publicité font sans cesse miroiter[•] au yeux de la jeune fille ce paradis que le mariage est censé être. Une jeune fille de vingt-et-un ou vingt-deux ans qui n'est pas encore mariée se considère déjà comme une vieille fille. Elle est convaincue qu'il y a en elle quelque chose qui «cloche»[•], et le mythe de la mariée «jeune et jolie» la hante constamment. On ne comprend pas très bien le pourquoi de cette attitude de la mère américaine. Serait-ce la peur que sa fille ne se marie pas? La mère française ne pousse pas sa fille au mariage. Celle-ci serait-elle toujours seule à vingt-sept ou vingt-huit ans? Cela n'est pas grave. Elle dira: «Mieux vaut être seule que mal accompagnée.»

La mère française tâche d'inculquer à sa fille quelques éléments de l'art de tenir une maison, quelques principes pour diriger une famille. Ce que les jeunes filles françaises apprécient peut-être le plus, ce sont des relations honnêtes et intègres avec leur mère, même si cette dernière fait preuve de sévérité. Elles souhaitent que leur mère jugent les problèmes qui se posent d'une manière équitable, en faisant la part des choses[•]. Si sa fille, par exemple, sort avec quelqu'un qui ne lui plaît pas, la mère ne l'empêchera pas de sortir mais lui dira sa façon de voir d'une manière franche, objective et réaliste. Elle laisse la personnalité de sa fille se développer selon ses instincts et ses penchants, même si ceux-ci ne correspondent pas à son propre tempérament. La mère américaine aurait plutôt tendance à imposer ses sentiments à sa fille et tenterait de revivre sa vie par l'entremise[•] de son enfant.

S'enorgueillir: v. pr.
Tirer vanité, se vanter.

Faire miroiter: Faire entrevoir de façon séduisante.

Quelque chose qui cloche: (fam.) Quelque chose qui ne va pas.

Faire la part des choses: Transiger, faire un compromis.

Par l'entremise: Par l'intermédiaire, au moyen de.

L'«esprit de corps» des enfants

Entre eux, les enfants font preuve d'«esprit de corps», c'est-à-dire qu'ils se liguent contre les parents. Puisque ceux-ci cherchent à imposer une forme à leurs enfants, ces derniers s'efforcent d'échapper à cette contrainte. «La famille», chanson récente, interprétée par Sheila — qui a bonne douzaine de frères et sœurs — dramatise bien cet esprit de corps, qui ne paraît qu'à l'intérieur de la famille et qui permet de présenter un front uni face aux parents. Une fois hors de leur présence, l'individualité de chaque enfant s'affirme, et ils vont chacun de leur côté. De même, les disputes et les querelles foisonnent à l'intérieur, les murs mêmes en tremblent dans la chanson, mais on montre toujours une face réjouie aux yeux du monde extérieur, parce que, dit le proverbe, «On lave son linge sale en famille.» Les disputes ne sortent *jamais* du cadre familial. Aux États-Unis, cette ligne de démarcation est pour ainsi dire inexistante, et on est prêt à divulguer au premier venu tout ce qui fait partie de la vie privée.

Cette notion de garder secret tout ce qui se passe dans la famille a été traduite en forme poétique par Jacques Prévert dans un poème intitulé «La lessive», dans lequel le dicton cité ci-dessus semble prendre une importance primordiale.

.....
c'est le jour de la lessive
et c'est l'odeur de la famille
et le chef de famille
chef de bureau
dans son pavillon de chef-lieu de canton
va et vient autour du baquet familial
et répète sa formule favorite
Il faut laver son linge sale en famille
et toute la famille glousse d'horreur
de honte
frémit et brosse et frotte et brosse
le chat voudrait bien s'en aller
tout cela lui lève le cœur
le cœur du petit chat de la maison
mais la porte est cadénassée

.....
Que tout ceci ne sorte pas d'ici
Que tout ceci reste entre nous
dit la mère.

REMOUS* AU SEIN DE LA FAMILLE

Autorité contestée: vers une vie facile

La famille est une communauté liée par des liens de sang et non pas nécessairement par des liens de pensée. L'individu ne se dégage de l'emprise* de la famille qu'après l'adolescence. Les liens de sang cessent là où commence la liberté de pensée. Autrement dit, la première forme d'individualisme adulte consiste à se dégager du sein familial, action qui correspond à une sorte de négation de la famille. C'est alors que l'individu trouve la communauté en lui-même. De nos jours, la famille française tend à ne pas empêcher le départ des jeunes. Le cadre familial est en voie de transformation, et l'esprit des Français semble s'adapter aux besoins réels et immédiats de leurs enfants.

Ainsi, des remous se font sentir dans la structure familiale. Le respect que l'on doit au chef de famille et aux vieillards est en train de disparaître. Naguère un enfant se sentait obligé de céder la place qu'il occupait dans l'autobus à une femme ou à un vieillard; aujourd'hui cette habitude respectueuse n'est plus si courante. Les jeunes considèrent leurs parents comme des «ramollis»*, des «croulants»*, des «pas-modernes». On sent un relâchement de l'autorité des parents. Depuis la deuxième guerre mondiale, on a tellement vanté les jeunes que ceux-ci se croient supérieurs. Et, comme il ne faut jamais les contrarier sous peine d'être traité de «croulant», de «pas-à-la-page»*, ce sont eux qui commandent. D'ailleurs, comme le dit une Française, les parents s'en moquent éperdument; ils disent eux-mêmes: «On n'est pas dans le vent.»*

Peut-on dire, face au culte de la jeunesse et au relâchement de l'autorité, que la jeunesse française marche sur les pas de la jeunesse américaine? Ce serait trop facile de répondre par l'affirmative. C'est un phénomène culturel général, causé en grande partie par les changements économiques. Cette tendance a créé un monde purement matériel, un monde de l'acquisition, cette société de consommation dont on parle tant à présent, a engendré un certain ennui. Les enfants ont, en outre, trop d'argent à leur disposition et, bien sûr, ils veulent s'en servir. Une Française de nos connaissances comparait l'attitude de sa fille à la sienne propre quand elle avait le même âge. Ils habitent Paris, et sa fille doit quelquefois se rendre en province. D'habitude, la mère la conduit à destination. Un jour que la mère était empêchée de le faire, la fille prend le train et, comme il pleuvait, prend un taxi pour aller de la gare à l'endroit où elle devait se rendre, qui ne se trouvait qu'à une dizaine de minutes de marche. La mère, en rendant compte de cette histoire, en était encore stupéfaite. «Moi, de mon temps, j'au-

Un remous: n. m. (fig.)
Un mouvement en sens divers.

L'emprise: n. f.
L'influence, la domination.

Ramolli: adj. et n. (fam.)
Quelqu'un qui n'a pas toutes ses facultés mentales, qui est presque un imbécile.

Un croulant: n. m. (pop.)
Un vieux, quelqu'un qui «tombe en ruines», qui «s'écroule».

Être à la page: (fam.)
Être au courant de ce qui se passe, suivre la mode.
— «Pas-à-la-page»: vieux jeu.

Être dans le vent: (fam.)
Être au courant des dernières nouveautés qui intéressent les jeunes.

rais marché, même sous pluie battante*. Je n'aurais jamais fait ça. — Mais puisque j'ai l'argent, pourquoi ne pas le faire?» rétorqua sa fille. Il y a non pas corruption de la jeunesse, mais plutôt tendance à la facilité. Les jeunes s'attendent à ce que les adultes soient à leur service, qu'ils se plient à leurs moindres désirs, en un mot, qu'ils subissent leur loi.

La France devient un pays extrêmement jeune. D'après les statistiques, en 1971, quarante pour cent des Français auront moins de vingt-cinq ans. Le centre de gravité a passé de l'âge mûr aux jeunes. L'image traditionnelle reléguait toujours au second plan l'enfance et l'adolescence. À présent, en France, elle occupe le premier plan, devient le centre de préoccupation de tout le monde et elle semble même envahir le monde de la publicité. Avant, on ne voyait presque jamais dans les revues et dans les journaux des annonces publicitaires qui s'adressent à des enfants.

Le « troisième âge » délaissé

Si les enfants ont ébranlé la structure de la famille, l'attitude envers les vieux a aussi contribué, à un moindre degré, à cet éclatement de la structure familiale. Indiscutablement, l'amélioration du niveau de vie a augmenté la longévité des vieillards, de ceux qui constituent ce qu'on appelle « le troisième âge ». Autrefois, les vieux finissaient toujours leur vie sous le toit de leurs enfants. De nos jours, la crise du logement, les transferts professionnels et divers autres facteurs fournissent des excuses valables à ceux qui veulent se débarrasser de leurs parents âgés. Au lieu de les prendre chez eux, ils préfèrent contribuer financièrement à leur entretien. Dans la société française, des logements pour vieillards, des résidences, des villages-retraites, qui n'ont rien de commun avec l'épouvantable asile de vieillards et l'hospice traditionnel, semblent croître comme des champignons après la pluie. Ces nouvelles créations camouflent, adroitement peut-être, la disparition de valeurs qui furent longtemps sacrées. Les liens familiaux se relâchent de plus en plus. Voilà les propos d'une Française âgée, consciente de son propre sort, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'en parler avec humour:

— Autrefois, on vivait en famille. Les vieux, on les gardait chez soi, on les soignait, on les respectait. Maintenant, les vieux sont de trop. Je sais qu'il y a une peuplade indienne où l'on met les vieux en haut d'un cocotier*. On leur donne à manger au bout d'une perche*, et, quand ils ont clapsé*, ils dégringolent*.

— Ce n'est quand même pas la situation en France?

— Non, il n'y a pas de cocotiers en France!

Une pluie battante: Une pluie qui tombe avec violence.

Un cocotier: n. m.
Palmier des pays tropicaux.

Une perche: n. f. Un morceau de bois long et mince.

— *Une grande perche* (fam.): une personne grande et maigre.

Clapser: v. i. (arg.)
Mourir.

Dégringoler: v. i. (fam.)
Tomber.

— Voyons, que fait-on des vieux en France?

— En France, on les met à l'hôpital pour s'en débarrasser. Le gouvernement paie les frais, ou bien la commune, et si ça ne suffit pas, c'est la famille. C'est parce qu'on a des logements trop petits. L'homme travaille d'un côté, la femme de l'autre. Les gosses, aujourd'hui, on les met comme des valises à la consigne* et chacun s'en va de son côté. Alors que peuvent devenir les vieux dans tout ça?

La consigne: n. f. Le bureau de la gare où l'on dépose provisoirement les bagages.

DE LA FAMILLE À LA NATION

Les enracinés

L'expression courante dans les conversations familiales, «faire souche», qui signifie avoir des descendants, être à l'origine d'une famille, implique cette notion d'enracinement, révélant ainsi l'attachement du Français à son sol natal. Le proverbe «Pierre qui roule n'amasse pas mousse» exprime bien l'horreur qu'a le Français du «déraciné»: il faut rester sur place pour prospérer. Le Français n'abandonne facilement ni sa façon personnelle de voir le monde, ni son mode de vie, ni son cadre physique et géographique. Lorsqu'on le compare aux Italiens, aux Allemands, par exemple, on se rend compte qu'il n'aime pas émigrer. Le thème de cette résistance à tout changement apparaît souvent dans la littérature française; à témoin *Les Déracinés*, de Maurice Barrès.

Si l'on veut approfondir le thème de la famille dans quelques œuvres littéraires, on pourrait faire une étude comparative d'ouvrages tels que *Sans famille*, d'Hector Malot, *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard, *Vipère au poing*, d'Hervé Bazin, *David Copperfield*, de Dickens, *Huckleberry Finn*, de Mark Twain. Si l'on compare, par exemple, l'attitude de deux pères brutaux, celui de Huckleberry Finn et celui de Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, vis-à-vis de leur fils, on peut déceler des contrastes culturels intéressants. Dans le roman américain, la moralité instinctive et naturelle de Huck est certainement supérieure à celle de la société dans laquelle il vit. Huck transcende les données familiales et sociales et crée ses propres normes. Dans le roman français, non seulement le père de Julien le maltraite, le brutalise, mais il réussit à lui imposer sa volonté. S'il est vrai que Julien Sorel forge lui aussi ses propres valeurs, celles-ci se trouvent toujours inscrites dans le cadre imposé par le père. En France, le cadre familial et social est extrêmement rigide, et on considère que l'épanouissement de l'enfant ne peut avoir lieu que dans ce cadre-là.

Gide fait retentir le cri du siècle: «Familles, je vous hais! Foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur», sorte de révolte contre la formation que les familles imposent de l'extérieur à leurs enfants. Presque tous les personnages des *Faux-Monnayeurs*, par exemple, rejettent le code rigide et l'hyprocrisie de leur famille. Dans son conte «Le Retour de l'enfant prodigue», Gide ne signale pas simplement le retour d'un des fils au sein familial, mais surtout le *départ* du cadet, encouragé par l'aîné qui revient.

Le foyer national

De la notion du foyer familial, nous passons à celle du foyer national, car la France est considérée comme un «foyer» où l'étranger n'est pas facilement assimilé. L'horizon du Français est au fond très restreint, parce qu'il reste essentiellement casanier*. Tout détachement du sol natal est considéré comme un déséquilibre, puisqu'on n'a pas «fait souche». Le provincial qui s'installe dans la capitale ou dans une autre grande ville demeure à jamais pour les autres un «déraciné». Un Toulousain qui s'installe à Paris ne sera jamais assimilé par la société parisienne, et vice versa. Le Français qui s'installe en pays étranger est tout de suite catalogué comme original, pour la bonne raison qu'il quitte son cadre. Cette attitude est diamétralement opposée à celle des Américains, qui considèrent l'étranger avec intérêt et bienveillance. Pour eux, il est celui qui apporte à l'entourage une note nouvelle et originale, ne serait-ce que par son accent amusant!

Casanier: adj. et n.
Qui aime à rester chez soi.

QUESTIONS

1. En quoi la notion de foyer français diffère-t-elle de celle du *home* américain? Comment l'extérieur des maisons et des immeubles en France révèle-t-il la mentalité de ceux qui les habitent?
2. Quelles sont les caractéristiques de l'immeuble français qui ne se retrouvent pas dans les immeubles américains? Comment les immeubles de votre pays sont-ils révélateurs de notions culturelles?
3. Comment le Français reçoit-il ses invités? Le considérez-vous hospitalier? Quelle est l'attitude des Américains vis-à-vis des invités?
4. Est-ce que les rapports entre jeunes gens, en France, sont plus naturels qu'en Amérique? Quel est le rôle que joue le bal dans la vie des Français?
5. Comment est-ce que le Français réagit par rapport aux objets matériels tels que meubles et appareils ménagers? Est-ce qu'il est plus matérialiste que l'Américain?
6. Pensez-vous que l'attitude française en ce qui concerne l'épargne soit pratique, tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle privée? Discutez et comparez à l'attitude américaine.
7. Trouvez-vous que les Français accordent aux repas une importance exagérée? Préférez-vous la manière américaine? celle de chez vous?
8. Décrivez la place qu'occupe le père au sein de la famille française. Discutez les avantages et les inconvénients de cette attitude traditionnelle dont il jouit. Comment est-ce que l'État contribue au prestige du père de famille?
9. En comparant la mère de famille française à la mère de famille américaine, croyez-vous que la réputation de «femme-tyran» de cette dernière soit méritée?
10. Comparez les relations parents-enfants dans la famille française et dans la famille américaine. Comment le souci de «bien élever» les enfants se manifeste-t-il dans la famille française?
11. Comparez l'éducation des enfants en général, et l'éducation sexuelle en particulier, en France et aux États-Unis. Quel est le système qui favorise le plus l'épanouissement de la personnalité?
12. Quelles sont les raisons primordiales qui ont changé de nos jours l'attitude des jeunes vis-à-vis de leurs parents? Est-ce qu'on peut dire que c'est un pas vers l'américanisme? Discutez.
13. Quelles sont les transformations sociales et économiques qui ont bouleversé la structure familiale au point où l'attitude vis-à-vis du «troisième âge» ait changé?
14. Quels sont les avantages et les inconvénients du repliement de la famille française sur elle-même? Quelle est l'attitude des Français vis-à-vis des étrangers, et quelles sont les conséquences d'un tel comportement? Quelles sont les attitudes qui se révèlent dans votre pays à ce sujet?

- BUCHWALD, Art. *Don't Forget to Write*. Cleveland and New York: The World Publishing Co., 1960.
- CÉLINE, Ferdinand. *Voyage au bout de la nuit*. Le Livre de poche, Gallimard, 1952, pp. 213-214.
- DANINOS, Pierre. *Les Carnets du major Thompson*. Le Livre de poche.
- DORMANN, Geneviève. «Des petits Français qui sentent bon». *Le Figaro littéraire*, 1^{er} avril 1968, p. 42.
- DOUCET, Geneviève. «Les enfants ne naissent pas dans les choux... Qu'on le leur dise avec des fleurs». *Le Figaro littéraire*, n° 1147 (8-14 avril 1968), pp. 44-45.
- France-Informations*, n° 10 (mai 1968), Robert J. Courtine, «Réflexions autour d'un noyau d'olive».
- GIDE, André. *Les Faux-Monnayeurs*. Le Livre de poche, Gallimard, 1966.
- GIDE, André. *Le Retour de l'enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités. Paris: Gallimard, 1958.
- PRÉVERT, Jacques. «La Lessive». *Paroles*. Le Livre de poche, Gallimard, p. 101 et p. 103.
- BAER, Bijon E. *Child Development*, volumes I et II. New York: Appleton-Century-Crofts, 1961.
- Lectures suggérées*
- BARRÈS, Maurice. *Les Déracinés*. Paris: Bibliothèque Charpentier, 1897.
- BAZIN, Hervé. *Vipère au poing*. Le Livre de poche, Grasset, 1948.
- DICKENS, Charles. *David Copperfield*. London: H. Sotheran and Co., 1921.
- MALOT, Hector. *Sans famille*. Le Livre de poche.
- MARTIN DU GARD, Roger. *Les Thibault*. 5 volumes. Le Livre de poche, Gallimard.
- PROUST, Marcel. *À la recherche du temps perdu*. Paris: Gallimard, 1954.
- STENDHAL. *Le Rouge et le Noir*. Paris: Garnier, 1960.
- TWAIN, Mark. *Huckleberry Finn*. New York: Harcourt, Brace and World, 1961.



H. A. Bouraoui

La chaîne des générations... continuité.

*Ce que femme veut,
Dieu le veut-il?*

Chapitre **XXIV**

| | | |
|--|-----|---------------------------|
| LES RÊVES DES JEUNES FILLES EN FLEURS | 199 | |
| | 199 | Le bal, terrain de chasse |
| | 201 | De la parole... |
| | 202 | ... aux gestes |
| | 202 | Adam fautif? |
| | 203 | Ève compensatrice |
| DU CÔTÉ DE L'AUTEL | 203 | |
| | 204 | À l'ombre de la famille |
| | 205 | Le travail retrouvé |
| LE MARI DISPARU | 206 | |
| | 207 | À la recherche du père |
| « PASTICHES ET MÉLANGES » | 208 | |
| DE QUEL CÔTÉ SOUFFLE LE VENT? | 210 | |



H.A. Bouraoui

Elle vient de coiffer la Sainte Catherine (voir note page 207)

TACTIQUE FÉMININE

*Ce que femme veut,
Dieu le veut-il?*

Il n'est pas toujours aisé de généraliser sur la condition de la femme en France, car c'est un truisme que d'affirmer que sa situation est en perpétuel changement. Il semble cependant que l'émancipation juridique de la femme ainsi que la disparition graduelle des préjugés sociaux ont non seulement donné à la femme une plus grande liberté d'action mais ont aussi entraîné une mise en question de l'amour et du mariage.

Si nous revenons au passé, nous nous rendons compte que la femme était toujours reléguée au second plan. Elle devait s'accommoder tant bien que mal d'un code social assez rigide qui favorisait surtout les hommes. Une phrase de Napoléon reflète bien cette attitude: «Les femmes ont besoin d'être maintenues en ces temps-ci; ce qui n'est pas français, c'est donner l'autorité aux femmes.» En effet, le mari contrôlait même les activités les plus anodines* de sa femme, qui se voyait obligée de suivre ses caprices et ses mouvements. D'après le Code civil, qui reflète la misogynie de Napoléon, la Française ne peut ni vendre ses biens ni les donner, même s'il existe un contrat de séparation de biens; le mari doit autoriser toute transaction.

Si l'on insiste sur l'aspect historique, c'est simplement pour montrer que jusque tout récemment la Française ne possédait pas toute la liberté qu'elle voulait avoir. Montaigne exprime très bien l'opinion traditionnelle qui prévalut* dans la société française à l'égard du mariage: «On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on en dise, on se marie autant ou plus pour sa postérité, pour sa famille. Un bon mariage, s'il en est un, refuse la compagnie et la condition de l'amour.» C'est cette tradition qui donne sa raison d'être au mariage de convenance, qui a presque entièrement disparu de nos jours. Ce genre de mariage expliquait bien ce rôle de non-participation qui était celui de la femme française.

L'amour était considéré comme un facteur trop évanescent pour qu'on en tînt compte lorsqu'il s'agissait d'une chose aussi sérieuse que le mariage. On martelait dans l'esprit des jeunes filles et on leur répétait à perdre haleine* qu'un mariage solide devait avoir comme base une bonne structure financière, parce que «quand la pauvreté entre par la porte, l'amour sort par la

Anodin: adj. Banal, sans importance.

Prévaloir: v. i. Dominer.

À perdre haleine: Longuement, sans s'arrêter.

fenêtre». C'est cette tradition du mariage de raison qui a donné naissance à l'état dans lequel les deux conjoints, par un accord tacite, cherchaient l'amour autre part.

Après la seconde guerre mondiale, la femme française obtient le droit de vote. C'était là une mesure presque nécessaire, puisque la population masculine du pays avait été décimée. Cette guerre fut donc un des facteurs qui amena l'émancipation de la Française. Plus tard, en 1965, les réformes quelque peu révolutionnaires votées par l'Assemblée nationale achèvent de transformer le sort de la Française. Un article de *L'Express*, intitulé «La femme décolonisée», explique la nature de ces changements:

Selon le nouveau projet de loi, le régime normal sera la communauté «réduite aux acquêts» (c'est-à-dire limitée aux biens acquis en commun depuis la date du mariage). À l'exemple des Allemands et des Belges, les couples français pourront, d'ailleurs, faire comptabiliser les acquêts, pour les partager très équitablement en cas de divorce. Mais chacun des époux conservera désormais l'administration de ses biens propres — alors qu'actuellement le mari gère l'ensemble.

Autres victoires de la femme mariée: elle pourra, sans le consentement de son époux, exercer une profession, disposer de son salaire, acheter à crédit et avoir son propre compte en banque. Elle pourra décider de l'orientation scolaire des enfants (...) et intervenir dans le choix du domicile conjugal.

Pour l'Américaine, cette liberté date de longtemps. Dès le début de la colonisation des États-Unis, elle participait de façon égale à tous les travaux qu'entreprenait son mari; c'est pour cette raison qu'elle est aujourd'hui sur un pied d'égalité* avec lui. Elle recueille maintenant les fruits de son labeur et jouit d'une grande liberté d'action et de choix.

Lorsque Moreau de Saint-Méry, voyageur français du dix-huitième siècle, se rendit aux colonies américaines, il fut extrêmement choqué par la liberté accordée aux femmes, qui pouvaient même choisir leur mari! Mais il admit également avec surprise que les jeunes américaines savaient garder leur pureté sans la surveillance assidue de leurs mères, contrairement aux jeunes Françaises qui, elles, avaient besoin d'être chaperonnées.

Grosso modo*, la jeune Française manque de liberté d'action jusqu'au moment où elle entre à l'université ou commence à travailler. C'est alors qu'elle acquiert une certaine indépendance vis-à-vis de sa famille, entraînant à son tour une indépendance de conduite. L'Américaine, par contre, possède cette liberté dès son jeune âge. Pour la Française, la transition entre la protection au sein de la famille et l'indépendance totale constitue parfois un véritable choc: la découverte de la vie.

Être sur un pied
d'égalité avec quelqu'un:
Être sur le même plan,
être égal à quelqu'un.

Grosso modo: loc. adv.
D'une manière générale,
sans entrer dans le
détail.

LES RÊVES DES JEUNES FILLES EN FLEURS

Au cours de sa métamorphose du stade d'adolescente à celui de jeune fille et de femme, la jeune Française doit faire face non seulement aux réalités auxquelles se heurtent toutes les jeunes filles, mais aussi à certaines données* qui ne relèvent que du cadre français. Ainsi que le souligne l'enquête sur «La Française et l'amour», elle doit tôt ou tard, comme la plupart des jeunes filles, accepter le fait que le «grand amour» auquel elle rêve est en quelque sorte incompatible avec le besoin de sécurité et de stabilité qui accompagne tout désir de fonder un foyer. Comme toute adolescente, elle passe par une période où elle s'entiche* d'une vedette de cinéma, d'un chanteur à la mode, d'un adulte de son entourage. Bernot et Blancard, dans leur étude sur Nouville, racontent l'histoire d'une jeune fille de quinze ans qui était allée au cinéma avec sa mère. En sortant, elle parle avec passion de la vedette principale et s'écrie: «Que j'aimerais me marier avec lui!» La mère se fâche, gifle sa fille et explique: «Pensez, autant dire qu'elle voulait coucher avec lui. Je l'ai giflée, j'ai dit que c'était très mal.» Cette réaction est exagérée, mais elle illustre fort bien le conservatisme de la mère française, qui veut réprimer* chez sa fille dès le début toute rêverie romanesque, tout projet saugrenu d'aventure ou de mariage irréalisable. Une mère américaine n'aurait pas bronché pour si peu.

Le bal, terrain de chasse

En France, le bal joue un rôle important dans la vie sentimentale des jeunes gens. C'est en fait là que fleurissent les grandes manœuvres sentimentales. C'est là que les jeunes se rencontrent et que s'ébauche* le manège* amoureux, avec tous ses stratagèmes et toutes ses ressources. Si une jeune fille n'a pas d'ami, elle s'y rendra avec des copines* (les garçons, de même, iront au bal seuls), sans que cela soit considéré comme une entorse à la bonne conduite. La jeune fille a droit aux distractions autant que le garçon et n'a pas à se morfondre* près du téléphone pour attendre indéfiniment une «invitation à la danse». On va au bal très souvent, car c'est une aventure passionnante, où l'on est chasseur ou gibier, mais toujours avec l'espoir de trouver le partenaire idéal.

Les jeunes filles sont classées en différentes catégories d'après leur comportement. On remarque les «fières», c'est-à-dire celles qui se promènent avec un air pincé*; les «bêcheuses», qui affectent une attitude hautaine et dédaigneuse et qui font mille façons* avant d'accorder une danse.

Une donnée: n. f. Une idée fondamentale, un facteur de base.

S'enticher de: v. pr. S'attacher excessivement à, s'amouracher de.

Réprimer: v. t. Arrêter le progrès d'une chose.

Ébaucher: v. t. Commencer.

Le manège: n. m. Ici: le comportement.

Une copine: n. f. (fam.) Une amie, une camarade.

Se morfondre: v. pr. S'ennuyer à attendre.

Pincé: adj. Affecté, maniéré; froid, sec.

Faire mille façons (faire des façons): Se faire beaucoup prier.

BÊCHIÇOISE

Tu Bêches*
Tu es une jolie pêche.
Il faut que tu te dépêches,
Ton corps se dessèche*
Tu ne pêches plus à la pêche,
Tu ne vas plus aux fraises
FRAÏCHE.
Il n'y a plus mèche!*
Adieu Pimbêche*...

C'est moi qui bêche
Je préfère lire ma dépêche*
Fumer une sèche*
Dans une calèche*.

Les laiderons, qu'on appelle souvent les «moches», ne trouvent pas toujours de partenaire. Elles ont alors le choix entre faire tapisserie* ou se contenter de danser avec une autre jeune fille. Il est d'ailleurs assez commun de voir des jeunes filles danser entre elles non seulement parce qu'elles sont disgracieuses, mais aussi parce qu'elles «dansent bien», que ce soit la rumba, la valse, le paso doble, le jerk ou le madison. Une belle fille, qui d'habitude n'accorde une danse qu'à un garçon qui présente bien, en accordera une à un autre dont la beauté est moins éclatante s'il est bon danseur, car la danse est considérée comme un art qu'on veut accomplir à perfection.

En France, les jeunes gens font tous les bals et vont ainsi de quartier en quartier ou, si l'on est à la campagne, dans tous les villages des environs. Chaque village en France a sa propre fête foraine*, et il est intéressant de remarquer que les dates de ces fêtes sont fixées d'avance de façon à varier le lieu des amusements. Le garçon a par conséquent un choix beaucoup plus varié. Ce système est très différent de celui des États-Unis, où la soirée ne réserve ni surprise ni imprévu. On se rend au dancing avec sa partenaire, avec qui il faut avoir pris rendez-vous au préalable*, car le manuel américain des bonnes manières exclut toute invitation spontanée. Bien qu'il invite les étrangers à la bonne franquette et sans façon, l'Américain est plus «formel», si l'on peut dire, pour tout ce qui concerne ses relations romantiques. Après trois dates, le cavalier a droit à son *good night kiss* et au «*Thank you for the doughnut.*» Le Français qui arrive aux États-Unis est complètement dérouté* par ce système de *dating*. Mentionnons aussi les *study dates*, les *coke dates*, les *swimming dates*, les *double dates*. Une telle classification n'existe absolument pas en France.

Bêcher: v. t. Retourner la terre avec une bêche. (fig. et fam.) Critiquer vivement quelqu'un. Également: être hautain, prétentieux.

Se dessécher: v. pr. Devenir sec.

Il n'y a plus mèche:
Il n'y a plus rien.

Une pimbêche: n. f. Une femme impertinente, pincée, grincheuse.

Une dépêche: n. f. Ici: un journal.

Une sèche: n. f. (arg.) Une cigarette.

Une calèche: n. f. Une voiture à quatre roues tirée par des chevaux.

Faire tapisserie: Se dit d'une personne qui assiste à un bal sans y prendre part, parce qu'elle est comme une tapisserie, pièce de tissu qui décore le mur.

Une fête foraine: Une fête publique organisée par des forains, des marchands qui vendent dans les foires et les marchés.

Au préalable: loc. adv. À l'avance.

Dérouté: p. p. Déconcerté, décontenancé.

De la parole...

Il se dégage de certaines expressions idiomatiques qui font partie du langage courant un parfum bien français, révélateur de nuances poétiques. «Conter fleurette» est une gentille expression, la plus timide, la moins osée. Elle signifie entretenir une jeune fille de propos galants, amoureux, en général lors d'une promenade. Le mot *fleur* est pour ainsi dire toujours associé à l'amour. Il évoque entre autres les beaux vers du sonnet de Ronsard: «Mignonne, allons voir si la rose...» Le verbe *déflorer*, de la même racine, ne signifie rien d'autre que faire perdre la virginité. C'est une tournure élégante bien caractéristique de l'esprit français.

Mais les termes empruntés au langage botanique ne sont pas toujours purement innocents; ils ont parfois un sens ambigu. Dans la chanson folklorique «À la claire fontaine», la jeune fille confie au rossignol la raison de son chagrin:

C'est pour mon ami Pierre
Qui ne veut plus m'aimer
Pour un bouton de rose
Que je lui refusai.

Rappelons aussi la coutume pratiquée autrefois dans certains villages où l'on élisait chaque année la «rosière», jeune fille chaste et vertueuse à qui l'on décernait une couronne de roses accompagnée d'une dot, d'un livret de caisse d'épargne, etc. Ici également l'ambiguïté est évidente: rose est symbole de vertu aussi bien que de son contraire. Le langage des fleurs est aussi associé au jeu des couleurs, dans lequel le bleu signifie fidélité, le rouge passion, le jaune étant la couleur des cocus*.

Les amoureux «effeuillent* la marguerite*». En anglais, on l'effeuille en débitant: «*He loves me, he loves me not*», et ainsi de suite. En français, la formule magique est beaucoup plus variée, beaucoup plus nuancée et, par là, beaucoup plus intéressante. On dit: «Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.» Le «pas du tout» est très révélateur de l'esprit français; placé à la fin d'une série de sentiments dont l'intensité va croissant*, quelle chute de passer du «à la folie» au «pas du tout»!

Que faut-il penser quand un Français vous demande d'«aller sur la mousse»? Il aurait tout aussi bien pu dire «aller sur l'herbe». Mais le mot *mousse* est beaucoup plus évocateur que *herbe* parce qu'il suggère l'idée de tapis, de douceur, de luxe, de volupté. C'est peut-être pour cela qu'on prête* à la mousse un caractère plus raffiné et plus aristocratique qu'à l'herbe campagnarde.

Il existe un nombre incalculable d'expressions purement françaises, révélatrices d'attitudes typiques. «Aller aux fraises»,

Un cocu: n. et adj. (fam.)
Un mari trompé.

Effeuiller: v. t. Arracher
les pétales d'une fleur.

Une marguerite: n. f.



Va croissant: Va en
augmentant.

Prêter: v. t. Ici:
attribuer, imputer.

par exemple, a une implication beaucoup plus sensuelle. On va cueillir ce fruit rouge et sensuel, la fraise, sanguine, tout à fait dans la lignée de l'esprit paysan. Cette expression s'emploie beaucoup. On demandera: «Qu'as-tu fait hier au soir?» — «Je suis allé aux fraises.»

Si l'on y regarde de près, on constate que le verbe *aimer* en français est extrêmement vague et prête à confusion*, car il est sujet à différentes interprétations. Quand un Français dit «Je t'aime» à une femme ou vice versa, ils se trouvent dans de «mauvais draps»*, car qu'ont-ils vraiment dit? Il semble y avoir un contraste flagrant avec l'attitude anglo-saxonne, puritaine, qui définit avec précision le sentiment éprouvé, que ce soit «*I like you*», «*I am infatuated with you*», «*I am fond of you*» ou «*I love you*». Il n'y a pas d'erreur possible. En français, la confusion demeure. Quand on dit «Je t'aime», a-t-on dit «*I like you*» ou «*I love you*»? Alors que la langue française a parfois tant de mots différents pour exprimer toute la gamme des nuances d'une même notion, c'est en amour précisément qu'elle semble être à court d'inspiration. Où donc est cet esprit de clarté et de précision dont les Français sont si fiers? Pour les étrangers, l'expression «Je t'aime bien» prête souvent à confusion. Si on la compare au simple «Je t'aime», il semble que l'adverbe de quantité *bien* sert à exprimer un sentiment plus fort. En réalité, et à la stupéfaction de bien des étrangers, cette addition est une soustraction. «Je t'aime bien» parle d'affection et non pas d'amour.

... aux gestes

Le Français qui n'a pas honte de parler de l'amour, n'a pas peur non plus de manifester ses sentiments par le geste. On rencontre partout, dans la rue, dans le métro, dans les cafés, des couples en train de s'embrasser sous le regard indulgent «des passants honnêtes». «Les amoureux qui se bécotent* sur les bancs publics», chantés par Brassens, sont un spectacle commun. Les gens qui passent n'y font guère attention ou, s'ils regardent, c'est plutôt avec bienveillance. À cette attitude de tolérance s'oppose une attitude puritaine de censure aux États-Unis, où les agents de police ne cessent de faire la ronde des voitures en stationnement pour vérifier, lampe électrique en main, ce qui se passe à l'intérieur.

Adam fautif?

Quelles sont les qualités souhaitées chez le conjoint? Les jeunes filles françaises savent fort bien ce qu'un mari ne doit pas être. Comme le soulignent diverses enquêtes, elles diront:

Prêter à confusion:
Être ambigu, donner une occasion de mal comprendre, de confondre.

Être dans de mauvais draps: (fam.)
Être dans une situation embarrassante.

Bécoter: v. t. (fam.)
Donner des bécots, des baisers.

«Je ne veux pas qu'il soit buveur, je ne veux pas qu'il soit fainéant, je ne veux pas qu'il soit sale, je ne veux pas qu'il soit méchant.» Il est intéressant de remarquer que lorsqu'elle parle de son futur mari, la Française est constamment préoccupée par le côté négatif du caractère de celui-ci. Elle insiste toujours sur les travers, les vices à éviter, et il semble qu'elle fasse son choix avant tout en fonction des défauts à fuir. Cette attitude concrétise un sentiment bien français, celui de la peur du risque, qui se manifeste aussi sur le plan matrimonial. L'Américaine, par contre, parle surtout des qualités qu'elle aimerait trouver chez son époux. Il doit être intelligent, sensible, serviable*, riche, etc. Elle semble insister sur le fait qu'ils doivent avoir les mêmes goûts et aimer les mêmes plaisirs. Elle s'exprime d'une façon toute différente sur ce sujet, puisqu'elle souligne surtout les aspects positifs qu'elle souhaite trouver chez son futur mari.

Ève compensatrice

Le Français réaliste a une image assez précise de la femme qu'il veut épouser. Il la veut économe, puisque c'est elle qui gèrera en grande partie le budget familial. Elle doit savoir utiliser «les restes», qu'il s'agisse des mets qu'elle a préparés ou d'un morceau de tissu qui lui est resté après la confection d'une robe. Dans *Le Standinge*, San-Antonio décrit bien l'attitude typique du Français à la recherche d'un cordon-bleu comme épouse idéale, puisque Bérurier souligne, avec ses compatriotes, l'importance de la bonne cuisine:

Mais l'homme a besoin de cuisiné, de mijoté*, de gratiné*. (...) Quand on fout* ses pinceaux* sous la table, on est en droit de trouver dessus du mets délicat, figolé*, dorloté*. Un bon bœuf mode, un lapin moutarde, un poulaga* à la crème, des paupiettes fourrées*, des escalopes* panées milanaïses*, c'est autant de buts marqués* par la femme dans les filets de l'estime de son conjoint.

DU CÔTÉ DE L'AUTEL

Que recherche la Française dans le mariage? L'enquête «La Française et l'amour» souligne le fait qu'elle s'attend, comme toutes les femmes, à ce que son mari lui prodigue* beaucoup de tendresse, des attentions multiples, qu'il la protège et la réconforte, qu'il lui soit fidèle. Si le mariage apporte d'incalculables joies à la majorité des gens, il apporte aussi pas mal de déceptions, dues souvent à la disparité entre le rêve et la réalité. Cette expérience est commune à beaucoup. Garçons et filles se fréquentent. Ils se courtisent, se fiancent, se marient, partent en

Serviable: adj. Qui aime à rendre service.

Mijoté: p. p. Préparé avec soin.

Gratiné: adj. (pop.) Supérieur, choisi, raffiné.

Foutre: v. t. (pop.) Mettre. Également: donner et faire.
— *Foutre le camp:* s'en aller.
— *Foutre la paix:* laisser tranquille.
— *Se foutre de* (v. pr.): ne pas s'inquiéter de, se moquer de.

Les pinceaux: (arg.) Les pieds.

Figolé: p. p. Préparé avec un soin minutieux.

Dorloté: p. p. Traité délicatement.

Un poulaga: (arg.) Un poulet.

Des paupiettes fourrées: Des tranches de viande roulées et farcies.

Une escalope: n. f. Une mince tranche de viande, principalement de veau.

Paner à la milanaise: Couvrir un mets d'œuf et de chapelure, puis le faire frire dans du beurre.

Marquer un but: Gagner un point.

Prodiguer: v. t. Donner généreusement, sans compter.

voyage de noce et puis retombent dans la réalité et se demandent: «Mais où est cette Marie que je connaissais?» ou bien «Où est ce Jean que je croyais connaître?» C'est que, dans la majorité des cas, les nouveaux époux sont victimes des conditions et de l'ambiance quasi* irréelles qui précèdent le mariage, puisque les fréquentations se passent souvent dans une situation artificielle. La femme se rend ainsi compte très souvent que l'homme qu'elle a épousé est d'un caractère et d'une nature qui ne cadrent pas avec le portrait poétique de ses rêves. Les inclinations amoureuses empêchent les gens de voir totalement la réalité. En effet, il faut la vivre pour pouvoir se rendre compte de toutes ses facettes.

Quasi: adv. Presque, à peu près.

À l'ombre de la famille

La femme, de quelque nationalité qu'elle soit, doit faire d'innombrables tâches d'un caractère prosaïque, tel que laver la vaisselle, faire le ménage, préparer les repas. Sa fonction principale est une fonction de *conservation*, comme le symbolisaient les vestales de la Rome ancienne, qui entretenaient la flamme sacrée du foyer, de la vie. Dans le cadre de cette routine journalière et monotone, la femme va tâcher d'imposer sa personnalité aux objets qui l'entourent. En général, ce qui pour l'homme n'a qu'une fonction utilitaire et pratique, représente pour la femme un champ d'activité créatrice. Un fauteuil, par exemple, est pour le mari le summum du confort de la position assise. La télévision est faite pour être regardée. Un bouquet de fleurs est agréable aux yeux. Pour la femme, la disposition de ces mêmes objets à l'intérieur de son foyer doit produire un effet esthétique, traduire une certaine atmosphère qui porte son cachet personnel. C'est pourquoi on trouve parfois des maîtresses de maison qui transforment l'aspect d'une pièce, ou même de tout leur logis, presque tous les mois. Ce comportement peut être l'expression d'une frustration, engendrée par le manque de signification et de valeur réelle des tâches journalières qui sont le lot de la femme. Cette recherche de l'harmonie est au fond une tentative d'imprégner l'objet de signification pour lui donner un sens qui dépasse son simple aspect utilitaire. La femme est amenée à considérer son foyer comme cadre essentiel et unique de son activité, alors que, pour l'homme, il n'est qu'un simple refuge. Malgré son importance et sa nécessité, le travail ménager ne semble pas être suffisant pour satisfaire les aspirations féminines.

La femme est également limitée par ses données biologiques, ce qui la subordonne dans une certaine mesure à l'homme. C'est pourquoi Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, écrit que «la supériorité n'est pas accordée au sexe qui engen-

dre». Serait-ce que ses fonctions biologiques entravent le développement de certaines possibilités intellectuelles? Le conflit de sa condition réside dans le fait que la femme reconnaît la transcendance des valeurs créées par les hommes sans toutefois y parvenir. Même dans les domaines de caractère spécifiquement féminin, telle que la gastronomie, la haute couture, les chefs de file sont des hommes (Raymond Oliver, Christian Dior, Yves Saint-Laurent). La femme ne serait-elle pas en mesure d'atteindre les hautes sphères de la création artistique? Il faut pourtant rendre hommage à Marie Curie, mais elle était plutôt unique en son genre. Même en musique, où la sensibilité est de première importance, et les femmes sont censées en avoir beaucoup, les grands compositeurs sont tous des hommes, et les grands interprètes également (Yehudi Menuhin, Isaac Stern, David Oistrakh). Les femmes ont trouvé dans la littérature un champ d'action qui leur laisse apparemment plus de possibilités de s'exprimer que dans des domaines tels que la peinture, la sculpture. De manière générale, les femmes ont les mêmes possibilités dans toutes les catégories. Les exemples cités ci-dessus ne sont donnés qu'à titre de contraste exceptionnel pour souligner un point qui est d'ailleurs extrêmement discutable.

Le travail retrouvé

Quelle est la situation de la femme qui travaille? Mémie Grégoire essaie de répondre à cette question dans un article intitulé «La vie familiale des femmes qui travaillent». Elle cite une étude du docteur Suzanne Serin qui mentionne les risques de surmenage* et de nervosité. Mais ces phénomènes découlent du genre de travail qu'elle accomplit et non pas du fait qu'elle travaille. Par contre, au Centre d'observation de Vitry, Mme Chombart de Lauwe soutient que la femme active est moins nerveuse que celle qui reste au foyer. On constate qu'à l'intérieur de la famille, il y a moins de tension et moins de conflits. La femme active punit moins ses enfants que celle qui ne travaille pas. La femme, en général, n'a pas de formation professionnelle ou du moins très peu. La plupart du temps, si la Française travaille, c'est pour apporter un salaire d'appoint* ou parce qu'elle doit assurer les charges de sa maison. Les femmes qui travaillent ont, en France, le même genre de problèmes que celles de bien d'autres pays. Elles attendent avec impatience le jour où leur salaire sera égal à celui de l'homme pour le même travail, où le slogan «À travail égal, salaire égal» passera du domaine du rêve à celui de la réalité, ce qui est, notons-le, de plus en plus en voie de réalisation.

Les conditions de vie seraient-elles meilleures pour la femme qui travaille, l'éducation des enfants serait-elle plus équi-

Le surmenage: n. m. La fatigue excessive.

Un salaire d'appoint: Un salaire qui vient compléter le salaire du chef de famille.

librée? Betty Friedan y répond par l'affirmative et conseille aux ménagères de se trouver un centre d'intérêt hors du foyer. La femme qui travaille, prise par d'autres activités, semble ne plus avoir le désir de dominer toutes les affaires familiales. Elle évite aussi l'écueil contre lequel se heurtent bien de ses semblables, victimes du désœuvrement. Dans un foyer où la mère est constamment présente, elle a parfois tendance à exercer une véritable tyrannie sur l'ensemble de la famille. D'autre part, il semble que l'émancipation de la femme ait entraîné un certain relâchement de la discipline au sein du foyer. Manque de temps, lassitude, légère indifférence, toujours est-il que les relations entre les membres de la famille sont en train de se transformer; la cellule familiale évolue vers une forme nouvelle.

LE MARI DISPARU

Quand le mariage «marche mal», le divorce est une des solutions possibles. En France, on n'a pas très souvent recours à ce procédé, puisque seul un mariage sur dix aboutit au divorce (à comparer avec un mariage sur quatre aux États-Unis). D'après l'enquête mentionnée ci-dessus, les raisons invoquées sont en général l'incomptabilité d'humeur entre les époux ou bien l'alcoolisme, la brutalité, la mauvaise conduite, les infidélités du mari. La femme divorcée n'en est pas pour autant désillusionnée quant à la valeur du mariage comme tel, puisque deux tiers des divorcées se remarient.

La Française est assez conservatrice, puisque les préjugés^{*} sociaux sont encore assez forts et que l'enseignement de l'Église exerce une influence notable. Si le mari est moins tendre qu'auparavant, la femme essaie de reconquérir cette tendresse perdue. De même, si son mari va paître^{*} dans d'autres champs, elle essaie de ramener l'infidèle dans le droit chemin plutôt que de rompre les liens avec lui. L'adultère du mari est beaucoup plus excusable aux yeux des Français que celui de la femme. Alors que le premier est presque assuré de l'impunité, puisque la polygamie est tacitement reconnue comme faisant partie de la nature masculine, la femme, elle, est pour ainsi dire «lapidée»^{*} par l'opinion publique.

L'indulgence de la Française vis-à-vis des aventures de son époux marque un trait culturel caractéristique. L'Américaine ne réagirait pas de la même manière à l'égard de l'adultère de son mari. Elle considère le mariage sous un autre angle. La remarque suivante de Francis de Croisset n'est pas simplement spirituelle, elle contient son brin de vérité: «Le divorce en Amérique fait, en quelque sorte, partie du contrat de mariage. En France, quand on se marie, c'est pour toujours, même quand

Un préjugé: n. m. Une opinion préconçue.

Paître: v. t. Manger de l'herbe, en parlant des animaux. Ici, pris dans le sens figuré.
— *Envoyer paître* (fam.): renvoyer avec brusquerie.

Lapidé: p. p. Tué ou attaqué à coups de pierres. Ici: condamné, être reconnu coupable.

cela ne doit pas durer très longtemps. Là-bas, quand on se marie, c'est pour quelque temps, même quand cela doit durer toujours.»

À noter cette autre différence culturelle entre les deux pays: malgré le taux élevé des divorces, le peuple américain continue à vouloir s'assurer d'un avenir brillant et heureux, grâce aux soins de nombreux conseillers matrimoniaux dont la fonction consiste à aider les époux à vivre harmonieusement. Le nombre de ces conseillers est beaucoup plus réduit en France. On ne songerait d'ailleurs pas à faire de ses problèmes conjugaux une affaire publique.

À la recherche du père

En France, où le mariage n'est pas forcément* l'unique idéal féminin, une femme sur dix est célibataire, ce qui est un pourcentage élevé si on le compare à celui des États-Unis. Cet état comprend plusieurs catégories. Les «vieilles filles» sont celles qui auraient bien voulu se marier, mais qui n'ont pas trouvé «chaussure à leur pied»*. Une fois passé les vingt-cinq ans, on dit qu'elles ont «coiffé sainte Catherine»*. Les «femmes indépendantes» sont celles qui ont choisi délibérément le célibat pour se consacrer à leur carrière, puisque la fondation d'un foyer ne répondait pas à leurs aspirations. Les «mères célibataires», qu'on appelait encore récemment les «filles-mères», sont celles qui ne sont pas mariées et ont des enfants «naturels». C'est à se demander si les autres ne le sont pas! Alors que la société américaine ne les regarde pas d'un œil particulièrement bienveillant, en France les mères célibataires sont acceptées par presque tous. Elles reçoivent même l'aide du gouvernement et touchent des allocations familiales. Leur état est considéré plus ou moins comme celui des femmes divorcées, et elles ont, autant que ces dernières, des possibilités de se marier. On essaie même de pourvoir à l'éducation des très jeunes filles-mères. Cet effort nouveau a entraîné la création de «L'école de la longue attente» dont nous parle *L'Express* dans un article de janvier 1965. Cette école, au nom bien évocateur, essaie d'aplanir* les difficultés auxquelles se heurtent ces mères adolescentes. «Dans la plupart des cas, disent les experts, l'inexpérience et la curiosité jouent un rôle essentiel». L'explication suivante donnée par une fille-mère est sans doute un cas extrême et peu typique, mais tout de même assez révélateur: «Je ne savais pas que les enfants s'attrapaient comme cela.» Cette école est gratuite, mais il n'y a pas assez de place pour toutes celles qui en ont besoin.

Il y a chaque année en France 3,000 filles enceintes âgées de moins de 18 ans. Les mœurs en général ont évolué. Une fillette mène très tôt une vie semi-indépendante en compagnie de ca-

Forcément: adv.
Nécessairement.

Trouver chaussure à son pied: (fam.) Trouver quelque chose qui vous convient.

Coiffer sainte Catherine: Avoir atteint ses vingt-cinq ans et n'être toujours pas mariée. Origine de l'expression: dans certaines églises où se trouvait une statue de sainte Catherine, on chargeait les jeunes filles de vingt-cinq à trente-cinq ans de renouveler la coiffure de la sainte le jour de sa fête.
(Voir photo page 196).

Aplanir: v. t. (fig.)
Faire disparaître.

marades des deux sexes. Mais les risques éventuels, les conséquences de cette liberté ne sont jamais évoqués concrètement, et sagement par les parents et les maîtres qui l'octroient.

La vie sexuelle est un sujet tabou dont les grandes personnes rient mais ne parlent jamais. La vérité est qu'un malaise de plusieurs siècles, jamais dissipé, pèse sur cette question. L'attitude contrainte et héréditaire de l'adulte, face à l'enfant inquiet par la sexualité, devient un facteur de trouble qui se transforme en curiosité avide concrétisée à l'aveuglette et parfois tragiquement tôt.

C'est une attitude typique, car les Français n'abordent pas les questions sexuelles avec leurs enfants.

« PASTICHES ET MÉLANGES »

Chaque année, de nombreux mythes, nourris par le cinéma international, prennent naissance dans l'esprit des étrangers. C'est ainsi que certaines notions concernant la femme française se sont développées. Pour l'étranger, toutes les Françaises sont des Brigitte Bardot. Cette actrice, qui incarne la sensualité de la « femme-enfant », a beaucoup d'attrait pour le public étudiant des États-Unis, mais elle lasse déjà un peu les Français. Simone Signoret représente la femme avertie au grand charme, qui connaît bien la vie et qui est toute compréhension et toute générosité. Elle joue souvent le rôle d'une femme entre deux âges, qui souffre de vieillir (*Room at the Top*, *Les Sorcières de Salem*). Jeanne Moreau se spécialise dans les rôles de femme démoniaque, perverse, qui semble toujours réussir dans ses entreprises (*Jules et Jim*, *Mademoiselle*).

Il serait intéressant de comparer ces actrices aux vedettes américaines qui ont elles aussi lancé des mythes, telles Elizabeth Taylor, qui représente la beauté presque divine; Doris Day, *the girl next door*, qui semble lutter constamment contre Rock Hudson ou Cary Grant pour conserver sa virginité, malgré ses quarante ans bien sonnés; Shirley MacLaine, comédienne de première classe, qui fait rire et pleurer en même temps. Une telle comparaison permettrait de comprendre pourquoi ces mythes ont été créés et à quels besoins ils répondent.

On parle souvent de la frivolité, de la légèreté, de l'immoralité de la femme française. Ce mythe qui s'est formé dans l'esprit des étrangers est en grande partie erroné. Il est facile d'en retrouver les deux sources principales: l'esprit joueur de la Française et toute une tradition qui prévalait dans une certaine société.

Bien sûr, la Française typique essaie de montrer sa versatilité. Elle affiche des manières désinvoltes*, mais ce n'est qu'un

Désinvolte: adj. Trop libre, impertinent.

comportement superficiel. Si elle montre un certain désir de s'imposer, de faire valoir son brillant et son esprit, si elle n'évite par les regards perçants des hommes, elle le fait toutefois sans se compromettre*, car c'est un fait que les Français sont encore très conservateurs. C'est cet esprit joueur, badin* et taquin* de la Française qui a longtemps contribué à forger cette image qui nuit à sa réputation. Cette légèreté apparente n'est pas signe de facilité; la Française est en réalité assez réservée et assez circonspecte lorsqu'on la compare à d'autres Européennes.

Les étrangers s'imaginent que la Française est facilement abordable* et qu'il suffit de lui faire quelques avances* pour qu'elle leur tombe dans les bras. Il est vrai qu'il existait toute une tradition qui plaçait l'amour hors du mariage. Comme l'a dit Victor Hugo, «Les chats mangent en dehors de l'assiette et les gens d'esprit fond l'amour hors du mariage.» Et Alexandre Dumas fils de noter dans la même veine: «La chaîne du mariage est si lourde qu'il faut être deux pour la porter, quelquefois trois.»

De même qu'ils ont des idées bien arrêtées sur la Française, les étrangers sont convaincus que les Latins — les Français et les Italiens en particulier — sont de très bons amants, qu'ils s'y connaissent en matière de sentiment, qu'ils sont experts en amour. Cela aussi fait partie de la légende. On dit avec justesse que la Française «n'a pas froid aux yeux», c'est-à-dire qu'elle ne se laisse pas facilement impressionner; cela ne veut pas dire qu'elle soit immorale.

Ce qui caractérise particulièrement la Française, c'est son chic, son élégance, sa façon de s'habiller et de se faire valoir, cette grâce qui consiste à se faire remarquer sans provocation, ce désir ingénu, parce qu'il n'est pas affiché, de plaire et de se faire complimenter. C'est ce mélange de retenue et de désir d'être agréable, dont elle sait user avec art, qui est le véritable atout de la Française. Son élégance lui a gagné une réputation internationale. Un couturier français, pendant sa visite aux États-Unis, a fait la remarque suivante: «La Française s'habille pour plaire à l'homme; l'Américaine, pour se plaire à elle-même; l'Anglaise, pour se protéger contre le froid.»

Le chic de la Française est avant tout fait de simplicité. Alors que l'Américaine aime les accessoires et porte toujours une broche, un collier, une ceinture, un sac pour attirer l'attention, pour la Française, c'est l'effet harmonieux de l'ensemble qui compte. Son chic consiste à faire d'un rien un tout savant, mais discret, qui met sa personnalité en valeur. Ainsi, certaines robes de coupe modeste, par leur simplicité même, soulignent la ligne et l'élégance naturelle de celles qui les portent, au lieu de les estomper ou de les camoufler.

Se compromettre: v. pr.
Risquer sa réputation.

Badin: adj. Qui aime la plaisanterie.

Taquin: adj. Qui aime à taquiner, à contrarier.

Abordable: adj.
Accessible, accueillant.

Faire des avances à quelqu'un: Entreprendre des démarches pour se lier d'amitié avec quelqu'un.

La Française développe une façon très personnelle de se comporter et de s'habiller. Même quand elle achète du prêt-à-porter*, son individualisme, sa personnalité, doit triompher de la création en série. Elle fera toujours effectuer d'innombrables retouches* à la robe qu'elle achète et ne sera satisfaite que quand elle la sentira «faite pour elle», comme le note Edmonde Charles-Roux. Si le vêtement n'est pas adapté à sa personnalité, elle s'écriera: «Mais ce n'est pas moi, cette robe!» Les étrangers sont profondément charmés par les qualités d'élégance de la Française. Lorsqu'un Américain épouse une Française, sûr de posséder un objet rare que tout le monde lui envie, il exhibe sa femme dans toutes les *cocktail-parties* et se promène partout d'un air suffisant*.

Le Français, lui, est très attiré par la femme américaine, car il trouve qu'elle conserve une certaine fraîcheur enfantine. Il est captivé par sa naïveté, sa candeur, sa franchise. Il lui trouve certaines qualités qui font défaut à la femme de son pays, telles «la générosité, l'aisance dans les manières, une grande gentillesse simple, et un sens, bien rare dans les autres races, de la camaraderie entre les sexes», comme le signale Alain Bosquet dans «La femme américaine».

L'Américaine a tendance à être plus humble que sa compagne française, et sa modestie va en croissant avec son éducation. L'intellectuelle française est très consciente de ce qui la distingue du reste des femmes. Bien que cette attitude soit traitée humoristiquement par San-Antonio, il n'en reste pas moins qu'elle est très révélatrice, comme l'indique ce passage tiré du *Standinge*:

La femme savante, c'est la pire espèce. Déjà, quand elles ne savent rien, les mémés* s'estiment nos égales, alors jugez du désastre en l'eau cul rance*. Du coup, leur savoir leur donne toutes les audaces. J'ai un collègue qu'a marida* une licenciée*, une femme qu'est prof avec des diplômes partout. Eh bien, elle passe sa vie à le traiter de sale poulet inculte*! Il a que le droit de faire la vaisselle.

Molière ne disait-il pas déjà dans *Les Femmes savantes* que beaucoup d'instruction est néfaste au genre féminin?

DE QUEL CÔTÉ SOUFFLE LE VENT?

On s'achemine de plus en plus vers un certain nivellement des besoins et des tendances, causé peut-être par l'uniformité des objets fabriqués en série. La Française a ainsi adopté avec enthousiasme les gadgets que lui procure la technique moderne. Si on observe de près, on remarque que de nos jours

Du prêt-à-porter: n. m.
Vêtement de confection.
Contraire: vêtement sur mesure.

Une retouche: n. f. Une modification faite à un vêtement de confection.

Suffisant: adj. Ici: présomptueux, vaniteux.

Une mémé: n. f. (pop.)
Jeu mémère, une femme.

En l'eau cul rance:
Jeu de mots sur *en l'occurrence*, en l'occasion.

Marida: (arg.) Marier.

Une licenciée: n. f.
Jeu de mots sur *licencieuse*, contraire à la *décence*, et *licenciée*, personne qui a sa licence.

Inculte: adj. Qui est sans culture intellectuelle ou morale.

ses aspirations ne dépassent pas la volonté d'acquérir certains objets ménagers. Cette tendance se reflète dans un changement d'expression de plus en plus en vogue: on ne parle plus de «la Française moyenne», mais plutôt de «la-petite-Française-machine-à-laver», ce qui révèle bien quelles sont ses préoccupations et indique parfaitement où s'arrête sa vision.

Ce souci de vouloir acquérir à tout prix les dernières commodités la pousse parfois à assumer de plus en plus d'autorité. Diverses plaisanteries sur ce sujet traduisent assez fidèlement ce transfert d'autorité. Par exemple, celle où un mari déclare: «Moi, je règle toutes les grandes questions et ma femme les petites. C'est moi qui décide de la politique que la France devrait adopter à l'égard des États-Unis, de l'aide qu'il conviendrait de donner aux pays sous-développés, etc. Ma femme, elle, gère le budget du ménage, décide où nous passerons les vacances, surveille l'éducation des gosses, choisit la marque de notre voiture.» Si pendant longtemps la tradition a fait du mari le chef de famille dominateur, ce rôle est plutôt en voie de disparition. Les Français critiquent volontiers l'Américain qui se laisse mener par le bout du nez par une «femme-tyran», et les Françaises de renchérir et de s'indigner avec eux. Mais ces dernières suivent exactement le même chemin, en le camouflant toutefois avec finesse et subtilité.



QUESTIONS

1. Quels sont les traits caractéristiques du mariage de convenance et comment révèle-t-il certains aspects de la mentalité française? Quelles sont les conséquences de ce genre de mariage sur le comportement des époux? Y a-t-il une tradition semblable dans votre société?
2. Quand est-ce que le statut de la Française a changé et pourquoi ce changement a-t-il eu lieu? À votre avis, est-ce que ce changement est à l'origine de la revalorisation du mariage? Est-il également la cause de l'attitude contemporaine à l'égard de l'amour?
3. Analysez et comparez comment jeunes gens et jeunes filles se fréquentent en France et en Amérique du Nord (ou dans votre pays). Quels sont, d'après vous, les avantages et les inconvénients de ces deux façons de s'aborder? Comment trouvez-vous la classification des jeunes filles en France? Y a-t-il une classification semblable chez vous? Évaluez et critiquez.
4. Que recherche la Française dans le mariage? Quel genre d'époux voudrait-elle avoir? Dans le choix d'un mari, comment est-ce qu'elle dévoile sa personnalité? L'Américaine envisage-t-elle autrement le mariage et le rôle du mari? D'après ce chapitre, est-ce qu'une Américaine moyenne ferait une bonne épouse pour un Français?
5. D'après Gaston Bachelard, quelle signification la femme tente-t-elle d'attribuer au travail ménager? Êtes-vous d'accord avec cette interprétation? Est-elle valable pour toutes les sociétés modernes?
6. Croyez-vous, comme Simone de Beauvoir, que la femme soit limitée par ses données biologiques? Croyez-vous que celles-ci ont une influence sur les capacités intellectuelles et créatrices de la femme?
7. Quels sont les avantages et les inconvénients pour la femme qui travaille? Êtes-vous d'accord avec Betty Friedan, qui affirme que le travail hors du foyer est indispensable à l'équilibre intérieur de la femme?
8. Pourquoi, d'après vous, y a-t-il moins de divorces en France qu'aux États-Unis? Est-ce parce que le mariage, en France, a d'autres objectifs, et la femme, une autre fonction? La Française considère-t-elle son mari autrement que l'Américaine?
9. Croyez-vous que la liberté d'action accordée aux jeunes gens soit salutaire? Les rend-elle plus indépendants ou, au contraire, est-elle la source d'une mauvaise conduite?
10. Comparez quelques vedettes de cinéma françaises et américaines. Quelle est la différence entre les mythes qui se sont créés autour d'elles? D'après vous, à quels besoins est-ce que ces mythes répondent? Dans votre analyse, essayez de dégager ce qui est réel de ce qui est mythique.
11. Quelle image est-ce que les étrangers se font souvent de la Française? Quel est son attrait principal? Appuyez-vous non seulement sur la lecture de ce chapitre, mais aussi sur votre expérience personnelle et, éventuellement, sur vos rencontres avec des Françaises. Aviez-vous les mêmes préjugés?
12. Quels sont les changements qui s'opèrent actuellement au sein de la famille française? Peut-on parler d'une «américanisation» de la Française? Trouvez-vous qu'il y ait une différence réelle entre le rôle que remplit la Française dans le cadre familial et celui que remplit l'Américaine?

- AMAR, Micheline, *et al.* *Les Femmes à travers le monde*. Paris: Hachette, 1960.
- AUMONT, Michèle. *La Chance d'être femme*. Paris: Fayard, 1960.
- BEAUVOIR, Simone de. *Le Deuxième Sexe*. Paris: Gallimard, 1961.
- BERNOT et BLANCARD. «Le choix du conjoint». Beaujour et Ehrmann, *La France contemporaine*. New York, Macmillan, 1965, p. 85.
- BOURAOUI, H.A. «Bèchiçoise». *Musocktail*. Chicago: Tower Publications, 1966, p. 9.
- Les Carrières féminines*. *Avenirs*, nos 119, 120, 121 (mars-avril 1961).
- CHAPSAL, Madeleine. *Vérités sur les jeunes filles*. Paris: Grasset, 1960.
- CHARLES-ROUX, Edmonde. «La Française, cette créature étrange». *Le Figaro littéraire*, 31 juillet-6 août 1967, pp. 34-35.
- L'Express*, n° 717 (15-21 janvier 1965), p. 28, «La femme décolonisée».
- FAURE, Jean-Jacques. «L'école de la longue attente». *L'Express*, n° 707 (4-10 janvier 1965), p. 64.
- La Femme au travail*. *Esprit*, mai 1961.
- La Femme et l'amour*. *La Nef*, janvier-mars 1961.
- La Femme et la littérature*. *Europe*, n° spécial, novembre-décembre 1964.
- Femmes du XX^e siècle*. Semaine de la pensée marxiste, P.U.F., 1965.
- La Française d'aujourd'hui*. *La Nef*, octobre-décembre 1960.
- La Française et l'amour*. Enquête de l'Institut français d'opinion publique.
- French Culture Today: La Femme française*.
- GRÉGOIRE, Mènie. *Le Métier de femme*. Paris: Plon, 1965.
- GROUPE D'ETHNOLOGIE SOCIALE. *La Femme dans la société*. Éd. du C.N.R.S., 1963.
- GUELAUD-LERIDON, Françoise. *Le Travail des femmes en France*. «Travaux et documents de l'I.N.E.D.» P.U.F., 1964.
- HAVEL, J.-E. *La Condition de la femme*. Paris: Armand Colin, 1961.
- MARC, Edmond. «La Française d'aujourd'hui». *Le français dans le monde*, n° 39 (mars 1966), pp. 36-45.
- MAUROIS, André. «Comment parler aux femmes». *Marie-Claire*, 1^{er} septembre 1966, pp. 82-85.
- MICHEL, Andrée et Geneviève Texier. *La Condition de la Française d'aujourd'hui*. 2 volumes. Collection «Femmes», Gonthier, 1964.
- MOREAU DE SAINT-MÉRY. *American Journey (1793-1798)*. Traduit du français en anglais par Kenneth Roberts et Anna M. Roberts. New York: Doubleday, 1947.
- Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1962, «Les droits civiques de la femme».
- Revue des deux mondes*, 1^{er} février 1962, «Quelques jeunes filles».
- SAN-ANTONIO. *Le Standing selon Bérurier*. Paris: Éditions Fleuve noir, 1965.
- SARTIN, Pierrette. *La Promotion des femmes*. Hachette, 1964.
- SULLEROT, Evelyne. *La Vie des femmes*. Collection «Femmes», Gonthier, 1965.
- SULLEROT, Evelyne. *La Presse féminine*. Collection «Kiosque», A. Colin, 1963.

Chapitre XXV

| | | |
|---|------------|--|
| BREF HISTORIQUE DE L'ÉDUCATION FRANÇAISE | 218 | |
| | 218 | Le Moyen Âge et l'enseignement de l'Église |
| | 218 | La Renaissance: soif de connaissances rabelaisiennes |
| | 219 | Montaigne: la formation du jugement |
| | 220 | L'humanisme du dix-septième siècle: l'étude des classiques et la casuistique |
| | 221 | Jean-Jacques Rousseau: naissance de l'éducation progressive |
| | 222 | Le dix-neuvième siècle: l'éducation réglée par l'État |
| | 222 | L'éducation française à un tournant: adaptation à la vie moderne. |
| L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE | 223 | |
| | 224 | L'instituteur |
| L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE | 226 | |
| | 226 | Le collège et le lycée |
| | 228 | Le professeur |
| | 229 | Le programme d'études |
| | 231 | Les réformes du baccalauréat |
| | 231 | Autres enseignements secondaires |
| L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR | 232 | |
| | 233 | Les diplômes universitaires |

- 236 Les équivalences des diplômes américains et français
- 236 Méthode de travail et mode de vie de l'étudiant français
- 238 Préoccupations estudiantines
- 239 Les professeurs de l'enseignement supérieur
- 240 Autres établissements d'enseignement supérieur

L'ENSEIGNEMENT LIBRE 241

VERS DE NOUVELLES STRUCTURES 241



LE SYSTÈME ÉDUCATIF FRANÇAIS: *Crises et réformes*

Il y a toujours eu de multiples tendances dans le domaine de l'éducation. On peut cependant distinguer deux tendances principales: celle de former l'homme, de lui inculquer des connaissances pour le rendre «cultivé», et celle de le préparer à s'adapter à son milieu. Dans le premier cas, on développe chez l'individu la culture générale pour l'amour de la culture; dans le second cas, cette culture devient fonctionnelle, utilitaire, c'est-à-dire qu'elle permet à l'étudiant de s'intégrer parfaitement au corps social. Comme l'a défini Edgar Faure, ministre de l'Éducation nationale, lors d'une interview en novembre 1968: «Il n'y a pas une culture. Il y a deux systèmes: une culture dite «de préparation» et une culture «de délectation».

Jusqu'à récemment, ce qui distinguait l'enseignement français de celui des autres pays, c'était surtout l'importance qu'il accordait à la culture générale à tendance humaniste ainsi que son attachement à la tradition. Les responsables de l'enseignement français manquent souvent de souplesse quand il s'agit d'adapter l'organisation et le fond de leur système aux conceptions éducatives modernes. Ils éprouvent énormément de difficultés à se dégager de leur tradition. Si chaque siècle a montré quelques tendances propres, l'histoire de l'enseignement en France révèle un dénominateur commun à tous les systèmes successifs: humanisme et rigidité des structures. L'enseignement secondaire n'a pratiquement pas changé depuis Napoléon. Même si l'on a ajouté certaines matières ou remplacé la littérature latine par la littérature française, la structure de ce système n'a jamais été mise en question.

Jusqu'à la crise de mai 1968, l'éducation française contemporaine se souciait peu de l'entraînement nécessaire à l'individu pour qu'il s'adapte aux fonctions qu'exige de lui sa société. On lui inculquait surtout une culture «de délectation». Il y a de nos jours disparité entre le fond de cette éducation et les besoins de la société. C'est pourquoi, même munis de diplômes, les étudiants français ne trouvaient pas de débouchés*. Les réformes en cours tentent non seulement d'améliorer la condition de l'étudiant en général, mais d'ériger de nouvelles structures éducatives, compatibles avec la vie moderne. On tend donc vers une culture «de préparation».

Un débouché: n. m.
Une carrière ouverte
à l'activité de quelqu'un.

Il va sans dire que, même si l'on parvenait à coordonner système éducatif et besoins sociaux, cela ne voudrait pas dire que le balancier ne pencherait pas à nouveau de l'autre côté. Voir à ce sujet ce qui se passe en Amérique du Nord: une grande partie de la jeunesse reproche au système d'éducation de vouloir les intégrer à une société foncièrement injuste.

BREF HISTORIQUE DE L'ÉDUCATION FRANÇAISE

Le Moyen Âge et l'enseignement de l'Église

La connaissance des règles du christianisme et leur application à la vie quotidienne forment l'aspect le plus important de la vie au Moyen Âge. C'était un système dirigé essentiellement par l'Église, qui enseignait au bon peuple comment se bien conduire dans cette vie pour hériter de la vie à venir. Il s'agissait donc de prendre conscience des règles et des doctrines de l'Église ainsi que de leurs conséquences. Au Moyen Âge, l'Église dominait tout l'enseignement. Au treizième siècle, Robert de Sorbon, chapelain et confesseur de Saint Louis, fonda le premier collège résidentiel de l'université de Paris, la Sorbonne. Le débat scolastique au sujet du nombre d'anges qui pourraient danser sur la tête d'une épingle est peut-être un cas extrême, mais cependant révélateur de la mentalité de l'époque. Comme le dit Jean de Salisbury, qui décrit la vie universitaire au douzième siècle, ce genre de raisonnement peut facilement tourner au ridicule: «La dialectique est utile lorsqu'elle est employée comme méthode dans l'étude d'autres disciplines, mais dès qu'elle est étudiée pour elle-même, elle devient vide et stérile.»

La Renaissance: soif de connaissances rabelaisiennes

Au début du seizième siècle, l'idéal de la Renaissance n'est plus le raisonnement pour l'amour du raisonnement ni la connaissance des règles en vue des avantages qu'on peut en tirer, mais plutôt le Savoir. Le Savoir, au sens le plus large du mot, qu'il ait trait à la vie de la cour, à l'art de la guerre ou à la vie sociale en général, rayonne dans tous les domaines. On essaie aussi de soustraire l'enseignement à l'emprise et à l'influence de l'Église.

La lettre qu'écrivit Gargantua à son fils Pantagruel ébauche • un programme et révèle l'esprit de l'époque. Il recommande à son fils d'accumuler toutes sortes de connaissances:

Ébaucher: v. t. Ici:
préparer.

J'entends et je veux que tu apprennes les langues parfaitement, premièrement la grecque, comme le veut Quintilien*, secondement la latine et puis l'hébraïque pour les Saintes Écritures, et la chaldaïque et l'arabique pareillement*; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon, quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente*, à quoi t'aidera la géographie de ceux qui en ont écrit.

Des arts libéraux, géométrie, arithmétique, et musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit, à l'âge de cinq à six ans; poursuis le reste, et d'astronomie saches-en toutes les règles. Laisse-moi* l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius*, comme abus et vanités*.

Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères* avec philosophie.

Et quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y donnes soigneusement: qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; que tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et buissons de forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes*, les pierreries* de tout l'Orient et le Midi, rien ne te soit inconnu.

Puis, soigneusement, revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes*, et par de fréquentes dissections acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde qu'est l'homme. Et par lesquelles heures du jour, commence à voir les Saintes Écritures, premièrement en grec le *Nouveau Testament* et les *Épîtres des Apôtres*, et puis en hébreu, le *Vieux Testament*.

En somme, que je te voie un abîme de science (...).

À l'époque, on insistait sur les connaissances encyclopédiques que l'étudiant devait ingurgiter. «Pantagruel» vient du grec et signifie «le tout assoiffé», thème principal de l'œuvre de Rabelais, œuvre qui se termine par cette recommandation: «Trink» (bois). Il ne faut pas prendre ce mot au sens littéral uniquement, comme une invitation à goûter au plaisir que procure le vin, mais aussi au sens symbolique, comme suggérant l'épanchement de la soif de connaissance à tous les niveaux. Cette parole de Rabelais s'applique bien à toute sa génération, et cette soif de savoir était aussi intarissable* que la soif de vin. L'enseignement chez Rabelais s'exerce tant au niveau intellectuel qu'au niveau physique. On tenait à développer le potentiel humain sous tous ses aspects. Le développement harmonieux du corps est aussi important que celui de l'esprit, rappelant ainsi la devise latine: «Une âme saine dans un corps sain.»

Montaigne: la formation du jugement

Quarante ans plus tard, ce ramassage de faits n'est plus à la mode. Dans ses *Essais*, Montaigne réagit contre l'attitude de

Quintilien: Rhéteur latin du 1^{er} siècle après J.-C. Dans son ouvrage *Sur la formation de l'orateur*, il conseille de commencer les études par le grec.

Pareillement: Pour la même raison.

Que tu ne tiennes en mémoire présente: Que tu ne saches par cœur.

Laisse-moi: Laisse de côté.

Lullius: Raymond Lulle, alchimiste espagnol (1235-1315).

Comme abus et vanités: Comme sujets trompeurs et futiles.

Conférer: v. t. Comparer. (Il ne s'agit donc pas seulement de meubler la mémoire.)

Au ventre des abîmes: Au plus profond des gouffres, des précipices.

Les pierreries: n. f. pl. Les pierres précieuses utilisées en bijouterie.

Les talmudistes et cabalistes: Érudits juifs, qui étaient aussi à l'époque des médecins très estimés.

Intarissable: adj. Qui ne s'épuise pas.

Rabelais et affirme: «Instruire, c'est développer le jugement», phrase qui est devenue une sorte de devise de l'enseignement en France. Pour Montaigne, il vaut mieux comprendre les faits que les accumuler. Par l'étude des auteurs classiques, recommande-t-il, essayons de faire réfléchir l'étudiant. Pour Montaigne, la compréhension des choses est d'une valeur primordiale, et il insiste, disant qu'en matière d'éducation «il vaut mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine». Il met l'accent sur la perspicacité, le développement du jugement et de l'intelligence et déplore le fait qu'à son époque on ne faisait que mémoriser: «Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire et laissons l'entendement* et la conscience vides.»

Pour lui, les hommes se divisent en trois catégories: les savants, qui ne pensent pas par eux-mêmes puisqu'ils suivent l'autorité; la foule, qui ne pense pas du tout; et enfin les «esprits forts», les âmes qui se règlent d'elles-mêmes et dont il se flatte de faire partie. C'est pourquoi il dit: «Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique.» «Je suis moi-même la matière de mon livre», dit-il, faisant écho au conseil de Socrate: «Connais-toi toi-même.» Et Montaigne affirme encore: «J'aimerais mieux m'entendre bien en moi qu'en Cicéron.» Après l'accumulation encyclopédique préconisée par Rabelais, on voit donc poindre l'esprit critique qui sera à la base de l'éducation française.

L'attitude de Rabelais n'est pas diamétralement opposée à celle de Montaigne, puisque la lettre de Grangousier à Gargantua incite à mettre en pratique les connaissances acquises et à tirer de la sagesse et des études tous les profits possibles:

Car de même que sont débiles les armes au dehors si le conseil n'en est la maison, de même l'étude est vaine et le conseil inutile, qui, en temps opportun, n'est exécuté par vertu et réduit à son effet.

Les étudiants français d'aujourd'hui, qui demandent à l'université un enseignement adapté à la réalité, seraient surpris de voir que ce problème s'est déjà posé à plusieurs reprises dans l'histoire, comme le prouve le cas de Rabelais.

L'humanisme du dix-septième siècle: l'étude des classiques et la casuistique

Le dix-septième siècle révèle une attitude complètement différente de celles de Rabelais et de Montaigne. L'Église, qui avait perdu une partie de l'influence qu'elle avait exercée sur l'enseignement au seizième siècle, reprend sa place de guide de conscience. L'esprit dogmatique de l'enseignement de l'Église acquiert une nouvelle dimension, la casuistique. Cet esprit de

L'entendement: n. m.
L'aptitude à comprendre,
le bon sens, le
jugement.

Se flatter de: v. pr.
Se vanter de, se
féliciter de.

dialogue et de justification est attaqué dans *Les Provinciales*, de Pascal, fournissant un exemple de raisonnement dialectique. L'influence des jésuites se fait sentir dans l'éducation du dix-septième siècle. On étudie surtout le latin, les textes des auteurs classiques, et c'est ainsi que se poursuit le développement de l'humanisme qui atteint son apogée au dix-septième siècle.

Mais à cette recherche de l'humanisme à travers les textes grecs et latins, s'ajoutent les préoccupations sociales. La vie de cour et son étiquette rigoureuse, représentées par Versailles, nuancent, raffinent les manières de l'époque et tempèrent ainsi l'effervescence du seizième siècle. Dans *Le Bourgeois gentilhomme*, de Molière, par exemple, nous voyons que Monsieur Jourdain cherche non seulement à apprendre le latin, mais aussi à acquiescer les «bonnes manières». C'est un bourgeois parvenu qui paie différents maîtres pour lui enseigner les grâces sociales. Sa soif de savoir est naïve et ridicule, car il veut ainsi posséder le raffinement des nobles et appartenir à cette classe, sans toutefois y parvenir.

Jean-Jacques Rousseau: naissance de «l'éducation progressive»

Jean-Jacques Rousseau est le défenseur de la nature humaine aux dépens de la société. L'élément social, qui était primordial au dix-septième siècle, se voit relégué au second rang. Dans *Émile ou De l'éducation*, texte essentiel paru en 1762, l'auteur essaie de laisser l'enfant s'épanouir selon sa nature, ses instincts et ses tendances, et justifier ainsi la confiance qu'on a en lui. L'enfant doit se guider lui-même, sans les directives d'un précepteur, puisque, selon Rousseau, il suivra le bon chemin s'il n'est pas corrompu par la société. D'après Rousseau, l'éducation traditionnelle déforme l'homme:

Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons; il mutile son chien, son cheval, son esclave; il bouleverse tout, il défigure tout; il aime la difformité, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

Pour que l'enseignement soit positif et fructueux, l'enfant doit suivre librement l'élan de sa curiosité, sans contrainte:

Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

C'est, avant la lettre, ce que les Américains appellent *progressive education*. L'influence de Rousseau se fait encore sentir de nos jours dans presque tous les systèmes d'éducation. La méthode Montessori, par exemple, s'inspire de Rousseau.

Le dix-neuvième siècle: l'éducation réglée par l'État

L'éducation individualiste préconisée par Rousseau n'empêche pas l'État de prendre en mains les guides* de l'éducation au dix-neuvième siècle et de proclamer, en 1791 déjà, le droit de chaque citoyen à l'éducation. En 1789, la moitié des hommes et les trois quarts des femmes étaient illettrés. L'État essaie donc de remédier à la situation; la société, contrairement à Rousseau, prend ainsi le dessus. Le but de l'État est de former, de contrôler l'élite dont il a besoin. C'est surtout sous l'Empire, au début du siècle, que l'on assiste à la fondation des lycées, où l'enseignement comprend les classiques, les mathématiques et surtout l'administration et le métier militaire. Saint-Cyr est l'école par excellence, qui se consacre à la formation des officiers de l'Empire.

Il faudra attendre la Troisième République pour que soient enfin définis les principes modernes de l'enseignement français. La loi Jules Ferry, de 1881, qui prévoit un enseignement «laïc, gratuit et obligatoire», est à la base du système éducatif en France.

Par enseignement *laïc*, on entend neutralité à l'égard de toute religion et de toute politique. On veut surtout respecter la liberté de pensée de chaque individu. Même de nos jours, aucun «cours de religion» n'est inscrit au programme des écoles d'État, et l'élève ne peut suivre un cours de ce genre qu'avec l'autorisation écrite des parents.

L'enseignement est *gratuit*, à tous les niveaux, ce qui fait l'étonnement de l'Américain, lorsqu'il apprend que dans une université française l'étudiant est libre de toute obligation financière. Les seuls frais auxquels il doit faire face sont les frais d'inscription, qui s'élèvent à vingt francs, c'est-à-dire à quatre ou cinq dollars.

L'enseignement en France est *obligatoire* jusqu'à l'âge de seize ans.

L'éducation française à un tournant: adaptation à la vie moderne

Les fondements de l'éducation française datent donc de l'époque napoléonienne et de la Troisième République. C'est donc un enseignement qui a besoin de toute une série de réformes pour s'adapter aux structures d'une société moderne. Or

Les guides: n. f. Les lanières de cuir qu'on attache au cheval et qu'on tient en mains pour le diriger. Ici (fig.): la direction.
— *Mener la vie à grandes guides:* vivre en dépensant largement son argent.

ces réformes ne sont pas faciles à faire, et les Français éprouvent toujours des difficultés à changer.

La centralisation est l'aspect le plus typique de cet enseignement. Le Français n'hésite pas à critiquer ce système, ce qui a donné naissance à d'innombrables plaisanteries. La plus célèbre est celle où le ministre de l'Éducation nationale dit à tout le monde: «Aujourd'hui, à dix heures du matin, les élèves du cours supérieur sont en train de faire un problème traitant des densités.» Il y a exagération, naturellement, mais cette plaisanterie souligne le fait que tous les programmes viennent du ministère. La nomination à tout poste dans l'enseignement émane de ce même ministère. Cette centralisation à outrance* est poursuivie grâce aux «circulaires* ministérielles», qui coordonnent l'enseignement de toutes les écoles de France. Ainsi, à l'échelle nationale, tout provient du ministère de l'Éducation nationale; à l'échelle régionale, c'est l'inspecteur d'académie qui représente le ministre.

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

L'éducation française comprend trois niveaux: primaire, secondaire et supérieur.

Il y a d'abord l'école maternelle, qui accueille les enfants de deux à six ans. Puis, à cet âge-là, l'enfant entre à l'école primaire proprement dite et y reste jusqu'à onze ans.

L'école maternelle peut être considérée comme une étape d'initiation sociale de l'enfant. On lui donne surtout une éducation sensorielle, avec des coloriages, des piquages, des collages et des chants. De plus, il y reçoit une sorte d'éducation de l'imagination. L'instituteur, l'institutrice, lit ou raconte certaines légendes françaises, les mime. On cherche à éveiller et à développer l'intelligence de l'enfant au moyen de jeux tout en l'habituant à une certaine discipline, le forçant, par exemple, à faire une sieste.

L'école primaire représente plutôt le côté pratique de l'enseignement. Au centre du village ou du quartier, on essaie d'apprendre à l'enfant les vertus sociales, surtout la politesse, l'hygiène, l'exactitude. Les enfants se mettent en rang, on inspecte les mains et les ongles, on regarde s'ils sont convenablement habillés, s'ils sont propres. Du point de vue pratique, on enseigne le calcul avec de petites bûchettes, des allumettes. C'est ainsi qu'ils apprennent à compter. Cette méthode est parallèle au système d'arpentage* dans les champs, où l'on mesure avec une mesure donnée, le mètre. On essaie de renforcer le calcul théorique fait en classe par un exercice pratique, à l'extérieur, dans les champs. L'enseignement de la langue fran-

À outrance: loc. adv.
Jusqu'à l'excès.

Une circulaire: n. f.
Une lettre administrative tirée à un grand nombre d'exemplaires fournissant divers renseignements.

L'arpentage: n. m.
L'évaluation de la superficie des terres.

çaise se fait par la lecture à la fois globale* et analytique. On initie les élèves à l'orthographe au moyen de dictées et de comptes rendus*. Le Français n'a pas l'orthographe «naturelle», et cela représente tout un apprentissage qui se fait surtout au niveau élémentaire. Il y a aussi la récitation, sorte de dressage, mais aussi source d'enrichissement du vocabulaire.

Le cours élémentaire est surtout une phase d'initiation. À la fin du cycle primaire on peut obtenir le C.E.P. (certificat d'études primaires). On parle à présent de le faire disparaître. Mais, comme l'indique un article de *L'Express* du 24 novembre 1968, pendant longtemps, de nombreux instituteurs consacraient tous leurs efforts pour que leurs élèves obtiennent le «certificat» et «Il est à souhaiter que sa disparition n'entame* pas le zèle de ceux qui furent souvent les meilleurs des professeurs.» Au bout de cinq ans d'école primaire, on préparait l'examen d'entrée en sixième, qui est à présent supprimé pour les élèves des écoles publiques qui ont une excellente moyenne. Pour les autres et pour les élèves des écoles privées, cet examen subsiste encore. Maintenant, la moyenne des notes de composition française et de calcul permet de juger les élèves et de les orienter selon leurs capacités vers le collège ou le lycée, vers l'école technique ou le centre d'apprentissage.

Il existe encore, dans les villages, des écoles à classe unique, où l'on enseigne différents niveaux à la fois. Ainsi, dans la même salle, on trouvera un cours préparatoire, un cours élémentaire, un cours moyen et parfois même un cours supérieur. L'instituteur doit alors faire face à une tâche presque impossible, puisqu'il doit enseigner ces différents niveaux en même temps. Les petits feront un coloriage pendant qu'il fera faire une dictée à la première rangée et que la troisième rangée fera un exercice de grammaire. Heureusement, la situation s'améliore grâce au système de ramassage copié des *central schools* et des *school buses*. Dans les villes, les conditions sont différentes. Les classes n'ont qu'un seul niveau, mais sont très surchargées; le nombre des élèves atteint parfois quarante-cinq par salle de classe.

L'instituteur

En général, l'instituteur sort de l'École normale, mais, en temps de pénurie, on se contente d'instituteurs qui n'ont simplement que le baccalauréat, autrement dit, n'ayant pas de formation pédagogique. Le bagage intellectuel de l'instituteur n'est pas bien lourd, puisque son éducation ne dépasse pas, en général, le niveau secondaire. Aux États-Unis, par contre, l'instituteur possède une éducation universitaire, en plus d'une certaine formation pédagogique, élémentaire peut-être, mais néanmoins toujours existante. Puisque la vague démographique de

La lecture globale: La lecture d'un passage pour l'initiation à la lecture et pas nécessairement pour l'analyse.

Un compte rendu: Un résumé d'un ouvrage, d'une pièce de théâtre, etc.

Entamer: v. t. (fig.)
Porter atteinte à.

l'après-guerre a forcé les Français à recruter un grand nombre d'instituteurs parmi les bacheliers, ces derniers ont créé dans le système certaines carences dues au fait qu'ils étaient obligés parfois d'enseigner sans les moindres notions pédagogiques.

Le jeune instituteur, la jeune institutrice, doit donc se jeter à l'eau. Ou bien ils nagent, ou bien ils se noient; en général ils se noient. C'est une expérience pénible, qu'aggravent toutes les «circulaires ministérielles». Elles créent même des problèmes pour des instituteurs chevronnés*. L'un d'eux racontait que dernièrement le ministère de l'Éducation nationale avait préparé un nouveau programme pour les classes terminales de l'école primaire. Il fallait traiter certains aspects d'une matière d'enseignement général. Vers le milieu de l'année scolaire, on s'est rendu compte que le programme était bien trop chargé pour le faire en un an. On a donc envoyé une autre circulaire pour informer les instituteurs que le programme avait été modifié et raccourci. Tout le monde était très content jusqu'au moment où on s'est rendu compte que le ministère avait fait des suppressions *au début* du programme. Il ne restait pas assez de temps pour étudier le reste de la matière. Les instituteurs et les élèves ont dû se résigner* et espérer que les questions de l'examen ne porteraient* pas sur la dernière partie du programme, partie qu'ils n'avaient pas enseignée.

Cette centralisation à l'excès comporte de nombreux inconvénients. Elle étouffe l'initiative de l'instituteur dévoué et consciencieux et n'est faite que pour les instituteurs paresseux, qui se contentent de suivre les directives qu'on a mâchées* pour eux. Il n'est pourtant pas toujours aisé de les suivre, parce que ces circulaires prêtent à différentes interprétations. Ceux qui préparent les programmes ne semblent pas connaître les limites dans lesquelles les instituteurs doivent inscrire leur travail. L'inspecteur de l'enseignement primaire, personnage important, rend visite à l'instituteur une fois par an pour évaluer ses méthodes. Il entre dans la classe sans s'annoncer, s'assied et écoute. À la fin du cours, il fait son rapport à l'académie et donne une note. Ce rapport est déterminant quand il s'agit de gravir les échelons de la carrière* ou lorsqu'il est question d'augmentation de salaire. Cela incite l'instituteur à travailler, du moins quand il pressent* la visite de l'inspecteur. Pour aider l'instituteur, on organise des conférences pédagogiques. L'inspecteur d'académie réunit tous les instituteurs de la région et donne une leçon modèle pour aider l'instituteur à parfaire* sa méthode d'enseignement. D'autre part, il y a l'École normale, dont le rôle est de former l'instituteur. Cette école apporte non seulement le fond — c'est-à-dire le bac — mais aussi les notions pédagogiques nécessaires pour enseigner. Malheureusement, ces écoles ne sont pas assez nombreuses.

Chevronné: adj.
Expérimenté, qui a de longues années de service.

Se résigner: v. pr.
Accepter, se soumettre sans protestation.

Porter sur: v. t. Avoir pour objet, traiter de.

Mâcher: v. t. Mastiquer, broyer avec les dents.
— *Mâcher la besogne à quelqu'un:* lui préparer presque entièrement ce qu'il doit faire.
— *Ne pas mâcher ses mots:* dire exactement ce qu'on pense à quelqu'un, sans atténuation.

Gravir les échelons de la carrière: Monter en grade.

Pressentir: v. t. Prévoir d'une façon vague, se douter de, deviner.

Parfaire: v. t.
Développer, améliorer.

L'instituteur est un «technicien de l'universel»; il se spécialise en tout. Comme l'a bien dit l'inspecteur général Desjardins, «On n'enseigne pas ce qu'on sait, on enseigne ce qu'on est.» L'instituteur en France, comme partout ailleurs, rencontre d'innombrables difficultés. Albert Thierry le définit comme «un homme en proie aux enfants». La profession qu'il exerce n'est pas lucrative et n'est pas la profession rêvée pour s'enrichir. Le gouvernement rappelle sans cesse la circulaire que Guizot adressait aux instituteurs le 28 juin 1833:

Les ressources dont le pouvoir dispose ne réussiront jamais à rendre la simple profession d'instituteur aussi attrayante qu'elle est utile. La société ne saurait rendre à celui qui s'y consacre tout ce qu'il fait pour elle. (...) Il faut qu'un sentiment profond de l'importance de ses travaux soutienne l'instituteur et l'anime, que l'austère plaisir d'avoir servi les hommes et contribué au bien public devienne le digne salaire que lui donne sa conscience seule. C'est sa gloire de s'épuiser en sacrifices et de n'attendre sa récompense que de Dieu.

L'instituteur sort généralement du peuple et jouit d'un grand prestige, surtout dans le village, quoique son esprit et ses connaissances soient parfois assez limités. L'instituteur a tendance à épouser une institutrice pour améliorer sa situation financière et pour s'assurer un «poste double», car le ministère facilite la nomination des conjoints dans la même localité.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Le collège et le lycée

La réforme de l'enseignement se poursuit toujours. La suppression de l'examen d'entrée en sixième est une des modifications dont les conséquences se font déjà sentir. À l'origine, cette orientation permettait de faire une sélection parmi les élèves que l'on dirigeait, dès le départ, vers le collège classique, le collège technique ou le centre d'apprentissage. Depuis quelques années, tous les élèves entrent automatiquement en classe de sixième. Cette réforme permet à tout le monde l'accès à l'enseignement secondaire. Les élèves sont de la sixième à la troisième au cycle d'observation. Cette nouvelle manière de procéder présente une grande lacune, à savoir, l'abaissement du niveau intellectuel. En plus, il aurait fallu former les professeurs et les spécialiser dans leur tâche d'observation. Les professeurs qui en sont chargés, n'étant ni conseillers pédagogiques ni psychologues, n'ont au fond que de vagues notions quant à l'orientation professionnelle des élèves. Pendant plusieurs années, les classes sont donc encombrées d'élèves qui n'auraient jamais dû franchir le seuil* d'un collège, et le niveau

Franchir le seuil:
Entrer à l'intérieur de.

des classes s'en ressent. Tous les professeurs s'en plaignent et trouvent qu'ils font à présent fonction d'instituteurs. Ainsi, cette démocratisation sans recyclage adéquat des professeurs a des conséquences fâcheuses pour tout le système. Il est intéressant de remarquer qu'au moment où on assiste à une élévation du niveau intellectuel aux États-Unis, le phénomène contraire se produit en France.

L'entrée dans un lycée ou dans un collège représente pour l'élève le début de ses études secondaires. Quelle est la différence entre un lycée et un collège? Les collèges sont partiellement entretenus par les communes* et sont généralement situés dans des villes de moindre importance. Les professeurs qui y enseignent sont des licenciés. Les lycées, qui existent dans toutes les grandes villes, sont entièrement à la charge de l'État, et les professeurs qui y enseignent possèdent l'agrégation.

Le collège compte sept ans d'études. Avant les réformes, c'était l'enfer de l'éducation française. Presque toutes les connaissances y sont abordées. Pendant sept ans, on doit s'enfermer et étudier douze à treize matières, deux heures par semaine chacune, en général. C'est alors que le Français acquiert la base solide de toutes ses connaissances. Malheureusement, on n'attache pas assez d'importance au développement général de l'élève, et le jeune Français, à la sortie du collège, n'est pas toujours bien adapté socialement parlant. Bien que les collèges soient mixtes, les relations entre filles et garçons restent encore difficiles et souvent gauches. Le lycéen connaît très bien l'histoire, les mathématiques, l'anglais, mais dans la plupart des cas il ne sait pas se comporter avec aisance dans ses rapports sociaux.

Aux États-Unis, la préparation de l'enfant à la vie sociale occupe une part importante dans le programme des *high-schools*, et on tâche d'aider l'adolescent à surmonter sans trop de peine cette phase gauche et timide. Il sait comment se comporter lors d'un rendez-vous, comment occuper la présidence d'un club. Mais les connaissances qu'il reçoit au niveau secondaire ne sont pas approfondies et ne prétendent pas l'être. On peut dire que le niveau intellectuel des écoles secondaires françaises est nettement plus élevé que celui des *high-schools* américains. Les programmes français sont plus chargés et sont traités plus en profondeur. Les professeurs sont aussi plus dévoués. Les deux systèmes vont à l'extrême, le français éliminant presque totalement les activités extra-scolaires, l'américain y attachant parfois une importance démesurée.

Le lycée semble exiger de l'élève français le maximum de ses capacités intellectuelles. Une fois le baccalauréat passé, il

Une commune: n. f.
Division territoriale
administrée par un maire
assisté du conseil
municipal.

est «au bout de son rouleau»^{*} intellectuel; il se déchaîne et se «dévergonde». Il a donné au cours de ses études secondaires le meilleur de lui-même et, lorsqu'il arrive à l'université, les études sont souvent reléguées au second plan. L'élève américain arrive à l'université avec la tête dégagée et l'esprit ouvert, et c'est alors que commence pour lui le travail sérieux.

Mais à présent, la rigueur méthodologique de l'enseignement secondaire en France est en voie de disparition. Chaque année, les programmes sont allégés^{*}, devenant ainsi plus abordables. Le résultat de ces réformes n'est pas nécessairement positif, puisqu'on se plaint déjà du fait que les lycéens «ne savent pas grand-chose».

À l'école primaire, le jeudi est une journée libre. Au secondaire, seulement le jeudi après-midi est libre, mais le samedi, par contre, les élèves vont à l'école. Le matin, ils ont des cours ordinaires et, l'après-midi, ils font des promenades ou des travaux manuels dans le cadre des «activités dirigées».

En France, on insiste beaucoup sur la bonne tenue, et la mauvaise conduite est sanctionnée de deux ou de quatre heures de «retenue», appelées familièrement «heures de colle». Ainsi, l'élève est «collé» le jeudi après-midi ou le dimanche matin.

Le professeur

Le professeur français est en général atteint de déformation professionnelle, car il se donne complètement à son métier au point d'en devenir amusant. De nombreuses anecdotes témoignent de cette tournure d'esprit. Un professeur de philosophie dans un lycée du Midi, petit homme brun à lunettes surnommé Kantou — c'est-à-dire «petit Kant» — parce qu'il aimait tant le philosophe Kant, avait le tic^{*} particulier de marteler et répéter ses paroles. Un jour, il entre en classe et annonce: «Aujourd'hui, je ne vais pas faire de cours, de cours, de cours. Je suis malade, malade, malade. Je veux que vous lisiez de la philosophie, de la philosophie, de la philosophie. Pas d'œuvre littéraire, littéraire, littéraire.» Tous les élèves, munis d'ouvrages de Kant, Sartre, Kierkegaard, Heidegger, etc., faisaient semblant de lire sous la surveillance du professeur, mais, au bout de cinq minutes, les garçons étaient en train de flirter ouvertement avec les jeunes filles de la classe. Et Kantou, dérouter par une situation qui ne relevait pas du domaine de la philosophie, ne savait pas comment réagir. Il rougissait de minute en minute et à la fin éclata: «Ah non! Ne prenez pas ma classe de philosophie pour une agence matrimoniale, matrimoniale, matrimoniale!»

Ce même professeur reçoit un jour la visite de l'inspecteur, qui lui demande: «Monsieur, qu'est-ce que vous allez

Être au bout de son rouleau: Être à bout de ressources; ne plus savoir que dire ou que faire.

Alléger: v. t. Rendre moins lourd, moins chargé.

Un tic: n. m. Une habitude ridicule.

traiter aujourd'hui?» Le professeur répond: «Aujourd'hui je parlerai de l'intelligence.» Alors l'inspecteur de lui dire: «Mais, Monsieur, c'est un sujet qui a été traité plusieurs fois, c'est un sujet banal. Vous n'avez pas quelque chose de mieux à enseigner aujourd'hui? — Non, Monsieur l'Inspecteur.» Et il commence son cours par une introduction visant l'inspecteur: «Bien que certains types (appliqué à un inspecteur, le mot *type* devient une insulte) disent que le sujet de l'intelligence est un sujet qui a été traité maintes et maintes fois, nous le traiterons quand même!» Le principal* ne savait pas où se mettre après l'insulte faite à l'inspecteur. Cet exemple montre que le professeur français ne perd pas son individualisme. Chaque professeur a ses tics ou ses marottes, et c'est ce qui est amusant dans l'expérience du collège ou du lycée.

Le programme d'études

Chaque élève de lycée ou de collège a un livret scolaire qui contient toutes les notes d'examens et les remarques faites par les différents professeurs. C'est ce dossier que l'élève présente à l'examineur qui doit l'interroger lors de l'oral* à l'examen du bac. L'année scolaire se divise en trois trimestres. À la fin de chaque trimestre, l'élève passe des examens. S'il a obtenu une très bonne moyenne et a eu une conduite parfaite pendant le trimestre, son nom est inscrit au «tableau d'honneur». Et le grand honneur, pour élève et professeur, est la présentation au concours général.

Les classes s'échelonnent de la sixième à la première. La sixième française correspond par hasard au *sixth grade* américain, mais les classes sont numérotées en sens inverse. À la cinquième française correspond le *seventh grade*; à la quatrième française, le *eighth grade*, et ainsi de suite. En première, les élèves préparent la première partie du baccalauréat, qui est à présent supprimée. La seconde partie se prépare en classe de philosophie si l'on fait le bac-lettres (baccalauréat-lettres), en classe de Math. Élem. (mathématiques élémentaires) si l'on est bon en mathématiques, ou en classe de Sciences Ex. (sciences expérimentales) si l'on aime les sciences. Cette orientation vers l'une des trois branches principales se fait déjà au niveau des classes de première. La classe de seconde est considérée comme la classe «pilote» parce que c'est à ce niveau que l'élève commence à se spécialiser. Cette orientation est une orientation en éventail: il y a les lettres, les mathématiques et les sciences. Mais les élèves qui ont choisi la philosophie font aussi des mathématiques, seulement à un moindre degré. Les élèves des sections Math. Élem. et Sciences Ex. font aussi de la philosophie. Autrement dit, on continue toujours l'étude de toutes les matières, en variant le nombre d'heures qu'on y consacre. La dernière

Le principal: n. m.
Autrefois, le directeur
d'un collège; aujourd'hui,
d'un lycée municipal.

L'oral: n. m.
L'examen qui consiste
uniquement en
interrogations.

année de collège prépare donc à la spécialisation qui s'opère au niveau universitaire.

L'élève français a en fait moins de choix que l'élève américain quant aux cours qu'il aimerait suivre tout au long de sa carrière scolaire. Il doit faire sept années de langues, sept années d'histoire, sept années de géographie, de sciences, de mathématiques. Le seul choix qui lui reste, c'est d'opter pour certaines matières qu'il peut étudier plus en profondeur que d'autres. Pour passer d'une classe à la suivante, l'élève doit obtenir une moyenne de dix sur vingt, sans cela il devra passer un examen de rattrapage ou refaire l'année, ce qu'on appelle *redoubler* la classe. Cette moyenne correspond à peu près au «C» américain. Une moyenne de douze sur vingt est considérée bonne; quinze sur vingt, très bonne; dix-huit sur vingt, excellente et pour ainsi dire jamais obtenue. Peu importe que l'élève ait deux sur vingt en histoire et dix-huit sur vingt en géographie: du moment que la moyenne totale est de dix sur vingt, il réussit à passer à la classe supérieure.

On considère l'enseignement secondaire comme «le temple du savoir». Les professeurs qui enseignent à ce niveau sont spécialisés, et c'est vraiment là que l'enfant découvre son «moi» au moyen d'analyses serrées, d'explications de textes et d'appréciations esthétiques de la langue. C'est ainsi qu'il apprend à exprimer ses opinions personnelles et à développer sa personnalité. L'enseignement est basé sur la conciliation des contraires et expose l'élève à la rigueur scientifique ainsi qu'à la finesse littéraire, faisant ainsi écho à la formule célèbre de Pascal: «l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse». Ces deux «esprits» se manifestent par exemple dans l'exercice littéraire du thème* ou de la version*, où l'élève devra faire preuve d'une technique scientifique pour maîtriser les nuances et les subtilités de l'organisation de la langue.

En fin d'études, la classe de philosophie fait la synthèse de toute la matière étudiée dans le cycle secondaire. C'est alors qu'on permet à l'élève de s'épanouir totalement. Il prend ainsi conscience du savoir qu'il a acquis et de sa valeur personnelle. Le texte littéraire s'illumine à présent grâce à l'apport de la psychologie. Les mathématiques, l'algèbre et la géométrie rébarbatives prennent une nouvelle dimension grâce à l'enseignement de la logique. La vie de la conscience s'illumine grâce à l'enseignement de la morale. Dans cette dernière année de collège, on étudie les quatre branches de la philosophie: la psychologie, la logique, la morale et la métaphysique, qui jettent une nouvelle lumière sur toutes les connaissances accumulées pendant les six années précédentes. C'est vraiment à ce moment-là qu'est donné le meilleur de l'enseignement français.

Un thème: n. m. Un texte que l'élève doit traduire de la langue qu'il parle en une langue étrangère.

Une version: n. f. Traduction d'une langue étrangère dans sa langue maternelle.

Les réformes du baccalauréat

L'obtention du baccalauréat est de première importance. Il ouvre non seulement les portes de l'université, mais aussi celles de nombreuses administrations. On le considère à présent comme le « passeport » pour toute fonction publique. Pour être reçu au baccalauréat, il ne suffit pas d'être travailleur et assidu; il faut encore avoir de la chance. L'élève est examiné par des professeurs qui ne le connaissent pas, et la note obtenue est souvent très subjective. Il y a parfois jusqu'à quatre points de différence entre les notes accordées par deux professeurs différents à la même copie. Ce système explique en partie le scandale du bac de 1964. Tout juste avant la session du mois de juin, des candidats avaient acheté à un prix exorbitant les questions du bac. L'opinion publique a été fortement secouée par une telle conduite. Un des résultats de ce scandale a été la séparation de la France en deux — la Loire étant la ligne de démarcation entre le Nord et le Sud comme toujours depuis l'époque médiévale — et l'instauration de deux examens de baccalauréat, à deux dates différentes. Mais cet incident a donné à réfléchir et a fait ressentir plus que jamais le besoin d'une réforme de l'enseignement secondaire.

La réforme qui a déjà été introduite jusqu'à présent révèle un autre aspect de l'esprit français, car lorsqu'il s'agit de changer la structure d'un système, on préfère opérer des changements progressifs au lieu de tout abolir et de repartir à zéro. C'est pourquoi on dit souvent que le Français préfère une *évolution* plutôt qu'une *révolution*. Le bac se compose maintenant d'une seule partie d'épreuves orales et écrites, avec une session de « repêchage » en automne. Le but de la réforme est de simplifier et d'alléger le programme de façon à permettre une augmentation du nombre des bacheliers à présent nécessaires pour remplir les fonctions publiques. Selon le point de vue conservateur, il n'en reste pas moins que cette réforme a affaibli cette base solide qui faisait le prestige de l'enseignement secondaire français. Elle a négligé certains des défauts les plus graves du système, tels que le manque d'objectivité, puisque l'obtention d'un diplôme dépend parfois de l'humeur ou du caprice d'un professeur.

Autres enseignements secondaires

Le cycle décrit ci-dessus s'appelle « enseignement général long », puisque l'élève fait ses études secondaires de onze à dix-huit ans. Il existe aussi un « enseignement général court », qui s'arrête après la classe de troisième et qui donne aux élèves le B.E.G. (brevet d'enseignement général). L'élève étudie donc de onze à quinze ans.

On peut orienter l'élève vers l'enseignement technique au lieu de l'enseignement classique. Les études se font dans ce cas dans un collège technique, où l'enseignement est basé sur les sciences et les mathématiques. Les études au collège technique durent sept ans pour l'obtention du bac technique. Ces collèges ont également un programme d'enseignement court, qui donne aux élèves le C.A.P. (certificat d'aptitude professionnelle). Ainsi, l'élève qui veut apprendre un métier peut éviter l'enseignement classique en fréquentant un collège d'enseignement technique, appelé autrefois centre d'apprentissage (*vocational school*). Il en sortira après trois ans maçon, forgeron, mécanicien, menuisier, etc. Le C.A.P. qui lui est décerné lui donne accès à une profession comme ouvrier qualifié. Il va sans dire que la direction suivie par beaucoup d'élèves dépend dans une grande mesure du niveau social et de la situation matérielle de leur famille.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Le baccalauréat est indispensable pour franchir le seuil de l'université française. Aux États-Unis, le diplôme de *high-school* est également nécessaire pour être admis à l'université, mais même si l'élève n'a pas obtenu son «C», il pourra poursuivre ses études. Il ne sera pas accepté dans une université de premier ordre, telle que Harvard ou Princeton, mais trouvera toujours une université correspondant à son niveau intellectuel. Le Français, s'il n'a pas le bac — et pour l'obtenir il doit avoir une moyenne de dix sur vingt — serait-il le fils du ministre de l'Éducation nationale ou serait-il le plus riche du monde, ne peut entrer à l'université, sauf peut-être à la faculté de Vincennes, qui se veut moderne et d'avant-garde.

Le système d'éducation supérieur en France fonctionne à un seul niveau, tandis qu'aux États-Unis il présente toute une gamme de niveaux, allant de l'excellence à la médiocrité. Notez la différence entre les niveaux de Harvard, Cornell et Yale et celui de Parsons College, qu'on appelle *the flunk-out university* ou *Podunk U*. En disant que l'enseignement français fonctionne à un seul niveau, nous ne voulons pas dire qu'on étudie les mêmes programmes dans toutes les universités. Chaque université française établit son propre programme pour la licence, programme que le ministère de l'Éducation nationale doit ratifier. Les livres à étudier varient d'une université à l'autre, mais le niveau des études et la structure des programmes sont identiques. Il n'y a pas d'universités qui ont plus de prestige que d'autres. Pour la population française, les diplômes de toutes les universités ont la même valeur.

C'est cela qui empêche souvent les Européens d'évaluer les diplômes universitaires américains. Ils ont des difficultés à

comprendre le système des États-Unis, qui est beaucoup plus complexe et plus nuancé. Les intellectuels américains, et une grande partie du public, sont au courant du fait qu'un diplôme de Harvard, Cornell ou Princeton est difficile à obtenir. Une équipe de professeurs évalue une fois tous les dix ans le niveau des collèges et des universités, et c'est à partir de cette évaluation que se fait leur réputation. Cet aspect de l'enseignement supérieur est souvent méconnu à l'étranger. On a tendance à penser qu'un B.A. est un B.A. et que, si l'on peut en obtenir un à Parsons College, cela montre le piètre* niveau des universités américaines.

Piètre: adj. Sans valeur.

L'élève étranger peut suivre des cours universitaires en France et pourra obtenir les diplômes décernés aux étudiants français, à condition qu'il se présente au bac ou qu'il fournisse une équivalence acceptable. Même s'il a le courage et la patience de préparer, puis de réussir, tous les examens, il ne pourra enseigner que s'il est de nationalité française. On lui octroiera certes des diplômes attestant les cours qu'il a suivis à l'université, mais ces diplômes ne lui donnent aucun droit. L'enseignement français fonctionne en vase clos, et aucun diplôme étranger n'y est reconnu. Un Ph.D. américain ne peut même pas enseigner à l'école primaire en France. (Bien entendu, nous ne parlons pas des échanges culturels de professeurs ou d'étudiants effectués dans le cadre d'un programme établi par le ministère de l'Éducation nationale.) Cette attitude est extrêmement chauviniste et intransigeante, puisque dans tous les pays du monde l'équivalence des diplômes est facilement reconnue, permettant à leurs titulaires de poursuivre leurs études ou d'exercer leur profession bien qu'ils soient étrangers.

Les diplômes universitaires

Pour bien comprendre la valeur des mutations actuelles dans le système d'éducation français, il faut jeter un coup d'œil sur l'ancien système, même si parfois certains diplômes sont périmés.

La propédeutique. Avant d'entreprendre les études qu'il a choisies, l'étudiant doit suivre pendant une année des cours d'enseignement général et se présenter ensuite à l'examen de propédeutique. La «propé», comme l'appellent les étudiants, est un examen de «barrage» créé dans le but d'éliminer les mauvais étudiants. L'examen qui termine ce cours est difficile et on ne peut s'y présenter que quatre fois. Il y a deux sessions par an, une au mois de juin, une autre en septembre. Si au bout du quatrième essai l'étudiant ne possède pas son certificat, il est automatiquement éliminé. Malgré son baccalauréat, les portes de l'université lui sont fermées à jamais. Actuellement, cet examen n'existe plus.

La licence. Après avoir obtenu le certificat de propédeutique, l'étudiant devra avoir quatre certificats pour obtenir la licence. Il peut faire, par exemple, un premier certificat en thème et version, un second en philologie, un troisième en littérature anglaise et un quatrième en littérature américaine. Normalement, il faut entre deux et trois ans pour préparer une licence, mais il n'y a pas de temps limite.

Le *D.E.S.* (diplôme d'études supérieures) et le *C.A.P.E.S.* (certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire) donnent au licencié le droit d'enseigner dans un collège. Tous ces certificats représentent autant d'examens à passer. La moyenne de passage est de dix sur vingt. Le *C.A.P.E.S.* comporte une formation pédagogique.

L'*agrégation* n'est pas un examen, mais un concours. La différence réside dans le fait qu'à l'examen il suffit d'obtenir la moyenne pour réussir, alors que la réussite au concours de l'agrégation dépend du ministère de l'Éducation nationale, qui fixe le nombre d'agrégés. S'il a annoncé avoir besoin de dix professeurs agrégés dans un domaine donné, seuls les dix premiers seront reçus. Nous voyons par là que le niveau de ce diplôme est très variable, ce qui explique que l'agrégation soit considérée comme extrêmement difficile à obtenir, conférant du même coup* une auréole de prestige aux agrégés. Mais comme il ne dépend ni des connaissances ni du niveau du candidat, il s'ensuit qu'il est presque impossible de juger objectivement de sa valeur.

Le *doctorat d'État* peut être de deux genres: doctorat ès lettres ou doctorat ès sciences. C'est un diplôme qui n'est délivré que par le ministère de l'Éducation nationale. Il se compose de deux thèses, une thèse primaire et une thèse secondaire. Le doctorat d'État se défend uniquement en Sorbonne. L'obtention d'un tel diplôme vient en général couronner de nombreuses années d'enseignement et de travail sérieux. Les candidats au doctorat possèdent généralement la licence, le *D.E.S.* et l'agrégation. C'est un diplôme de grande valeur et il n'est pas attribué à la légère.

MAIS À PRÉSENT, le système a été complètement remanié et structuré selon trois cycles.

Le *premier cycle* comporte l'acquisition de connaissances fondamentales. Après deux ans, l'étudiant passe un examen et, s'il réussit, il reçoit le *D.U.E.S.* ou le *D.U.E.L.* (diplôme universitaire d'études scientifiques ou littéraires.) C'est à ce moment-là qu'on oriente les étudiants vers leur spécialisation respective.

Le *deuxième cycle* est celui de la spécialisation. Ceux qui se destinent à l'enseignement font une année d'études et ob-

Du même coup: En même temps.

tiennent la *licence*. Les chercheurs obtiennent la *maîtrise* après une année supplémentaire et doivent soutenir en même temps un mémoire* témoignant de leur compétence.

Un *mémoire*: n.m. Une dissertation scientifique ou littéraire.

ÉQUIVALENCE APPROXIMATIVE DES DIPLÔMES UNIVERSITAIRES

| ANCIENS | DIPLÔMES FRANÇAIS COMMUNS | ACTUELS | DIPLÔMES AMÉRICAINS |
|--------------------------|---|--|--|
| | DOCTORAT D'ÉTAT pas de cours deux thèses | | PH. D. cours à suivre (<i>grad. seminars</i>) une thèse |
| | DOCTORAT D'UNIVERSITÉ | DOCTORAT DE 3 ^e CYCLE recherche une thèse | |
| | Grades administratifs AGRÉGATION cours à suivre concours C.A.P.E.S. | 3 ^e CYCLE MAITRISE un mémoire | M.A. |
| D.E.S. 1-2 ans | | 1 an | 1-2 ans |
| LICENCE 4 certificats | | LICENCE 1 an | B.A. |
| | | 2 ^e CYCLE D.U.E.L. 2 ans | 4 ans |
| PROPÉDEUTIQUE 1 an | | 1 ^{er} CYCLE | |
| | BACCALAURÉAT | | HIGH SCHOOL DIPLOMA |

Le *troisième cycle* est destiné à une spécialisation plus poussée. Les étudiants consacrent leur temps non plus à l'étude, mais à la recherche, et préparent ainsi le *doctorat de 3ème cycle*.

Ce système a conservé les diplômes de l'agrégation et du doctorat d'État.

Les équivalences des diplômes américains et français.

Il est difficile d'établir des équivalences exactes entre l'enseignement supérieur en France et aux États-Unis, non seulement parce que les deux conceptions fondamentales sont totalement différentes, mais aussi en raison de la diversité des niveaux dans les universités américaines. On peut dire de manière générale que la dernière année du baccalauréat correspond à la *sophomore year* des facultés américaines, parce que les deux comportent une notion de culture générale. Le Français est à ce point-là en avance, puisqu'il a dix-huit ans quand il passe son bac, alors que le *sophomore* américain a généralement dix-neuf ans. Le tableau des équivalences peut donner une idée générale approximative des rapports entre les diplômes français et américains.

Ce qui est regrettable, c'est que les Américains sont trop facilement impressionnés par les diplômes européens, et il est à déplorer qu'ils considèrent l'éducation européenne comme supérieure à la leur. Les universités européennes vivent de leur gloire passée. Paris, Oxford et Rome sont tellement ancrés dans leurs traditions que leur enseignement n'est pas toujours à la page. Ils ne profitent pas toujours des dernières méthodes pédagogiques ni des progrès techniques récents.

Méthode de travail et mode de vie de l'étudiant français

À l'université, l'étudiant français donne libre cours à ses penchants dans tous les domaines, sauf celui des études. Le système semble l'encourager dans cette voie: il n'a aucune obligation et sa présence aux cours n'est même pas nécessaire. Les rapports entre le professeur et les étudiants sont quasi inexistantes. La façon même de faire le cours rend tout contact difficile: le professeur prend place à la chaire^o, dans un amphithéâtre, «parachute le savoir», pour employer une expression à la mode, et s'en va. Aucun dialogue ne s'établit, aucun échange de vues. Le professeur s'intéresse surtout à la publication de ses livres et de ses cours polycopiés, ces derniers étant des notes prises par des étudiants lors des conférences du professeur et qui sont reproduites pour être vendues aux étudiants qui n'assistent jamais au cours. L'étudiant achètera donc ces notes toutes faites et les étudiera pour passer l'examen. Cela semble convenir parfai-

Une chaire: n.f. La tribune, l'estrade d'où un professeur parle à l'auditoire.

tement à de nombreux étudiants. Une fois leurs études secondaires terminées, ils commencent à goûter aux plaisirs et aux distractions qui étaient jusqu'alors hors de leur portée — cinéma, surprise-parties jusqu'à la fin de l'année scolaire. À ce moment-là, ils s'enferment dans leur chambre et étudient nuit et jour les cours polycopiés. C'est ce qu'on appelle «le bourrage de crâne»*. Et, s'ils ont de la chance, ils réussissent à l'examen.

Aux États-Unis, le travail de toute l'année entre en ligne de compte*, et l'évaluation de l'étudiant ne dépend pas seulement de l'examen final, ce qui rend le système plus objectif et plus éthique. Le système américain présente de nombreux avantages par rapport au système français. Le travail universitaire est organisé et méthodique. L'étudiant doit se rendre aux cours, participer aux séminaires; il a des travaux à préparer, des examens à passer. Les professeurs connaissent les étudiants par leurs noms, suivent de près leurs études et les obligent à un travail sérieux. L'étudiant américain se soumet à une discipline rigoureuse qui choquerait son collègue français. Il s'isole dans ses études, ignorant parfois les problèmes d'intérêt général et international. Dans ce sens-là, le Français fait preuve de plus d'engagement.

L'enseignement universitaire français a comme qualité positive l'approfondissement de la matière étudiée et l'entraînement de l'étudiant à une méthode analytique qu'il pourra appliquer à d'autres œuvres. On enseigne une attitude et non pas une matière. Le professeur consacrerait trois heures par semaine, pendant six mois, à l'étude de *King Lear* ou de *A Farewell to Arms*, bien que le programme comporte de nombreux autres ouvrages. L'œuvre que l'étudiant aura à traiter le jour de l'examen n'aura peut-être jamais été discutée en classe. Aux États-Unis, on traitera presque toutes les œuvres du programme. Bien sûr, les séminaires traitent en profondeur les œuvres d'un seul auteur. La méthode idéale serait de trouver le juste milieu et de combiner ces deux méthodes.

En résumant la méthode d'éducation française, nous constatons qu'elle laisse beaucoup à désirer. L'idée qui veut que l'étudiant français soit un être très cultivé et raffiné n'est qu'un mythe sans fondement. S'il est vrai qu'il baigne dans une atmosphère culturelle, il n'en a pourtant pas le mérite, puisqu'il s'y trouve naturellement; d'ailleurs, il n'en tire pas toujours pleinement parti.

Le café occupe une place importante, sinon primordiale, dans la vie de l'étudiant. Il y passe une grande partie de sa journée. On y discute de tout: des conférences des professeurs, du dernier film, de la politique internationale. Le café remplace ainsi le séminaire américain. Ce dialogue journalier à la terrasse

Bourrer le crâne:
(fam.) Surcharger,
remplir l'esprit.
Également: tromper
quelqu'un de naïf, lui
faire croire quelque
chose de faux.

**Entrer en ligne de
compte:** Être considéré.

du café permet à l'étudiant de s'exprimer et d'exposer ses opinions. Les universités françaises étant situées pour la plupart dans les grandes villes, l'étudiant profite ainsi des distractions qui lui sont offertes non seulement par l'université, mais aussi par la vie urbaine. L'activité de l'université est intégrée à celle de la ville. Les *campus* américains, par contre, présentent une vie intellectuelle intense, mais quelque peu repliée sur elle-même.

On essaie en France de créer des *campus* à l'américaine, en dehors des villes, tels que ceux d'Orsay, de Nanterre, d'Orléans. On a remarqué que, dans toutes les disciplines, les succès aux examens sont de dix à vingt-cinq pour cent plus élevés dans ces nouveaux *campus* que parmi les étudiants de la Sorbonne. Cette décentralisation oblige l'étudiant à travailler plus sérieusement. Toutefois, l'étudiant se plaint, car il se sent dépaycé* loin des cafés du Boul' Mich', des cinémas et des distractions du Quartier latin. Les Américains ont remédié à cela en créant précisément dans ces *campus* isolés d'immombrables activités qui sont intégrées à la vie universitaire.

Dépaycé: p. p. Qui se trouve hors de son pays, de son milieu, (fig.)
Dérouté, désorienté.

Préoccupations estudiantines

Un des problèmes les plus pressants des universités françaises est celui du manque de places dans les salles de cours. À la Sorbonne, par exemple, il faut arriver parfois une heure à l'avance pour pouvoir écouter, debout, la conférence d'un bon professeur de la faculté de lettres.

Les étudiants essaient de réagir contre les carences de l'administration, telles que le manque de locaux ou de professeurs, le manque de restaurants universitaires, l'insuffisance des bourses et le manque de débouchés. Les étudiants américains n'ont pas à se préoccuper de tels problèmes; l'enseignement étant payant, ils sont bien servis. L'U.N.E.F. (Union nationale des étudiants de France), syndicat représentant la majorité des étudiants, mène sans cesse campagne pour obtenir du ministère de l'Éducation nationale l'amélioration de ces conditions désastreuses. L'Union a réussi à avoir un représentant qui participe aux discussions et aux décisions du ministère.

La carte de membre de l'U.N.E.F. donne droit à toutes sortes de réductions dans les cinémas et certains magasins. Les étudiants français jouissent d'un statut privilégié. Le public français éprouve un certain respect pour le potentiel intellectuel de l'étudiant et une certaine sympathie pour sa situation financière, qui est généralement précaire. L'étudiant américain ne jouit d'aucun statut particulier. Le public américain n'a ni respect pour lui ni pitié pour sa situation matérielle, qui est

d'ordinaire assez bonne. Le *campus* américain révèle une certaine opulence. À l'université de Cornell on a établi un nouveau règlement, interdisant aux étudiants d'avoir plus de deux voitures «sur le *campus*»! L'étudiant français est dans un état de rébellion perpétuelle contre le système; c'est pour cette raison qu'il règne dans les villes universitaires une agitation constante, dont la contestation et la grève sont les forces de frappe*. En cela, d'ailleurs l'étudiant américain agit de même que son collègue français.

Parmi les préoccupations des étudiants, il faut mentionner leur désir d'assumer dès le début de leurs études le rôle de fonctionnaires. Pour l'étudiant, l'État bénéficiera de la formation qu'il est en train d'acquérir. Il est donc logique qu'il ait un traitement versé par l'État, tout comme un fonctionnaire. Cette conception du rôle de l'étudiant a conduit à la fondation des I.P.E.S. (Instituts de préparation à l'enseignement du second degré), qui paient à l'étudiant un traitement plus ou moins équivalent à celui d'un professeur débutant, pendant trois ans, à condition qu'il s'engage à enseigner pendant dix ans.

Les professeurs de l'enseignement supérieur

Il y a différents échelons à l'intérieur du corps enseignant. Les professeurs de l'enseignement supérieur, les *maîtres de conférence*, les *chargés de cours*, les *maîtres-assistants* et les *assistants* sont nommés par le ministère de l'Éducation nationale sur recommandation de l'université. À la tête de chaque académie, le *recteur* représente le ministère et dirige l'éducation à tous les niveaux dans toute une région de France. Les nominations se font à l'échelle de l'académie et à l'échelle nationale, mais le professeur ne peut pas toujours choisir le lieu où il veut enseigner — cela est valable à tous les niveaux — et il est obligé d'accepter une nomination n'importe où en attendant qu'on le rapproche petit à petit du lieu désiré, mais cela peut prendre beaucoup de temps.

Les chaires en faculté sont extrêmement difficiles à obtenir. Mais, une fois que le professeur parvient à occuper une chaire, il la conserve toute sa vie. Rien ne pourra l'en déloger. C'est alors qu'il pourrait être tenté de se reposer sur ses lauriers* et de prendre une attitude «je-m'en-foutiste» typiquement française. Le professeur ambitieux consacre ses efforts à la publication de ses travaux personnels et se soucie fort peu des étudiants. Son cours, répété d'année en année, finit par devenir automatique, et le niveau des études s'en ressent.

Une force de frappe:
(fig.) L'arme la
meilleure, la plus efficace.

**Se reposer sur ses
lauriers:** Se contenter de
ses succès passés.

Cette attitude est diamétralement opposée à l'attitude américaine qui force les professeurs à être constamment sur leurs gardes (*to keep them on their toes*). Le professeur américain obtient assez facilement sa nomination au poste qu'il désire, selon ses titres naturellement. Les meilleures universités engagent les meilleurs professeurs, celles d'un degré inférieur engagent des professeurs moins compétents. La nomination à un poste n'est pas à vie. Elle est au contraire très temporaire et se renouvelle parfois chaque année. Si le rendement du professeur n'est pas satisfaisant, on le remercie*. Même si le système de *tenure* existe aux États-Unis, conférant au professeur une stabilité du poste, l'augmentation de son salaire est toujours fonction du travail produit chaque année. Le professeur américain vit perpétuellement sous pression et est ainsi obligé de s'améliorer pour maintenir un certain niveau et une certaine réputation. Le niveau des études, par conséquent, en bénéficie largement. Le système américain *publish or perish* n'est pourtant pas toujours rentable*, puisqu'il force parfois le professeur à publier des articles qui n'en valent pas la peine, l'écartant ainsi de l'enseignement, qui est en somme son rôle principal.

Remercier: v.t. Dire merci. Ici, par extension: congédier, renvoyer.

Rentable: adj. Avantageux.

Autres établissements d'enseignement supérieur

L'enseignement supérieur n'est pas le monopole de l'université. Les «grandes écoles» préparent les étudiants aux carrières administratives, commerciales, militaires, navales, éducatives, etc., à un niveau universitaire. L'admission aux grandes écoles est bien plus difficile qu'à l'université, car les candidats doivent passer un concours ardu. Il y a environ dix fois plus de candidats que de places disponibles. Dans ces écoles, non seulement l'enseignement est gratuit, mais, en plus, l'État donne une allocation aux étudiants.

L'École normale supérieure renforce la formation pédagogique des professeurs de l'enseignement secondaire.

Les instituts universitaires de technologie décernent les diplômes d'ingénieurs. Mentionnons la célèbre École polytechnique (l'X), qui forme non seulement des ingénieurs civils, mais également des officiers de l'armée.

Les écoles supérieures de commerce forment les cadres de l'industrie et du commerce français.

Ces écoles supérieures sont si nombreuses qu'il est impossible de les énumérer toutes. Citons encore entre autres:

- l'École nationale supérieure des ponts et chaussées
- le Conservatoire national des arts et métiers

- l'École nationale supérieure des mines
- l'École nationale d'administration.

L'ENSEIGNEMENT LIBRE

En France, l'enseignement libre est presque toujours celui prodigué par l'Église, bien que des écoles commerciales ou des écoles telles l'École Alsacienne de Paris entrent dans la même catégorie. Ces écoles fonctionnent à tous les niveaux — primaire, secondaire et universitaire — parallèlement aux écoles de l'État, mais elles ne peuvent cependant pas décerner de diplômes à leurs élèves. En France, tous les diplômes ne peuvent être obtenus que dans les établissements de l'État. Ces écoles libres, gérées par des prêtres, aident l'étudiant à préparer ses examens et le font généralement travailler davantage. Le niveau de certaines de ces institutions est très élevé, et, s'il leur est interdit de délivrer des diplômes, c'est peut-être à cause de l'esprit anti-clérical de l'intellectuel français. La loi Debré de 1959 tente de les assimiler aux écoles d'État, toujours dans le but de centraliser l'enseignement.

VERS DE NOUVELLES STRUCTURES

Les structures rigides du système éducatif français, depuis longtemps ébranlées, ont commencé à craquer surtout après la crise de mai 1968 et se trouvent ainsi sous le signe de la mutation. Les trois notions clés qui caractérisent la nouvelle direction dans laquelle l'enseignement français s'est à présent engagé sont celles de participation, promotion, orientation, comme l'a souligné Olivier Guichard, ministre de l'Éducation nationale. Par *participation*, on entend l'abolition du cloisonnement qui existe dans le système éducatif entre étudiants, parents, société et culture. On préconise également une *promotion collective*, pour que l'héritage culturel puisse être celui de tous et non pas de certaines classes sociales. Comme l'a dit Olivier Guichard: «On a prétendu enseigner tous les Français comme on enseignait les fils d'une élite bourgeoise du XIX^e siècle.» En dernier lieu, l'*orientation* a pour but de préparer les étudiants à remplir des postes bien définis dans les institutions et les établissements existants. «Dès l'instant que l'éducation nationale assume la responsabilité d'une formation technique et professionnelle, elle a le devoir (...) de chercher à proportionner les flux de formation aux débouchés», a précisé Guichard.

La faculté de Vincennes, entre autres, est un exemple concret des modifications des structures. La première chose qui frappe, c'est que cette faculté est extrêmement politisée. Du

point de vue du cadre également, on a l'impression d'être dans une usine beaucoup plus que dans une université, impression accrue par le fait que ce petit *campus* est constitué de locaux préfabriqués. Les étudiants de Vincennes sont pour la plupart ultra-gauchisants et veulent rendre l'université prolétaire, accessible non seulement à ceux qui ont le baccalauréat — qu'ils qualifient de critère bourgeois — mais à tout le monde. Premier résultat: disparition du «bac» comme condition requise pour faire ses études universitaires. La conviction politique des étudiants les pousse à faire toutes leurs études sous l'angle de vision socialiste, et ils ne se rendent pas toujours compte qu'ils remplacent l'angle de vision bourgeois par un autre angle de vision, qui n'en est pas moins restrictif. N'est-ce pas avoir une vision du monde déformée que de la limiter dès le départ à un seul point de vue?

Ces changements ont entraîné l'abolition des cours magistraux ainsi que l'abolition de la distance entre professeur et étudiant, et l'on voit naître des séminaires à l'américaine qui ne comptent pas plus d'une vingtaine de participants. Les résultats des études ne sont plus sanctionnés par un examen de fin d'année, mais par les unités de valeur qui viennent, bien entendu, directement du système américain.

Même du point de vue physique, les salles de cours ont changé. Les murs sont gribouillés de graffiti, projetant une nouvelle dimension décorative qui reflète et exprime les préoccupations des étudiants. Ces rappels visuels leur montrent la disparité entre désir et réalité, entre ce qu'ils ont voulu faire et ce qu'ils ont effectivement accompli, comme, par exemple, la phrase «Séité ne passera pas l'hiver.» Or, l'été suivant, ce doyen était toujours là.

Toute l'expérience se trouve encore sous le signe du paradoxe, car quiconque analyse le système en vigueur à Vincennes se rend compte du divorce qui existe entre le *fond* ultra-gauchisant et la *forme* ultra-américaine, forme qui se révèle dans tous les aspects de cette nouvelle vie estudiantine, à partir des séminaires, des groupes de recherche, des unités de valeur, des cafétérias, jusqu'à ce chœur antique qui répète partout la devise des jeunes étudiants: «Transformons les U.V. en love-in sauvages.»

Ce genre d'ébranlement des structures du système éducatif français souligne bien que ce système restera encore longtemps au stade du tâtonnement.

QUESTIONS

1. Quelles sont les deux tendances principales de tout enseignement? Qu'est-ce qui caractérisait l'enseignement français jusqu'à récemment? À quels défauts est-ce que les réformes actuelles tentent de remédier?
2. En quoi consistait l'éducation au Moyen Âge? Quelle sorte de raisonnement préconisait-on? Donnez-en un exemple concret. Pourquoi cette méthode est-elle vide et stérile?
3. D'après Rabelais, qui écrivait au début de la Renaissance, que comporte une éducation complète? Dans quelle nouvelle direction est-ce que Montaigne lance l'éducation? Qu'entend-il par «une tête bien faite»? Comparez le système de Rabelais avec celui de Montaigne. Quels sont, à votre avis, les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes de la Renaissance?
4. Quel rôle est-ce que l'Église joue dans l'enseignement au dix-septième siècle? En quoi consiste l'étude des classiques et la casuistique? Pourquoi et comment les préoccupations sociales sont-elles fonction de l'humanisme?
5. Que veut dire «éducation progressive»? Quoique le système de Rousseau influence toujours les systèmes d'éducation, croyez-vous que cet idéal soit réaliste et pratique?
6. Donnez une description du système d'éducation du dix-neuvième siècle. Pourquoi l'éducation en France devient-elle «laïque, gratuite et obligatoire»? Quel est l'aspect le plus typique de l'enseignement français?
7. Quel est le but principal de l'enseignement au niveau primaire? Qu'enseigne-t-on aux élèves? L'instituteur est-il en général bien préparé pour remplir sa fonction? Quels sont les problèmes auxquels il doit faire face?
8. Quels sont les inconvénients ou les avantages présentés par la centralisation de l'éducation en France? Comment la visite annuelle de l'inspecteur et les conférences pédagogiques aident-elles et incitent-elles les instituteurs à bien travailler?
9. Quelle est la différence entre un lycée et un collège? Quelle est la différence entre le collège d'à présent et le collège d'avant les réformes? Comment le professeur de lycée français diffère-t-il du professeur de votre pays?
10. Faites une courte esquisse du programme d'études du niveau secondaire. Quelles sont les conditions requises pour passer à la classe suivante? Pour quelles raisons fait-on échouer un étudiant? Comparez le système français au vôtre.
11. Quelles sont les réformes qui ont été introduites dans l'enseignement supérieur? Quel en est le but? Quels en sont les bienfaits et les inconvénients?
12. Expliquez pourquoi on considère l'enseignement secondaire comme «le temple du savoir»? Comment développe-t-on «l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse»?
13. Comment le système d'éducation supérieure en France diffère-t-il de celui des États-Unis? Donnez des exemples d'attitudes des Français vis-à-vis des étudiants et des professeurs étrangers.
14. Qu'est-ce que la propédeutique, la licence, le D.E.S., le C.A.P.E.S. et l'agrégation? Quels seraient les diplômes plus ou moins équivalents en Amérique?
15. Expliquez comment fonctionne le nouveau système des trois cycles.

16. Est-ce que les Américains ont raison ou n'ont pas raison de considérer l'éducation européenne comme supérieure à la leur?
17. Comparez l'ambiance universitaire française avec celle des universités américaines. Quelles sont les qualités positives de chaque système et quels en sont les désavantages pour l'étudiant?
18. Comparez la vie extra-scolaire du lycée avec celle du *high-school*, celle des universités françaises avec celle des universités américaines.
19. Quelles sont les préoccupations principales de l'étudiant français? Jouit-il d'un certain statut dans la société? Quel est le cas de l'étudiant américain?
20. Montrez la différence entre la façon française et la façon américaine de traiter le corps enseignant des universités. Comment cela influence-t-il la qualité de l'enseignement?
21. Qu'est-ce qu'une «grande école»? Pourquoi est-il plus difficile d'être admis à une grande école qu'à l'université? Nommez deux ou trois grandes écoles et précisez leur spécialité.
22. Qu'est-ce que l'enseignement «libre»? Qui, en général, dirige ces écoles?
23. Faites un résumé des différences, des avantages et des lacunes des systèmes d'éducation en France et aux États-Unis aux trois niveaux scolaires.
24. Quelles sont les manifestations de l'éclatement des structures du système éducatif français? Analysez-en les conséquences. Y a-t-il des mutations semblables dans le système éducatif de votre pays?
25. D'après ce que vous savez sur Vincennes, comparez le début des nouvelles structures de l'éducation françaises aux vôtres. Quelles seraient les différences entre la faculté de Vincennes et un *campus* de votre pays?

RÉFÉRENCES ET BIBLIOGRAPHIE _____ le système éducatif

- BARNARD, H.C. *The French Tradition in Education*. Cambridge University Press, 1922.
Education in France, n° 33 (octobre 1966). Publié par les Services culturels de l'Ambassade de France à New York.
- Education in France*, n° spécial, *French System of Education*, 1965.
- L'Express*, 24 novembre 1968.
- GUICHARD, Olivier. Propos reproduits dans *Le Monde*, n° 7671 (12 septembre 1969), p. 14.
- FAURE, Edgar. Propos cités au cours d'une interview réalisée par Philippe Alexandre. *Le Figaro littéraire*, n° 1173 (28 octobre-3 novembre 1968), pp. 8-9.
- JEAN DE SALISBURY. *Perspectives sur la civilisation française* (livre 2), par Colette D. Brichant. New York: American Book Co., 1964.
- MOLIÈRE. *Le Bourgeois gentilhomme. Oeuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1965.
- MONTAIGNE. *Essais*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950.
- PASCAL, Blaise. *Les Provinciales*. «Classiques Garnier», 1965.
- RABELAIS, François. *Gargantua, Pantagruel*. Adapté au français moderne par Maurice Rat. 2 tomes. «Marabout géant illustré». Verviers: Éditions Gérard, 1962-1963. (Lettre de Grangousier à Gargantua: tome 1, pp. 152-153; lettre de Gargantua à Pantagruel: tome 1, pp. 314-315.)
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou De l'éducation*. Paris: Garnier, 1961.



Le formidable barrage dressé par les titulaires des «hauts» diplômes...

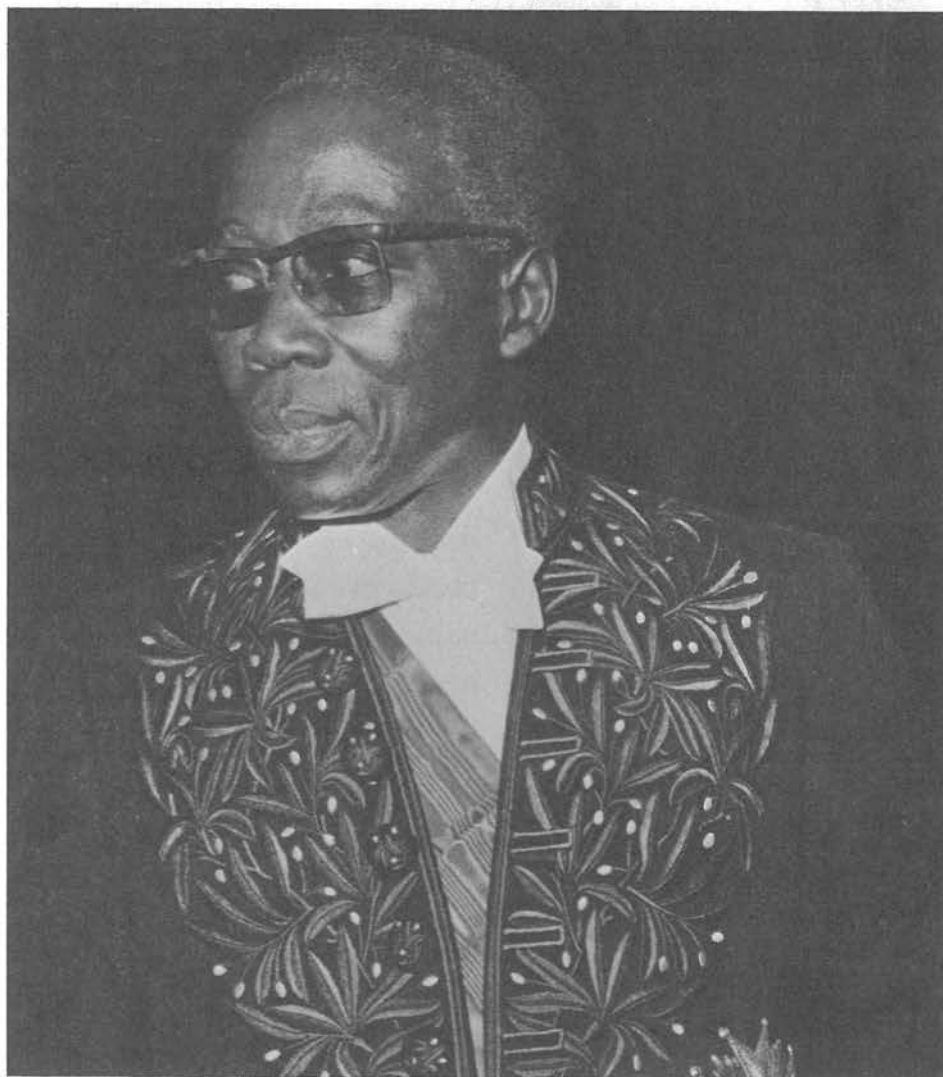
Chapitre XXVI

| | | |
|---|------------|--|
| BREF HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE | 249 | |
| | 250 | Du Bellay et Rabelais: enrichissement du français |
| | 252 | Malherbes: prise de conscience et codification de la langue |
| | 254 | L'État et la langue ou le rayonnement du français au dix-huitième siècle |
| | 255 | La révolution romantique: égalité des mots |
| | 256 | Le français hors de ses frontières |
| LE LANGAGE, MIROIR DE LA MENTALITÉ | 257 | |
| | 257 | Généralités, précision, litote |
| | 258 | Les jeux de mots |
| | 260 | Règles et exceptions |
| | 261 | Rapports langue et culture |
| | 262 | Quelques aspects négatifs de l'usage de la langue |
| LANGUE, PARALANGUE ET KYNÉSIQUE | 263 | |
| ÉVENTAIL D'USAGES DE LA LANGUE | 265 | |
| | 266 | L'argot |
| | 267 | Le langage populaire |
| | 268 | Le patois |

VERS L'ÉVOLUTION
DE LA LANGUE 269

269 Le *franglais*, phénomène contemporain, et
les puristes de la langue

272 Les linguistes et les écrivains d'avant-garde



Un défenseur de la langue française. M. Léopold Sedar Senghor, Président de République du Sénégal.

PERSPECTIVES LINGUISTIQUES:

Dynamisme du langage et du signe

La langue est le signe qui distingue un pays d'un autre. L'expression verbale d'un peuple est d'une complexité difficile à démêler en raison des infimes variantes des niveaux de communication dont l'ensemble est surchargé de significations culturelles.

Il serait prétentieux de vouloir considérer ici tous les moyens verbaux de communication de la France, tous les niveaux, toutes les techniques, toutes les catégories de l'expression individuelle et sociale. Cependant, nous pourrions dégager certaines composantes qui s'enchevêtrent et s'encadrent comme les pièces d'un jeu de patience* dans l'ensemble du visage de la France.

La syntaxe du Français, par exemple, peut révéler sa façon de considérer le monde. Ainsi, la forme active du pronom indéfini *on* est un indice qui traduit la prédilection du Français pour le paradoxe: l'amour de l'activité et le vague de l'indéfini. Cette forme est à comparer avec la tournure passive typiquement anglaise. Le langage est donc souvent révélateur de signes et de distinctions culturelles.

BREF HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le français est d'origine latine. Pendant l'occupation romaine, la population de la Gaule parlait une langue proche du latin: le roman. On distinguait au Moyen Âge les dialectes d'oïl au Nord et les dialectes d'oc au Sud. Cette distinction est basée sur la manière de dire oui — oïl et oc — respectivement au Nord et au Sud. Les *Serments de Strasbourg*, datés de 843, constituent le texte le plus ancien rédigé en langue romane vulgaire. Ce document historique relatant le partage de l'Empire de Charlemagne entre ses trois fils est la première œuvre française rédigée non pas en latin, mais en gallo-romain. Les historiens de la langue disent que cette convention officielle écrite en français explique le rôle que va jouer cette langue dans le domaine diplomatique, surtout à partir du dix-huitième siècle. C'est aussi dans cette langue que les troubadours ont chanté les chansons de geste qui ont inspiré certains poètes

Un jeu de patience: Un jeu qui consiste à placer convenablement différentes pièces dont l'ensemble représente un dessin quelconque.

italiens, en particulier Dante et Pétrarque, comme on peut le voir dans le *Dolce stil nuovo*.

Le provençal est le seul survivant des langues d'oc. Au dix-neuvième siècle, le poète Frédéric Mistral a essayé de le remettre en vogue* et a écrit un poème célèbre intitulé *Mireio* ou *Mireille*, qui a inspiré l'opéra de Gounod du même nom. Mistral, Roumanille et les autres félibres* ont tenté, par leurs œuvres, de faire renaître une langue tombée dans l'oubli. Il est intéressant de comparer les deux versions d'un extrait de poème provençal, «La Coupo Santo», hymne national des pays de langue d'oc, français et catalans, composé par Mistral en 1868.

En vogue: loc. adv. À la mode.

Un félibre: n. m. Poète ou prosateur qui écrit en langue d'oc.

LA COUPO

Provençau, voici la coupo
Que nous vèn di Catalan:
À-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant.

Coupo santo,
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun;
E, se toumbon li Felibre,
Toumbara nosto nacioun.

LA COUPE

Provençaux, voici la coupe
Qui nous vient des Catalans:
Tour à tour buvons ensemble
Le vin pur de notre cru.

Coupe sainte
Et débordante,
Verse à pleins bords,
Verse à flots
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts!

D'un ancien peuple fier et libre
Nous sommes peut-être la fin;
Et, si les Félibres tombent,
Notre nation tombera.

Du Bellay et Rabelais: enrichissement de la langue

Au seizième siècle, l'événement linguistique le plus important est la publication de la *Défense et illustration de la*

langue française (1549), de Joachim du Bellay. Pourquoi faut-il «défendre» la langue française et contre quoi? Il faut, dit du Bellay, la défendre contre le latin, c'est-à-dire échapper à la tentation de latiniser le français, et essayer de l'améliorer, de l'enrichir, au lieu de le garder dans le cadre latin.

Comment donc enrichir la langue, la perfectionner? Du Bellay prescrit des remèdes et les illustre par des exemples. On peut le faire, dit-il, par l'apport des dialectes provinciaux, par le vieux français. Il faut essayer de la moderniser afin de la rendre capable d'exprimer des sentiments modernes. Le *provignement** permet d'enrichir la langue d'une autre façon, par la création de mots nouveaux en ajoutant des suffixes ou des préfixes aux mots qui existent déjà, ainsi qu'en combinant certains mots. Il n'est donc pas besoin d'emprunter aux langues anciennes, ni au latin ni au grec; il faut simplement exploiter les ressources que le français possède déjà. Telles sont les idées principales de du Bellay.

Rabelais, autre écrivain de la même époque, contribue grandement à l'enrichissement de la langue. Non seulement il joue avec l'effet sonore et jongle avec les mots, mais il en crée constamment de nouveaux. Rabelais manipule la langue avec dextérité et fait preuve d'une attitude sensualiste typiquement française à l'égard du langage. Il y a plusieurs siècles que le Français a la réputation d'être «beau parleur»*, de savoir très bien s'exprimer, de s'exercer à inventer de nouvelles combinaisons de mots.

Cette tendance à l'amour du jeu verbal pour l'amour du jeu se retrouve également au vingtième siècle dans la veine populaire, chez San-Antonio, par exemple, dont le langage déborde de vitalité et d'imagination. Puisque le vocabulaire courant n'est pas suffisant pour exprimer son flot «inendiguable»* de pensées et de sentiments, il fabrique tout bonnement de nouveaux mots. Citons à titre d'exemple quelques créations acrobatiques tirées du *Standinge*:

- Je m'annonce, toujours *san chopansé** par le Gros.
- À cette heure! fronce-les-sourcils-t-elle*.
- La jeune fille (...) autrefois on l'esclavait*.

Dans la veine poétique, le surréaliste Henri Michaux forge lui aussi son propre langage, ce qui rend certains de ses poèmes presque incompréhensibles. Il faut alors décortiquer le mot pour en comprendre la signification. L'effet sensualiste se trouve amplifié par l'effet surréaliste, reflétant le subconscient qui ressort de la nouvelle écorce verbale. Dans son poème «Saouls», par exemple, Michaux parodie le langage humain pour capter l'évasion subjective de l'ivresse poétique ainsi que le suggère le titre:

Le provignement: n. m.
Action de multiplier la vigne. Ici, par analogie, enrichissement de la langue.

Un beau parleur:
Quelqu'un qui s'exprime d'une manière agréable et séduisante.

Inendiguable: adj.
(invention d'auteur) (mot formé de *digue*) Qu'on ne peut pas arrêter, contenir.

San chopansé: (jeu de mots) Accompagné (comme Don Quichotte par Sancho Pança).

Fronce-les-sourcils-t-elle: (inv. d'auteur). Dit-elle en fronçant les sourcils.

On l'esclavait: (inv. d'auteur) On la tenait en esclavage.

Magrabote, mornemille et casaquin
 fortu mon père, forsi ma mère
 nous allâmes à trois giler dans la rigole
 rigolants à la rigole de tout ce qui rigole
 magrapon et loupedieu
 indifférents désormais à toutes questions d'épingles,
 de ristourne sur les petits pois et autres menus menus
 de menus-riens,
 perdus et contents sur un plateau de 400.000 mètres dans
 toutes les dimensions, à toutefois près la hauteur, qui est
 moins considérable dans l'ensemble.

Dans son poème «Le secret de la situation politique», Michaux crée de nouveaux noms ressemblant aux noms de certains peuples et de certaines nations pour faire d'un ton sarcastique la satire du chaos et des clichés politiques;

Les Ouménés de Bonnada ont pour désagréables voisins les Nippos de Pommédé. Les Nibbonis de Bonnaris s'entendent soit avec les Nippos de Pommédé, soit avec les Rijabons de Carabule pour amorcer une menace contre les Ouménés de Bonnada après naturellement s'être alliés avec les Bitules de Rotrarque, ou après avoir momentanément, par engagements secrets, neutralisé les Rijobettes de Biliguette qui sont situés sur le flanc des Kolvites de Beulet qui couvrent le pays des Ouménés de Bonnada et la partie nord-ouest du turitaire des Nippos de Pommédé au delà des Prochus d'Osteboule.

La métamorphose de la langue continue à se manifester. L'apport sensualiste, inventif, créatif de Rabelais, d'un San-Antonio, d'un Michaux, pour n'en citer que quelques-uns, se perpétue d'une façon évidente.

Malherbe: prise de conscience et codification de la langue

«Enfin Malherbe vint...», s'écrie Boileau, et, deux siècles plus tard, Théodore de Banville lui fait écho et ajoute: «Oui, «enfin Malherbes vint» et la poésie s'en alla.» L'exclamation de Boileau révèle le souci de l'époque classique qui veut épurer*, nettoyer le langage. On le veut clair, net, précis, tendance qui va se manifester et se réaliser au dix-septième siècle. L'usage est le seul maître de la langue, et Malherbe, en essayant de la codifier, a ruiné les efforts de du Bellay qui voulait l'enrichir. Malherbe a mis un frein* à l'expansion du langage, à tel point que l'accusation un peu exagérée de Théodore de Banville contient son brin de vérité.

Comment s'y est pris le purificateur Malherbe? «Il faut dégasconner le français», dit-il, c'est-à-dire élaguer* le langage des mots gascons, des dialectes provinciaux. Son attitude hautaine témoigne d'un certain mépris pour le langage du peuple. Ce nettoyage par le vide a balayé le pittoresque et le poétique

Épurer: v. t. (fig.) Rendre pur ou plus pur.

Mettre un frein: (fig.) Mettre un obstacle, arrêter. — *Ranger son frein:* contenir son irritation, son impatience.

Élaguer: v. t. Supprimer, enlever ce qui est superflu.

de la langue française. Malherbe n'hésite pas à mettre l'accent sur la forme beaucoup plus que sur le fond qui permet l'épanouissement des richesses idiomatiques. Ainsi la sobriété formelle dans le domaine linguistique va de pair avec les règles classiques de rigueur et de précision chères au Grand Siècle. Ces mêmes préoccupations formelles renaissent au dix-neuvième siècle chez les Parnassiens.

Les Remarques sur la langue française (1647), de Vaugelas, ont eu une grande influence au dix-septième siècle. Cette œuvre contient toutes les règles et les lois qui régissent le bon parler de l'époque, et les «puristes» d'alors la considéraient comme la bible de la langue française. Molière ridiculise sans vergogne Vaugelas dans *Les Femmes savantes*. Philaminte, indignée, met à la porte à la seconde même sa servante Martine, qui a eu l'audace d'utiliser «un mot sauvage et bas/Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas». Ce conflit permet déjà de déceler la naissance de l'antagonisme entre le parler de la cour et celui du reste de la nation. La langue codifiée et défendue par Vaugelas est très éloignée de la langue vivante, pittoresque, truffée d'expressions colorées du menu peuple.

L'exemple de Philaminte et de Martine illustre l'attachement parfois démesuré du Français à la forme grammaticale correcte, à l'emploi du mot juste. Cette recherche du bien parler et de la précision du vocabulaire se retrouve constamment de nos jours dans la presse française, phénomène presque inexistant dans les journaux américains. Même les quotidiens les plus éloignés des préoccupations linguistiques publient toujours une rubrique consacrée à la grammaire ou à la langue, comme, par exemple, la rubrique de Roger Le Bidois «La défense de la langue française», dans le quotidien *Le Monde*. Le Français aime méditer et s'attarder sur l'exactitude de certains mots, sur l'emploi pertinent* de certaines locutions et expressions, sur les acrobaties verbales auxquelles il peut s'adonner.

Parfois cette conscience de la langue se manifeste dans les situations les plus inattendues et les plus saugrenues*. Une jeune Américaine de notre connaissance nous a relaté l'incident qui lui est personnellement arrivé dans une ruelle tortueuse* de Paris. Voulant se débarrasser d'un homme qui la suivait, elle lui cria en colère de toute la force de ses poumons: «Fichez-moi la paix!» Offusqué*, l'homme s'arrêta pile* et de l'air le plus digne du monde la corrigea: «Oh! non, Mademoiselle, la paix!» puis rebroussa chemin*.

Pour plaisanter, on raconte l'histoire suivante. Un vagabond*, s'approchant d'une belle femme assise sous un arbre, lui dit:

Pertinent: adj. Approprié, convenable.

Saugrenu: adj. Étrange, inattendu.

Tortueux: adj. Qui n'est pas droit, qui fait plusieurs tours et retours.

Offusqué: p. p. Choqué, offensé.

S'arrêter pile: (fam.) S'arrêter brusquement, soudainement.

Rebrousser chemin: Retourner en arrière, revenir sur ses pas.

Un vagabond: n. m. Une personne qui erre ça et là, qui n'a pas de domicile fixe.

Daignez accepter, Mademoiselle, l'hommage de ce modeste bouquet de fleurs champêtres qui ne sont qu'un pâle reflet des sentiments respectueusement enflammés que le cœur de votre humble serviteur a conçus à votre égard.

Cette exagération voulue montre combien, en France, on a conscience des faits de langage dans toutes les classes sociales.

L'anecdote suivante montre aussi à quel point le Français est sensible à la correction du langage, même s'il ne s'agit que de l'orthographe. On raconte que Sacha Guitry s'attable[•] un jour au restaurant et demande au garçon de lui apporter le menu. On le lui apporte, Sacha Guitry le parcourt[•] et dit: «Garçon, apportez-moi des fautes d'orthographe. — Pardon, Monsieur, répond le garçon, mais nous n'avons pas ça. Qu'est-ce que c'est? — Ben, vous en avez au menu!» rétorque[•] le comédien.

L'État et la langue ou le rayonnement du français au dix-huitième siècle.

En 1635, Richelieu fonde l'Académie française, qui, précise une brochure de *French Culture Today*, se donne pour but de:

- régler la vie littéraire;
- fixer l'usage de la langue;
- accroître le prestige du français dans le monde;
- associer les écrivains français à l'œuvre de civilisation.

De nos jours, cette conscience extrême de l'œuvre civilisatrice de la langue française se révèle, par exemple, par la fondation du «Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française» auprès du premier ministre. Georges Pompidou a déclaré entre autres:

Les prestige de la nation est pour nous, Français, inséparable de celui de son langage, à la fois parce que le français exprime l'âme même de notre peuple et parce que nous n'imaginons pas de grandeur française qui ne soit, avant tout, spirituelle.

Et Wladimir d'Ormesson de renchérir: «Le français n'est pas seulement notre langue. Il a été, il est et il doit rester l'un des instruments de la civilisation.»

Depuis qu'elle a été fondée, l'Académie veille sur la santé de la langue. Parmi ses préoccupations récentes, on peut citer la tentative de réformer et de simplifier l'orthographe, puisque tout le monde en France sait que «le Français n'a pas l'orthographe naturelle». Ces changements ne verront sans doute jamais le jour, bien qu'ils soient souhaités tant par les écoliers français que par les étrangers.

Au dix-septième et au dix-huitième siècle, la France jouit d'un grand prestige. D'une part, elle devient un facteur qui

S'attabler: v. pr. Se mettre à table.

Parcourir: v. t. (fig.) Examiner rapidement.

Rétorquer: v. t. Employer contre son adversaire les arguments dont il s'est lui-même servi. Par ext.: répondre, répliquer.

compte dans le domaine politique; d'autre part, ceux qu'on appellera «les classiques» contribuent à sa gloire dans le domaine littéraire. La langue française, par conséquent, connaît un essor sans précédent et se répand hors des frontières du pays. C'est cette langue qu'utilisent les diplomates et que parle toute l'aristocratie européenne. Le *Discours sur l'universalité de la langue française*, publié par Rivarol en 1784, fait l'éloge du français d'une manière typiquement chauvine:

Le Français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes, voilà ce qui constitue le sens commun. (...)

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison (...). C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. (...)

Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine.

La révolution romantique: égalité des mots

On peut dire que le mouvement romantique a secoué la langue tout comme la Révolution française a métamorphosé les structures sociales de la France. Il y a eu ainsi une révolution du langage, révolution qui a commencé à débarrasser la langue de ce qu'elle avait de trop rigide. Dans un des poèmes de *Contemplations* intitulé «Réponse à un acte d'accusation», Victor Hugo décrit l'état de la langue, déclarant entre autres les mots «égaux, libres, majeurs»:

La langue était l'état avant quatre-vingt-neuf;
Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes;
Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
Et montant à Versailles aux carrosses du roi;
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
Habitant les patois; quelques-uns aux galères
Dans l'argot; dévoués à tous les genres bas;
Déchirés en haillons dans les halles; sans bas,
Sans perruque (...)

Et il proclame: «Plus de mot sénateur! Plus de mot roturier!*

Roturier: adj. et n. Qui n'est pas noble.

Il est intéressant de remarquer qu'on voulait briser les lignes de démarcation qui s'étaient établies entre le parler des différentes classes sociales que symbolisent ici les sénateurs et les roturiers.

Vers la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, l'anglais monte à la surface, et le français perd alors un tant soit peu de sa dimension universelle. Il faut dire que si

l'anglais l'emporte et sort victorieux de cette «lutte», c'est principalement grâce à l'Empire britannique ainsi qu'au pouvoir et qu'à l'ascendant* des États-Unis. Actuellement, le russe est en train d'acquérir une importance de plus en plus grande, puisque le pouvoir et le prestige diplomatique de l'U.R.S.S. croissent sans cesse, menaçant ainsi l'hégémonie de l'anglais.

Le français hors de ses frontières

Le français est une langue qui déborde facilement hors des frontières de l'hexagone. La France colonisatrice a eu le souci tout particulier d'inculquer sa langue aux indigènes des pays occupés. Les centres culturels qui fonctionnent dans plusieurs pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine continuent à la propager et à l'enseigner.

Léopold Senghor, poète et président de la République du Sénégal, a contribué à l'avancement de la notion de négritude dans la littérature française. Il maintient que la langue française est une langue culturelle qui brille et dépasse cet «hexagone»:

La Francophonie, c'est cet Humanisme intégral qui se tisse autour de la terre: cette symbiose des énergies dormantes de tous les continents, de toutes les races qui se réveillent à leur chaleur complémentaire. «La France, me disait un délégué du F.L.N.*, c'est vous, c'est moi, c'est la Culture française.» Renversons la proposition pour être complets: la Négritude, l'Arabisme, c'est aussi vous, Français de l'Hexagone. Nos valeurs font battre, maintenant, des livres que vous lisez, la langue que vous parlez: le français, Soleil qui brille hors de l'Hexagone.

Le français se trouve donc transplanté dans divers continents. Il y subit certaines métamorphoses, accueille de nouveaux mots sous l'influence de la culture locale, conserve certaines tournures, certaines expressions qui ont été depuis longtemps oubliées en France même. Ainsi, on emploie au Canada des mots considérés archaïques par les Français, tels que *quérir* pour chercher. On dit couramment «s'habiller chaudement» pour «s'habiller chaudement», terme utilisé par Montaigne, mais tombé en désuétude* en France.

Un Français qui se trouvait au Canada et qui écoutait une émission radiophonique en compagnie d'une jeune Normande, ne comprenait pas un traître mot*, alors que la jeune fille écoutait le programme avec un plaisir évident. Elle lui a expliqué que le langage de l'émission ressemblait à un certain patois normand, ce qui lui permettait de comprendre les idées principales. Ainsi, un aspect culturel typique demeure, mais il est développé, enrichi, par l'apport nouveau de son pays d'adoption. Cette émission présentait donc deux aspects intéressants: le fond

L'ascendant: n. m.
L'influence, le crédit,
l'autorité.

F.L.N. Front de libération nationale, mouvement nationaliste algérien créé par Ben Bella au congrès des Aurès et qui est devenu parti unique après l'indépendance.

Tomber en désuétude:
Ne plus être en usage.

Ne pas comprendre un traître mot: Ne rien comprendre.

stable, solide, traditionnel qui provenait du vieux normand et l'apport nouveau du Canada. Bien entendu, il s'agissait là d'une émission particulière. Il est évident que toutes les émissions canadiennes en français sont parfaitement compréhensibles.

La contribution de l'Afrique du Nord n'est pas non plus à négliger. Les Nord-Africains parlent tous le français avec un accent particulier facilement reconnaissable et avec des expressions locales dont quelques-unes ont été transplantées en France, comme le mot *bled*, qui désigne un village perdu dans le désert, ou *toubib* pour médecin.

Le français de la Louisiane a donné naissance au créole. Nous voulons souligner ici que c'est l'angle culturel d'une langue et non pas l'angle linguistique qui en assure la survie. Une langue artificielle comme l'espéranto, langue hybride, forgée de toutes pièces, sans source d'alimentation, est vouée à l'échec. Cette tentative de créer une langue à partir de zéro se révèle catastrophique, et son échec démontre qu'une langue sans fond culturel est condamnée à périr. Fabriquée en laboratoire et non pas créée de façon naturelle, elle ne peut exister. L'intérêt qu'on a porté à l'espéranto n'a pas fait long feu*, et l'enthousiasme de ceux qui ont voulu l'apprendre s'est vite refroidi.

Ne pas faire long feu:
Ne pas durer longtemps.
— *N'y voir que du feu:*
n'y rien comprendre.

LE LANGAGE, MIROIR DE LA MENTALITÉ

Stendhal considère le roman comme «un miroir qu'on promène le long d'un chemin». On peut établir un parallèle et dire que la langue française est un miroir de la culture et de la mentalité du peuple qui la parle, avec tous ses paradoxes, ses qualités et ses défauts. On y retrouve côte à côte la précision et le vague, la simplicité aussi bien que la métaphore imagée et les jeux de mots ambigus, la subtilité et la finesse de certains mots et la platitude du sens littéral de certains autres.

Généralités, précision, litote.

Lé Français est en général à court de* mots lorsqu'on lui demande de définir le style français. Il vous dira par exemple: «Le style français a un charme, un je-ne-sais-quoi...» restant ainsi dans le vague, ce qui indique bien sa tendance non seulement à généraliser, mais surtout à laisser dans le flou les choses qu'il ne peut pas définir et préciser. Cette expression est une sorte de formule passe-partout* qui lui permet de se sortir d'embarras chaque fois qu'il est mis au pied du mur* pour préciser sa pensée.

Être à court de: Manquer de.

Passe-partout: adj. inv.
Qui peut être utilisé en toutes circonstances.
— *Un passe-partout* (n. m. inv.): clé qui peut ouvrir plusieurs portes.

Mettre quelqu'un au pied du mur: L'obliger à prendre parti.

Cependant, son esprit analytique aime décortiquer et démanteler les sujets en question. Le Français s'efforce constamment de préciser et de définir les subtilités les plus infimes, même s'il n'y parvient pas toujours. Le français a par conséquent la réputation d'être une langue capable de capter et de reproduire la clarté et la précision de la pensée. Le mot exact, le mot juste, semble être le signe qui la distingue. Il est intéressant de remarquer que l'expression *le mot juste* a été adoptée telle quelle par l'anglais, ce qui implique que le français évite le flou des généralités pour cultiver la précision.

Si le Français tend à vouloir toujours le mot juste, il est aussi constamment à la recherche de la simplicité dans l'expression. Même les sentiments les plus élevés ne sont rendus^{*} efficacement que par un langage sobre. Le goût contemporain se moque du lyrisme de certains poètes romantiques. L'emphase^{*} et l'hyperbole^{*} sont toujours corrigées par le Français, puisqu'à ses yeux ce sont presque des ennemis à éviter.

Le Français a tendance à en exprimer moins pour en dire plus. Cette façon de parler, qui révèle plus qu'elle ne cache, porte le nom de *litote* et est couramment usitée dans les conversations en France. Bien que les Français ne se rendent pas toujours compte de l'implication de ces tournures, elles révèlent néanmoins leur peur de se mettre à découvert^{*} et leur désir conscient de garder une certaine distance critique. Lorsqu'un hôtelier français vous déclare, par exemple, au cours d'une conversation que «la cuisine française n'est pas trop mauvaise», il veut sans doute dire avec fausse modestie qu'elle est excellente.

L'impétuosité de la personnalité française, considérée souvent comme un trait du tempérament parisien, se révèle dans le flot rapide de son parler. Selon une enquête, le Français moyen débite^{*} trois cent cinquante syllabes à la minute, chiffre éloquent si on le compare à l'Américain qui n'en débite que cent cinquante.

Les jeux de mots

De tout temps, le Français a eu une prédilection pour les calembours et les jeux de mots qui lui permettent une certaine gymnastique mentale. En outre, les virtuosités auxquelles il s'adonne lorsqu'il manipule son langage lui procurent toujours un certain plaisir. Les Anglais trouvent parfois ce jeu de mauvais goût, et ce passe-temps «frivole» ne semble pas correspondre à leur tempérament, puisque tout jeu de mot facile est qualifié de *corny joke*.

Rendre: v. t. Ici: exprimer, reproduire, traduire.

L'emphase: n. f. Exagération pompeuse soit dans le ton, soit dans les termes employés.

L'hyperbole: n. f. Figure de style qui consiste à employer des expressions et des images exagérées pour mieux frapper l'esprit.

Se mettre à découvert: (fig.) Révéler sa pensée ou se montrer soi-même tel quel, sans détour, sans déguisement.

Débiter: v. t. Ici: dire, prononcer.

Les variations sur les jeux de mots sont presque illimitées. Parfois le mot conserve la même orthographe, mais il est placé dans un contexte où il révèle un double sens, un sens équivoque et ambigu. Dans la rubrique féminine du *Figaro littéraire* on a remarqué par exemple la réclame suivante:

Des sous-vêtements d'une folle gaieté sont mis désormais à sa disposition [du mari] dans les différentes boutiques masculines. Les caleçons sont les chefs de file* de ce renouveau. *Ils vous en font voir de toutes les couleurs et de toutes les longueurs.*

Cette publicité révèle par son jeu de mots le Français gouailleur* et «rosse»*.

Prévert exploite fréquemment l'emploi des jeux de mots dans sa poésie. À titre d'exemple, citons un passage de sa «Chanson de la Seine»:

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
*Elle se la coule douce**
Le jour comme la nuit
Et elle sort de sa source
Tout doucement sans bruit
Et sans se faire de mousse
*Sans sortir de son lit**

Le calembour est un jeu sur la différence de sens de mots ou d'expressions qui se prononcent de la même façon. Si l'on qualifie de «bon Aryen» un Allemand de l'Allemagne d'Hitler, il pourrait se croire complimenté, alors que le Français aura sans doute à l'esprit le sens péjoratif de «bon à rien».

Parfois l'orthographe diffère et la sonorité reste un tant soit peu la même. Après le célèbre «Vive le Québec libre!» proclamé par de Gaulle lors de sa visite au Canada, les journaux se sont emparés de l'expression «Ôte-toi de là que je m'y mette» pour la métamorphoser en «Ottawa que je m'y mette.» Une jeune mariée qui se plaignait de son mari, s'est vu dire pas une de ses copines lors de leurs adieux: «Bien des choses à ton épouvantable», jouant ainsi sur le mot *époux*.

L'œuvre de San-Antonio est tellement truffée de jeux de mots de tous genres que le lecteur n'a que l'embarras du choix. Prenons par exemple un passage tiré du *Standinge*:

De nos jours que les voyages sont fastoches* et réglables en vingt-quatre *menstrualités** les jeunes mariés se croyent obligés d'aller passer leur lune de miel aux *Nouvelles Hybrides**, en *Asie majeure** ou à *Ton âne arrive**.

Dans la vie courante aussi bien que dans les œuvres littéraires françaises, le Français a l'esprit de repartie. Il a toujours sur le bout de la langue une expression toute faite, une

Un chef de file: Une personne — ici: une chose — qui dirige, qui vient en tête.

Gouailleur: adj. et n. (fam.) Qui aime à plaisanter avec une certaine gauloiserie.

Rosse: adj. Espiègle, méchant. Également: très exigeant, qui note sévèrement; *les élèves trouvent que le professeur est rosse.*

Elle se la coule douce: Jeu de mots sur «se la couler douce», ne pas faire d'effort, et le fait que l'eau de la rivière coule doucement.

Sans sortir de son lit: Jeu de mots sur *lit* au sens ordinaire et le *lit* d'une rivière, le creux dans lequel elle coule.

Menstrualités: Jeu de mots sur *mensualités*, paiements qu'on effectue chaque mois pour payer quelque chose qu'on a acheté à crédit, et *menstruation*.

Nouvelles Hybrides: Jeu de mots sur Nouvelles Hébrides.

Asie majeure: Jeu de mots sur *Asie mineure*.

Ton âne arrive: Jeu de mots sur *Tananarive*.

formule qu'il applique à différentes situations et qui montre bien le choix judicieux dont il est capable. S'il ne trouve pas d'expression pertinente préfabriquée, son imagination vient à la rescousse* pour forger l'expression exacte par laquelle il peut faire admirer par autrui sa tournure d'esprit spirituelle. Par exemple, le professeur montre une image en disant: «Voilà M. Chevalier.» «De la Table ronde», ajoutera aussitôt un Français. C'est là une réponse qui dénote aussi un fond culturel.

Règles et exceptions

Ce qui dérouté tout étranger qui veut apprendre le français, ce sont les innombrables règles de grammaire qui régissent et codifient la langue. Mais ce qui en fait un véritable casse-tête*, ce sont surtout «les exceptions qui confirment la règle».

Les liaisons constituent un des cas les plus contradictoires de la langue, puisque même si l'on suit les règles pour faire ou ne pas faire ces liaisons, on s'aperçoit tout de suite que les Français se fient plutôt à leur instinct ou à l'effet sonore de la phrase. Si la règle veut qu'un mot qui débute par une voyelle se lie à la consonne qui termine le mot précédent, il faut pourtant se garder de dire «le gouvernement américain» ou «le pays industriel», comme le souligne Le Bidois, car ce serait faire ce qu'on appelle une liaison «mal-t-à-propos»*. Inversement, remarque le célèbre grammairien, il y a des gens qui omettent les liaisons quand elles sont obligatoires. Ils disent «ils/ont/été» au lieu de «ils ont été»; «il/est/allé» au lieu de «il est allé»; «huit cents/hommes» au lieu de «huit cents hommes».

Le Français a souvent recours aux liaisons «mal-t-à-propos» pour se faire remarquer ou pour se moquer d'une situation donnée. Parfois, les paysans qui escamotent* la langue ajoutent des liaisons déplacées, comme s'ils voulaient vous indiquer leur connaissance profonde du langage. Bérurier, homme du peuple, dit par exemple: «Tiens, je me rappelle un dessin z'humoristique de Roger Sam.»

On retrouve aussi l'usage des liaisons dans les chansons folkloriques, simplement pour l'effet sonore. Citons par exemple «Malborough s'en va-t-en guerre» et le vers «C'est un p'tit cordonnier qu'a-z-eu la préférence» dans la chanson «Aux marches du palais».

Si l'on vous dit que le français évite les voyelles en hiatus* parce qu'elles sont déplaisantes à l'oreille et que l'on dit «déclara-t-elle», on trouve facilement des exceptions telles «je suis allé à Arras», «tu as eu». Il serait ridicule de déduire de là l'image d'un Français plein de contradictions; il convient

À la rescousse: loc. adv.
À l'aide, au secours.

Un casse-tête: n. m. inv.
Un travail qui demande une grande application.
— *Un casse-tête chinois:* un jeu où il faut combiner différentes pièces de bois. (fig.) Un problème difficile à résoudre.

Une liaison
«mal-t-à-propos»: Une liaison qui est faite là où elle ne devrait pas l'être, comme ici l'addition inutile du *t*.

Escamoter: v. t. Faire disparaître quelque chose adroitement. (fig.)
Prononcer bas ou vite, de sorte qu'il soit difficile de comprendre.

Hiatus: n. m. Rencontre de deux voyelles, soit à l'intérieur d'un mot, soit entre deux mots.

simplement de dire que l'usage de la langue française, quoique bien codifié, échappe souvent à la règle.

Rapports langue et culture

Il est important de se rendre compte que le langage a tendance à se développer et à s'enrichir en fonction des données culturelles d'un pays. Si, pour nous, il n'y a qu'un seul mot pour décrire la neige, les Esquimaux en ont une trentaine, afin de traduire plus exactement et plus précisément la condition de la neige dont ils veulent parler, puisque cet élément occupe une place primordiale dans leur vie. Parallèlement, les Africains du Sud ont quelques dizaines de termes différents pour traduire la notion de *marcher*, ce qui est compréhensible dans un continent où les habitants n'ont que leurs jambes comme moyen de locomotion principal.

Puisque les plaisirs de la table occupent une place importante dans la joie de vivre des Français, il est significatif que leur langue ait un grand nombre de mots et d'expressions pour décrire les différentes manières de manger et de boire. À titre d'exemple, disons simplement que le Français se *nourrit*, *s'alimente* pour que son corps fonctionne, il se *restaure* après une marche épuisante, il *casse la croûte* pour faire patienter son appétit, il *mangeotte* lorsqu'il n'a pas grand faim, il *grignote* un biscuit, il *croque* une pomme, il *déguste* un mets raffiné, il *gobe* une huître, il *mord à belles dents* dans sa tartine beurrée, il *dévore* un bifteck succulent, il *s'empiffre* lorsqu'il est glouton*, il se *gave* de friandises, et ainsi de suite. Le langage populaire comprend également plusieurs expressions pour manger, telles que *bouffer*, *s'en mettre plein la lampe*, etc., et mentionnons encore *grailer* parmi les termes argotiques.

La notion de boire est tout aussi riche et variée. On se *désaltère* pour étancher sa soif, on se *rafraîchit* après une promenade. Quand on boit du vin ou de la liqueur, on commence par *trinquer* en disant «À vos amours» ou «À votre santé», on *sirote* son verre avec délices, on *buvotte* à petites gorgées pour mieux déguster la liqueur, on *sable* le champagne, on *fouette* un verre de vin, etc. Le langage populaire a ses propres expressions, telles que *laper* sa soupe, *entonner*, *picoler*, et, en argot, on dit entre autres: *écluser*.

Dans un sens, le langage est révélateur d'une culture, puisque leur relation est interdépendante. Marcel Cohen, dans *Regards sur la langue française*, s'attarde entre autres sur le mot *collaborateur*, qui signifie simplement «personne qui travaille avec d'autres à une œuvre commune» et qui prend un sens péjoratif et particulier après la seconde guerre mondiale.

Glouton: adj. et n. Qui mange beaucoup et avec avidité, avec gourmandise.

Être traité de «collaborateur» est devenu synonyme de «traître à la patrie». Ainsi, la signification d'un mot, restreinte en premier lieu à un sens donné, se dilate* et acquiert une nouvelle dimension en raison d'associations créées par l'apport culturel.

Quelques aspects négatifs de l'usage de la langue

Robert Le Bidois, dans un article intitulé «Où en est la langue française», signale que le vocabulaire des Français se caractérise souvent par l'exagération et la démesure. Ce phénomène a lui aussi sa tradition dans la langue française. Au siècle passé, rapporte Le Bidois, «Musset, dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, s'était amusé à dénoncer les adjectifs à la mode romantique: l'extatique, l'étoilé, le pyramidal, le tourbillonnant, le stupéfié». De nos jours, les adjectifs favoris sont: *spectaculaire*, *sensationnel*, *adorable*, *divin*, et, surtout, le fameux *formidable*, qu'on emploie à propos de tout.

Vers les années 1954-55, cette tendance s'est vue parodiée par Marie-Chantal et Gérard, couple typique qui caricature et se moque de ce langage. Ils ne parlaient jamais que de leur «formid' Jag' »*. Marie-Chantal disait: «Gérard est resté coincé* dans l'ascenseur avec le champ* et les sandwiches.» Leur accent est exagéré, hyperbolique. Ils représentent le couple snob par excellence et ils n'ont pas été remplacés jusqu'ici. Les Français aiment beaucoup s'amuser ainsi, se moquer et critiquer leurs propres travers, mais cela uniquement entre eux. Qu'un étranger fasse une remarque, même justifiée, sur leur langue ou sur un autre aspect de leur vie, ils «montent tout de suite sur leurs grands chevaux»* en brandissant un chauvinisme incorrigible.

Même si la langue française a la réputation d'être claire et distincte, cela n'empêche pas certains Français de parler avec une certaine affectation. Cet emploi recherché de l'expression trahit immédiatement la personnalité et les traits caractéristiques du locuteur. À titre d'exemple, citons certains conférenciers qui ponctuent leurs discours de la locution *dis-je* à la fin de chaque phrase. Ce «dis-je» est la marque d'un snobisme vieille école destiné à faire sentir à l'auditoire qu'il se trouve en présence de «quelqu'un de bien», faisant partie d'une élite. Il indique que le conférencier se considère comme très distingué, une autorité en la matière, et qu'il est imbu de sa personne.

Si le français parlé tend à éviter les tournures pompeuses, il n'en reste pas moins que le français écrit, surtout dans le domaine de la correspondance, garde une formalité qui fait sourire les Anglo-Saxons, en particulier lorsqu'ils lisent le début d'une lettre française: «J'ai honneur de solliciter de votre haute bienveillance...» et la fin nettement plus commune: «Veuillez

Dilater: v. t. Étendre, élargir. — *Se dilater la rate* (fam.): rire bruyamment.

Formid' Jag': (arg.) Belle Jaguar.

Coincé: p. p. (fam.) Attrapé, retenu, pris.

Le champ': (arg.) Le champagne.

Monter sur ses grands chevaux: S'emporter, se mettre en colère.

agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.» Des formules de ce genre établissent d'office une certaine distance entre la personne qui rédige la lettre et celle à qui elle est adressée. Ces formules sont à comparer avec le simple *Sincerely yours* sans prétention aucune. Il faut cependant noter que ces formules figées, vestiges d'une longue tradition, tendent de plus en plus fréquemment à être remplacées. Pour quelqu'un de haut placé, aujourd'hui, on peut aller jusqu'à: «Veuillez recevoir mes bonnes salutations.» Pour des familiers, on termine la lettre par «Meilleures amitiés» ou «Bien cordialement».

LANGUE, PARALANGUE ET KYNÉSIQUE

La langue est composée de langage proprement dit, de paralangue et de kynésique. Les mots ne sont pas seuls à traduire la mentalité et la culture d'un peuple. Les variations de l'intonation et les différentes inflexions de la voix, autrement dit, la *paralangue*, ainsi que les expressions du visage et de l'ensemble du corps qui accompagnent la parole, autrement dit, la *kynésique*, sont aussi porteurs de significations. Même la distance qui sépare les deux interlocuteurs ou, comme disent les érudits américains, *proxemics*, est chargée de valeurs culturelles. L'expression humaine est donc un phénomène complexe qui ne peut jamais être réduit à la production verbale pure et simple. La production orale, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'est pas un phénomène isolé. Elle est accompagnée de la paralangue, de la kynésique, de la «proxémique» et de la sémiologie.

Expliquons d'abord la paralangue. La simple phrase «Mange ta soupe» peut être prononcée de différentes manières, de façon à exprimer l'intention du locuteur. Elle peut être dite comme un ordre pur et simple, d'un ton neutre, sans émotion aucune. Elle peut être dite de manière à projeter la supplication, impliquant presque «Je t'en prie, mange ta soupe», ou encore avec colère et d'un ton menaçant, impliquant: «Mange ta soupe ou gare* à toi.»

Les paroles à elles seules ne suffisent pas toujours à donner toute la signification et toute la portée de l'intention exprimée. Même s'il ne s'applique pas totalement à la situation décrite, mentionnons qu'un proverbe français dit: «C'est le ton qui fait la chanson.» Les mots doivent donc être prononcés d'une certaine manière pour transmettre l'intention exacte du locuteur. C'est pourquoi on recommande toujours aux étrangers qui apprennent le français de se faire guider par la voix d'un *native speaker* de manière à pouvoir répéter les expressions avec l'intonation exacte.

Gare: Interjection utilisée pour avertir quelqu'un ou pour le menacer. — *Sans crier gare:* sans avoir averti.

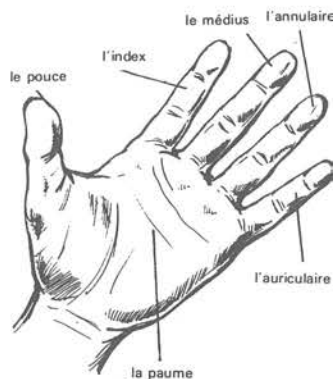
Bien que la gesticulation soit plutôt considérée comme faisant partie des mauvaises manières, elle révèle souvent la personnalité et surtout le fond culturel de celui qui parle. Les gestes du Français du Sud sont certainement plus importants que ceux d'un Français du Nord, indiquant un tempérament différent. L'animation du Français lorsqu'il parle est un trait frappant, qui surprend ou étonne parfois l'Américain. Lawrence Wylie, par exemple, a remarqué que lorsque son fils, âgé de cinq ans, commence à parler français à Peyrane, il devient nettement plus animé que lorsqu'il parle anglais. Cette animation chez le Français donne l'impression qu'il participe corps et âme à ce qu'il dit, qu'il a l'air totalement engagé. Edith Wharton parle ainsi du déterminisme du mot français: «Chez les Français, le mot peut donner à la pensée son âme et sa forme.»

L'anecdote suivante met en lumière l'implication de certains gestes, de certaines expressions du visage, et la mesure dans laquelle ils sont représentatifs d'une culture. Un professeur de français, qui parlait politique à un groupe d'étudiants français et américains, vint à mentionner le fait que les Français critiquent volontiers leur gouvernement, tandis que les Américains ne s'opposent pas souvent au leur. Bien qu'il ne fit qu'une simple constatation, le ton de sa voix, son animation, ses gestes, son engagement total dans la conversation ont fait croire aux étudiants américains que le professeur était «sorti de ses gonds»^{*} et faisait une critique sévère du système américain. Ils voulurent le calmer et lui dirent: «Ne vous mettez pas en colère, Monsieur, ne vous fâchez pas.» Cela, à la grande surprise du professeur, qui leur répondit: «Mais je ne suis pas fâché du tout!»

Ce qui était donc pour le Français une manière naturelle de s'exprimer a été interprété de façon incorrecte par des personnes d'une culture différente. Ainsi, le sens et la portée des paroles, avec une kynésique culturelle donnée, peuvent être faussés et mal compris par ceux qui n'appartiennent pas à cette culture. Quand le professeur, étonné par la réaction des étudiants américains, a demandé aux étudiants français s'ils avaient également eu l'impression qu'il s'était mis en colère au cours de son exposé, ils ont tous répondu par la négative. Ils avaient saisi l'intention exacte des paroles et avaient mesuré la portée des gestes du professeur.

Dans chaque culture, les gestes ont leur propre signification. Howard L. Nostrand donne à ce sujet quelques exemples: l'écolier français lève l'index^{*} pour demander au professeur la permission de parler ou de sortir; l'Américain lève la main. Le Français frappe à une porte de l'index et du médium^{*}

Sortir de ses gonds:
Être fort en colère, être hors de soi.



L'index: n. m.

Le médium: n. m.

repliés, en gardant la paume* de la main tournée vers lui; l'Américain frappe du poing fermé, la paume tournée vers la porte. Ces exemples-là ne sont peut-être pas importants, mais peuvent toutefois signaler des cultures différentes.

Imaginons une situation probable en France aussi bien qu'aux États-Unis: un garagiste inspecte le moteur d'une voiture et veut signaler au propriétaire que tout marche à merveille. L'Américain joindra sans doute le pouce* et l'index en forme de O et fera deux ou trois fois dans l'air un mouvement de la main. Le Français fermera le point en tenant le pouce relevé et fera un seul mouvement brusque de la main. Il importe donc que l'étranger sache la signification de ces gestes, surtout s'ils ne sont pas accompagnés de paroles.

Le Français ne garde pas de distances quand il parle, ce qui semble un peu étrange à l'Américain qui n'aime pas qu'on s'approche trop près de lui. Le Français est en fait si proche de son interlocuteur qu'il peut littéralement le sentir, et quand on veut exprimer son antipathie envers quelqu'un, on dit: «Je ne peux pas le sentir», ou vulgairement: «Je ne peux pas le blairer», expression qui montre la proximité des interlocuteurs. L'Américain se tient plus à l'écart, de même qu'il ne serre pas continuellement la main, alors que le Français donne une poignée de main à tout bout de champ. Le Français en Amérique se trouve parfois gêné, surtout lorsqu'il offre sa main à une dame qui ne la prend pas toujours. Le Français ne répugne pas non plus à être frôlé par la foule. De même, il n'hésite pas à prendre son interlocuteur par le bras pendant la conversation, à lui tapoter* le dos ou à le toucher lorsqu'il est dans le feu* de la discussion.

ÉVENTAIL D'USAGES DE LA LANGUE

Le français est stratifié selon différents niveaux, et on peut dire qu'il n'y a pas une seule langue française, puisqu'en plus d'un emploi de la même langue avec des distinctions assez précises par différentes couches de la population, il existe d'autres niveaux plus nettement marqués: patois, argot et langue populaire. Il est évident que l'on enseigne dans les écoles en France et à l'étranger ce qu'on appelle «le bon usage». À vrai dire, il n'y a pas de bon ou de mauvais usage. Lorsqu'on parle de «bon usage», on pense à la langue formelle, écrite, mais puisque le langage est dynamique, la forme est en perpétuel changement.

De même, il n'y a pas un seul accent, quoique les étrangers insistent sur le fait qu'ils veulent apprendre le français parisien, le *Parisian French*, croyant que c'est le français le

La paume: n. f.

Le pouce: n. m.

Tapoter: v. t. Donner avec la main de petites tapes, de petits coups.

Le feu: n. m. Ici: l'ardeur, la véhémence.

plus pur et l'accent le meilleur. Signalons cependant que même les Parisiens ne se réclament pas trop d'une prérogative pareille. En France, dès qu'on mentionne le bon français, tant du point de vue accent que du point de vue expression en général, les régions qui viennent à l'esprit sont celles du Poitou, de l'Anjou et de la Touraine.

Gaston Paris, critique célèbre, nous dit que si nous allons de Dieppe, au Nord de la France, jusqu'à Nice, au Sud, en nous arrêtant dans chaque province deux ou trois ans, nous finirons par savoir l'italien en arrivant à Nice. C'est une remarque intéressante. Bien qu'elle soit un peu exagérée, elle illustre le fait qu'au Nord on a tendance à avaler les syllabes, mais plus on s'achemine vers le Sud, plus l'accent des Français devient chantonnant, martelé, plus les gestes deviennent amplifiés, se rapprochant ainsi de l'italien. Le Marseillais est la limite, le comble de ce chantonnement et de ce martèlement. On peut faire la même généralisation pour presque tous les pays, et en particulier pour les États-Unis, puisque le Nord incarne toujours la rapidité de la prononciation et le Sud l'expansion, la décontraction. À témoin, l'accent des Noirs de la Géorgie.

La notion de «sauvegarder» la France revient aussi dans l'étude du langage, puisque l'Académie et certains puristes, parmi lesquels le professeur Étienne, montent la garde sur les frontières de l'hexagone contre toute invasion linguistique et particulièrement anglaise (sujet que nous traiterons plus tard) et veillent également au bien-être de ce que Maurice Thérond appelle «le français du dimanche». Thérond fait le parallèle entre l'effort de bien s'habiller le dimanche, de mettre ses plus beaux habits, de «s'endimancher», et l'effort d'utiliser le meilleur parler. Le «français du dimanche» est donc la langue classique, raffinée, avec un vocabulaire choisi et une diction soignée. Cependant ces sauveurs de la France se rendent très bien compte qu'en famille, entre copains, on n'emploie pas la langue impeccablement pure qu'on étudie à l'école.

L'argot

Parallèlement à la langue officielle, il existe un développement de la langue argotique. L'argot emploie les mêmes mots que le français, mais avec une signification obscure ou déformée, qui n'est comprise que par les initiés. Cette déformation volontaire rend la communication un peu difficile si on n'appartient pas au groupe qui l'emploie. Lorsqu'un étudiant à Paris s'installe à une table de café et demande: «Garçon, un plongeur et une bavette», on se demande ce qu'il veut dire, surtout quand on connaît le sens littéral de ces deux mots. Pour traduire cette

Se réclamer de: v. pr. Invoquer en sa faveur, faire appel à.

Acheminer: v. t. (de *chemin*) Diriger vers un lieu, vers un but précis.

Marteler: v. t. Faire résonner les sons, les mots.

Le comble: n. m. (fig.) Le plus haut degré, le point culminant. Également: ce qui dépasse la mesure.
— *De fond en comble:* de la base au toit, complètement.

idée, il faut se rendre compte que dans ce contexte particulier, *plonger* veut dire un verre de vin et *bavette*, une omelette.

Chaque métier et chaque groupe a son propre argot, et il est parfois difficile d'être au courant des nouvelles expressions qui se forgent sans cesse. On distingue plusieurs argots: l'argot sportif, ouvrier, etc. Mais c'est surtout à l'école qu'il y a une floraison de créations argotiques. L'argot scolaire est certainement un des plus variés. Il est tellement répandu qu'il est compréhensible pour le reste du peuple. Étudier, apprendre, devient *bûcher*, *piocher*, *potasser*, *chiader*. L'interrogation écrite s'appelle une *colle*, le surveillant de la salle d'étude est le *pion*. Faire l'école buissonnière, manquer les cours, c'est *sécher* les cours. Lorsqu'on veut être emphatique, on ne dit pas: «c'est formidable», mais «c'est *vachement* formidable». «Le professeur a été *vachement vache* aujourd'hui» veut dire: «Le professeur a été très sévère aujourd'hui.» Les Français appellent *fayoter* ce que les Américains appellent *apple-polishing*, c'est-à-dire faire du zèle et flatter le professeur.

Le langage populaire

En général, on peut dire que l'argot, qui est une langue artificielle créée par un certain groupe, peut devenir à la longue, lorsqu'il se répand dans tout le pays, ce qu'on appelle le langage populaire. Le langage populaire est le langage utilisé par tout le peuple. Des mots tels que *piger* pour comprendre, *Paname* pour Paris, *Parigot* pour Parisien, *frometon* pour fromage, la *rousse* pour la police, les *mirettes* pour les yeux, le *dur* pour le train, etc. ont été autrefois des termes argotiques. Aujourd'hui, connus par tous les Français, ils sont considérés comme faisant partie du langage populaire.

Bien sûr, les limites entre l'argot et le langage populaire sont souvent très floues. Des termes argotiques qui ont pris naissance dans un milieu spécial se sont peu à peu introduits dans le langage populaire, comme par exemple les termes d'argot scolaire: *bûcher*, *piocher*, etc. Puisque le passage d'un domaine à un autre n'est pas déterminé une fois pour toutes, le va-et-vient de certains mots et de certaines expressions de la langue classique à la langue argotique et au langage populaire est un phénomène impossible à délimiter, puisqu'il est en perpétuel mouvement.

C'est dans ce langage populaire, hors des cadres professionnels, que le Français s'exprime le plus facilement. Quand il est, comme on dit, «à l'aise et en décontracté», il dira: «c'est marrant» pour «c'est amusant», «c'est moche» pour «c'est laid», «c'est dégueulasse» pour «c'est dégoûtant.» Cependant,

le langage populaire et familier comprend différents niveaux. En famille, l'ingénieur ne parle pas de la même façon que l'ouvrier, par exemple. Le langage ne révèle pas simplement le fond culturel, mais peut dénoter aussi une certaine classe sociale, un certain niveau de vie. Il existe une grande différence entre les tournures «Ne voilà-t-il pas qu'il vient» et «Les v'là qui se radinent.» Ces tournures indiquent deux différentes catégories de locuteurs. De même, aux États-Unis, les expressions «*I says*» ou «*He don't like nobody*», relèvent non seulement d'un fond culturel peu brillant, mais aussi d'une catégorie sociale très basse.

Le langage populaire, truffé d'argot, a donné naissance à plusieurs courants littéraires. Voir à ce sujet le livre de Ferdinand Céline *Voyage au bout de la nuit*, ou *Zazie dans le Métro*, de Raymond Queneau. Dans son livre *Exercices de style*, Raymond Queneau parodie de façon humoristique le parler d'un paysan qui prend l'autobus à Paris:

J'avions pas de ptits bouts de papiers avec un numéro dssus, mais jsommes tout dmême monté dans steu carriole*. Une fois que j'm'y trouvons sus steu plateforme* de steu carriole qui z'appellent comm' ça eux zautres un autobus, jeum'sentons tout serré, tout gueurdi* et tout racornissou*. Enfin après qu'j'euyons paillé, je j'tons un coup d'œil tout alentour de nott peursonne et qu'est-ceu qu'eu jeu voyons-ti pas? un grand flandrin* avec un d'ces cous et un d'ces couv-la-tête* pas ordinaires. Le cou, l'était trop long. L'chapiau*, l'avait dlla tresse autour, dame oui. Et pis, tout à coup, le voilà-ti pas qui s'met en colère? Il a dit des paroles de la plus grande méchan-ceté à un pauv' meussieu qu'en pouvait mais et pis après ça l'est allé s'asseoir, le grand flandrin.

Ainsi, le français enseigné en classe est loin de représenter toute la diversité des parlars en usage en France.

Le patois

Le patois est une langue autonome, complètement différente du français, sans ressemblance aucune avec ce dernier. Cette langue est parlée surtout par les paysans. Elle n'est pas la même dans tous les coins de France, puisque chaque région a son propre patois; dix kilomètres suffisent parfois pour qu'il y ait des variantes et des changements à l'intérieur même d'un patois régional donné. Bien que ce langage ne soit pas tellement usité, il n'en reste pas moins qu'il permet à ceux qui le parlent d'exclure de leur conversation une certaine partie de la société. Le Français aujourd'hui tend à négliger et parfois même à mépriser le patois, puisque ce langage est associé à la classe paysanne peu cultivée. Mais comme il fait partie de la culture

Une carriole: n. f. Une petite charrette. Également: une mauvaise voiture. Ici, désigne l'autobus.

Une plate-forme: n. f. La partie arrière de l'autobus où les voyageurs se tiennent debout.

Gourdi: (déformation de mot) Engourdi, paralysé par le froid, la fatigue, etc.

Racornissou: (déformation de mot) Recroquevillé, rapetissé.

Un grand flandrin: (fam.) Un homme grand et gauche.

Un cour-la-tête: (fam.) Un chapeau.

Le chapiau: (déformation de mot) Le chapeau.

très riche des paysans, il est à regretter qu'un parler coloré et pittoresque comme le patois soit en voie de disparition.

Les paysans connaissent bien leur français, mais ils se servent entre eux du patois, ce qui leur permet de s'exprimer dans l'intimité avec l'accent du terroir, entre initiés seulement. La phrase «Demain, je vais au jardin avec ma petite charrette et mon chien», transformée en patois du Gers des cantons d'Auch, devient: «Douman, menbow dambé lou carriotte y lou kik.» Que deviendra cette phrase en patois normand? «Jurais tchou l'potager avec ma petite berouette et tchou l'tchien», ce qui ressemble beaucoup au canadien.

Le patois breton est encore bien différent. Comment dit-on en breton «Il fait beau»? Tout d'abord, l'ordre est renversé; on dit: «Beau est le temps» — «Toméo anamsère.» Aux différents patois mentionnés il faut ajouter l'alsacien, le catalan, le basque, le provençal, le flamand.

VERS L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE

Le français, phénomène contemporain, et les puristes de la langue

L'anglais a de nos jours envahi le français à tel point que les puristes crient au* «franglais» et cherchent à tout prix et par tous les moyens à mettre un terme à ce phénomène «barbare». En effet, ne dit-on pas le *snack-bar*, le *drugstore*, un *boom*, le *week-end*? Face à l'invasion de l'anglais dans la France métropolitaine, les puristes, ralliés au panache* du professeur Étienne de la Sorbonne, ont formé un mouvement de résistance pour sauvegarder la langue. Ils ne veulent utiliser que des mots purement et uniquement français. Ces puristes se prennent pour les protecteurs de la langue et veulent éviter le danger que représente, à leur avis, l'infiltration de certaines expressions étrangères. En réalité, ce conservatisme mal fondé n'a pour but que de figer la langue et d'enrayer son évolution naturelle. Si l'évolution implique l'apport de tournures étrangères ou de mots nouveaux, il faut tout de suite dire que cet apport n'est pas une faiblesse, mais un indice d'enrichissement.

La position du professeur Étienne et de ses pairs est certainement extrémiste. Si on le prenait au mot, en lisant son livre polémique *Parlez-vous français?*, on pourrait croire facilement que chaque mot employé par les Français de nos jours est du «sabir* atlantique». S'il est vrai que la langue française emprunte de nombreux termes à l'anglais ou si elle fabrique de toutes pièces des mots sur le mode anglais, il n'en

Crier à: v. i. Protester contre, signaler quelque chose comme un scandale, une trahison, etc.

Un panache: n. m. Assemblage de plumes ornant un chapeau. (fig.) Ce qui a de l'éclat, du brio. «Ralliez-vous à mon panache blanc»: phrase célèbre de Henri IV.

Un sabir: n. m. Une langue mixte, plus ou moins artificielle. En Afrique du Nord, on appelle *sabir* le français mal parlé par ceux dont l'arabe est la langue maternelle.

reste pas moins que ce phénomène est naturel, surtout si l'on pense que l'on vit dans un monde où les lignes de démarcation, les frontières, sont presque totalement abolies. Grâce aux moyens de transport modernes, les peuples se trouvent nettement rapprochés, et il est tout à fait normal qu'il existe des débordements linguistiques. Mais la suprématie de l'anglais et l'adoption de nombreux de ses termes par les Français ne sont pas dûs seulement au rapprochement entre les nations; il ne faut pas oublier de mentionner le rôle que joue l'économie dans cette «invasion des vocables anglo-saxons». Dans un article du *Monde* intitulé «La langue française est-elle en péril?», Michel Legris s'attarde sur ce point:

La formidable puissance d'invention et de production de l'Amérique lui confère, sans qu'elle ait à faire effort, une influence considérable sur le plan linguistique, qui s'exerce finalement à tous les niveaux. C'est tout naturellement que l'anglais «colonise» les autres langues. (...) L'industrie jette en même temps sur le marché des produits et les mots qui servent à les désigner. La publicité et la presse les font connaître, les imposent... De ce fait elles sont devenues les centres de création linguistique de notre époque.

Le Français dira plus souvent: «J'ai passé un bon week-end» que «J'ai passé une bonne fin de semaine.» Qu'y a-t-il de barbare dans cette expression anglaise communément acceptée dans la langue parlée? Un Français en visite au Canada s'est esclaffé* en entendant un Canadien français lui souhaiter «une bonne fin de semaine». «Il n'y a que les Canadiens pour dire cela, expliquait-il. Ils sont tellement susceptibles quand on touche à leur parler qu'ils veulent être plus royalistes que le roi.»

Selon la thèse de M. Étienne, on a l'impression que le français est en train de disparaître, et parfois même on croit qu'il s'est déjà complètement volatilisé*. Le français restera toujours le français. La crainte d'une infiltration linguistique anglaise qui changerait totalement la langue est un peu exagérée. Il faudrait plutôt voir dans cette infiltration une secousse bien-faisante qui ravive* les couleurs du parler quotidien. Il est amusant de voir le Français se délecter d'une simple expression telle que *O.K.* au lieu de «d'accord», «je veux bien», «c'est entendu».

Les Français se servent souvent de tournures anglaises qui ne veulent absolument rien dire en anglais; ces tournures font cependant appel au snobisme de certaines gens. Lorsque dans une publicité on fait la réclame «d'un immeuble très grand standing», on veut simplement dire un immeuble de grand luxe, le mot *standing* n'existant pas dans ce sens en anglais. Le mot *speaker*, métamorphosé au féminin en *speakerine*, désigne, en

S'esclaffer: v. pr. Rire bruyamment.

Volatiliser: v. t. (pop.) Disparaître.

Raviver: v. t. Rendre plus vif, rehausser.

français, la personne qui annonce les émissions à la radio ou à la télé. En anglais, il veut simplement dire conférencier.

L'enseigne de certains magasins révèle aussi ce *snob appeal*; à témoin, cette boutique pour vêtements masculins qui s'appelle «Au drugstorien». Peu importe si le drugstore n'a absolument rien de commun avec les vêtements d'hommes. On peut d'ailleurs trouver dans cette même boutique «des *bermudas* à rayures bayadères assortis avec le *tee-shirt*».

Il faut cependant reconnaître que l'emploi de l'anglais est poussé à l'extrême et, dans ce cas, le professeur Étiemble a raison lorsqu'il s'oppose particulièrement aux exagérations ridicules, comme cette manchette d'un journal: «Hold-up de gangsters dans un supermarket».

D'autre part, les Américains attribuent aux Français des spécialités qui ne sont pas particulièrement ou typiquement françaises, tels les *French fries*, *French kiss*, *French dressing*. Les Américains associent à ces aspects un certain exotisme, un certain raffinement. Il ne viendrait jamais à l'idée des Américains de se plaindre d'une invasion linguistique française: ils sont totalement étrangers au courant Étiemble. Au contraire, on francise volontiers aux États-Unis, surtout dans le domaine culinaire: on y trouve des *pies-à-la-mode*, des *soupes du jour*, des *beef au jus*, des *chateaubriand sauce béarnaise*, etc. Les Américains baptisent souvent les parfums de noms français, tels *Hypnotique*, *Primitif*, ou bien ils donnent à des produits de beauté une terminaison française: *Softique*, *2nd Début*. C'est un moyen sûr et facile d'attirer la clientèle. Il est intéressant de remarquer que cet échange de notions culturelles se poursuit dans les deux pays. Souvent erroné, l'emprunt de certains termes révèle avant tout un penchant pour l'exotisme et le coloré.

À côté des puristes du mot, nous trouvons les puristes du son, les phonéticiens. Ils objectent par exemple à la façon dont les méridionaux prononcent le *o*, de façon beaucoup plus ouverte que le *o* parisien. Mais on pourrait leur rappeler qu'on ne peut pas changer l'accent de tout le Midi pour faire plaisir aux Parisiens.

Les phonéticiens ont certes leur rôle à jouer, mais ils semblent de nos jours s'occuper de théorie plus que de pratique, et s'avèrent également impuissants à arrêter l'évolution phonétique de la langue. Ils s'indignent et demandent «Où va la langue française?» puisque les phonèmes changent et tendent à se confondre. On ne fait plus tant la différence entre les phonèmes *é* et *e*, comme par exemple entre «je mangerai» ou «je mangerais», entre l'auxiliaire *est* et la conjonction *et*, ainsi qu'entre les phonèmes *un* et *in*. On constate également

une certaine évolution de la morphologie, puisqu'on entend dire assez fréquemment «Nous, on ira...». De même, la syntaxe se métamorphose, et au lieu de la tournure interrogative classique, on entend: «Quand tu viendras?», «Quel âge tu as?»

La langue est donc sous le signe d'un dynamisme perpétuel. L'adaptation de certains mots à un nouveau contexte culturel démontre les variations de sens, l'extension et parfois le changement du sens. Marcel Cohen, dans *Regards sur la langue française*, mentionne que certains termes propres à un groupe déterminé «sont passés dans la langue commune». Plusieurs expressions de marins, par exemple, font maintenant partie de l'usage général. Cependant, ce transfert d'un groupe restreint à un groupe plus important a entraîné un changement de signification: *arriver* (composé de *rive*) ne veut pas dire selon le langage des marins toucher la rive, mais faire tourner la barre dans une direction donnée; *aborder* ne veut pas dire arriver à la côte et jeter l'ancre, mais entrer en collision avec un autre bateau. Les termes empruntés à la marine et qui ont subi une variation de sens sont très nombreux: *échouer*, *démarrer*, *ancrer*, *atterrir*.

Les linguistes et les écrivains d'avant-garde

Le fossé* entre la langue écrite et la langue populaire se creuse chaque jour davantage. Il en est qui prédisent même que nous allons vers une époque où il y aura deux français nettement séparés. Quelques écrivains, tels Queneau, San-Antonio, tentent par leurs œuvres de faire le pont* et de concilier ce qui semble être des contraires. La tendance actuelle de la linguistique souligne l'importance de la langue parlée lorsqu'on veut étudier le français. Il ne s'agit plus d'apprendre par cœur des règles de grammaire, mais plutôt d'imiter l'aspect générateur de la langue, en prenant comme point de départ l'expression spontanée de l'élève. Certains linguistes se sentent obligés de justifier cette révolution des méthodes en faisant appel à l'histoire de la langue. J.-C. Chevalier, co-auteur de la *Grammaire du français contemporain*, estime que sa grammaire générative est

... en continuité avec Vaugelas et avec la grammaire de Port-Royal. À l'époque, celle-ci était un ouvrage moderne, basé sur l'état le plus récent de la langue. Nos principes sont identiques, mais les moyens d'analyse ont considérablement évolué.

Il existe de nos jours une certaine tendance à régulariser les verbes et à remplacer des verbes irréguliers par des verbes réguliers, tel *résoudre* par *solutionner*, ou *émouvoir* par *émotionner*. «Les mots ne seront plus définis seulement par leur étymologie, mais par les règles de syntaxe dans lesquelles ils

Le fossé: n. m. (fig.) La différence, la divergence.

Faire le pont: Établir un lien, un rapport.

entrent et par les unités qui les environnent: on distinguera nettement le verbe *raffiner* (un produit) du verbe *raffiner* (une personne), l'un donnant le substantif *raffinage*, l'autre *raffinement*», déclarent les pères de la grammaire structuraliste.

Parmi les diverses études et enquêtes au sujet de la langue, mentionnons les conclusions auxquelles l'équipe du C.R.E.D.I.F.* est parvenue. Grâce à un dépouillement systématique et scientifique, cette équipe a pu dégager de la langue française ce qu'elle appelle «le français fondamental», comprenant mille quatre cent quarante cinq mots, qui représente et renferme les notions grammaticales et les mots les plus fréquents de la langue. Durant cette enquête, on s'est rendu compte que le verbe le plus usité était le verbe *être*. On peut ainsi accéder à toute la communauté française du point de vue linguistique et culturel simplement en assimilant le fonctionnement de ce vocabulaire et de quelques structures fondamentales. Sur un plan un peu plus sophistiqué, le vocabulaire de Racine dans toutes ses pièces ne dépasse pas, paraît-il, mille deux cents mots, ce qui ne l'empêche pas de créer un monde dramatique et poétique d'une intensité inégalable.

Maurice Thérond s'attelle* à l'effort des courants modernes. Dans son livre *Du tac au tac*, il signale les réponses spontanées, naturelles et habituelles que produisent certaines questions. Certaines phrases engendrent automatiquement des répliques spécifiques dans l'esprit des Français lors d'une conversation. En voici un passage, intitulé «Panne sèche!»:

- Il n'y a plus d'essence dans le réservoir.
- Eh bien! nous sommes frais* (fam.).
- Et le prochain village est à six kilomètres.
- Nous voilà dans de beaux draps (fam.).
- Pas de maisons à l'horizon; nous sommes en plein bled.
- C'est gai.
- Nous n'arriverons certainement pas avant la nuit.
- J'en ai comme une impression.
- Et nous n'aurons pas diné.
- Il s'agit bien de ça!
- Vous pourriez peut-être aller jusqu'au village chercher de l'essence.
- Vous êtes si bon marcheur.
- J'aime beaucoup ça.
- Ça n'a pas l'air de vous emballer* (fam.).
- Non, pas précisément.
- Tenez, voici de l'argent et un bidon vide.
- Merci, vous êtes bien bon (humeur).
- Voilà qu'il se met à pleuvoir, maintenant.
- C'est le bouquet*... (humeur).
- ... et j'ai des chaussures qui prennent l'eau.
- À vous tout le bonheur... (moq.).

C.R.E.D.I.F.: Centre de recherches et d'études pour la diffusion du français.

S'atteller: v. pr. (fig.)
Entreprandre un travail, généralement long et difficile.

Être frais: (fam. et iron.)
Être dans une mauvaise situation.

Emballer: v.i. (fig. et fam.)
Plaire, ravir, enthousiasmer.

C'est le bouquet: fam.
C'est le comble.

— ... Non, plaisanterie à part, je vous remercie de m'éviter cette corvée.

— Il n'y a vraiment pas de quoi (moq.).

Il y a des réponses, des jeux de mots que le Français aime et qui révèlent sa façon de penser, son humour, sa façon d'envisager la situation. C'est ce que nous appelons les réponses «naturelles».

Un étranger aura des réponses artificielles, forcées, surtout lorsqu'il n'a pas une connaissance approfondie de la langue, comme cette jeune fille américaine qui arrête un taxi à Paris et qui veut demander au chauffeur s'il est *engaged*. Elle cherche vite dans son dictionnaire et lui demande: «Monsieur, êtes-vous fiancé?» et, comme le chauffeur lui répond «Non, Mademoiselle», elle lui dit: «Alors emportez-moi!»

Ce serait figer la langue que d'appliquer automatiquement des réponses préparées à l'avance à certaines questions; ce serait aller à l'encontre de son génie, de son dynamisme, de son élan créateur. Tout le monde sait à présent que selon les méthodes d'enseignement modernes, l'on essaie de faire apprendre aux étudiants des dialogues pour des situations données. Il faut signaler tout de suite que ce n'est là qu'un début, un tremplin* sur la base duquel l'étudiant doit forger ses propres expressions. L'anecdote suivante révèle le danger qui réside dans cette méthode quand on l'applique à tort et à travers. Tout le monde connaît la plaisanterie au sujet d'un étudiant Américain qui a très bien appris ses leçons et qui va en France pour les mettre en pratique. Lorsqu'il revient aux États-Unis, on lui demande s'il a passé de bonnes vacances et s'il a eu des difficultés à communiquer avec les Français. À quoi il a répondu: «Je me suis bien amusé, mais malheureusement les Français ne savaient pas les répliques* du dialogue!»

Un tremplin: n. m. Une planche inclinée et élastique sur laquelle un sauteur ou un plongeur prend son élan. (fig.) Ce dont on se sert pour arriver à un résultat.

Une réplique: n. f. Une répartie, une réponse à ce qui a été dit ou écrit.
— *Donner la réplique à un acteur:* prendre part à un dialogue où cet acteur a le rôle principal.

QUESTIONS

1. Analysez et discutez les origines de la langue française. Tracez les causes et effets de la transformation du français.
2. D'après du Bellay, contre quoi faut-il «défendre» le français, et pourquoi? Que pensez-vous des moyens qu'il propose?
3. Est-ce que le façon dont Rabelais contribue à enrichir le français est applicable à d'autres langues? En quoi fait-il preuve d'une attitude typiquement française? Comment est-ce que cette tendance se perpétue et se manifeste de nos jours?
4. De quelle manière, et pourquoi, Malherbe a-t-il nui aux efforts de du Bellay? Comment différentes écoles littéraires manifesteront-elles, plus tard, les mêmes tendances?
5. Quelle est la place qu'occupe Vaugelas dans l'évolution de la langue française? Pourquoi et comment Molière l'a-t-il tourné en ridicule?
6. Comment se fait-il que le Français soit tellement conscient de sa langue? Pourquoi et comment manifeste-t-il une prédilection pour la forme du langage? Donnez quelques exemples et expliquez.
7. Que pensez-vous des buts que l'Académie française se proposa lors de sa fondation? Comment l'État se soucie-t-il de nos jours également de la «santé» de la langue? Est-ce que cette préoccupation existe dans votre pays également?
8. Quelles sont les deux raisons principales de la vogue du français aux dix-septième et dix-huitième siècles? Analysez le passage donné du *Discours sur l'universalité de la langue française*, de Rivarol. Comment la mentalité de Rivarol en particulier et du Français en général se révèle-t-elle?
9. Comment est-ce qu'un événement politique et social peut avoir des répercussions dans le domaine linguistique? Prenez par exemple la Révolution française ou la crise de mai 1968 et dégagez-en les nouveaux apports.
10. Comment le français se métamorphose-t-il dans différents pays francophones? Que pensez-vous de ces métamorphoses? Analysez et discutez l'apport linguistique de quelques pays francophones que vous connaissez.
11. Comment la langue française révèle-t-elle quelques-uns des paradoxes des Français eux-mêmes? Essayez de trouver vos propres exemples pour illustrer votre réponse.
12. Expliquez quelques jeux de mots que vous aurez relevés dans une revue, un journal, un livre français.
13. Comment est-ce que le langage traduit certaines notions culturelles? Ne vous contentez pas de quelques exemples mentionnés dans le chapitre, mais essayez d'en trouver d'autres — dans la langue française ou dans la vôtre.
14. Mentionnez les autres phénomènes d'expression qui accompagnent le langage et donnez des exemples.
15. Qu'est-ce que l'argot? Quel est l'argot le moins hermétique? Expliquez les raisons de ce phénomène et illustrez votre réponse d'exemples concrets.

16. Signalez la différence entre l'argot et le langage populaire. De quelle façon ce dernier est-il utilisé en littérature? Analysez d'autres exemples d'argot pris dans différentes œuvres littéraires françaises ou étrangères.
17. Quelles sont les origines du «franglais»? Comment considérez-vous personnellement ce phénomène?
18. Comparez la façon dont les Français utilisent des termes anglais et celle dont les Américains utilisent des termes français.
19. Par quels moyens est-ce que la linguistique moderne se propose d'enseigner la langue et quels sont les avantages attendus de cette méthode?
20. Analysez la méthode au moyen de laquelle vous avez appris une langue secondaire. Discutez des avantages et des inconvénients de cette méthode. Comment avez-vous personnellement assimilé des notions culturelles françaises ou étrangères par le truchement de la langue? Illustrez votre exposé d'exemples concrets.

- COHEN, Marcel. *Regards sur la langue française*. Paris: Sedes, 1950.
- Défense et expansion de la langue française*. Paris: La Documentation française, 1967.
- ÉTIEMBLE, René. *Parlez-vous français?* Collection «Idées», n° 40. Gallimard, 1964.
- Le Figaro littéraire*, 12-18 février 1968.
- GAUSSEN, Frédéric. «Pour une grammaire établie à partir du langage parlé». *Le Monde*, sélection hebdomadaire du 4 au 10 janvier 1968, p. 11.
- HUGO, Victor. *Les Contemplations*, «Réponse à un acte d'accusation». *Oeuvres poétiques*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1967. Tome II, pp. 495-496.
- JAUBERT, Jacques. «Le structuralisme fait main basse sur la grammaire». *Le Figaro littéraire*, 25-31 décembre 1967.
- LE BIDOIS, Robert. «Quelques aspects du français contemporain». *Le Monde*, sélection hebdomadaire du 2 au 8 juin 1966.
- LE BIDOIS, Robert. «Où en est la langue française». *Le français dans le monde*, n° 24 (avril-mai 1964), pp. 6-10.
- LEGRIS, Michel. «La langue française est-elle en péril?» 1. «Deux conceptions de la «défense»». *Le Monde*, 10 décembre 1969, p. 10.
- MICHAUX, Henri. «Saouls». *Henri Michaux*, par René Bertelé. Collection «Poètes d'aujourd'hui», n° 5. Éditions Pierre Seghers, 1957, p. 121.
- MICHAUX, Henri. «Le secret de la situation politique». *Face aux verrous*. Paris: Gallimard, 1954.
- MISTRAL, Frédéric. «La Coupou». M. Bruézière et G. Mauger, *La France et ses écrivains*. Paris: Hachette, 1957, p. 290.
- PRÉVERT, Jacques. «Chanson de la Seine». *Lectures culturelles françaises*, Clifford S. Parker. New York: Harper and Row, 1966, p. 340.
- QUENEAU, Raymond. *Exercices de style*. Paris: Gallimard, 1968, p. 148.
- RIVAROL. *Discours sur l'universalité de la langue française*. «Classiques Larousse», Paris, 1936.
- SAN-ANTONIO. *Le Standinge selon Bérurier*. Paris: Éditions Fleuve noir, 1965.
- SENGHOR, Léopold S. «Le français, langue de culture». Beaujour et Ehrmann, *La France contemporaine*. New York: Macmillan, 1965, p. 75.
- THÉRON, Maurice. *Du tac au tac*. Philadelphia: Marcel Didier, p. 99.
- Lectures suggérées*
- CÉLINE, Ferdinand. *Voyage au bout de la nuit*. Le Livre de poche, Gallimard, 1952.
- QUENEAU, Raymond. *Zazie dans le métro*. Livre de poche, Gallimard, 1964.



Numérisation à York University
4700 Keele Street
Toronto, Ontario, M3J 1P3
<http://www.cmc.info.yorku.ca/>